

c. 14.

002

N

Bohnen







LES  
CHEVALIERS  
DU CYGNE,  
OU  
LA COUR DE CHARLEMAGNE.  
TOME III.

L'ES  
CHEVALIERS  
DU SUCRE  
ou  
LE CODE DE CHEVALERIE  
TOME I



*Antoine Schulerberg*

LES  
CHEVALIERS  
DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

Conte historique et moral pour servir  
de suite aux Veillées du château, et  
dont tous les traits qui peuvent faire  
allusion à la Révolution Française, sont  
tirés de l'Histoire.

PAR MME. DE GENLIS,

Auteur du Théâtre d'éducation, d'Adèle et Théodore,  
des Veillées du château, etc. etc.

---

*„Et coupable un moment on est puni toujours.  
Camma, tragédie de THOMAS CORNEILLE.  
„ Si les adversités qui ne regardent que les biens  
de la fortune dont un ami se voit dépouillé, sont  
une raison de s'attacher à lui avec plus de zèle  
et de faire pour lui de plus grands efforts, la  
perte de l'innocence, quand elle ne vient pas d'une  
dépravation sans ressource, est un motif bien plus  
pressant de voler au secours d'un homme qui  
tâche lui-même de se relever de sa chute.*

SÉTHOS, livre 8.

---

TOME III.

A HAMBOURG,  
chez PIERRE FRANÇOIS FAUCHE.

1 7 9 5.

CHEVALIERS  
DU COTÉ

LA COUR DE CHARLEMAGNE



TOME II

A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. V. W. X. Y. Z.



---

LES  
CHEVALIERS DU CYGNE,  
CONTE  
HISTORIQUE ET MORAL.

---

CHAPITRE I.

---

LE RESENTIMENT D'UN DESPOTE.

---

*Sa haine va toujours plus loin que son amour.*

Mithridate de RACINE.

*..... Quelque fois à la cour*

*Le prix d'un long service est perdu dans un jour;*

*C'est là que la faveur toujours trop recherchée*

*N'est qu'un piège funeste où la mort est cachée.*

Les Barmécides tragédie de Mr. DE LA HARPE.

Les chevaliers s'étant rassemblés à neuf heures du matin dans la chambre de Barmécide, cet illustre proscrit reprit ainsi sa narration: Depuis la mort de mon fils

jusqu'à l'époque de l'affreuse catastrophe qui termine mon histoire, ma vie n'offre aucun événement particulier; elle fut uniformément dans cet espace de cinq années telle que je viens de la dépeindre; enfin la fortune qui avoit tout fait pour moi, non seulement détruisit son ouvrage en quelques instans, mais elle voulut que l'excès de mon malheur fut encore plus étonnant, que ne l'avoit été l'éclat de ma prospérité. J'avois trente-quatre ans; j'étois depuis près de douze ans premier ministre du plus puissant prince de l'Asie! j'avois toujours joui près de lui d'une faveur constante que nul concurrent n'avoit même essayé d'affoiblir; cependant depuis plusieurs années je remarquois que le Calife ne m'aimoit plus, c'est-à-dire qu'il ne se faisoit plus l'illusion de se le persuader; l'amitié des princes n'est que dans leur tête, elle est beaucoup plus fragile que l'amour; il leur faut pour l'entretenir ou l'attirer de la nouveauté, ou le plaisir d'accorder à l'objet qui l'inspire, des graces éclatantes; ils jouissent alors de son étonnement, de celui du

public et même de l'envie de ses rivaux; ils croient à la reconnoissance tant qu'ils donnent, et n'y croient plus lorsqu'ils n'ont plus rien à donner; j'étois grand visir et beau frère du Calife, il auroit pu tout faire pour mon bonheur! mais il ne pouvoit ajouter à ma fortune; d'ailleurs j'ose dire que l'élévation où je me trouvois n'étoit pas entièrement son ouvrage, je ne devois ma réputation et l'amour public qu'à mes travaux et à ma conduite. Aaron n'est point envieux, l'orgueil autant que la grandeur d'ame, le préserve d'un vice si bas; mais ce même orgueil s'irritoit en songeant que je pouvois me flatter de posséder quelques avantages indépendans de sa faveur; il trouvoit bon que d'autres le pensassent, c'étoit honorer son choix, mais il auroit voulu m'ôter cette opinion; lui, qui jadis m'avoit comblé d'éloges si flatteurs, n'avoit plus depuis long-tems d'autre désir que celui d'humilier mon amour propre, de me rappeler le point d'où j'étois parti et de me faire sentir ma dépendance. Je supportoits tous ces petits dégoûts avec une

indifférence qui ne pouvoit qu'augmenter le dépit secret d'Aaron; il savoit le dissimuler, mais la sécheresse de ses entretiens, et surtout son embarras lorsque nous étions tête-à-tête, (avant-coureur le plus certain de la disgrâce des princes) tout me montrait combien il étoit changé pour moi. J'avois toujours conservé la douce habitude d'écrire tous les jours à la princesse, elle m'avoit promis de brûler toutes mes lettres, mais ne pouvant se résoudre à faire ce sacrifice elle les confioit toutes à Nouraha, qui les déposoit hors de l'appartement d'Abassa, dans un lieu qui n'étoit connu que d'elle et de sa maîtresse; Abassa chaque soir lui donnoit la lettre du jour, avec ordre d'aller l'enfermer avec les autres avant de se coucher. Nouraha malade depuis quelques jours, se trouvant un soir plus souffrante qu'à l'ordinaire, oublia de serrer la lettre que la princesse lui avoit remise, elle la laissa dans ses poches, et se mit au lit. Une jeune esclave subalterne couchoit dans sa chambre, et fut réveillée vers le milieu de la nuit par un cri dou-

loureux de Nouraha; la jeune esclave se leva, prit une lumière et s'approchant de Nouraha, elle vit que frappée d'une apoplexie foudroyante elle venoit de rendre le dernier soupir. Aussitôt l'esclave (sans doute avec l'intention de chercher des clefs, afin de voler Nouraha comblée des dons de la princesse) fouilla dans ses poches et y trouva une lettre, qui ne renfermoit rien qui put compromettre Nasuf, mais qui contenoit toutes les preuves de notre intelligence et des détails sur mon fils, comme s'il eut existé. La vile esclave lut cette lettre! elle savoit comme tout le monde, que le Calife en me donnant Abassa pour épouse n'avoit prétendu m'accorder que l'honneur de recevoir sa main; elle pensa que la plus noire de toutes les trahisons pourroit faire sa fortune, et d'après cette idée, aussitôt que le jour parut, elle s'échappa du sérail sans annoncer la mort de Nouraha, et elle fut porter ma lettre au Calife. En sortant de sa chambre, elle rencontra Nasuf et le croyant mon ennemi et celui de la princesse, elle se vanta

de l'action qu'elle venoit de commettre, et fit le détail de ce que contenoit la lettre; Nasuf voyant qu'il n'étoit ni nommé ni indiqué, forma dans l'instant le plan qu'il exécuta avec tant de courage! Le Calife avoit ordonné à l'esclave de rester dans la chambre voisine, et Nasuf attendoit en frémissant le résultat des réflexions d'Aaron. Il étoit bien certain que cet impérieux despote méditoit une vengeance terrible; mais qui pouvoit prévoir l'atrocité de sa barbarie!..... Enfin au bout d'un demi quart d'heure, Nasuf appelé par le tyran entra dans son cabinet, et fut saisi d'effroi en voyant sa pâleur et son air sinistre! Nasuf, dit Aaron, je suis trahi! Oui seigneur, je le sais, répondit Nasuf, l'esclave fidèle qui a dénoncé les deux coupables, vient de me parler; depuis long-tems j'avois des soupçons vagues à cet égard; la Princesse et Barmécide craignoient ma vigilance, et voilà, seigneur, la véritable cause de la haine qu'ils me portent. Nasuf, reprit Aaron, puis-je compter sur ta fidélité? — Ordonnez, seigneur. — Eh

bien! que l'indigne Abassa soit plongée dans le fond d'un cachot pour le reste de ses jours, et que tout ce qui porte l'odieux nom de Barmécide disparoisse de la terre, qu'ils soient tous immolés dans une heure. (1) Nasuf dissimulant l'horreur dont il étoit pénétré, parut partager la fureur du tyran; mais il représenta qu'il lui paroissoit plus prudent, que tous ces meurtres fussent commis à la fois, et il demanda à n'être chargé que du mien; et de conduire la princesse en prison; Aaron y consentit. Alors ce vertueux esclave se rendit chez Abassa, l'instruisit de tout, lui promit de me sauver, de la tirer elle-même de sa prison sous peu de tems, et de fuir avec elle. Il s'empara de toutes mes lettres, les brûla, et conduisit la malheureuse Abassa dans l'affreux dongeon que le tyran avoit indiqué. Après avoir reçu d'elle un billet pour moi il vint dans ma maison, car durant l'été je ne demourois pas au palais, et j'habitois une maison sur le bord du Tigre. J'avois passé cette nuit funeste sans me coucher; Aaron

m'avoit chargé la veille au soir, de tant d'affaires qu'elles n'étoient pas encore terminées. Je travaillois pour le barbare, lorsque Nasuf entra dans ma chambre. Généreux Barmécide, me dit-il, armez-vous de tout votre courage et lisez ce billet. A ces mots je pris l'écrit qu'il me présentoit, et j'y lus ces terribles paroles :

« O! pourras-tu pardonner ta malheureuse épouse? tout est découvert! mon  
« funeste amour t'a perdu! ta tête est  
« proscrire, on égorge tes frères et ta  
« famille entière, et c'est du fond d'un  
« cachot que je t'écris!..... Nasuf veut  
« te sauver et promet de nous réunir!...  
« Ah! prends pitié d'Abassa, et si tu n'es  
« pas plus inflexible que l'auteur de nos  
« maux, fuis cher époux, et laisse-toi guider par Nasuf..... »

O mes frères! m'écriai-je, quoi! dans cet instant ils succombent sous le fer des meurtriers!..... Les momens nous sont chers, interrompit Nasuf, suivez-moi, seigneur.— Qui moi! fuir comme un vil criminel, lorsqu'on assassine mes frères! Ah! je vois couler leur sang,

j'entens leurs cris lamentables, et ceux de leurs enfans, de leurs épouses..... Non, je veux périr ou les venger..... En disant ces paroles, je me jette sur mon épée et je m'avance vers la porte. .... Nasuf se précipitant sur moi, et m'arrêtant, où courez-vous, dit-il, vos frères n'existent plus, c'en est fait, mais Abassa respire, et vous allez causer sa mort... — Je veux poignarder le tyran, je dois venger mes frères..... Ingrat, s'écria Nasuf, ne devez-vous rien à la princesse malheureuse que vous avez séduit, ne me devez-vous rien à moi, qui m'expose à la mort pour vous sauver? Ces paroles me firent tressaillir, je restai immobile, et Nasuf me prenant par le bras m'entraîna..... Je me laissai conduire..... Connoissant parfaitement ma maison, il me fit passer par une porte de derrière qui conduisoit dans une cour, au bout de laquelle étoit une cave; Nasuf avoit les clefs de la porte de la cour et de la cave, car c'étoit par cette porte qui s'ouvroit sur la campagne, qu'il venoit la nuit me voir en secret, lorsqu'il avoit

quelque chose de particulier à me dire; et afin de n'être point entendus, nous descendions dans la cour où mes domestiques n'entroient jamais, et j'entretenois Nasuf dans cette cave. Il en ouvrit la porte et m'y faisant entrer: Promettez-moi, dit-il, au nom de l'honneur et de la reconnoissance, de respecter vos jours, et de m'attendre ici jusqu'à ce que je vienne vous chercher, et moi je vous promets de sauver Abassa, de la tirer de prison et de la conduire en Europe. A ce discours je fis en gémissant le serment qu'il exigeoit, alors il me quitta, referma la porte sur moi, et je me trouvais seul au milieu de ce souterrain, et dans une obscurité profonde. Pour la première fois de ma vie je connus la terreur! Mon imagination frappée du massacre de mes frères me représenta si vivement cet horrible tableau, que la réalité n'auroit pu me causer une douleur et une pitié plus déchirantes!..... Je les voyois privés de la vie, percés de coups, étendus sur le plancher avec leurs épouses et leurs enfans égorgés dans

leurs bras; je voyois leurs visages défigurés, mais conservant encore l'expression du désespoir et de l'effroi!..... Il me sembloit que j'étois entouré de ces funestes objets, une sueur froide inondoit tout mon corps, et ne pouvant rester en place, malgré les épaisses ténèbres qui m'environnoient, j'errois dans cette cave immense avec un tel égarement, que si je rencontrois quelque obstacle dans ma marche, ou si je passois sur une élévation de terrain, je reculois en frémissant, mes cheveux se hérissoient sur ma tête, comme si j'eusse foulé aux pieds les cadavres sanglans de mes malheureux frères. Tous ces premiers momens d'un si juste désespoir furent entièrement donnés à la nature. Tranquile sur les jours d'Abassa, l'amour concentré dans mon coeur, sembloit en être effacé; l'image affreuse de ma famille entière impitoyablement massacrée anéantissoit en moi toute autre idée; d'ailleurs mon amour cause fatale de cet horrible désastre, n'étoit plus qu'un crime à mes yeux, et s'il se fut alors offert à mon esprit, j'en eusse écarté

le souvenir, comme on repousse un remords accablant. Enfin je ne voyois que mes frères assassinés, et le désir même de la vengeance m'occupoit moins que ma douleur. Cependant au bout de quatre ou cinq heures ne voyant point revenir Nasuf, un soupçon affreux vint produire en moi d'autres pensées et de nouveaux sentimens; j'imaginai que Nasuf me trahissoit, et que complice du tyran il ne m'avoit conduit dans cette cave que pour m'y laisser à jamais enseveli; je n'en avois pas la clef sur moi, j'étois enfermé, je me rappelai que Nasuf s'étoit saisi de mon épée, et me retraçant quelques autres circonstances, je ne doutai point de sa perfidie. Douze ans de discrétion et de dévouement auroient dû mettre Nasuf à l'abri de cet horrible soupçon, mais le péril et la crainte enfantent toujours la défiance, c'est le juste supplice des tyrans, et c'est le plus grand tourment des infortunés! J'oubliai donc tous les services de Nasuf pour ne réfléchir qu'à ma situation actuelle, il me paroissoit hors de toute vraisemblance,

que Nasuf put avoir la possibilité de revenir dans ma maison me rendre la liberté, et qu'il persuadât au Calife qu'il m'avoit assassiné, tandis qu'au contraire tout sembloit me prouver, qu'il agissoit de concert avec mon implacable oppresseur; la haine et la cruauté d'Aaron avoient dû me destiner ce genre de mort, qui donnoit l'assurance d'une si longue agonie, et la lâcheté d'un assassin avoit dû préférer la trahison à tout autre moyen. Frappé de ces réflexions, je vis la mort inévitable, je la vis obscure et terrible, et je l'envisageai avec horreur. Alors ma pitié se portant sur moi-même me ramena vers l'objet des plus tendres sentimens de mon coeur, alors je pensai qu'Abassa ne pourroit me survivre, je me la représentai baignée de larmes et mourante au fond d'un cachot, et je tombai dans un accablement stupide; je n'en sortis que par les plus violens transports de rage et de fureur, et j'éprouvai tous les tourmens que peuvent causer une haine impuissante et le désir effréné de la vengeance. O combien je payai ché-

rement durant cette effroyable journée treize ans de gloire et de bonheur !..... J'aurois succombé à cet état inexprimable, si l'espérance qui se trouve encore au centre même du plus profond abyme, n'eut tout à coup relevé mon courage. En cherchant à me représenter l'effet que produiroit sur le peuple la nouvelle de ma mort, j'imaginai qu'un tel événement pourroit exciter une révolte; plus j'y pensai et plus je me le persuadai; bientôt je n'en doutai plus, je vis le tyran renversé de son trône, je vis Abassa délivrée, et je conçus même le fol espoir que le peuple viendrait me tirer de ma prison. Enfin sur le soir j'entens marcher, la porte de la cave s'ouvre, et je vois paroître Nasuf; il s'offrit à mes yeux sous le plus étrange aspect, une pâleur effrayante défiguroit ses traits, ses habits étoient déchirés et ensanglantés; d'une main il tenoit un flambeau et de l'autre une épée..... Cependant son maintien, sa démarche, l'expression de sa physionomie, affoiblissoient malgré moi tous les noirs soupçons que j'avois conçus, je

l'attendois en silence, il s'avança près de moi, et me remettant mon épée: Venez, me dit-il, tout est prêt pour votre fuite et je vous accompagnerai jusqu'à la naissance du jour. A ces mots il ne resta plus dans mon coeur, que le remords cruel de mon injuste défiance, je me jettai dans les bras de ce généreux esclave, le seul ami, et l'unique défenseur que la fortune m'eut laissé!..... Ne perdons point de tems, me dit-il, hâtons-nous de quitter ce dangereux séjour. En disant ces paroles, il jetta sur mes épaules un grand manteau, il me prit par la main et nous sortimes; nous trouvâmes mes deux chevaux à la porte de la cour, nous montrâmes à cheval, et Nasuf passant devant moi me dit de le suivre, en me recommandant de garder un profond silence, jusqu'au moment où nous serions en pleine campagne. Le ciel étoit obscur, cependant de tems en tems la lune se montrant à travers les nuages, répandoit par intervalles assez de clarté, pour pouvoir distinguer les objets. Nous cotoyâmes d'abord les murs de Bagdat, je frémis en

apercevant les tours du palais du tyran, et détournant les yeux, mes regards tombèrent sur le toit de la Mosquée où j'avois reçu la main d'Abassa; à cette vue un déluge de pleurs inonda mon visage! ..... Un instant après, nous passâmes devant la porte par laquelle huit ans auparavant j'étois entré triomphant dans Bagdad, je sentis mon coeur se briser!..... Chaque pas me retraçoit ma gloire passée, et l'image d'un bonheur détruit sans retour! et cependant en perdant de vue ces objets déchirans, en songeant que je ne les reverrois jamais, je tombai dans une espèce d'anéantissement plus douloureux encore que les regrets que je venois d'éprouver. Je suivois tristement Nasuf sur les bords du Tigre, quand tout à coup un bruit sourd et confus frappa mon oreille, et je distinguai dans le lointain des cris plaintifs et de longs gémissemens..... Ému jusqu'au fond des entrailles, je levai les yeux et j'aperçus en face de nous sur la rive opposée, cette montagne sacrée pour moi, et le sommet du temple!..... Je vis avec

surprise que le temple étoit éclairé, et qu'une multitude innombrable couvroit presque entièrement la montagne..... Arrêtons-nous un moment, dit Nasuf, et malgré la tyrannie et la proscription, recueillez un dernier hommage, plus touchant que tous ceux que vous avez reçus dans la prospérité. Sachez, continua-t-il, que depuis ce matin, c'est-à-dire depuis l'instant où le bruit de votre mort s'est répandu, tous vos sincères admirateurs, tous vos véritables amis sont successivement accourus sur cette montagne. Là, dans le temple que vous avez élevé, autour de cette table sur laquelle l'indigent et l'opprimé déposèrent des plaintes, que vous ne repoussâtes jamais, ils déplorent votre perte..... Ce ne sont point, ô Barmécide, les grands qui vous donnoient des fêtes et de magnifiques festins, ce ne sont point les hommes que vous avez revêtus d'emplois considérables, et dont vous avez fait la fortune; les plus fidèles de ceux-là se cachent et se taisent, les autres sollicitent déjà votre dépouille; mais ces gémissemens que vous entendez

s'élèvent jusqu'au pied du trône de l'éternel, ils partent du coeur, ils viennent de l'orphelin qui retrouvoit un père en vous, de la veuve opprimée que vous avez secourue, du vieillard dont vous avez pris soin, de l'ouvrier, de l'artisan dont vous encouragez l'industrie, de l'artiste et des gens de lettres qui vous devoient leurs talens et leur gloire!..... enfin dans ce temple dont la reconnoissance publique vous fait le Dieu, depuis votre chute et sous les yeux du tyran, l'éloquence et la poésie célèbrent vos vertus, et le peuple vous pleure!....(2).. O Nasuf, m'écriai-je, si ce peuple reconnoissant revoyoit Barmécide, s'il entendoit sa voix implorant la vengeance?..... Vain espoir, interrompit Nasuf, le Calife n'a pas osé défendre dans ces premiers momens cette espèce de deuil public, mais il a garni de troupes toute la montagne sous prétexte d'y maintenir le bon ordre. Que pourroit contre une multitude de soldats, un peuple sans armes, et composé en grande partie de vieillards, de femmes et d'enfans!..... A ces mots

je poussai un profond soupir, et me retournant vers la montagne, je contemplai en silence le spectacle qu'elle m'offroit; je goûtois avec transport le bonheur d'inspirer de tels regrets, mais plus j'en étois pénétré, plus je sentoís vivement le revers affreux qui m'arrachoit à cette nation chérie! Infortunés! m'écriai - je, ô vous tous que je portois dans mon cœur, vous pleurez ma mort et ce n'est point une illusion qui vous afflige! oui, Barmécide en effet a cessé d'exister!..... Il ne peut rien désormais pour votre bonheur!..... Barmécide n'est plus!..... Je n'en pus dire davantage; mes pleurs me coupèrent la parole, et je suivis Nasuf qui se remettoit en marche; je tournois la tête vers l'Orient, afin de porter mes regards sur la montagne aussi longtemps qu'il me seroit possible; et lorsque je vis qu'elle alloit disparaître, et pour jamais, à mes yeux, mon cœur se déchira, j'élevai mes bras vers elle en gémissant. Il me sembla que je disois un éternel adieu au bonheur et à la gloire!.....

Nous marchâmes toute la nuit; durant ce tems, Nasuf me conta tous les détails que je vous ai rapportés, ensuite il m'apprit comment il avoit achevé d'abuser le tyran; en entrant chez moi la première fois, il avoit de concert avec le Calife, fait cacher autour de ma maison, une troupe de satellites armés, qui devoient paroître à un signal convenu. Nasuf avoit persuadé au Calife, qu'il étoit important que le peuple ne fut instruit de cette révolution, qu'en apprenant ma mort. Aaron sentit que le peuple auroit beaucoup plus d'énergie pour me défendre, que pour me venger, ainsi il approuva cette mesure. Nasuf m'ayant enfermé dans ma cave revint dans mon appartement, et là cet homme intrépide, ce héros de l'attachement et de la fidélité, prit son poignard et se fit une large blessure au bras gauche; alors il inonda de son sang généreux ma chambre, mon lit, mes habits et ses propres vêtemens, et il jetta dans le Tigre qui couloit sous ma fenêtre, un large manteau teint de sang; ensuite il donna le

signal, la troupe d'assassins fondit dans la maison et tous mes domestiques furent arrêtés. Nasuf fit entrer dans ma chambre ces satellites; il leur dit qu'il m'avoit trouvé dans mon lit, qu'après m'avoir porté plusieurs coups, je m'étois élancé dans la chambre en m'enveloppant dans mon manteau, qu'une fois lui ayant arraché son poignard je l'avois blessé, mais qu'enfin il m'avoit tué près de la fenêtre, et qu'il avoit jetté mon corps dans le Tigre, afin que le peuple n'imaginât pas de me rendre les derniers devoirs, et il montra mon manteau ensanglanté qui flottoit encore sur les ondes. Nasuf ordonna à la troupe armée de faire sortir tous mes domestiques de la maison, enfin il en prit les clefs et se rendit au palais; sa pâleur extrême et ses habits ensanglantés, donnèrent à son récit d'autant plus de vraisemblance, qu'à la fin de sa narration tirant adroitement, sans qu'Aaron s'en aperçut, le mouchoir qui lioit son bras, sa blessure se rouvrit et le Calife vit couler son sang!..... Ainsi il ne douta ni des efforts que

j'avois faits pour me défendre, ni de ma mort. Afin de s'assurer mieux de l'obéissance de Nasuf il lui avoit donné ma maison et tout ce qu'elle contenoit. Nasuf lui annonça qu'il désiroit y retourner, pour s'emparer de l'or et des autres effets précieux qui devoient y être, et des papiers que le Calife vouloit avoir; mais il ajouta que craignant la fureur du peuple, qui dans peu d'instans alloit savoir qu'il avoit immolé son idole, non seulement il ne vouloit entrer dans ma maison que la nuit, mais qu'ensuite il désiroit se cacher, et même s'éloigner pendant quelque tems. Cette précaution parut très-naturelle au Calife; il réfléchit un moment, ensuite il lui dit qu'ayant appris par la lettre qui m'avoit perdu, que j'avois un fils, il vouloit que cet enfant fut compris dans la proscription de ma famille, et qu'il désiroit que Nasuf partit secrètement dans la nuit pour la Mecque, et se chargeât de découvrir cet enfant. Nasuf saisit avec joie cette proposition; le soir il revint dans ma maison, y entra seul avec un esclave du Calife auquel il

donna mes papiers, et lorsque cet esclave fut sorti, il vint me délivrer. Il m'assura encore que le Calife n'attenteroit point aux jours de la malheureuse Abassa. Soyez tranquile, ajouta-t-il, sur sa destinée; je l'ai prévenue de tout ce qu'elle doit dire, si elle est interrogée; je reviendrai près du tyran après ce voyage de la Mecque, il a toute confiance en moi, je vendrai votre maison, et avec cet argent, la faveur et les dons du Calife, j'aurai les moyens de délivrer la princesse et de fuir avec elle, et croyez que le plus beau moment de ma vie, sera celui où je la remettrai entre vos bras..... Concevez, s'il est possible, l'attendrissement profond et la reconnoissance, que durent m'inspirer un semblable récit et des promesses si touchantes.....

Quelques momens avant la naissance du jour, Nasuf me donna un écrit qui contenoit l'itinéraire de la route, que je devois suivre. Nous convinmes que je ne marcherois que la nuit, tant que je serois dans les états du tyran, et qu'arrivé en Europe, je me rendrois dans le

comté de Bavière; que là je prendrois le nom de Giaffar, et que j'attendrois Abassa et Nasuf; il m'assura qu'il me rejoindroit au bout de sept ou huit mois. Au moment de nous quitter, il me remit une cassette remplie des pierreries et de l'or qu'il avoit trouvé chez moi, et il me donna l'ordre signé du Calife, et marqué de son sceau, qu'il avoit reçu pour lui-même; cet écrit exprimoit qu'il devoit voyager secrètement, et ordonnoit à tous les sujets du Calife de le recevoir et de le loger. De sorte qu'avec ce papier j'étois autorisé sans paroître suspect à me déguiser, et même à cacher mon visage en déployant la draperie de mon turban. Nasuf me dit qu'il avoit pris d'autres précautions pour la sûreté de son voyage, et qu'arrivé à la Mecque il écriroit au Calife qu'il avoit perdu ce papier. C'est ainsi que je me séparai de cet ami fidèle, je le serrai long-tems dans mes bras en versant un torrent de larmes, et lorsqu'il m'eut quitté je me crus seul dans l'univers!.... Grace à l'ingénieuse prévoyance de Nasuf, mon voyage fut parfaitement heureux.

heureux. Arrivé chez le comte de Bavière, je lui confiai mon secret; je trouvai en lui l'amitié d'un frère et toute la discrétion que ma situation exigeoit, puisque la vie de Nasuf et peut-être même celle d'Abassa, dépendent de la persuasion où l'on est, que je n'existe plus!..... Gérold peu de mois après mon arrivée, sous prétexte d'une curiosité relative aux arts, envoya un de ses écuyers à Bagdat, avec ordre de s'informer de tout ce qui s'y passoit..... Pour moi, il y a près de deux ans que je suis en Europe, j'ai long-tems conservé l'espoir que Nasuf pourroit exécuter ses promesses; mais depuis le retour de l'émissaire de Gérold, l'espérance est presque entièrement éteinte dans mon coeur; cet émissaire qui a vu la cour de Bagdat, nous a dit que la nation pleuroit toujours Barmécide, que l'on ignoroit le destin de la princesse, que les uns disoient qu'elle avoit succombé à ses peines, que d'autres assuroient qu'elle avoit passé secrètement en Europe; que Nasuf tout puissant auprès d'Aaron, jouissoit d'une for-

tune immense, et que renfermé dans le palais il ne quittoit jamais le Calife. Je ne sentis que trop d'après ce rapport, que Nasuf satisfait d'avoir été mon libérateur, ne pouvoit se résoudre à me sacrifier et sa fortune et sa patrie: je n'ai pas le droit de m'en plaindre, mais cet oubli de ses promesses, me condamne à une éternelle obscurité!..... Je lui dois la vie, et je ne pourrois reprendre mon nom, sans l'exposer à toute la vengeance du tyran! Enfin mes craintes et mon incertitude sur la destinée d'Abassa achèvent de combler mes malheurs!..... Me flattant qu'en effet elle est en Europe, et que Nasuf ou par oubli, ou dans la crainte peut-être de notre réunion, ne lui a pas dit de se rendre dans les états du comte de Bavière, je voyage depuis un an; je tâche de découvrir ses traces avec un léger espoir, que chaque jour affoiblit encore. Mais la chercher est la seule ombre de bonheur qui me reste, et c'est à cette occupation si chère, que se rapporte ma devise, qui fait en même tems allusion à *l'herbe d'or*, qu'Abassa

fit chercher pour me sauver la vie. Ainsi vous devez concevoir à présent, les raisons qui m'attachent au parti de Gérold; fugitif et proscrit, j'ai trouvé en lui, non seulement mon véritable souverain, mais un bienfaiteur et un ami; lié par la reconnaissance et par la plus tendre amitié, engagé même par la confiance de mon secret, je suis forcé de combattre pour une cause qui me paroît injuste. Mais j'ose me flatter que ma présence ici ne sera pas inutile; Gérold m'a fait admettre dans le conseil des princes confédérés; j'y pourai faire entendre ma voix, et je me console de la nécessité qui m'oblige à prendre les armes, par l'espoir de décider Gérold et les autres chefs, à faire la paix.

---

 CHAPITRE II.
 

---



---

 TROUBLE IMPRÉVU.
 

---

*Che incanto à la Bellezza  
Ornata di virtù!*

MÉTASTASE.

*What's female beauty, but an air divine,  
Tho' with the mind's all gentle graces shine.  
They like the sun irradiate all between  
The body charms, because the soul is seen.*

YOUNG.

Quand Barmécide eût terminé son récit, ses deux amis lui exprimèrent toute leur reconnoissance et leur sensibilité, et restèrent encore avec lui plus d'une heure. Enfin après lui avoir fait les plus tendres adieux, ils prirent congé du sage Théobald, et partirent aussitôt pour se rendre à la cour de la duchesse de Clèves. (3) Durant le chemin, Olivier parla beaucoup de Barmécide, il trouvoit

que l'infortune de cet illustre proscrit, ne pouvoit se comparer à la sienne, car Barmécide malgré sa sensibilité, n'avoit jamais connu l'empire funeste et souverain d'une passion dominante; son coeur partagé entre l'ambition et l'amour, ne pouvoit être déchiré par des sentimens violens, que d'une manière passagère; enfin, ajoutoit Olivier, la gloire aura toujours le droit de le consoler, et l'on sent assez d'après son propre récit, que si jamais il peut reprendre le beau nom de Barmécide, il cessera de pleurer Abassa! Isambard approuva ces réflexions, mais ramena bientôt la conversation sur Béatrix. Cette princesse occupoit également son imagination et son coeur, et lorsqu'il aperçut les tours de son château, et son étendart blanc et azur qui flotloit sur le haut des toits, il éprouva un sentiment composé de joie et d'une inquiétude vague, dont son ame étoit douloureusement oppressée. Le vaste château de Clèves, est situé sur le sommet d'une montagne majestueuse, couverte de rochers, d'arbres et de plantes de

toute espèce ; des sources d'une eau pure, s'échappant des rochers, forment des cascades et des ruisseaux, qui tombent ou serpentent à travers les sapins, les cyprès et les sorbiers, et parmi le gazon et les fleurs. Une antique et sombre forêt, s'étend en demi cercle autour de la montagne dont elle n'embrasse que la moitié; une plaine immense arrosée par le Rhin, occupe l'autre côté. (4) Arrivés aux premiers sentinelles, les chevaliers firent la déclaration de leurs noms et du dessein qui les amenoit; ensuite escortés de deux soldats ils continuèrent leur route; à peu de distance du château, les soldats sonnèrent du cor, c'étoit le signal qui annonçoit à la princesse, l'arrivée de ses nouveaux défenseurs; un instant après on répondit du château par un grand bruit de trompettes et de tambours. Enfin après avoir gravi la montagne et passé toutes les fortifications, on se trouva à l'entrée d'un grand pont-levis, qui fut aussitôt abaissé. Là une foule d'écuycrs et de pages de la duchesse, attendoit nos chevaliers. On leur

fit traverser plusieurs vastes cours, au son d'une musique guerrière; tout cet appareil redoubla la vive émotion d'Isambard, et lorsqu'à cent pas du perron qui conduisoit aux appartemens du palais, on le fit descendre de cheval, il éprouva une si violente palpitation de coeur, qu'il fut obligé de s'appuyer un moment sur le bras d'Olivier, qui remarquant cette étrange agitation sourit, et presque au même instant poussa un profond soupir, en se rappelant sa première entrevue avec l'infortunée Célanière!..... Le trouble d'Isambard s'accrut encore, quand il aperçut tout à coup sur le haut du perron, un groupe de dames superbement habillées. L'une d'elles vêtue d'une robe de brocard d'argent et placée au milieu du cercle, en étoit détachée de quelques pas et se tenoit sur le bord du perron; un des écuyers la désignant, avertit les chevaliers que c'étoit la princesse elle-même. (5) Les chevaliers précipitent leurs pas, ils arrivent au bas de l'escalier. Alors on pouvoit voir distinctement cette célèbre duchesse

de Clèves; mais à peine Isambard a-t-il jetté les yeux sur elle, que frappé d'étonnement, il tressaille et regarde aussitôt son malheureux ami!..... Olivier pâle et tremblant, et prêt à s'évanouir, avoit baissé les yeux et paroissoit immobile!..... La duchesse le regarda un moment en silence, ensuite prenant la parole, elle adressa aux deux amis un discours plein de grace, et les invitant à la suivre, elle rentra dans le palais; Isambard qui depuis quelques minutes, ne pensoit plus qu'à son infortuné frère d'armes, lui donna le bras à son tour; Olivier rassemblant toutes ses forces, reprit un maintien plus serein, et monta l'escalier; ils trouvèrent Lancelot et Angilbert dans le vestibule, qui vinrent les embrasser, et Lancelot s'adressant aux deux amis: Vous avez vu la princesse, leur dit-il, n'avez-vous pas été frappés de son étonnante ressemblance avec la malheureuse fille de Vitikind; je me suis bien reproché, poursuivit-il, de n'en avoir pas prévenu Olivier, auquel cette ressemblance, a dû rappeler le souvenir

douloureux d'une scène si tragique; j'y pensai durant notre entretien, mais ne voulant pas entrer dans ce détail en présence d'un chevalier étranger, je me promis de vous le dire en particulier en m'en allant, et je l'oubliai. A ces mots, Olivier balbutia quelques paroles entrecoupées, qu'Isambard se pressa d'interrompre, en disant qu'il avoit éprouvé lui-même, autant d'émotion que d'attendrissement; Cependant, reprit Angilbert, ce n'est point une de ces ressemblances miraculeuses, dont on trouve tant d'exemples dans les romans; en examinant Béatrix, vous verrez entre elle et Célanière, de très-grandes différences. Béatrix n'est pas blonde, elle a les cheveux châtains et les yeux bruns; ses sourcils sont infiniment plus noirs et plus prolongés que ceux de Célanière, sa bouche est moins petite, ses longues paupières noires font paroître ses yeux plus grands, et son nez quoique de la même forme, est encore plus délicat; mais cette même blancheur d'un éclat éblouissant, le même regard, la même expression de candeur

et de sensibilité, un son de voix absolument semblable, la même taille, un rapport inconcevable dans les manières, le maintien, la démarche, toutes ces choses produisent une ressemblance d'une frappante illusion, et qui cent fois par jour vous attendrira, en vous retraçant la plus belle et la plus intéressante personne que nous ayons vue à la cour de Charlemagne. Cet entretien fut interrompu par Ogier le Danois, qui vint avec un peu d'embarras, chercher ses anciens amis; il craignoit leurs railleries, mais ils n'étoient pas en état de lui rappeler sa chaumière, et de se moquer de sa philosophie; il fallut entrer dans le sallon et se résoudre à revoir la charmante Béatrix. Olivier évita de la regarder; Isambard la contempla avec une admiration mêlée de trouble et de remords; en s'enivrant du plaisir de l'écouter et de la voir, il se croyoit le rival d'Olivier; et si depuis long-tems, la réputation de la duchesse n'avoit pas produit la plus vive impression sur son coeur, cette fatale ressemblance l'auroit préservé du

danger de se livrer à une grande passion. Mais occupé d'elle depuis trois mois, la lecture des tablettes avoit achevé d'exalter son imagination; et la trouvant mille fois au dessus de tout ce que la renommée publioit d'elle; bien certain qu'une ressemblance plus parfaite encore ne pourroit rendre Olivier infidèle à la mémoire de Célanire, il s'abandonnoit sans réserve à tout le charme d'une passion naissante. Isambard avoit une restitution à faire, et s'approchant de la duchesse, il lui présenta ses tablettes, en lui contant de quelle manière elles étoient tombées entre ses mains; Béatrix rougit, et le pria de les garder: je me flatte, ajouta-t-elle, qu'en examinant ma conduite, vous ne la trouverez jamais en contradiction, avec les maximes que contiennent ces tablettes. Isambard reçut avec transport un don si précieux, et qui parut à son amour le plus heureux présage. Olivier qui souffroit mortellement depuis qu'il étoit entré dans le palais, sortit au bout d'une heure, sous prétexte d'aller visiter les fortifications. Un instant après

Isambard le suivit; lorsqu'ils se trouvèrent tête-à-tête, il y eut un moment de silence causé par leur embarras mutuel; enfin Olivier prenant affectueusement la main de son ami: Mon cher Isambard, lui dit-il, je vois facilement ce qui se passe dans votre ame..... Ah! puisse le nouveau sentiment qui vous occupe assurer votre bonheur, c'est le seul voeu qui me reste à former encore!..... Béatrix *lui* ressemble, mais n'est pas *elle*! Vous comprendrez ce mot, il doit vous suffire et dissiper toutes vos craintes. Il est vrai, reprit Isambard, j'admire Béatrix avec enthousiasme, et peut-être bientôt l'aimerai-je passionnément; mais ce sera sans aucune espérance, je n'en pourrois avoir. Enfin, je t'ai dévoué ma vie, et jamais je ne formerai de projets contraires à cet engagement sacré. Olivier serra la main de son ami, et ne put répondre. Quelques chevaliers qui s'approchèrent d'eux, mirent fin à cette conversation. Dans l'après midi, Lancelot présenta les deux amis aux principales dames de la cour; Isambard fut surtout

frappé de la beauté de l'aimable Délie, la favorite de Béatrix. Cette jeune personne qui n'avoit que seize ans, étoit aussi remarquable par son ingénuité et son extrême modestie, que par l'éclat de sa figure. Loin de s'enorgueillir de sa faveur elle se tenoit constamment à l'écart; en toute occasion elle choisissoit toujours la dernière place; elle se refusoit aux distinctions. Les égards et les éloges paroisoient l'étonner et l'embarrasser; l'extrême simplicité de sa parure, une tristesse touchante, une douceur inaltérable, achevoient de répandre sur toute sa personne un intérêt dont il étoit impossible de se défendre; enfin elle offroit un spectacle bien neuf à la cour, celui d'une favorite humble et naïve, sans ambition, sans faste, sans prétentions et ne se mêlant de rien. Isambard revit avec plaisir la belle Amalberge, qui s'étoit liée de la plus tendre amitié avec Délie; il lui parla de Charlemagne, et la vertueuse Amalberge n'entendit pas sans rougir et sans émotion, l'éloge de ce héros. Le soir on conduisit les chevaliers

du cygne dans leurs appartemens; ils y trouvèrent des armes d'un travail précieux, de riches manteaux couleur de pourpre et doublés d'hermine, et d'autres présens superbes, qui leur furent offerts de la part de Béatrix. (6) Isambard qui les soirs n'alloit chez Olivier qu'à onze heures et demie, reçut dans sa chambre ces présens, qui lui furent apportés par les écuyers et les pages de la princesse; Isambard remarqua un des pages plus petits que les autres, qui lui parut d'une figure charmante, mais dont il ne pouvoit cependant distinguer parfaitement les traits, parce qu'il se tenoit à l'écart et dans l'ombre; quand ils sortirent tous, le petit page se mit derrière les autres, et lorsqu'ils eurent défilé, ce petit page restant dans la chambre, ferma brusquement la porte, ensuite il s'avança vers Isambard, qui le regardant fixement, reconnut aussitôt Armoslède; mais ce n'étoit plus pour lui la dangereuse Armoslède, qu'il avoit trouvée si séduisante, peu de tems auparavant; il connoissoit maintenant tous ses artifices

et sa profonde noirceur, et elle ne pouvoit plus lui inspirer que du mépris et de l'indignation. Après l'avoir considérée de la tête aux pieds, de l'air le plus froid: Oseroit-on vous demander, madame, lui dit-il, quel est le but de cette mascarade? Cette question faite d'un ton glacial, déconcerta totalement Armoslède. Cependant reprenant promptement son audace, elle répondit, que pour éviter les persécutions d'Adalgise, elle s'étoit réfugiée dans ce château, qu'elle n'avoit confié ses secrets à personne, qu'elle avoit obtenu une place de page auprès de la princesse, mais qu'elle n'étoit chargée que d'un service particulier, qui ne l'obligeoit point à vivre avec les autres pages, ni à paroître en public; elle ajouta, que la certitude de voir arriver Isambard dans ce palais, l'avoit décidée à choisir cet asile, et elle termina son récit par des protestations de reconnaissance et d'amitié. Pendant sa narration Isambard négligemment appuyé contre la cheminée, l'écouta froidement sans l'interrompre, et lorsqu'elle eut cessé de parler: Je ne

puis mieux répondre à votre confiance, madame, lui dit-il, qu'en vous donnant deux conseils très-utiles. Le premier, c'est d'éviter avec soin la présence d'Olivier, car s'il vous rencontre, je me charge de lui épargner l'horreur de vous revoir une seconde fois, en éclairant la vertu toujours crédule, et en l'empêchant d'accorder un asile au vice. Le second avis que je vous ai promis, se rapporte au prince Adalgise; vous avez, madame, un moyen bien simple, de vous soustraire à ses persécutions; au lieu d'avoir recours aux mensonges, aux déguisemens, renoncez une seule fois à l'imposture; contez-lui sans détour les principaux événemens de votre vie, et vous le verrez bientôt rougir de sa ridicule constance. Pendant ce discours, Armosléde pétrifiée, restoit immobile à sa place, et se rappelloit avec terreur, la funeste prédiction du vertueux Meinrad; pâle et tremblante, elle paroissoit prête à s'évanouir. Enfin tombant dans un fauteuil: O ciel, dit-elle, est-ce un chevalier françois, est-ce Isambard, qui traite ainsi une

femme, qui vient lui donner la preuve de la confiance la plus intime? Ce reproche étoit mal fondé, mais il blessa la délicatesse du généreux Isambard: Oui, madame, reprit-il, je connois tous les droits de votre sexe, et vous pouriez me rendre ce témoignage. Nous devons un profond respect à toutes les femmes vertueuses, ou qui paroissent l'être, et nous devons toujours les supposer telles, car faits pour les protéger et les défendre, nous sentons le besoin de les estimer. Mais quand nous avons des preuves évidentes de leur perversité, nous sommes quittes des égards, elles ne peuvent plus prétendre qu'à nos secours, que la foiblesse et le malheur ont toujours le droit de réclamer. C'est ainsi, madame, que j'ai combattu pour vous, et que je serois prêt encore à vous rendre les mêmes services, si vous en aviez besoin. (7) A l'époque dont vous parlez, reprit Armo-flède, vous me laissâtes voir des préventions contre moi, mais vous fûtes bien loin de me témoigner cette haine et cette horreur, qui paroissent vous dominer

aujourd'hui; qu'ai-je donc fait, depuis ce tems?..... Dispensez - moi, madame, d'une explication superflue..... Comment! s'écria impétueusement Armoslède, quand vous m'accusez d'être un monstre, quand vous m'accablez du plus affreux mépris, vous refusez de m'apprendre quels sont mes crimes! vous me condamnez sans m'entendre! est-ce là de la justice? En agiriez-vous ainsi avec un homme, qui vous demanderait raison d'un outrage? Est-ce ainsi, que vous respectez en moi cette foiblesse, dont vous prétendez être le protecteur?..... Eh bien! madame, répondit Isambard, depuis notre entrevue, j'ai appris toute l'histoire du malheureux Olivier..... A ces mots, Armoslède obligeant Isambard de l'écouter, chercha à pallier son crime, en protestant qu'elle n'avoit jamais pu croire que Diaulas fut véritablement le frère de Célanire; elle appuya ce mensonge et beaucoup d'autres, d'un torrent de larmes; elle ne toucha point Isambard, cependant il se radoucit un peu; Calmez - vous, madame, lui dit - il, et de

grâce, laissons pour jamais ce fineste entretien, conduisez - vous ici avec prudence, surtout évitez Olivier, et soyez sûre de ma discrétion. Mais que cette entrevue soit la dernière, vous ne me feriez changer, ni d'opinion ni de sentimens; et je vais vous faire un aveu, qui vous prouvera que malgré tous vos charmes, vous avez entièrement cessé de me paroître dangereuse. Vous êtes le premier objet que j'aie aimé; je vous vis pour la première fois, à votre retour de la Lombardie; vos graces, votre gaieté, vos talens me tournèrent la tête; j'appris presque en même tems vos engagements avec Olivier, alors je vous évitai avec un soin extrême; le sentiment que j'avois pour vous, réprimé dès sa naissance ne devint pas une passion, mais il m'empêcha d'en éprouver un autre, et je l'ai combattu long-tems..... Quoi! reprit Armoslède, vous m'avez aimé!..... Il faut être bien guéri, pour vous le dire en ce moment. A cette réponse, Armoslède baissa les yeux, garda le silence, et deux larmes s'échappant de ses pau-

pières, coulèrent doucement le long de ses joues. Isambard dans cet instant sentit au fond de son cœur, quelque chose de pénible, qui ressembloit à l'attendrissement..... Armoslède se leva: Adieu, seigneur, dit-elle, une mauvaise tête m'a fait faire de grandes fautes, mais si des regrets amers, et une profonde douleur peuvent les réparer, cette soirée les expie toutes. En disant ces paroles, elle s'avança vers la porte, le bon chevalier, interdit et se reprochant sa dureté, la suivit d'un air respectueux, comme pour la reconduire; Armoslède mit la main sur la serrure, et se retournant vers Isambard: Adieu donc pour jamais, dit-elle, du moins soyez sûr que malgré votre haine.....— Ma haine!..... pouvez-vous croire!..... Un embarras inexprimable ne lui permit pas d'achever cette phrase; il prit la jolie main qu'il voyoit posée sur la serrure, et quand il sentit cette main dans la sienne, son embarras s'accrut; il vouloit réparer par de la politesse, une scène qu'il croyoit avoir poussée trop loin; il craignoit de

montrer de la galanterie, il n'osoit parler, il trouvoit ridicule de se taire. Cette espèce de perplexité lui donnoit un air contraint et indécis, qu'Armossède prit pour une vive émotion; enfin heureusement pour Isambard, on entendit dans l'antichambre la voix de son écuyer; Armossède enfonça son chapeau sur ses yeux, ouvrit la porte, et sortit précipitamment.

Le lendemain matin Isambard alla à la promenade avec Luciole, et traversa un grand corridor, passa devant une chambre où son frère de la maison qu'il avoit et il entendit une voix qui accompagnoit d'un théorbe, qui chanta la romance suivante:

Parlez-moi de vous.

Où est-ce que vous êtes?

Ah! mais quel monde est-ce?

Parlez-moi de vous, parlez-moi de vous.

## CHAPITRE III.

## UN CONSEIL D'ÉTAT.

*L'avis du plus grand nombre est souvent le moins bon.*  
DESTOUCHES.

Le lendemain matin Isambard allant à la promenade avec Lancelot, et traversant un grand corridor, passa devant une chambre où l'on faisoit de la musique; il s'arrêta et il entendit une jolie voix accompagnée d'un théorbe, qui chanta la romance suivante:

## PREMIER COUPLET.

On dit que j'aime Philène,  
Ah! juste ciel quelle erreur;  
Pour lui ce qu'éprouve mon cœur,  
Ressemble plutôt à la haine.  
Je ne puis le voir sans rougir,  
Lui seul ou m'agite ou m'offense.  
Hélas! en effet plus j'y pense,  
Et plus je crains de le haïr.

## 2.

Si j'entens une bergère  
Le louer quelques momens ;  
Je ressens tous les mouvemens  
Du dépit et de la colère.  
Le croire aimé me fait souffrir,  
Je m'embarasse en sa présence.

Hélas ! etc.

## 3.

Hortense qui me fut chère ;  
Fait éclater hautement  
Pour Philène un tendre penchant ;  
Ce n'est qu'à lui qu'elle veut plaire.  
Je n'y puis songer sans frémir,  
Et j'ai cessé d'aimer Hortense.

Hélas ! etc.

## 4.

Sous la tente de feuillage,  
S'il me choisit pour danser,  
A peine puis-je me traîner,  
Je perds la force et le courage.  
Un trouble affreux vient me saisir ;  
Mon coeur bat avec violence.

Hélas ! etc.

## 5.

L'autre jour dans la prairie,  
Il étoit seul à l'écart ;  
Je m'en approchai par hasard,  
Conduite par ma rêverie.  
Lorsqu'à mes yeux il vint s'offrir,  
Aussitôt pour fuir, je m'élançai.

Hélas ! etc.

## 6.

Pourquoi suis-je destinée  
A cet affreux sentiment ?  
Moi, qui n'ai pas encor quinze ans,  
C'est être bien infortunée ;  
Ce mal cruel me fait mourir,  
Il semble argenter par l'absence.

Hélas ! etc.

## 7.

Mais malgré tout mon caprice,  
Malgré mon aversion,  
Je conserve assez de raison  
Du moins, pour lui rendre justice.  
J'en prens l'espoir de me guérir !.....  
Oui, Philène à mes yeux efface  
Tout mérite et toute autre grace,  
Ah ! comment puis-je le haïr !

---

Après

Après avoir écouté cette chanson, les deux Chevaliers continuèrent leur promenade; La jeune personne que vous venez d'entendre, dit Lancelot, aime un des pages de la Princesse, et sur cet amour qu'elle ignore elle-même, Angilbert fit cette romance et la lui donna; elle trouve que ces paroles expriment si bien ce qu'elle sent, qu'elle se plait à la chanter tous les jours; mais savez-vous quel est ce petit page qui lui tourne la tête? c'est Armoslède déguisée et qui n'est connue ici, que d'Angilbert, d'Ogier et de moi. Elle s'est amusée, en attendant de plus brillans succès, à mettre la discorde entre les filles d'honneur de la Princesse; mais Béatrix n'a pas approuvé cette petite intrigue, et l'appartenance de ces jeunes personnes, lui est absolument interdit depuis quinze jours. Et depuis combien de tems Armoslède est-elle ici, demanda Isambard; Elle y vint avec Ogier, répondit Lancelot, il y a environ trois semaines. Cette réponse fit rire Isambard; mais il crut devoir dire à Lancelot, qu'Olivier brouillé avec

Armoiflède, avoit de fortes raisons de la haïr, et qu'il ne falloit pas lui parler d'elle. Lancelot promit d'en prévenir Angilbert. Il ne sera pas très étonné de cette rupture, ajouta-t-il, car il n'a jamais cru comme le public, qu'ils fussent mariés, ni qu'Armoiflède fut digne de devenir l'épouse d'Olivier. Dans ce même entretien, Lancelot apprit à Isambard, qu'il alloit dans une heure au camp des Princes ligués, leur porter les dernières propositions de paix de la Duchesse. En effet Lancelot partit, et se rendit dans la tente de Gérold; il y trouva le sage Théobald qui l'attendoit. Lancelot et le vieillard s'acquittèrent de leur mission. Le Comte les écouta froidement et répondit qu'il alloit faire assembler le conseil des Princes, et qu'on y délibéreroit sur les propositions de la Duchesse; mais je crois, ajouta Gérold, qu'on les jugera peu sincères; on pense que tant de vaillans guerriers qui composent maintenant la cour de Béatrix, sont fort éloignés de lui inspirer des sentimens pacifiques; leurs intérêts peut-être sont opposés aux

nôtres; par exemple, on connoit assez les prétentions du Roi de Pannonie, pour ne pas douter que si Béatrix le consulte, il ne lui conseillera pas d'offrir la paix, aux conditions qui pourroient nous la faire accepter. Seigneur, répondit Lancelot, j'ignore les projets de Theudon, mais je sais que la Princesse ne consulte que la raison et son devoir. Je sais aussi, que tous les Chevaliers armés pour sa défense, ne craignent point la guerre, mais n'ont aucun intérêt qui puisse la leur faire désirer. Tous ont fait leurs preuves au champ d'honneur, et de nouveaux exploits ne sauroient augmenter l'éclatante réputation des Chevaliers du Cygne, d'Ogier le Danois, du brave Angilbert et des fils du Duc Aimon. Enfin je puis dire, seigneur, que vous avez de vrais admirateurs à la cour de Béatrix, et que même la personne qui paroît avoir le plus de crédit auprès d'elle, loin de vous être contraire, professe hautement le plus grand attachement pour vous. Et quelle est donc cette personne? reprit Gérold; C'est, répondit Lancelot,

l'amie intime de Béatrix, c'est la jeune et belle Délie; née, dit-elle, dans vos états, tous ses vœux sont pour le bonheur de son souverain; et si la Duchesse suivoit à cet égard ses conseils, tous vos désirs, seigneur, seroient pleinement satisfaits. A ces mots, Gérold surpris et touché, fit une infinité de questions sur Délie; Lancelot qui en étoit passionnément amoureux, répondit avec un détail qui parut intéresser vivement le Comte de Bavière, et dans tout le reste de la conférence, il ne fut question que de la charmante Délie. Après le départ de Lancelot, Gérold assembla les Princes, on tint un grand conseil, et Barmécide y fut admis. Gérold lut tout haut les propositions de Béatrix; elle déclaroit qu'elle vouloit rester libre, que la violence ne l'obligeroit jamais à choisir un époux; mais elle demandoit la paix, et elle offroit de payer les frais de tous les préparatifs de guerre faits contre elle. Hartrade Comte de Thuringe, qui nourrissoit depuis long-tems une violente passion pour Béatrix, prit le premier la

parole: il soutint qu'on ne pouvoit accepter une telle paix, sans se déshonorer, et que tous les princes confédérés se couvriroient de ridicule aux yeux de l'Europe entière, si après l'éclat de cette entreprise, ils se retiroient lâchement sans obliger la Duchesse à choisir entr'eux un époux. Henri Duc de Frioul, qui aimoit aussi Béatrix, fut du même sentiment; le Duc de Spolète, fut presque le seul qui parut pencher pour la paix; Gérold le combattit dans un long discours aussi artificieux qu'éloquent, et il tâcha de prouver que la seule politique indépendamment de tout intérêt particulier, devoit faire rejeter les propositions de la Duchesse; alors Barnécide demanda la parole, et après avoir fait une vive peinture des maux affreux qu'entraîne inévitablement la guerre, en réfléchissant, poursuivit-il, à de si terribles calamités, toutes les passions doivent se refroidir, et la voix de l'humanité doit étouffer celles de l'ambition, du ressentiment et de l'amour. On dit qu'on se déshonorerait en acceptant la paix proposée!.....

Quand un Prince se soumet à des conditions humiliantes, quand il conclut un traité contraire aux intérêts ou aux droits naturels de ses sujets, alors il fait une paix honteuse; mais quand on n'exige rien de lui, qui puisse être préjudiciable à sa nation, il commet un crime en refusant la paix; il est seul responsable de tout le sang qui sera versé. Je dirai plus; si l'ennemi lui demande une restitution équitable, il doit la faire, et s'empresse d'expier ainsi le forfait d'une usurpation, (car toute conquête en est une,) mais il ne s'agit point ici de ces grands sacrifices; la Duchesse de Clèves donnant le noble exemple d'une modération sublime, demande la paix aux agresseurs, et leur offre ses trésors pour épargner le sang de ses sujets; si on la refuse, avec quelle ardeur ils combattront pour elle!..... Et nous! pourrions-nous compter sur le zèle de nos troupes? Ont-elles leurs foyers à défendre? Quel intérêt prendront-elles à cette guerre? Elles n'en sentiront que la fatigue et les dangers; Eh! qu'importent la valeur et l'habileté

des chefs, quand le soldat mécontent murmure; c'est son enthousiasme qui produit la victoire; le découragement et la terreur seront dans notre camp, tandis que l'énergie multipliera chez les assiégés et les ressources et les succès. De votre décision dépend le sort de cette multitude d'hommes, qui compose les deux armées! Nos tentes dressées au pied de ces collines, ont déjà répandu l'épouvante parmi les paisibles habitans de ces belles campagnes; vous pouvez d'un mot dissiper leurs craintes mortelles! Ah! jetez les yeux sur ces prairies fertiles qui nous entourent, sur ces chaumières, asiles respectables de l'innocence, sur cette armée florissante, et songez qu'en rejetant la paix, vous prononcerez une sentence sanguinaire, dont l'exécution prompte et terrible, portera partout la dévastation et la mort. Ces cabanes, ces villages seront incendiés et détruits, ces champs seront dévastés, ces soldats si lestes, si brillans seront massacrés, et vous l'aurez voulu; tous ces maux, toutes ces cruautés seront votre funeste ouvrage!....

Eh quoi! dans les tribunaux institués pour réprimer le crime, on voit les juges, s'ils sont humains, prononcer en frémissant l'arrêt des plus vils scélérats; et les Princes dans leur conseil envoient froidement à la mort, des milliers d'hommes innocens!..... Oui, je le soutiens, la guerre défensive est la seule légitime, et quand on peut accepter la paix ou l'offrir, une déclaration de guerre est le plus horrible des crimes; le succès même n'en pourroit diminuer l'atrocité aux yeux des êtres raisonnables et sensibles, car la véritable gloire est inséparable de la modération, de la justice, et de l'humanité.

Ce discours de Barmécide excita les plus violens débats; Hartrade et le Duc de Frioul qui s'y trouvèrent particulièrement attaqués, montrèrent contre Barmécide le ressentiment le plus altier: ignorant le nom de ce grand homme et ne voyant en lui que l'obscur Giaffar, ils lui répondirent avec autant de dédain que de colère. Barmécide répliqua avec la fierté qui le caractérisoit; mais Gérold mit fin à cette querelle en observant que

si l'on ne permettoit pas la liberté des opinions, il étoit inutile d'assembler un conseil. Je puis à cet égard, ajouta-t-il, me proposer pour exemple; les deux amis les plus chers que j'aie dans cette assemblée, sont le Duc de Spolète et Giàffar, tous deux sont d'un avis contraire au mien, et je n'en suis point irrité; ils ont parlé d'après leur conscience; ils ont fait leur devoir. Le nôtre est maintenant de peser leurs raisons et par conséquent d'y réfléchir; ainsi je propose de ne rien précipiter, de faire dire à la Duchesse, qu'on veut examiner mûrement ses propositions avant de lui répondre, et qu'on désire que la trêve qui doit expirer après demain soit prolongée encore un mois. Durant ce tems, de nouvelles idées, et de nouvelles négociations, pourront amener la paix, d'autant plus que pendant cet intervalle, le Prince de Grèce parviendra certainement dans notre camp, et ce nouveau renfort en augmentant notre supériorité rendra la paix plus facile à traiter. Cette proposition du Comte de Bavière fut combattue par



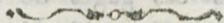
Hartrade et par le Duc de Frioul; mais tous les autres membres du conseil l'adoptèrent, et elle passa à la pluralité. Le conseil nomma sur le champ deux députés, chargés de porter la décision à la Princesse. Béatrix ne voulut recevoir les députés qu'en présence de tous les chevaliers ses défenseurs, elle accueillit leurs propositions et consentit à la prolongation de la trêve. Une heure après le départ des députés on vit arriver Barmécide; comme la Princesse s'étoit fait une loi de n'accorder aucune audience secrète aux guerriers du camp ennemi, Barmécide ne put la voir qu'au milieu de sa cour; admis en sa présence il lui dit, que le Comte de Bavière ayant appris qu'elle avoit auprès d'elle, une personne née dans ses états, il désiroit quelques informations à cet égard. Seigneur, répondit Béatrix, il est juste que Délie satisfasse elle-même, la curiosité que son souverain témoigne sur son sort; vous la verrez, je vais vous faire conduire dans son appartement; mais comme l'intrigue n'a jamais pénétré dans ce château, le

mystère en est banni, toutes nos démarches sont publiques, parce que toutes nos intentions sont droites et pures; je suis au milieu de mes amis et de mes défenseurs, une confiance sans réserve est la seule preuve de reconnaissance, que je puisse leur donner; mon amitié pour Délie et celle qui vous unit au Comte de Bavière, pourroient rendre suspect un entretien secret. Ainsi pour éviter de fausses interprétations, vous permettez, seigneur, que les Chevaliers qui se trouvent ici, soient témoins de cette entrevue, et je les invite à vous suivre. A ces mots Barmécide s'inclina profondément et sortit; les Chevaliers du Cygne, Lancelot, Roger, le jeune Guichard et quelques autres, prirent avec lui le chemin de l'appartement de Délie; quand Barmécide fut sorti du salon de la Duchesse, il se retourna vers Olivier, et le prenant sous le bras: Voilà, dit-il, une Princesse de vingt ans, dont tous les souverains de la terre devoient adopter la politique; alors on ne verroit plus de révolutions; Oui, répondit Olivier, *bonté, équité,*

*droiture*, voilà tout le secret du grand art de régner, et Béatrix en effet le possède. J'ai bien peur, reprit Barmécide, que ce secret si simple et si beau, ne se perde avec elle, du moins pour longtemps. Comme il disoit ces paroles, il se trouva à la porte de Délie; et il entra avec les autres chevaliers. Délie étoit seule, assise auprès d'une table, elle lisoit, et fut très-surprise en voyant entrer dans sa chambre une si nombreuse compagnie; Barmécide s'avança vers elle, et lui dit que le Comte de Bavière désiroit savoir, dans quelle partie de ses états elle avoit reçu le jour. Ce Prince, ajouta Barmécide, a été vivement touché en apprenant, madame, l'intérêt que vous prenez à sa destinée. Il s'afflige en pensant que des malheurs ou peut-être des injustices qu'il ignore, vous ont forcée de quitter les lieux qui vous ont vu naître; il vous offre son amitié, madame, et sa protection et son appui pour vos parens, si vous en avez dans ses états. Pendant ce discours, l'humble et timide Délie changea plusieurs fois de visage,

elle s'étoit levée et fut obligée de s'appuyer sur la table qui se trouvoit près d'elle!... Elle répondit d'une voix basse et tremblante, qu'elle ne devoit ni ne vouloit se plaindre; qu'elle étoit orpheline, que les bontés de la Princesse rendoient sa situation aussi heureuse qu'elle pouvoit l'être, et elle ajouta en baissant les yeux, qu'elle feroit toujours les voeux les plus ardens, pour le bonheur de son Souverain. Eh bien! madame, reprit Barnécide, votre Souverain a le droit de vous offrir un foible témoignage de sa reconnoissance; puisqu'il est privé du bonheur de donner un asile à une personne telle que vous, du moins vous ne refuserez pas ces gages de son estime et de son amitié, qu'il m'a chargé de vous présenter. Alors Barnécide faisant approcher ses écuyers, prit de leurs mains une corbeille découverte, ornée de rubans verts, et remplie de pierreries et de bijoux précieux, et il la posa sur la table. Délie rougit et poussant un profond soupir: Ces brillans ornemens, dit-elle, ne sont point faits pour moi,

mais je recevrai, seigneur, avec respect et reconnoissance ce ruban vert; c'est la couleur du Comte de Bavière, et c'est le seul de ses dons que je puisse accepter. En prononçant ces mots, Délie détacha de la corbeille un large ruban, qu'elle passa autour de sa taille; Barmécide essaya vainement de lui faire rétracter ses refus. Délie y persista avec fermeté; Barmécide remporta ses présents, et dit en s'en allant que la favorite étoit dans son genre, toute aussi extraordinaire que la Princesse.



## CHAPITRE IV.

## L'HABITATION MYSTÉRIEUSE.

..... Non e prudenza  
 Ma follia de' mortali  
 L'arte crudel di presagirsi i mali,  
 Sempre e maggior del vero  
 L'idea d'una scventura  
 Al credulo pensiero  
 Dipinta dal timor.  
 Chi stolto il mal figura  
 Affretta il proprio affanno;  
 Ed assicura un danno  
 Quando e dubbioso ancor.

MÉTASTASE.

*Un noir dessein se forme à l'ombre du mystère.*

PRADON.

Isambard se rappelant toujours avec intérêt l'histoire de la malheureuse Azoline, contée par Ordalie, s'étoit assuré que le jeune Roger étoit en effet, l'amant de cette infortunée; il l'avoit vu plusieurs fois rougir et frémir, lorsqu'à dessein il avoit prononcé devant lui le nom

de Rotbold. D'après cette persuasion il lui proposa une promenade dans la forêt, et lorsqu'ils furent sortis du château, il lui dit qu'il avoit désiré l'entretenir tête à tête, afin de justifier la mémoire d'une personne innocente, que sans doute il croyoit coupable. Ce début qui annonçoit la mort d'Azoline, fit tressaillir Roger; il conjura Isambard de s'expliquer; et alors Isambard lui conta la triste histoire d'Azoline; pendant ce récit Roger tour à tour pénétré de douleur et transporté de rage, versoit des torrens de larmes, et s'engageoit par les plus terribles sermens à venger la malheureuse Azoline, en immolant son barbare oppresseur et l'infame Tryphon son complice. Hélas! s'écrioit Roger, le crime de ces monstres m'a rendu coupable moi-même; mon coeur a calomnié la vertu, j'accusois l'innocente Azoline, le mépris et l'indignation m'avoient guéri d'un amour sans espérance; tandis qu'elle expiroit en prononçant mon nom, je me plaignois de son infidélité et de sa perfidie, et je ne connois ma funeste et

criminelle erreur que lorsqu'il n'est plus en mon pouvoir de l'expier!..... Isambard vivement touché du désespoir de Roger s'affligeoit avec lui, et sentoit que la douce et tendre pitié, est de tous les mouvemens de l'ame, celui qui dispose le mieux et le plus promptement à l'amitié; il lui promettoit de le voir chaque jour en particulier, de recevoir ses plaintes et d'écouter ses regrets; Roger étoit digne d'apprécier un tel ami, et l'espoir de l'acquérir lui procuroit la plus grande consolation qu'il put recevoir. En cotoyant la lisière de la forêt, Isambard aperçut dans le lointain une petite maison au pied d'une colline, et entièrement isolée; il avoit depuis une heure une soif ardente, et pour la satisfaire il désira s'arrêter un moment à cette maison. Les chevaliers s'y rendirent, et voyant la porte entr'ouverte ils entrèrent. Après avoir traversé une espèce de vestibule, ils se trouvèrent dans une salle basse assez proprement arrangée; une petite servante de treize ou quatorze ans, étoit seule assise devant un grand

fourneau sur lequel étoit posé un alambic. On voyoit au dessus du fourneau, une large tablette couverte de bouteilles et de phioles, remplies de liqueurs de diverses couleurs. Voilà sûrement, dit Isambard, la demeure d'un chimiste; mais il s'est fixé dans un lieu bien retiré et bien sauvage. Votre maître est il ici? demanda Roger, à la petite fille: Je n'ai point de maître, répondit-elle, celle que je sers est une femme. Cela est singulier, reprit Isambard, et votre maîtresse ne veut donc voir personne?.....— O pardonnez-moi, on vient là chercher, mais pas si souvent qu'autrefois; depuis quinze jours nous n'avons guères vu que le petit page.....— Quel page?— Le joli petit page du château; je ne sais pas son nom. Ceux qui viennent ici, ne veulent presque jamais le dire; Mais, interrompit Roger, apprenez-nous, je vous prie, celui de votre maîtresse. — Elle s'appelle Marceline. Ah! sortons d'ici, dit brusquement Roger, je ne souffrirai pas que vous buviez dans cette maison, sortons. En disant ces mots, il prit Isambard

par le bras, et l'entraîna sans attendre de réponse. Lorsqu'ils furent dans la forêt, Isambard questionna Roger sur cet étrange mouvement. Cette Marceline, répondit Roger, est une vieille femme, que les gens du pays croient une magicienne, et qui selon toutes les apparences, est une empoisonneuse. Elle paroît s'occuper de chimie, et elle se mêle surtout, de prédire l'avenir, de composer des talismans et des philtres; on prétend, qu'elle évoque les morts, et les force à sortir du sein des tombeaux; mais il me paroît prouvé qu'elle a sur les vivans un pouvoir plus funeste, car on assure que deux personnes ont péri, pour avoir pris de ses breuvages. La Princesse qui craint, jusqu'à l'apparence du despotisme, n'a pas voulu la bannir de ses états; mais sur plusieurs accusations particulières, cette vieille femme a été traduite devant les tribunaux, et dans ce moment, on instruit son procès, qui sera fort long, parce qu'ici les loix remplies d'humanité, donnent aux accusés en matière criminelle, des moyens de défense

infiniment étendus. Isambard en réfléchissant à cette aventure, imagina que ce joli petit page, dont la servante avoit parlé, pourroit bien être Armoslède, et l'idée qu'elle se livroit en secret à ces viles superstitions, augmenta le mépris qu'il avoit pour elle.

En sortant de la forêt, les Chevaliers entrèrent dans une vaste plaine. Isambard y vit avec surprise une tente immense, ouverte de tous côtés, et que des ouvriers achevoient de dresser, et demandant à Roger s'il savoit à quel usage on destinoit cette tente: Je sais seulement, répondit Roger, que la Princesse doit se rendre ici demain, que toutes ses troupes et les habitans de ce canton sont invités à y venir; la Duchesse nous a dit qu'elle ne nous instruiroit de son dessein, qu'en présence de tout le peuple assemblé; nous supposons qu'elle prononcera un discours relatif à la persécution qu'elle éprouve. Cette explication intéressa vivement Isambard, et il attendit le lendemain avec une extrême impatience.

Digitized by Google

## CHAPITRE V.

## UNE PRINCESSE ÉCLAIRÉE ET VERTUEUSE.

Toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu, n'est établi que pour l'utilité des hommes; les grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres et des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont, que pour les peuples.

MASSILLON.

La prévention du peuple en faveur des grands, est si aveugle, que s'ils s'avisent d'être bons, cela iroit à l'idolatrie.

LA BRUYÈRE.

Le lendemain matin sur les dix heures, la Duchesse de Clèves fit avertir tous les Chevaliers, qu'elle alloit se rendre dans la plaine; on étoit au mois de Novembre, mais l'air étoit aussi serein et aussi doux, que dans les plus beaux jours de l'automne; la Princesse étoit mise avec une

simplicité et une élégance remarquables, et jamais sa beauté ne parut si éclatante. Suivie de tous les Chevaliers et des Dames de sa cour, elle arriva au lieu du rendez-vous. Toute la plaine étoit couverte d'un peuple immense, qui rassemblé là depuis deux heures, attendoit sa Souveraine; aussitôt qu'on l'aperçut, l'air retentit de cris de joie, d'acclamations et d'applaudissemens; Béatrix pria sa brillante escorte de s'arrêter un moment, et quittant le cercle qui l'environnoit, elle s'avança seule dans la plaine, et fut se perdre dans la foule de ce peuple, dont elle étoit idolâtrée. Chacun vouloit la voir, mais chacun craignoit de gêner sa marche; on se rangea en file, en lui laissant un chemin libre et large; elle se dirigeoit vers la tente, placée à l'extrémité de la prairie, mais elle marchoit lentement, s'arrêtant souvent pour parler à ceux qui l'environnoient, les regardant tous avec l'expression du sentiment et de la reconnoissance; lorsqu'elle fut près de la tente, toute cette multitude s'arrêta; Béatrix se retournant vers le peuple, lui

dit que la beauté du jour rendant la tente inutile, elle aimoit mieux ne s'y point placer, mais qu'ayant à parler elle desiroit, afin d'être entendue de tout le monde, qu'on établit en plein air, l'estrade qui étoit au milieu de la tente. A l'instant même, on exécuta cet ordre; dans ce moment les Chevaliers arrivèrent, on se rangea autour de la Princesse, sans ordre et sans distinction de rangs; cependant Theudon, Isambard et le plus jeune des fils Aimon, trouvèrent le moyen de se placer près d'elle; Olivier beaucoup plus éloigné, ne pouvoit la voir; mais Béatrix le fit appeller, en disant à Isambard, qu'elle ne vouloit pas qu'il fut séparé de son ami. Olivier s'approcha et se mit à côté d'Isambard. On fit un grand silence, et la Princesse prit la parole en ces termes: « Depuis deux ans Souve-  
« raine de ce pays, j'ose me flatter d'a-  
« voir ajouté à son bonheur et à sa  
« prospérité; je ne m'en énorgueillis point.  
« Jeune et sans expérience, je n'avois que  
« des sentimens purs et des intentions  
« droites; je manquois de lumières, mais

« j'ai eu le mérite de le sentir, de re-  
« chercher d'utiles conseils, et de les pe-  
« ser avec une raison que rien n'a pu  
« corrompre encore. L'amour du bien  
« public m'a tenu lieu de talens; ce sen-  
« timent doux et sublime est la véritable  
« sagesse et le génie des Souverains. C'est  
« à mon respectable instituteur, c'est au  
« sage Théobald, que je dois mes prin-  
« cipes et l'idée de la véritable gloire, et  
« que vous devez les institutions et les  
« loix nouvelles, qui assurent votre li-  
« berté, et par conséquent votre bonheur.  
« Il m'apprit dès mon enfance, que des  
« prérogatives injustes avilissent moins  
« ceux qui les accordent, qu'elles ne des-  
« honorent celui qui les conserve; il m'ap-  
« prit qu'il est beau de gouverner un peu-  
« ple, qui pense et qui connoit ses droits,  
« parce que celui-là seul peut juger la con-  
« duite de son chef, apprécier la vertu, et  
« dispenser la gloire, par son approbation  
« et son amour, tandis que les louanges  
« et l'obéissance de l'esclave ne prouvent  
« que sa bassesse et sa crainte; il m'ap-  
« prit enfin, qu'un des plus importans  
« devoirs

« devoirs d'un souverain, est d'éviter la  
« guerre, et de faire les plus grands sa-  
« crifices, pour maintenir la paix. Jugez  
« donc de la douleur que j'éprouve au-  
« jourd'hui, en voyant cette ligue puis-  
« sante formée contre moi!..... Les  
« Princes confédérés veulent que je choi-  
« sisse entr'eux un époux; mais l'injus-  
« tice et la violence de leur conduite,  
« montre assez que si je cédois à ce désir,  
« je vous donnerois un tyran; cette seule  
« idée a dû me faire persister dans mes  
« refus. Cependant en voyant la guerre  
« inévitable, je me suis représenté tous  
« les maux qu'elle attireroit sur vous, je  
« n'ai pu supporter cette affreuse image,  
« et depuis plus de trois mois, j'ai pris  
« la résolution que je vais vous déclarer.  
« C'est l'ambition surtout et le désir de  
« régner sur ce beau pays, qui sans doute  
« arme tous ces Princes; si Béatrix ne  
« possédoit pas le Duché de Clèves, on  
« ne combatroit point pour obtenir sa  
« main. Ah! ce rang ne m'est cher que  
« pour votre bonheur; qu'il me sera doux  
« d'y renoncer pour votre tranquillité!....»

Ici mille cris confus et douloureux interrompirent Béatrix. *Non, non, s'écria-t-on, de toutes parts, nous voulons vivre et mourir, s'il le faut, pour Béatrix.....* Des gémissemens, des sanglots, se joignoient à ces acclamations, les troupes de la Princesse, mêlées par son ordre avec le peuple, et sans armes comme les autres citoyens, élevèrent en l'air leurs casques en criant: *Nous vous délivrerons de vos persécuteurs, nous vous promettons la victoire, nous le jurons. ....* Tout le peuple répéta ce serment en s'écriant: *Et nous aussi, nous combattons, nous prendrons tous les armes.* Cet enthousiasme universel passa dans le cœur de tous les Chevaliers spectateurs de cette scène touchante, ils unirent leurs voix à celles du peuple et des soldats; le sensible Isambard ne put retenir ses pleurs; Olivier avoit jusqu'alors, suivant sa coutume, évité de regarder Béatrix, mais ému jusqu'au fond de l'ame par son discours, et surtout par le son de sa voix, il se retourna pour la voir, elle fondoit en larmes..... Il voulut contempler en elle

le triomphe éclatant de la bonté et de la vertu..... O! combien la gloire embellit la jeunesse et la beauté!..... C'étoit la première fois qu'Olivier osoit fixer ce visage enchanteur, qui lui rappelloit un souvenir si cher et si douloureux! l'admiration suspendoit en lui tout autre sentiment, mais il rencontra son regard, il tressaillit!..... Il crut voir Célanire!..... Ce regard avoit la même expression..... Le malheureux Olivier éperdu, égaré, s'écria: O ciel! quel nouveau genre de supplice!..... et il baissa ses yeux chargés de pleurs. Heureusement le tumulte étoit trop grand, et l'agitation trop universelle, pour que l'on put remarquer son trouble. Enfin Béatrix faisant signe qu'elle vouloit parler, obtint un profond silence. Après avoir exprimé sa reconnoissance et sa sensibilité, elle demanda qu'on l'écoutat, jusqu'à la fin de son discours, sans l'interrompre, et elle le reprit ainsi: « Je n'ai point « prétendu vous annoncer une volonté « fixe et déterminée, je n'ai voulu que « vous faire une proposition, et vous

« offrir un conseil. Vous êtes libres, et  
« je ne le suis pas; la providence en  
« me plaçant dans le rang où je suis, m'a  
« donné un emploi, que je ne puis quit-  
« ter sans votre aveu, et que vous au-  
« riez le droit de m'ôter, si je devenois  
« injuste et tyrannique; ainsi je suis à  
« vous, mon existence vous est dévouée,  
« et vous seuls devez disposer de mon  
« sort. Mais avant de rejeter le parti  
« que je vous propose, je vous conjure  
« d'y réfléchir; j'ai tout prévu; n'ayant  
« point d'héritier, j'ai pensé qu'il vous  
« seroit avantageux, de passer sous la  
« domination du Monarque le plus puis-  
« sant et le plus vertueux de l'Europe;  
« j'ai fait pressentir Charlemagne, et si  
« vous acceptez mon abdication, ce grand  
« Prince deviendra votre Souverain; ou  
« si vous préféreriez un gouvernement ré-  
« publicain, il sera votre protecteur et  
« votre allié. C'est à vous de choisir;  
« pour moi, je pense, d'après le sage  
« Théobald, qu'il n'existera jamais un  
« gouvernement parfait, parce qu'il est im-  
« possible de fixer la volonté de l'homme,

« et de borner ses désirs, et parce qu'on  
« ne peut se passer de chefs, et que  
« leur ambition pourra toujours renver-  
« ser les plus sublimes institutions, ou les  
« rendre inutiles. Mais s'il est vrai que  
« la paix et la tranquillité, soient les pre-  
« miers des biens, le gouvernement mo-  
« narchique fondé sur les loix seroit peut-  
« être le meilleur de tous, si les sujets  
« et les souverains étoient bien convin-  
« cus d'une grande vérité: *c'est que le*  
« *peuple a toujours le droit et le pouvoir*  
« *de déposer les tyrans.* (8) Enfin ne  
« croyez pas qu'une terreur personnelle,  
« ou qu'un indigne égoïsme, m'aient ins-  
« piré le dessein de renoncer au noble  
« emploi de vous gouverner; ma gloire  
« est de vous rendre heureux, et je le  
« désire trop, pour n'être pas certaine  
« d'y réussir. Votre amour, votre cou-  
« rage, et la valeur et les talens de ces  
« généreux Chevaliers, accourus à mon  
« secours, me répondent de la victoire;  
« mais combien ce triomphe me coûtera  
« de larmes! Pourra-t-il me consoler du  
« sang qui sera répandu!..... Ah! laissez-

« moi quitter un rang qui vous expose  
« à ce mortel danger; je n'abandonnerai  
« point un pays qui m'est si cher. Je  
« vivrai parmi vous dans une douce obs-  
« curité, et quand vous serez heureux et  
« paisibles, je n'aurai rien sacrifié, je  
« n'aurai rien perdu. » Ici la Duchesse  
attendrie s'arrêta, et mit ses deux mains  
sur ses yeux..... *Que Béatrix soit*  
*toujours notre Souveraine*, s'écria le peu-  
ple avec transport. Ce cri général fut ré-  
pété mille fois avec le plus vif enthou-  
siasme, et des applaudissemens redou-  
blés; ensuite le peuple conjura la Prin-  
cesse, de lui promettre de renoncer à  
son dessein. Béatrix éleva les mains en  
l'air et fit le serment qu'on exigeoit d'elle;  
alors les témoignages de joie, de recon-  
naissance et d'amour, ressemblèrent à  
de l'ivresse et à de l'idolatrie..... Le  
peuple finit par couper de grosses bran-  
ches d'arbres, dont il fit un brancard, sur  
lequel il obligea la Princesse de s'asseoir;  
et elle fut ainsi portée en triomphe, jus-  
ques dans son palais, au milieu des ac-  
clamations et des cris du peuple. Il y a

dans l'admiration publique, une sorte de contagion, dont il est presque impossible de se préserver, du moins pour le moment, alors même qu'elle est usurpée; mais quand la raison l'approuve, et que l'envie ne peut la combattre, il en résulte un sentiment qui est peut-être un des plus vifs, que le cœur humain puisse éprouver. Quelque soit le degré d'admiration, quand on admire seul, l'âme peut rester tranquille, mais l'applaudissement public et universel, mais le charme et l'éclat de la gloire, ajoutent à l'enthousiasme, à l'admiration!..... Tous les Chevaliers, même ceux qui n'étoient point amoureux de la Duchesse, éprouvèrent ce mouvement irrésistible; lorsqu'on fut dans le palais, Lancelot qui étoit dans un coin du salon à côté d'Olivier, lui parloit avec ravissement de la scène qui venoit de se passer. Je vous avoue, disoit-il, que si dans cette plaine, j'eusse été forcé d'exprimer l'espèce de sentiment, que m'inspiroit alors la Duchesse, j'eusse répondu très-naturellement, et avec vérité, que je *l'adorois*. Et cependant,

j'en aime une autre, et avec passion. Maintenant plus calme, je ne me trouve plus pour Béatrix, que de l'admiration et le plus tendre attachement; mais je dois convenir encore, que cette gloire si touchante dont je l'ai vue environnée, la rend plus respectable et plus intéressante à mes yeux. Avant ce jour, j'avois sù la connoître; mais on sent mieux le prix de la vertu, quand on a joui du bonheur de la voir couronner. A ces mots, Olivier soupira, et après un moment de silence: Oui, dit-il, le spectacle dont nous venons d'être témoins, doit laisser une profonde impression. En disant ces paroles, il se leva d'un air distrait, se rapprocha de la Duchesse, un instant après changea de place, et enfin sortit du salon.



## CHAPITRE VI.

UNE REINE SANS ESPRIT ET MAL  
CONSEILLÉE.

*L'Anglois indépendant et libre autant que brave,  
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.  
Nous ne l'avons point vu régler, jusqu'à ce jour,  
Sur la faveur des Rois, sa haine ou son amour.  
Contre un tel préjugé, son ame est aguerrie,  
Souvent contre le trône il défend la patrie.*

WARVIC, tragédie de Mr. DE LA HARPE.

Ce jour si glorieux pour la Duchesse de Clèves, acheva d'exalter pour elle les sentimens d'Isambard. Il remarquoit avec une joie secrète, que cette Princesse affectoit de traiter ses rivaux, Theudon et le timide Guichard, avec une politesse pleine de réserve et de froideur, tandis qu'elle étoit remplie de graces, pour tous les autres Chevaliers, et pour lui particulièrement. Enfin il voyoit que déjà, il

s'étoit attiré la haine du Roi de Pannonie, il attribuoit à la jalousie cette aversion prématurée, et son coeur s'ouvroit par degrés aux plus séduisantes espérances. Béatrix étoit assise entre Amalberge et Délie; Isambard, Lancelot, Angilbert, Archambaud et quelques autres Chevaliers, formoient un demi cercle en face de ces trois personnes. Angilbert venoit de lire des vers, qu'il avoit faits pour Béatrix; mais depuis un moment, cette Princesse tombée dans une profonde rêverie, ne se méloit plus à la conversation; cependant au bout de quelques minutes, elle reprit la parole, et changeant d'entretien, elle parla de la cour de France, elle fit sur ce sujet, beaucoup de questions à Isambard. Et tout à coup elle lui demanda, s'il trouvoit qu'elle eut en effet, une ressemblance aussi frappante avec la malheureuse fille de Viti-kind, que le prétendoient les autres Chevaliers François et Ogier le Danois? Cette question quoique fort simple, surprit Isambard, et lui fit une sorte de peine, dont il ne put se rendre raison; il ré-

pondit, que cette ressemblance étoit véritablement extraordinaire; là dessus Béatrix fit une multitude de questions sur Célianire, et entrant à cet égard dans les plus minutieux détails, elle voulut savoir de quelle manière elle étoit mise, lorsqu'elle arriva à la cour; on lui répondit, qu'elle avoit conservé pendant quelque tems le costume de son pays, et la Duchesse se fit faire la plus exacte description de l'habillement saxon; dans cet instant Olivier rentra dans la chambre; aussitôt Béatrix rompit cet entretien, et se hâta de parler d'autre chose. Olivier suivant sa coutume, fut se placer à l'écart dans un coin du salon; il s'approchoit rarement de la Duchesse, jamais il ne lui adressoit la parole; elle de son côté lui parloit peu, et paroissoit plaindre et respecter sa profonde mélancolie. Les Chevaliers François avoient questionné Isambard sur la tristesse de son ami. Isambard en donnoit pour raison, sa rupture avec Armoslède, il en avoit même parlé à Ogier le Danois, en lui reprochant son attachement pour une

personne si méprisable; mais Ogier séduit et plus amoureux que jamais, sachant enfin à n'en pouvoir douter, que son Aminte étoit Armoslède, croyoit que tout son crime étoit de lui avoir sacrifié Olivier, et il excusoit aisément un égarement si flatteur pour lui. Cette idée lui donnoit un extrême embarras avec Olivier; ce dernier le sachant amoureux d'Armoslède, avoit pris pour lui une sorte d'éloignement et l'évitoit avec soin, ce qui achevoit de confirmer Ogier dans son erreur.

La conversation étant devenue générale dans le salon, le seul Olivier tristement retiré dans une embrasure de fenêtre, n'y prenoit point de part; lorsque l'on entendit le son perçant d'un cor qui, annonçoit l'arrivée d'un nouveau Chevalier; en effet peu de minutes après on vit paroître le vaillant Astolphe, fameux Paladin Anglois, (9) que tous nos Chevaliers connoissoient depuis long-tems de réputation, et qu'Olivier avoit rencontré plusieurs fois dans ses voyages. Après les premiers complimens, on fit

au Chevalier Anglois beaucoup de questions sur l'état actuel de son pays. Béatrix voulut connoître les détails de la révolution, qui avoit placé Egbert sur le trône, malgré les droits et le parti puissant de la Reine Edburge. Astolphe satisfit ainsi la curiosité de la Duchesse:

Les droits de la Reine Edburge, dit-il, étoient en effet infiniment mieux fondés que ceux d'Egbert, mais le trône est un bien, dont l'amour du peuple peut seul assurer l'héritage. Les commencemens du règne d'Edburge, sembloient lui présager un destin plus heureux. Une grande jeunesse, un extérieur et des manières agréables lui gagnèrent d'abord tous les coeurs; son ame étoit naturellement sensible; sa première ambition fut de se former une société douce et sûre, et d'acquérir de vrais amis. Mais malheureusement elle manquoit d'esprit et d'expérience, elle fit de mauvais choix, et le sentiment le plus fait pour étendre les lumières, et perfectionner la raison, ne servit qu'à l'égarer et à la corrompre. Elle aima d'abord avec une bonne foi

touchante, elle s'enorgueillissoit bien moins de son rang, que de la gloire de s'être attaché des amis qu'elle croyoit fidèles; remplie de graces et de délicatesse pour eux, elle mettoit son bonheur à prévenir leurs désirs et à les combler de bienfaits. Mais tant de charmes et de générosité ne firent que des ingrats, et ne purent jamais satisfaire l'insatiable ambition de ses favoris; ils avoient en général, trop peu de principes, pour s'occuper de la gloire de la Reine; et la légèreté de leur conduite leur faisoit même désirer, qu'elle-même se mit au dessus de ce qu'ils appelloient des préjugés; il ne leur fut pas difficile de séduire une jeune Princesse vive, sensible, et bornée, et dont ils possédoient toute la confiance; ils l'engageoient sans cesse, pour le plus frivole intérêt de plaisirs ou de vanité, à renverser toutes les loix sévères de l'étiquette, que les Souverains ne doivent abolir en public, que pour se rendre populaires. Mais la Reine sans montrer au peuple plus de bonté et d'affabilité, faisoit chaque jour des dé-

marches extraordinaires et inconsidérées, et elle perdoit insensiblement toute sa dignité et sa considération personnelle. Les favoris n'étoient pas aimés de la nation, et ils inspirèrent à la Reine, un profond dédain pour le peuple; elle le montra, et bientôt elle fut universellement haïe, et en reçut des témoignages certains. Alors au lieu de chercher à regagner la bienveillance de la nation, elle se livra toute entière au plus violent ressentiment, et pensant qu'un petit cercle d'adulateurs suffisoit à sa gloire, elle brava le public, ne mit plus de ménagemens dans sa conduite, ni de frein à ses passions. Elle afficha un tel mépris des bienséances, que sa cour même (la plus corrompue de l'Europe,) en fut indignée. (a) Les favoris hazardèrent quelques représentations; mais qui ne servi-

---

(a) On doit supposer qu'Astolphe, ne parle ici qu'en général, et qu'il admet des exceptions. Et j'ajouterai que mes recherches historiques, m'ont fourni la preuve, que dans cette cour si légère et si licentieuse, il existoit plusieurs personnages éclairés et vertueux, et qu'il s'en trouva même dans

rent qu'à refroidir la Reine pour eux. Cette malheureuse Princesse, qu'on avoit enivrée si long-tems de séductions et de flatteries, n'étoit plus en état d'écouter la voix de la raison. Enfin s'avançant à grands pas vers sa ruine, sa conduite devint si scandaleuse, que sa confiance parut un opprobre aux courtisans les plus avilis; chacun d'eux gardoit les places qu'il devoit à sa faveur, mais tous protestèrent qu'ils avoient perdu leur crédit sur son esprit, qu'ils n'étoient plus consultés par elle, et pour le prouver, ils censurèrent hautement ses démarches, et décrièrent à l'envi ses moeurs et son caractère. La Reine alors désabusée de l'amitié, chercha des consolations dans de nouveaux égaremens, son ame découragée, corrompue, et flétrie, se ferma sans retour, à tous les sentimens doux et tendres, et s'ouvrit et s'abandonna sans réserve à la haine et à la

---

cette multitude de personnes, qui successivement ou à la fois, partagèrent la faveur de la Reine. Mais ceux-là ne furent point écoutés.

vengeance; passions funestes qui ont achevé de la perdre. Ce fut vers ce tems que la révolution commença, tout le monde en connoit l'histoire, je n'entrerai que dans les détails qui concernent la Reine. Le peuple vouloit la réforme des abus; l'ambition et la cupidité des courtisans se refusoit à des demandes, qui entraînoient des sacrifices pénibles pour eux. La Reine accoutumée à mépriser le peuple, s'aveugla sur le danger qui la menaçoit, elle montra la plus grande sécurité, et l'on attribua à son courage, ce qui n'étoit l'effet que de son manque de lumières. Cependant le peuple armé remporta la victoire, et le Prince Egbert alloit être placé sur le trône, lorsqu'Edburge cédant à la nécessité, promit enfin de souscrire aux conditions imposées; la nation indulgente oublia ses égaremens, elle remit la couronne sur sa tête, et le Prince Egbert fut obligé d'aller chercher un asile, à la cour de Charlemagne. La nation en replaçant Edburge sur le trône, s'étoit conduite avec autant de franchise que de générosité; mais les courtisans

qui détestoient la révolution, se flattèrent que la Reine pourroit assurer le succès de leurs projets insensés. Dans cette pensée ils s'appliquèrent à nourrir le ressentiment des injures qu'elle avoit reçues; ils lui persuadèrent qu'elle avoit un parti puissant, que l'Europe entière avoit les yeux sur elle, et qu'elle se couvrirait d'une immortelle gloire, si elle parvenoit à reconquérir les droits qu'elle avoit solennellement abjurés. Enfin ils lui répétèrent qu'on attendoit tout de sa fermeté et de son courage; la Reine enivrée de ces flatteries, et désirant la vengeance avec passion, adopta tous les plans extravagans qui lui furent proposés. Alors les courtisans louèrent avec excès, son esprit et la grandeur de son caractère; et cette malheureuse Princesse, en jouant le rôle le plus maladroit et le plus lâche, se croyoit un héroïne. En effet, quoi de plus imprudent que de s'entourer de gens, connus universellement pour abhorrer la révolution, et quoi de moins courageux, que de répéter dans tous ses discours publics, les assurances

de sa sincérité et de son attachement aux loix nouvelles? D'autant plus que rien ne la forçoit à faire ces discours publics, et qu'elle les prodiguoit sans qu'ils fussent ni sollicités, ni désirés. Cette duplicité jointe à son indiscrétion et aux imprudences de ses prétendus amis, ranima la haine et le mépris. On découvrit ses intrigues secrètes; on en supposa même qui vraisemblablement n'ont jamais existé; mais la nation bien convaincue que la Reine étoit implacable et de mauvaise foi, se décida enfin sans retour, en faveur d'Egbert. Ce Prince fut rappelé et reçu avec transport; sa réputation de douceur, de droiture et de bonté, rassura ceux-mêmes, qui s'étoient montrés le plus contraires à sa cause. Sa première démarche fut de prononcer publiquement, le serment solennel d'oublier à jamais toutes ses injures personnelles, et en effet sa conduite noble et franche, ne laisse aucune inquiétude à cet égard. Cependant le peuple outré contre la Reine, se seroit porté contre elle aux dernières extrémités, si le Roi

son successeur, n'avoit pas voulu la sauver; ce Prince me chargea du soin de la conduire hors de l'Angleterre, et de faire passer avec elle ses trésors et ses pierreries; il me traça lui-même la route que nous devions prendre; et il me dit, que lorsque nous aurions passé la mer, je la conduirois au lieu qu'elle choisiroit pour asile dans le continent. Comme je louois la générosité du Roi envers Edburge, qu'on accusoit d'avoir attenté plusieurs fois à sa vie: L'humanité seule, répondit Egbert, me prescriroit une telle conduite, mais la politique même me l'impose. Le malheur ne corrige que les belles ames, il achève d'avilir les ames dégradées. Je connois la Reine; je suis certain que quelque soit son asile, elle y justifiera aux yeux de l'Europe entière, par ses moeurs, ses emportemens et ses fausses démarches, la conduite du peuple Anglois; qu'elle vive, et les partisans mêmes qu'elle a pu conserver dans ce pays, seront bientôt forcés de la mépriser. Au lieu que si elle périroit victime

de la fureur populaire, on oublieroit sa vie entière, pour ne se rappeler que sa fin tragique, une vive et juste compassion, succéderoit à la haine qu'elle inspire, elle laisseroit une mémoire intéressante, et les ennemis de la révolution en feroient une héroïne. Je trouvai ces réflexions parfaitement justes, et j'admiraï cet heureux accord de la politique et de la vertu; mais qui n'existe que pour les grandes ames et les esprits supérieurs. D'après les ordres du Roi, j'ai dirigé la fuite d'Edburge et passé la mer avec elle. Cette Princesse a voulu se rendre à la cour fameuse, où le Prince qui venoit de la chasser de sa patrie, avoit lui-même trouvé jadis un asile. La réputation de Charlemagne a décidé son choix. En effet l'Empereur n'a vu dans Edburge, qu'une Reine infortunée à laquelle il devoit son appui; il a pensé avec justice qu'Egbert lui-même, lui sauroit gré, d'accueillir dans une telle situation, sa rivale et son ennemie. J'ai laissé Edburge à Aix-la-Chapelle; (10)



## CHAPITRE VII.

## LES CONFIDENCES.

*Le cœur a des secrets que l'esprit ne sait pas.*

LA CHAUSSÉE.

**L**e récit du Paladin Astolphe donna lieu à une conversation générale, qui dura jusqu'au souper. Astolphe se mit à table à côté d'Olivier, et lui demanda un rendez-vous particulier; le lendemain Olivier se rendit dans sa chambre à midi, et le Chevalier Anglois lui confia, que le principal motif de son voyage, étoit de demander la main de Béatrix, pour le Roi d'Angleterre. Ce Prince, ajouta-t-il, dans le tems où il étoit fugitif passa dans ce pays; inconnu et confondu dans la foule, il vit une seule fois la Duchesse dans une fête publique, elle n'avoit alors

que quinze ans, son père vivoit encore, mais elle fit sur le coeur d'Egbert une impression ineffaçable, et maintenant il met à ses pieds le trône qu'il a conquis par sa valeur et ses vertus. Après avoir fait ce détail, Astolphe ajouta, qu'il désiroit obtenir une audience particulière de Béatrix, pour s'acquitter de sa mission; Olivier répondit que la Princesse n'en accorderoit point de telles pour des affaires politiques, depuis la persécution qu'elle éprouvoit; qu'ayant à ménager les esprits différens, et même les prétentions de ses défenseurs, elle évitoit avec soin tout ce qui pouvoit inspirer de la défiance, ou causer de l'ombrage, et que toute espèce de négociation, se traitoit publiquement. Cette explication embarrassa beaucoup Astolphe, qui sachant l'éloignement de Béatrix pour l'hymen, ne vouloit pas recevoir un refus public; après quelques réflexions, il conjura Olivier de sonder ses dispositions, et de vanter à cette Princesse les qualités personnelles d'Egbert qu'il avoit connu. Tout ce que je pourrois lui dire à  
cet

cet égard, poursuivit-il, seroit suspect dans ma bouche et ne peut l'être dans la vôtre. Olivier refusa positivement de se charger de cette commission, et sur les instances réitérées d'Astolphe, il proposa d'en parler à Isambard, qui ainsi que lui, connoissoit le Roi d'Angleterre, et Astolphe y consentit. Olivier en refusant avoit eu deux motifs: l'embarras de se trouver tête à tête avec Béatrix, et le scrupule de lui faire une proposition, dont le succès affligeroit Isambard; ce dernier à la vérité ne lui parloit plus de ses sentimens pour Béatrix. Olivier démêloit facilement que cette frappante ressemblance avec Célanire, lui ôtoit toute confiance avec lui sur ce point, et lui causoit un embarras que sa raison ne pouvoit vaincre. Mais certain qu'il adoroit cette Princesse, et croyant pénétrer qu'elle avoit du penchant pour lui, il crut devoir l'instruire de ce nouvel événement, et fut sur le champ lui en faire part. Isambard l'écouta avec émotion, et après l'avoir remercié: Eh bien! mon ami, lui dit-il, s'il existe un homme sur



la terre qui soit digne de Béatrix, c'est sans doute ce Prince, il faut lui en parler comme le désire Astolphe. Alors, reprit Olivier, tu t'en chargeras. Non répondit Isambard, je t'avoue que je m'en acquitterois mal, et que je ne pourrois cacher l'excès de mon trouble. Mais je te conjure de lui demander cet entretien particulier, de lui dire en faveur d'Egbert, tout ce que la justice et la vérité doivent t'inspirer, et ensuite de me rendre un compte exact, et même minutieux, de tout ce qu'elle aura répondu sur ce point. Olivier se défendit encore, mais envain. Isambard exigea positivement de lui cette démarche.

Lorsqu'on se mit à table pour dîner, Olivier s'approcha de la Duchesse, et s'en trouva si près, qu'elle l'invita pour la première fois, à se placer à côté d'elle. Olivier parla très-peu, mangea moins encore, et pendant tout le dîner n'eut jamais le courage de hasarder la demande, qu'il avoit projeté de faire; toutes les fois qu'il en prenoit la résolution, il éprouvoit un violent battement de coeur, et

la parole expiroit sur ses lèvres; enfin à l'instant où l'on se levoit, Béatrix se tournant de son côté, il lui dit brusquement en baissant les yeux, en rougissant et en balbutiant: Oserois-je, Madame, vous supplier de m'accorder aujourd'hui un moment d'audience? Béatrix fit un mouvement de surprise, mais répondit aussitôt: Oui, ce soir dans mon cabinet à six heures.

On rentra dans le sallon, Béatrix parut rêveuse et préoccupée; Olivier fut avec Isambard, attendre chez ce dernier l'heure indiquée pour le rendez-vous. Isambard reprenant toute sa confiance pour Olivier, lui ouvrit son coeur, et lui laissa voir ses inquiétudes et son amour, mais il persista toujours dans sa générosité, et recommanda fortement à son ami, de parler pour le Roi d'Angleterre, d'après sa conscience et la vérité. Quelques minntes avant six heures, Olivier se rendit dans l'appartement de la Princesse; en traversant les pièces qui précédoient son cabinet, un souvenir à la fois délicieux et plein d'amertume, vint s'offrir à son

imagination; l'heure, la disposition des pièces qu'il parcouroit, leur ameublement, l'agitation de son ame, tout lui rappeloit sa première entrevue tête à tête avec Célanire, dans le palais de Charlemagne, lorsqu'Emma l'envoya dans son cabinet, où Célanire l'attendoit. L'idée que la ressemblance de la figure et du son de voix de Béatrix, alloit ajouter à cette illusion, acheva de le troubler. Enfin il arrive à la porte du cabinet, elle étoit entr'ouverte, il s'arrêta..... Dans ce moment une voix qui pénétra jusqu'au fond de son ame l'appelle doucement, et lui dit d'entrer. C'étoit la première fois que la Princesse en lui parlant l'appelloit par son nom, et la manière dont elle prononça ces deux mots: *Venez Olivier*, eut quelque chose de si touchant pour lui, que ses yeux se remplirent de larmes!..... Olivier malgré l'affoiblissement de sa santé et son excessive pâleur, avoit conservé toutes les graces d'une figure aussi agréable que régulière; ses yeux pleins de feu et de sentiment exprimoient tout ce qui se passoit dans son

ame, et il y avoit dans ses manières, dans ses gestes, dans les inflexions de sa voix, un naturel, un accord, et un charme, qui inspiroit l'intérêt, et fixoit l'attention. Béatrix en l'apercevant se leva, et en jettant les yeux sur lui, elle fut si frappée de l'expression de sa physionomie, qu'elle resta debout quelques minutes..... Enfin elle se remit dans son fauteuil, et lui montrant un siège qui étoit à côté d'elle, Olivier s'assit, mais sans proférer une parole; la Duchesse étoit placée devant les lumières, de manière que son visage se trouvoit un peu dans l'ombre; on ne distinguoit pas la couleur de ses cheveux et de ses yeux, on ne voyoit bien que la forme de son visage et sa taille, elle avoit un habit blanc..... Olivier se rappella que Célianire étoit toujours vêtue ainsi! jamais la ressemblance ne lui avoit paru si extraordinaire et si parfaite!..... Son embarras seul pouvoit égaler son émotion. Que penseroit la Duchesse de son silence et de son maintien? Cependant il ne pouvoit parler, une oppression insur-

montable le mettoit hors d'état d'articuler une syllabe, d'ailleurs à peine se souvenoit-il de ce qu'il avoit à lui dire!..... Ces pensées joignoient à son trouble, une contrainte et une inquiétude inexprimables..... Au bout d'un demi quart d'heure, Béatrix prenant la parole: Eh bien! Olivier, dit-elle, qu'avez-vous à me dire? Ah! Madame!..... reprit le malheureux Olivier, il lui fut impossible de poursuivre; il fondit en larmes. Aussitôt mettant ses mains sur son visage, il fit un mouvement pour sortir; la Duchesse le retint, en lui disant d'une voix entrecoupée.....demeurez.....je le veux..... Olivier plus ému que jamais, reste immobile..... ses larmes s'arrêtent..... un sentiment qu'il ne peut définir les suspend et dissipe son embarras..... Il regarde la Duchesse, et pour la première fois, il la trouve aussi belle, aussi touchante que Célianire même, elle pleuroit!..... O ciel! s'écria-t-il. Il n'ose en dire davantage, mais pour un instant les souvenirs douloureux s'effaçant de sa mémoire, il ne voit plus qu'elle, et la

contemple avec ravissement. Écoutez, Olivier, reprit la Duchesse, je vais, je crois, vous épargner une confiance embarrassante, j'ai découvert votre secret, j'ai tout pénétré. Je sais qu'une ressemblance frappante vous rappelle un souvenir déchirant; je vous plains du fond de l'ame, je gémis de ce rapport singulier qui vous afflige, mais au nom du ciel, que cette illusion ne me prive point d'un défenseur tel que vous..... et si vous venez pour me faire vos adieux..... Qui, moi, Madame, interrompit Olivier avec véhémence, moi vous quitter quand mon bras peut vous être utile!.... Ah! verser tout mon sang pour vous défendre, mourir pour vous, voilà désormais la seule gloire que je puisse ambitionner..... Vous me rassurez, répondit la Duchesse, j'avois imaginé que vous vouliez me quitter. Olivier soupira et ne répliqua rien. Il se défit de lui-même et craignoit de parler. Après un moment de silence: Je vais vous apprendre, dit la Duchesse, comment j'ai deviné vos sentimens. Long-tems avant votre arrivée, Angilbert et

Lancelot m'avoient parlé de cette ressemblance, qui vous cause tant de peine, et ils m'avoient conté la fin tragique de l'infortunée Célanière, et de quelle manière vous exposâtes vos jours, pour sauver les siens. Ici Olivier frémit. Ces paroles dissipèrent l'enchantement qui venoit de suspendre un instant ses profondes douleurs;..... et la Duchesse poursuivant son discours: Cette funeste histoire, continua-t-elle, m'intéressa vivement. Je pensai que dans ce grand nombre de Chevaliers, qui composent la brillante cour de Charlemagne, il étoit impossible qu'il ne s'en trouvât pas quelques uns, qui eussent aimé une personne dont on vantoit autant l'esprit, les vertus et l'aimable caractère; j'imaginai que si un de ces Chevaliers venoit ici, je découvrerois ses sentimens, par le trouble que lui causeroit ma présence. Ogier le Danois arriva trois semaines avant vous, il m'annonça que les Chevaliers du Cygne le suivroient de près; le nom fameux d'Olivier, me rappella celui de l'intéressante et malheureuse Célanière!..... Je

fis des questions..... Ogier m'apprit que vous étiez plongé dans la plus profonde mélancolie, et qu'un crêpe noir couvroit votre bouclier; je soupçonnai dès lors la vérité..... Je vous attendois avec une extrême curiosité..... Quand vous arrivâtes, je vous reconnus de loin..... car on m'avoit parfaitement dépeint votre maintien et votre figure..... Je n'oublierai jamais l'expression de votre regard et de votre physionomie dans ce premier moment de surprise et d'émotion..... J'en fus plus touchée que je ne puis vous le dire..... En achevant ces paroles, la Duchesse s'arrêta..... et les pleurs d'Olivier recommencèrent à couler. Je ne vous nierai point, Madame, reprit-il, ce que vous avez pénétré..... Il est vrai, je l'adorois..... J'emporterai dans la tombe cette passion fatale!..... Ah! pourroit-on ne pas regretter toujours, celle qui vous ressembloit si parfaitement..... La Duchesse ne répondit rien, et il y eut un long silence. Enfin Béatrix sortant de sa rêverie: Je ne suis entrée dans cette explication, dit-elle,

que pour vous ôter l'embarras cruel que vous aviez avec moi; je sens trop que rien ne peut vous consoler, mais j'ai voulu du moins, vous délivrer du tourment de la contrainte, j'ai pensé même que l'illusion de cette ressemblance vous agiteroit moins, lorsque vous n'auriez plus la crainte de m'étonner par des bizarreries inexplicables. Je ne vous rassure point sur votre secret, j'ose me flatter que vous êtes sans inquiétude à cet égard; je ne renouvellerai jamais ce triste entretien, mais je m'honorerois de votre confiance, et mon coeur en est digne par le sensible intérêt, qu'il prend à votre douleur. Maintenant, Olivier, apprenez-moi le motif de votre visite. Olivier étoit si profondément ému, qu'il fut obligé de se recueillir quelques minutes, pour être en état de répondre; enfin il fit le détail de sa mission, et le plus grand éloge d'Egbert; la Duchesse l'écouta sans l'interrompre, et quand il eut cessé de parler: Quel âge a le Roi d'Angleterre, demanda-t-elle? Cette question qui paroissoit annoncer une sorte de délibéra-

tion, fit rougir Olivier; Je crois, Madame, répondit-il, que ce Prince est à peu près de mon âge, et j'ai vingt-huit ans.— Olivier! que me conseilleriez-vous?— Je pense, Madame, comme Isambard, que s'il existe dans l'univers un homme, qui puisse raisonnablement prétendre à la main de la Duchesse de Clèves, c'est le Roi d'Angleterre.— Mais prétendre à ma main n'est ce pas prétendre à mon cœur?— La politique, la raison et la gloire, voilà, Madame, les motifs qui forment les alliances des personnes de votre rang.— Vous me placez donc dans la classe de toutes les autres Princesses?— Moi! grand Dieu! qui ne puis vous comparer qu'au seul objet..... Ici Olivier s'arrêta, et rougit encore. Eh bien! reprit la Duchesse, sachez Olivier, que si je forme jamais l'engagement que vous me proposez, je ne consulterai que mon cœur. Enfin je pourrois pour l'intérêt de mes sujets, quitter les lieux qui m'ont vu naître, mais l'ambition ne me fera jamais renoncer à mon pays. Vous pouvez porter cette réponse au Chevalier Anglois.

A ces mots Olivier se leva, fit une profonde révérence et se retira. Plein de trouble et d'agitation, il ne voulut ni réfléchir à cet entretien, ni se rendre compte de ses propres sentimens. Il forma la résolution d'éviter avec le plus grand soin, toutes les occasions de revoir la Duchesse en particulier, et se promit de ne jamais arrêter sa pensée, sur le souvenir de cette dangereuse entrevue. Il annonça à Isambard et au Chevalier Anglois, le refus de Béatrix; et ce refus si positif, augmenta encore les espérances d'Isambard.

---

## CHAPITRE VIII.

## UNE MÉPRISE.

*Mate amor si nasconde.*

LE TASSE.

*Ben s'ode il ragionar, si vede il volto,  
Ma dentro il petto, mal giudicar puossi.*

L'ARIOSTE.

Rien n'annonçoit dans le château de Clèves l'attente cruelle de la guerre; tandis que l'ambition, l'amour, la jalousie, et la haine répandoient la tristesse et la sombre défiance, dans le camp des Princes confédérés, la cour de Béatrix plus brillante que jamais, offroit chaque jour les amusemens les plus variés et les plus agréables. Béatrix avoit cette véritable dignité, que la seule vertu peut donner; la pureté de sa conduite, la noble et la modestie de son maintien,

la délicatesse de son esprit, et en même tems la douceur et le naturel de ses manières, inspiroient à la fois le respect et la confiance. Elle étoit si aimable, on lui trouvoit tant de graces, que le désir de lui plaire faisoit prendre sans effort, le ton et les formes qu'on devoit avoir devant elle; sa présence réprimoit sans gêner; et c'est sans doute l'art suprême non-seulement d'une Princesse, mais d'une femme jeune et belle, quel que soit son rang dans la société. Ou plutôt c'est un don précieux de la nature, qui vient de la pureté et de l'élévation de l'ame, et auquel l'éducation ne peut suppléer, que par une frivole et superficielle apparence.

Béatrix joignoit à des talens enchanteurs et à l'esprit le plus étendu et le plus orné, cette aimable enfance de caractère, qui a tant de charmes lorsqu'elle est unie à des qualités brillantes et solides. Capable de raisonner avec profondeur, et de s'occuper d'affaires et d'études sérieuses, Béatrix savoit aussi s'amuser de bonne foi d'une bagatelle, et rire de mille petites choses, qui n'excitent

communément que le dédain des beaux esprits. Quoiqu'elle eut naturellement une gaieté aussi vive que franche, son extrême sensibilité rendoit son humeur inégale; toujours douce, bonne, obligeante, elle n'étoit pas toujours gaie, on la voyoit quelquefois rêveuse, distraite et mélancolique; mais alors même jamais la gaieté des autres, ne sembloit lui déplaire ou l'importuner, aussi cette espèce d'inégalité n'étoit en elle, qu'un charme de plus, et ne servoit qu'à la rendre aussi intéressante que piquante. La Duchesse consacroit à l'étude et aux affaires, toutes ses matinées et une partie de l'après-dîner; et elle se livroit le soir à la société; alors on causoit, on faisoit de la musique, on dansoit ou l'on jouoit à ces petits jeux, inventés pour l'aimable enfance, et que la première jeunesse lui déroboit avec une joie si naïve, en se rappelant ce tems précieux d'innocence et de bonheur!..... La jeune Délie sembloit préférer ce genre d'amusement à tout autre; elle ne le proposoit jamais, et commençoit même toujours par

s'y refuser; cependant au bout de quelques minutes, elle y perdoit sa tristesse habituelle et sa timidité; on la voyoit s'animer par degrés, et reprendre l'enfance et la gaieté de son âge; Olivier ne se méloit jamais à ces jeux, mais il restoit à la musique, et quand la Duchesse chantoit, il se plaçoit dans l'endroit le plus retiré du salon, et toujours de manière, qu'on ne pouvoit voir son visage. Lancelot avoit une voix charmante; un soir qu'il avoit chanté plusieurs romances composées par Angilbert, ce dernier s'adressant à la Duchesse: Je ne sais pas pourquoy, dit-il, Lancelot chante toujours mes romances, car il en fait lui-même de beaucoup plus agréables. J'en connois une entre autres qu'il a fait ici cet automne, et qu'il chante avec une expression touchante..... A ces mots la Duchesse demanda cette romance; au même moment Délie se leva pour s'en aller, la Duchesse la retint, et surprise de l'excessive rougeur qui coloroit son visage, elle regarda Lancelot, comme pour lui demander l'explication de ce mystère;

Madame connoit le premier couplet de cette chanson, dit Lancelot, en montrant Délie, et elle m'a défendu de la chanter; Et cela, reprit Angilbert, parce que Lancelot a donné à l'héroïne de sa chanson, le nom charmant de Délie, mais ce nom est grec, et un poëte a bien le droit de le placer dans ses vers. La Duchesse sourit, et comme il n'y avoit dans la chambre que les Chevaliers du Cygne, et les personnes qu'on vient de nommer, Béatrix qui s'intéressoit à la passion de Lancelot pour sa jeune amie, l'autorisa par un signe à chanter la romance; alors il prit un luth et s'accompagna les couplets suivans:

## PREMIER COUPLETT.

Oui, le bonheur, jeune Délie,  
N'est fait que pour les tendres coeurs.  
L'amour seul embellit la vie,  
Et même en nous coutant des pleurs  
Au sein de la mélancolie,  
Il fait goûter mille douceurs.

## 2.

Comme l'astre qui nous éclaire  
 Ta beauté brille à tous les yeux ;  
 Mais un seul don que je préfère  
 Te fut refusé par les Dieux !.....  
 Moi, j'aime, autant que tu sais plaire,  
 Ah ! mon-partage vaut bien mieux !

## 3.

Dans une morne indifférence  
 Sans intérêt coulent tes jours ;  
 De ta froideur, de ton absence  
 Il est vrai je me plains toujours ;  
 Mais du moins j'aime et l'espérance  
 Vient quelquefois à mon secours.

## 4.

Tu portes sur cette prairie  
 Des regards froids, indifférens ;  
 Avec toi j'y passe ma vie,  
 Là, je te vois, ou je t'attends.  
 Les lieux habités par Délie  
 Enchantent mon coeur et mes sens.

## 5.

Des rossignols de ce bocage,  
 Tu prétends aimer les accens ;  
 Ils chantent du Dieu qui m'engage  
 Et les plaisirs et les tourmens.  
 Mais peux-tu comprendre un langage  
 Qui n'est fait que pour les amans ?

## 6.

Tu crois jouir d'un bien suprême  
Dans nos danses et dans nos jeux,  
Mais quelle différence extrême  
Se trouve alors entre nous deux!  
J'y tiens la main de ce que j'aime,  
J'y suis encor le seul heureux.

## 7.

Rempli du feu qui me dévore,  
La nuit je rêve à mon amour;  
Pour revoir l'objet que j'adore,  
Du soleil j'attends le retour;  
Mais pour toi cette douce aurore,  
N'est que la naissance du jour.....

---

A la fin de ce couplet de la chanson de Lancelot, la trop sensible Délie ne pouvant plus cacher sa douloureuse émotion, se pencha vers la Princesse, dont elle tenoit une des mains, et cacha sur l'épaule de Béatrix son visage baigné de pleurs..... Mais Lancelot avoit vu couler ses larmes; plein de trouble, d'espérance et de joie, il s'arrêta..... Tout le monde gardoit le silence, et chacun en

secret interpréta, comme Lancelot même, l'attendrissement de Délie. La Duchesse vivement touchée, et souffrant de l'embarras de son amie, prit enfin la parole. Elle attribua à l'excessive timidité de Délie, cet étrange mouvement, elle assura même avoir vu d'elle, plusieurs traits de ce genre; ensuite elle se leva, prit Délie sous le bras et sortit avec elle, laissant Lancelot au comble de ses vœux, et les autres Chevaliers bien convaincus, qu'en effet il étoit aimé.

## CHAPITRE IX.

## LE MOUCHOIR BRODÉ.

*Le mépris suit de près l'amour  
Qu'inspirent les coquettes.*

D'une petite pièce de vers de FÉNELON.

*C'est providence de l'amour  
Que coquette trouve un volage.*

LA MOTHE.

*C'est d'un amour constant la vertu qui décide.*

CRÉBILLON.

**L**e lendemain matin, Angilbert, Isambard et Lancelot, se trouvèrent réunis dans la chambre de ce dernier. Ces trois personnes liées ensemble depuis long-tems par l'estime, la confiance et par une grande conformité de goûts et de caractères, se livroient au charme de ces entretiens, qu'une ancienne connoissance et l'amitié rendent à la fois si doux et si intéressans, surtout après une longue absence

Lancelot et Isambard remplis des plus douces espérances, étoient ce jour-là plus gais et plus communicatifs que jamais; la conversation fut extrêmement animée, on parla beaucoup des intrigues de la cour de Charlemagne, et de la passion mutuelle de la Princesse Berthe et d'Angilbert, dont Isambard et Lancelot avoient été les confidens, de l'aveu même de la Princesse. Après avoir rappelé plusieurs particularités de leurs amours; Il n'y a qu'une chose, dit Isambard, que je n'ai jamais pu concevoir; une circonstance singulière vous obligea, pour l'intérêt même de votre amour, de me confier votre passion et vos espérances, avant d'avoir obtenu de Berthe l'aveu de ses sentimens; je vous vis pendant quatre mois uniquement occupé d'elle, et dans l'instant où elle paroissoit le mieux disposée en votre faveur, vous rompîtes tout à coup, avec la plus étonnante légèreté de part et d'autre; par exemple la veille de cette rupture, Berthe m'avoit sans détour, qu'elle vous aimoit, de votre côté vous l'adoriez, et deux

jours après, elle me défendit impérieusement de lui parler de vous, et jamais vous ne voulutes m'expliquer les motifs de cette subite brouillerie. Il a eu longtems avec moi la même réserve, reprit Lancelot en souriant, et par des raisons que vous approuverez; mais enfin il peut aujourd'hui sans scrupule, vous confier cette singulière aventure. A ces mots Angilbert vivement pressé par Isambard, prit la parole en ces termes:

Je n'adorois point la Princesse Berthe, comme Isambard vient de le dire; il m'attribue le sentiment qu'il éprouve dans ce moment, et j'en avois un très-différent. Je trouvois dans le caractère, dans les manières de cette Princesse, ce charme indéfinissable, sans lequel l'amour ne sauroit exister, mais qui cependant ne produit pas toujours une passion violente. Je l'aimois sans aveuglement, je la voyois sans illusion, elle n'étoit pas à mes yeux, la femme la plus belle et la plus aimable, mais avec un instant de réflexion, mon coeur l'eut toujours préférée, s'il m'eut fallu choisir entre elle

et la plus accomplie. Le sentiment qu'elle m'inspiroit ne me tournoit point la tête, en même tems il pénétrait profondément mon ame; je n'étois pas à l'abri d'une séduction passagère, d'autres objets pouvoient encore m'attirer et m'entraîner un moment, elle seule pouvoit me fixer. Peu de tems avant que j'eusse osé concevoir l'espérance de lui plaire, il m'arriva une aventure très-bizarre. Vous savez que je possède une maison de campagne à peu de distance d'Aix-la-Chapelle, et que des sources d'eaux minérales sont renfermées dans mon enclos. Comme elles ont des propriétés différentes de celles qui se trouvent dans la ville, (a) j'en ai fait des bains publics; celui des hommes tient à ma maison, celui des femmes en est séparé par un petit bois. J'avois mis beaucoup de soin à orner ce dernier, il est dans un vaste enclos entouré

---

(a) Il y a en effet près d'Aix-la-Chapelle, un lieu nommé *Burscheid*, où l'on trouve ces eaux minérales d'une autre espèce. Apparemment que la maison d'Angilbert étoit située à *Burscheid*.

entouré de murs, il contient un beau jardin rempli d'arbres fruitiers et de fleurs. Ce jardin a deux portes, l'une est celle d'entrée, qui est gardée par un de mes gens, qui ne la quitte jamais, et qui reçoit les femmes qui viennent se baigner. L'autre donne dans le petit bois qui conduit à ma maison; j'en avois seul une clef, parce que je traversois ordinairement ce jardin pour me rendre à la ville, afin d'éviter un détour assez long. Mais j'y passois seul, j'envoyois d'avance mes domestiques et mes chevaux m'attendre en dehors à l'autre porte, et avant d'entrer dans cette enceinte, je faisois sonner du cor pour avertir le garde, qui à ce signal faisoit avancer mes chevaux; je prenois aussi cette précaution par égard pour les femmes qui pouvoient être aux bains, afin que si elles ne vouloient pas que je les rencontrasse, elles ne sortissent pas des tentes dans ce moment. Un matin que j'entrois dans ce jardin, après avoir fait donner le signal accoutumé, j'apperçus de loin la chose du monde la plus extraordinaire. C'étoit une femme

nue qui sortoit de dessous les tentes, et qui couroit à ma rencontre; cette action faite dans le moment même où l'on venoit de sonner du cor, ne me permettoit pas de douter, que cette femme ne fut la plus vile de toutes les courtisannes, et je n'en étois pas moins étonné de cet excès d'impudence. Je m'arrêtai, imaginant qu'elle prendroit alors le parti de retourner s'habiller sous la tente; mais elle poursuivit sa course; elle avoit pour tout vêtement une chemise mouillée et excessivement courte, et une longue chevelure noire abbatue sur ses épaules et sur sa gorge. Lorsqu'il me fut possible de distinguer à peu près sa figure, je vis avec une nouvelle surprise qu'elle s'étoit entièrement voilé le visage avec un mouchoir, qu'elle avoit entortillé autour de sa tête; cette circonstance me donna une sorte de curiosité, et la regardant avec attention à mesure qu'elle approchoit, je fus vivement frappé de la perfection de sa taille, et de l'éclat éblouissant de sa blancheur..... Enfin se dirigeant toujours de mon côté, elle s'approche et se jette

dans mes bras!..... A l'instant même, tremblante, hors d'haleine, elle tombe à genoux et tirant le manteau qu'elle avoit sur mes épaules, elle semble vouloir s'en couvrir, et me supplier de le lui donner, et tout cela sans articuler un seul mot. Ne sachant plus que penser, l'intérêt et la plus vive curiosité succédoient malgré moi dans mon ame au mépris et à l'indignation; cependant je conservois encore ma première idée, mais n'en ayant plus la certitude, et voulant voir quel seroit le dénouement de cette scène, je cédaï au désir qu'elle exprimoit. Je lui donnai mon manteau, en lui proposant de la conduire dans ma maison, elle me fit signe qu'elle y consentoit, (ce qui me rendit ma première opinion;) elle s'enveloppa avec soin dans mon manteau, je lui donnai le bras et nous nous acheminâmes vers le bois; je tâchai vainement de voir à travers son voile, si l'agrément de son visage répondoit à l'incomparable beauté de toute sa personne, on ne pouvoit absolument rien distinguer. Le mouchoir qui enveloppoit sa tête,

formant des bouquets de roses rapprochés par les plis, cachoit entièrement ses traits. Elle marchoit avec peine, et je souffrois en voyant les plus jolis pieds du monde se meurtrir sur le sable et les cailloux. D'ailleurs elle gardoit toujours un obstiné silence, elle soupiroit et paroïssoit être dans la plus pénible agitation. Nous entrâmes dans ma maison par une petite porte dérobée, et sans être vus; nous montâmes l'escalier, je la conduisis dans ma chambre et je m'y enfermai avec elle. A présent, lui dis-je, expliquons-nous sans détour, quel est le but de tout ceci? Pour toute réponse, elle s'avança vers une table, prit une écritoire, et me fit signe de sortir; je résistai, elle insista par ses gestes, je m'avançai vers elle en disant, que je ne pouvois m'en aller sans prendre mon manteau; à ces mots elle se prosterna devant moi, avec des gémissemens et des sanglots, qui me firent une impression que je ne puis dépeindre. Toutes les idées que j'avois conçues s'évanouirent, je crus voir l'innocence, et j'éprouvai le plus

pressant remords de l'avoir allarmée et méconnue. Je relevai la belle éplorée, elle avoit un tremblement convulsif, qui m'éfraya véritablement, elle paroissoit pénétrée de terreur, et ne pas entendre tout ce que je lui disois pour la rassurer. Comme il sembloit qu'elle eut à peine la force de se soutenir, je voulois lui donner le bras pour la conduire vers un canapé, mais tout à coup s'échappant de mes mains, elle court du côté de la fenêtre, l'ouvre impétueusement comme si elle eut voulu se précipiter dans la cour.... Ce mouvement fut si naturel, qu'il me fit frémir jusqu'au fond de l'ame; je m'élançai, je la retiens, le manteau qui s'étoit détaché tombe à terre, et l'inconnue paroît encore entièrement nue à mes regards!..... Je la revis ainsi, cette seconde fois, avec une sensation bien différente de celle que j'avois éprouvée dans le jardin. Combien les craintes et la pudeur que je lui supposois donnoient de prix à ses charmes! Elle me parut une divinité!..... Je la tenois par le bras, mais aussitôt je mis un genou en terre,

et ramassant le manteau, je m'en cachai le visage en le lui présentant..... Cette action parut la calmer; alors je lui dis que j'allois la quitter et lui envoyer une femme, qui prendroit ses ordres, et que je ne reparoîtrois que dans le cas où elle daigneroit me rappeler. En effet je sortis sur le champ, et je lui envoyai la femme de mon concierge. Plein de curiosité, d'attendrissement et de trouble, je descendis dans le parterre, et en réfléchissant à cette étrange aventure, j'imaginai que cette belle personne avoit peut-être une de ces maladies de nerfs, qui causent des vertiges et des accès, où la raison s'égare, et que dans un de ces momens de délire, elle s'étoit échappée de la tente; mais je n'avois point vu de femme avec elle. Comment avoit-elle pu venir à ce bain absolument seule? Plus j'y pensois, moins je pouvois le comprendre; cependant il ne m'étoit plus possible de former des soupçons injurieux, en me rappelant la vérité de tous les mouvemens qui marquoient sa frayeur et sa modestie; ses soupirs et ses san-

glots frapportoient encore mon oreille, et j'avois vu le mouchoir qui couvroit son visage, se mouiller de ses larmes; je me perdois dans mes conjectures, lorsqu'au bout de trois quarts d'heure, la femme de mon concierge revint me trouver. Elle étoit enchantée de l'inconnue qui s'étoit jettée dans ses bras en l'apercevant, de joie, disoit-elle, de revoir une personne de son sexe; l'inconnue s'étoit habillée, (car on avoit envoyé chercher ses habits sous la tente;) mais gardant toujours le mouchoir brodé autour de sa tête, elle avoit absolument refusé de laisser voir son visage. Enfin tout étoit expliqué, elle avoit conté son histoire que voici: Un jeune homme amoureux d'elle depuis un an, après avoir vainement essayé de lui plaire, paroissoit depuis deux mois ne plus songer à elle. Les bains ayant été prescrits à l'inconnue, elle venoit les prendre de très-grand matin, suivie seulement d'une femme de chambre. Cette femme tomba malade, et une marchande qui travailloit pour l'inconnue, lui proposa de lui procurer une

personne sûre qui la conduiroit aux bains et la serviroit. La proposition étant acceptée, il fut convenu que la femme de chambre d'emprunt se rendroit seulement ce jour là, de son côté aux bains une heure avant la maîtresse, afin de tout préparer, et aussi parce qu'elle logeoit tout auprès du village, mais qu'après le bain elle escorteroit la jeune dame jusqu'à sa maison. En conséquence cette dernière s'étoit fait accompagner par un domestique, qu'elle avoit renvoyé à la porte; en arrivant près de la tente, elle appelle la nouvelle femme de chambre, et l'apperçoit de loin au bout du jardin, en l'attendant elle se deshabile à la hâte; et elle étoit déjà dans le bain quand la femme de chambre arrive; mais que devient-elle, lorsqu'en jettant les yeux sur cette prétendue femme, elle reconnoit le jeune homme amoureux d'elle!..... Sa situation étoit d'autant plus affreuse, que ce jour-là, il n'y avoit encore aucune autre baigneuse sous la tente, qu'elle s'y trouvoit seule. Éperdue, hors d'elle, son danger lui donne une force surnaturelle,

elle se dégage de ses bras, et s'échappe de la tente; dans ce moment on entend sonner le cor, elle court de ce côté, croyant être poursuivie par le jeune homme, elle n'avoit plus sa tête!.... D'ailleurs elle voyoit à peine, car en sortant de la tente elle s'étoit voilé le visage; et ce fut ainsi qu'elle vint à ma rencontre. Ce récit dont je vous abrège une infinité de petits détails, qui ajoutoient à sa vraisemblance, me parut une explication d'autant meilleure, qu'il fut confirmé par le témoignage du garde de la porte, que j'envoyai chercher pour le questionner. Il me dit, qu'en effet une femme très-grande et d'un aspect singulier étoit arrivée à la pointe du jour, en se disant femme de chambre d'une jeune et jolie dame, qui alloit venir; qu'au moment où le cor avoit sonné, cette femme avec un air fort troublé étoit accourue, qu'elle étoit sortie précipitamment, qu'au bout de la rue s'étant jettée sur un cheval qui l'attendoit, on l'avoit vu partir au grand

galop, et disparaître au même instant. Ce détail ne me permit pas de conserver le moindre doute, sur la sincérité et l'innocence de la charmante inconnue. Il ne me resta qu'une ardente curiosité et le plus vif intérêt pour elle. Il me parut fort simple alors, que la modestie même l'eut engagée à cacher son visage plutôt que son sein, afin de n'être jamais reconnue, de celui qui avoit eu le bonheur de la voir entièrement nue; je concevois aussi que pour la même raison, elle n'eut pas voulu me faire connoître le son de sa voix; mais je ne me consolais pas de l'avoir traitée avec tant de dédain et de légèreté, et je brûlois du désir de réparer mes torts. Je venois de lui envoyer des fleurs, des fruits et des rafraichissemens, et pendant qu'elle déjeunoit, je lui écrivis une lettre pleine de respect et de galanterie; au bout d'un demi quart d'heure, on me rapporta sa réponse; l'écriture en étoit visiblement contrefaite; mais je trouvai dans le billet tant de grace, de noblesse et d'esprit, qu'une véritable admiration se joignit à

tous les sentimens qu'elle m'inspiroit déjà. Elle me prioit dans son billet de la faire conduire dans une auberge qu'elle indiquoit, et m'annonçoit qu'elle alloit partir. Je la fis supplier de me permettre d'aller lui faire mes adieux, elle y consentit. Je rentrai dans la chambre où elle étoit, avec autant d'émotion que d'embarras; j'étois honteux de ma conduite avec elle, et je désirois passionnément lui laisser de moi une opinion favorable. Elle étoit habillée simplement, mais avec élégance, et je fus frappé de la grace de ses manières et de son maintien. Elle n'avoit plus le mouchoir brodé autour de sa tête, mais son visage étoit toujours entièrement caché par une grande coiffe de taffetas noir, rabattue jusque sur sa poitrine; en m'apercevant elle se leva, et sa contenance à ce premier abord exprima le trouble et la confusion..... J'étois interdit, et comme elle s'étoit fait la loi de ne pas dire un seul mot, ce profond silence augmenta mon trouble, car lorsqu'on est intimidé il n'y a rien de plus embarrassant, que l'obligation

d'achever toutes ses phrases, et la certitude de n'être jamais interrompu. Après lui avoir renouvelé les excuses les plus respectueuses, j'ajoutai qu'elle seroit assez vengée par les souvenirs de tout genre qu'elle me laissoit. A ces mots elle secoua la tête: Non, repris-je vivement, ces souvenirs sont ineffaçables, ils troubleront le repos de ma vie..... Je vous chercherai partout, et si je ne vous rencontre pas, ne pouvant prendre une autre pour vous, je ne trouverai nul objet qui puisse me donner l'idée de la perfection, que mon imagination m'offrira sans cesse, en pensant à ce que j'ai contemplé pendant si peu d'instans, et à ce que j'ai lu!..... Ah! puisque vous ne voulez pas même me répondre, ne me refusez pas quelque gage de votre bienveillance; que je reçoive de votre main ce mouchoir qui couvroit votre visage, combien il me seroit précieux!..... (elle fit un signe de refus.) Du moins, dis-je, vous êtes forcée de me laisser ce manteau que j'ai eu la générosité de vous offrir deux fois..... il réalisera

pour moi les fables de ces vêtemens funestes, qu'on ne pouvoit porter sans se sentir embrasé..... Mais je n'aurai point la témérité de m'en couvrir, ce seroit le profaner..... Il restera ici, là ..... à cette place où je l'ai vu tomber; à cette place où ma main tremblante eut le courage de vous le présenter, j'éleverai un autel à l'amour et à la pudeur, et je l'y déposerai!..... Comme j'achevois ces paroles, elle baissa la tête sur son sein; il me sembloit que je la voyois rougir..... Je saisis une de ses mains, elle avoit des gants, et je me rappelai que je n'avois pas remarqué particulièrement ses mains; j'en fus fâché en pensant qu'un examen attentif à cet égard, auroit pu servir un jour à me la faire reconnoître. Elle retira doucement sa main, mais en serrant la mienne, et elle soupira. Ce premier signe de sensibilité m'émut et me toucha, je me mis à ses genoux, et oubliant le langage de la galanterie, je lui parlai avec moins d'art et plus de sentiment. Elle me força de me relever, et ensuite se tournant en

face de moi, et se rapprochant un peu, elle parut m'écouter avec intérêt; je la conjurois toujours d'ôter son voile, ou de me dire son nom, et sur ses refus, je lui répétois qu'elle me laisseroit le plus malheureux de tous les hommes; là dessus elle tira de sa poche un crayon et du papier, et elle écrivit de la main gauche ce petit billet: *Je me ferois connoître si je le pouvois, sans mourir de confusion et de honte. D'ailleurs je suis bien sûre, qu'un nouvel objet m'effacera bientôt de la mémoire du séduisant et léger Angilbert. Séduisant!* m'écriai-je, après avoir lu ces quatre lignes, la manière dont vous me traitez, prouve trop assurément que je ne le suis pas. *Léger*, j'ai pu l'être, mais il ne tient qu'à vous de rétablir ma réputation à cet égard..... Elle fit un signe d'incrédulité; Eh bien! repris-je, si jamais vous me voyez occupé d'un autre objet, faites-vous connoître, et soyez sûre qu'un souvenir enchanteur, vous donnera sur moi tous les droits de l'engagement le plus sacré. Ainsi il sera toujours en votre

pouvoir, de rompre des chaînes légères, que je ne prendrois que pour me distraire de votre image. Elle haussa doucement les épaules, et reprenant son crayon, elle écrivit encore deux ou trois lignes, pour me demander ma parole d'honneur, de ne jamais conter cette aventure à qui que ce fut. Je le promis, elle me remercia par un signe de tête, ensuite me montrant d'une main la porte, elle me tendit l'autre comme pour me dire adieu. Cet adieu me fit une peine réelle, et je la lui peignis avec vérité. Elle en parut touchée, car il y avoit une expression singulière dans son maintien, ses attitudes et ses gestes, mais elle me témoigna qu'elle vouloit absolument partir; je la conjurai de répondre encore à une seule question, et je lui demandai si son cœur étoit libre; elle écrivit cette réponse: *Je ne le sais pas bien moi-même.* Au moment même elle se leva, je voulus en vain la retenir. Elle s'avança vers la porte, je tenois sa main, que je baisois avec attendrissement; elle s'arrêta une minute, et paroissant faire un effort

sur elle-même, elle me quitta brusquement, s'élança vers la porte, l'ouvrit et disparut. Elle me laissa dans un abattement extraordinaire, et cette tristesse me prouva qu'elle avoit fait sur mon cœur, presque autant d'impression que sur mon imagination. J'allai retrouver le garde de la porte des bains, j'avois oublié de lui demander s'il avoit bien vu son visage, lorsqu'elle étoit arrivée; mais il me répondit qu'elle avoit passé très-vite, qu'il étoit occupé dans ce moment, et qu'il n'avoit pas du tout remarqué sa figure. J'étois véritablement affligé en pensant que vraisemblablement, je ne la reconnoitrois jamais, et que peut-être je la rencontrerois souvent. Je me représentai toutes les femmes de la cour, afin de chercher entre elles et mon inconnue quelques rapports, et j'en trouvai de frappans à deux personnes, dont les visages sont aussi différens que les caractères, mais qui ont la même taille, la même blancheur, et toutes deux les plus beaux cheveux noirs; c'étoient Amalberge et Armoslède. Je me désolai en songeant

que l'une étoit adorée de l'Empereur, et l'autre selon l'opinion publique, l'épouse d'Olivier. Je me rappelai que la belle baigneuse lorsque je l'avois questionnée sur l'état de son coeur, avoit répondu avec une incertitude, qui ne pouvoit convenir à une femme qui avoit hautement une grande passion; ainsi tous mes soupçons se tournèrent sur Amalberge. Je connoissois assez sa vertu et sa modestie, pour être certain, que si je ne me trompois pas dans ma conjecture, elle rougiroit en me revoyant la première fois. Ma curiosité ne me permit pas de différer cette épreuve. Je me rendis à la cour, je fus chez la Princesse Berthe, j'y trouvai Amalberge, je la fixai, ses yeux rencontrèrent les miens. Elle fut étonnée de la manière dont je la regardois, et elle en sourit avec une naïveté, qui me détrompa dans l'instant. Cependant je m'approchai d'elle, je lui demandai si elle n'avoit pas été se baigner le matin; elle me répondit avec une simplicité et une tranquillité, qui achevèrent de me désabuser entièrement.

Alors je revins à Armoslède, qui me montra la même ignorance, mais comme je n'avois pas une opinion si favorable de sa sincérité, je conservai mes doutes plus long-tems. Enfin elle parvint à me les ôter, elle m'embarassa à son tour en me demandant raison de toutes mes questions, et de mon air mystérieux, curiosité qu'elle me témoigna pendant plus de huit jours, d'une manière si naturelle qu'il ne me resta pas le plus léger soupçon. Alors j'imaginai que la charmante personne que j'avois vue ne venoit point à la cour, ou peut-être étoit une étrangère. Son souvenir me poursuivit long-tems; et pendant plus de deux mois, je ne rencontrois jamais sans quelque émotion dans les rues et dans les promenades, une jeune personne qui me paroissoit avoir une jolie taille, et de beaux cheveux noirs.

Un sentiment moins romanesque, moins vif peut-être, mais plus solide et plus vrai, vint me guérir de cette espèce de folie; je m'attachai à la Princesse Berthe, je connus bientôt que j'étois aimé, ce-

pendant il m'étoit impossible d'en obtenir l'aveu; à cette époque vers le milieu de l'hiver, il y eut un grand bal masqué à la cour; l'Empereur et les Princesses furent les seules personnes qui y furent sans masques. L'Empereur se retira à minuit; alors j'osai sans crainte m'approcher de Berthe. J'étois déguisé avec soin, je me fis connoître, et pour se débarasser du cercle qui l'environnoit, elle dit qu'elle alloit faire un tour dans la salle. Elle prit le bras d'Armoslède et d'une autre dame, et se mit en marche; je la suivis, et au bout d'un moment je priai tout bas Armoslède, qui venoit d'ôter son masque, de permettre que je la séparasse de la Princesse, en donnant le bras à toutes deux. Elle y consentit à condition que je lui confierois mon nom, je le lui dis sans hésiter, elle sourit et pour toute réponse, me donna la place que je sollicitois. Nous nous arrêtâmes à l'autre extrémité de la salle; la Princesse s'assit sur une banquette, les deux Dames se placèrent à sa droite, et moi de l'autre côté, tout auprès d'une petite porte,

par laquelle je pouvois m'en aller et disparaître tout à coup, si la prudence l'exigeoit. Au bout d'un quart d'heure, Armossède sous je ne sais quel prétexte, se leva et s'en alla; un masque vint s'asseoir à côté de l'autre Dame, et leur conversation très-animée, me donna la facilité d'entretenir sans contrainte la Princesse. Je me plaignis de l'incertitude où elle me laissoit, je la conjurai de fixer enfin ma destinée, par un seul mot, qui suffiroit à mon bonheur. Eh bien! reprit-elle, vous ne me reprocherez plus mon silence, j'ai répondu à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin; j'ai cette réponse dans ma poche, mais si je vous la donnois, vous me quitteriez pour l'aller lire..... Nous pouvons sans inconvénient rester ici encore une heure, au bout de ce tems, il faudra nous séparer, alors je vous remettrai ma réponse. Cette promesse ne pouvoit me laisser de l'inquiétude sur ce que contenoit sa lettre, ou pour mieux dire m'apprenoit d'avance ce que j'y trouverois. Ainsi, heureux et satisfait, je me soumis sans effort à cette

décision. Trois quarts d'heure s'écoulèrent rapidement dans un entretien plein de charme. Malgré le désir que j'éprouvois de lire sa lettre, je m'attristois en pensant que dans quelques minutes, nous serions forcés de nous quitter; elle partageoit ce regret, et me l'exprimoit d'une manière touchante, lorsque la porte qui se trouvoit à côté de moi s'ouvrit brusquement, et je vis paroître une femme d'une taille ravissante, avec de longs cheveux noirs déployés sur ses épaules, et vêtue d'une robe de mousseline blanche, d'un tissu si fin, que cet habillement ne sembloit être qu'une légère draperie. Son visage étoit caché, mais que devins-je en reconnoissant dans le voile qui le couvroit, le mouchoir brodé de roses!..... J'aperçus tout ce que je viens de décrire en un clin d'œil..... Berthe s'étoit retournée du côté de la Dame, qui étoit avec elle, aussitôt qu'elle avoit entendu ouvrir la porte; elle lui parloit et ne vit point la personne qui entroit. .... Sans perdre de tems, l'inconnue me dit d'une voix basse: *Me reconnois-*

sez-vous? Cette question si simple ordinairement dans un bal, produisit sur moi un effet véritablement magique; l'inconnue me tendoit une main charmante, je me lève avec transport, je saisis cette main..... Elle m'entraîne, nous sortons par la petite porte, qui étoit restée ouverte. Nous nous trouvons dans un corridor obscur, au bout duquel nous rencontrons le vestibule qui conduit aux divers appartemens du palais; marchant avec une extrême rapidité, nous traversons la grande galerie, ensuite quelques autres pièces, nous arrivons au bas d'un escalier; après l'avoir monté, nous nous arrêtons à une porte qui s'ouvre aussitôt. Nous entrons et je reconnois l'appartement d'Armoslède, c'étoit en effet Armoslède elle-même!..... J'avois perdu la tête, j'étois enivré, et hors d'état de faire la moindre réflexion; Armoslède parut partager ce délire..... Je ne sortis de chez elle, qu'une demie heure avant le jour..... Mais quand je me retrouvai seul et rendu à moi-même, tout cet enchantement se dissipa. Je

frémis en songeant au procédé outrageant autant qu'incompréhensible que j'avois eu pour la Princesse; je l'avois quittée sans prétexte, sans lui dire un mot, au moment où j'allois recevoir d'elle la preuve la plus positive de confiance et d'amour. Elle me l'avoit annoncé, elle me l'avoit promis, encore quelques minutes, et nous nous séparions heureux l'un et l'autre!..... Je sentois tout ce qu'elle devoit éprouver; la vérité même dont l'honneur me défendoit de lui faire l'aveu, n'auroit pu me rendre excusable à ses yeux. Je ne pouvois moi-même concevoir, que j'eusse été capable d'un tel excès d'extravagance. Je venois de sacrifier avec indignité une femme, qui daignant oublier la distance qui nous séparoit, me préféroit aux plus illustres et aux plus brillans établissemens de l'Europe, une femme aimable, vertueuse, sensible, et que j'aimois; et à quel objet venois-je d'immoler la reconnoissance, l'amour, et de si chers intérêts? A la personne la plus méprisable de son sexe. Car en réfléchissant à toute la conduite

d'Armollède, il me fut impossible de m'abuser à cet égard. Cette pudeur, cette réserve, cette extrême confusion qu'elle m'avoit montrée avant de se faire connoître, s'accordoient si peu avec son apparition au bal, et ce qui venoit de se passer entre nous, que l'amour le plus passionné n'auroit pu m'aveugler sur son caractère. Quand je me rapelois qu'elle paroissoit en public adorer Olivier, qu'elle professoit un tendre attachement pour la Princesse Berthe; quand je songeois qu'ayant vu naître mes sentimens pour la Princesse, elle avoit attendu qu'ils fussent partagés avant d'essayer de l'emporter sur elle, et qu'elle avoit arrangé son plan de séduction, de la manière la plus cruelle et la plus offensante pour sa rivale; quand je faisois toutes ces réflexions, j'éprouvois des mouvemens d'indignation qui alloient presque jusqu'à la haine. Cependant j'essayai de me justifier auprès de la Princesse, je lui écrivis une longue lettre remplie de mensonges assez bien inventés; la lettre me fut renvoyée sans avoir été décachetée;

Berthe

Berthe se conduisit avec une dignité, une fermeté, et en même tems une raison et une sensibilité, qui achevèrent de m'attacher à elle pour jamais. Elle ne chercha ni à me montrer ni à me dissimuler son profond chagrin, elle parut sérieuse et triste, mais elle ne se permit aucun reproche, aucune plainte même indirecte, n'affecta ni dédain ni colère, ne me défendit point de paroître chez elle, me traita toujours avec politesse et bonté; mais ne me laissa pas une seule occasion de lui dire un mot en particulier, et me renvoya constamment toutes mes lettres, sans les ouvrir. Cette conduite m'ôta toute espérance, et me causa la plus sincère douleur, et l'artificieuse Armoslède malgré tous ses charmes, ne put ni me consoler ni me dédommager. Berthe n'avoit pas le moindre soupçon sur elle, car elle ne l'avoit ni vue, ni entendue, lorsqu'au bal elle m'arracha de ma place. Au mouvement que je fis avec tant de rapidité, Berthe enfin s'étoit retournée, mais j'étois déjà sur le seuil de la porte, et Armoslède qui marchoit devant moi,

se trouvoit dans le corridor. Ainsi notre intrigue étoit absolument ignorée. Je puis dire avec vérité, que je l'aurois rompue sans effort dès le second jour, mais les égards dûs aux femmes mêmes qu'on méprise le plus, ne me permettoient pas une rupture si prompte; d'ailleurs j'avois besoin de distraction. Je voulus connoître jusqu'où la dépravation d'une femme peut aller, et j'imaginai qu'Armoslède me l'apprendroit. Je soupçonnois que toute l'histoire des bains n'étoit qu'une fable, et qu'elle avoit prémédité cette étrange scène. Il me parut piquant d'obtenir un tel aveu, de la femme la moins sincère qui soit au monde, et pour y parvenir, je lui montrai une inconcevable perversité. Je m'aperçus bientôt qu'elle m'en aimoit davantage, et quand elle fut bien convaincue que nous avions absolument la même manière de penser, elle se mit à son aise, et me fit des confidences qui surpassèrent tout ce que j'avois pu supposer. J'applaudissois à tout, et enfin je la questionnai sur l'aventure des bains; elle éclata de rire, et me conta sans

hésiter, qu'ayant depuis quelque tems *une fantaisie* pour moi (ce fut son expression, car nous avions banni les grands mots d'*amour* et de *passion*) elle avoit imaginé ce moyen de me séduire, et que la prétendue femme de chambre des bains étoit le domestique confident de ses intrigues, qu'elle avoit fait habiller en femme, afin qu'on me fit un rapport qui put me confirmer dans mon erreur. Je l'avois deviné, et cependant je fus confondu de le lui entendre dire; en même tems cet aveu ne me donna pas l'entière conviction que je désirois, car je pensois, que si par hazard elle ne s'étoit pas avisée de ce stratagème, il étoit possible qu'elle s'attribuât faussement la gloire de l'avoir inventé. L'imposture est en elle une chose si naturelle, qu'alors même qu'elle croit pouvoir sans inconvénient montrer tous ses vices, elle ment encore; le mensonge et l'artifice ne la quittent jamais, et malgré l'emportement de ses passions, qui est extrême, elle est dans tous les instans occupée du projet, où d'en exagérer la force, ou d'en dissi-



muler l'empire. Lorsqu'une personne d'un tel caractère est bien connue, toutes les séductions de l'esprit et de la beauté ne peuvent rendre son commerce agréable ou piquant; je l'éprouvois avec Armoslède. Ne croyant jamais, ou ne croyant qu'à demi tout ce qu'elle me disoit, je l'écoutois sans curiosité et sans intérêt; d'ailleurs s'étant démasquée à mes yeux, elle n'avoit plus pour moi l'attrait de la variété. Il ne lui étoit plus possible de jouer la pudeur, l'ingénuité, la tendresse naïve et touchante; c'est la délicatesse qui fournit à l'amour une source inépuisable de sensations délicieuses et de sentimens toujours nouveaux. Elle semble faite surtout pour ce sexe charmant, qui ne peut la blesser sans renoncer aux graces; enfin Armoslède dévoilée n'ayant plus que le seul genre d'agrément de la courtisanne la plus effrontée, me fit connoître que la monotonie du vice peut être aussi insipide qu'elle est révoltante. Je ne produisois pas le même effet sur elle, car sa tête s'exaltant d'autant plus pour moi, qu'elle voyoit bien que je

n'avois pas de passion, elle s'enflamma au point de m'avouer un jour qu'elle n'étoit point mariée, et elle me proposa très-sérieusement de m'épouser: je ne répondis à cette offre que par un éclat de rire, elle se facha, et je saisis cette occasion de terminer une intrigue, dont j'étois excédé. Soyons conséquents, lui dis-je: d'après le caractère que vous m'avez montré, quel charme auroit pour vous *une union légitime*? Vous seul me convenez, répondit-elle, et ne pouvant vous attacher, je voudrois vous enchaîner. Voilà, repris-je, une jolie réponse, mais belle Armoslède, vous êtes dans l'erreur, et je ne dois pas vous y laisser plus long-tems. Vous m'avez tourné la tête, et j'ai pris pour vous plaire une forme que vous embellissez, mais qui n'est point la mienne. Nous l'avons dit cent fois, toute tromperie est permise en amour, tout scrupule à cet égard est une sottise; vos principes que je n'avois pas m'ont enhardi, je vous ai trompé. .... — Comment? — Je me suis vanté d'une force d'esprit, que je n'ai point.

Je vous avoue que j'ai presque tous les préjugés que vous méprisez; je puis m'y soustraire un moment, mais j'y reviens toujours; enfin je le confesse, la vertu n'est point une chimère à mes yeux, elle me paroît aussi nécessaire au bonheur de la vie, qu'un air pur l'est à la santé; on ne peut l'abjurer sans se dessécher l'ame; rien ne dispense de l'admiration qu'on doit avoir pour elle, il faut la suivre ou la regretter!.....

Ce discours moral produisit l'effet que j'en attendois; Armoslède prit avec raison l'éloge de la vertu pour un outrage, elle éclata, je ne cherchai point à l'adoucir, et je rompis avec elle sans aucun ménagement. Depuis cette rupture, elle m'offrit plusieurs fois mon pardon, elle me poursuivit même pendant quelques mois, et me fit deux ou trois scènes de fureur et de jalousie, mais toutes ces tentatives n'eurent pas le moindre succès. Après avoir brisé ce lien honteux, je ne m'occupai plus que des moyens de regagner le coeur sensible, que j'avois si profondément blessé. Je crus remarquer que

Berthe me savoit gré de mon assiduité, et de la timidité que j'avois avec elle, car je n'osois ni l'approcher, ni lui parler, mais ma tristesse lui exprimoit assez ce que je ressentais. Au bout de quelques mois, je vis que son ressentiment étoit presque éteint, alors j'hazardai de nouvelles lettres, elle me les renvoya comme les premières; je cherchai les occasions de lui parler en particulier, et elle recommença à m'éviter avec un soin extrême. Je repris ma réserve, et elle cessa de me fuir. Enfin quand je fis de nouvelles tentatives, elle observa toujours invariablement la même conduite. J'avois presque entièrement perdu l'espérance, lorsque le bruit de l'entreprise des Princes ligués contre Béatrix, devint le sujet de tous les entretiens de la cour. L'Empereur déclara qu'aussitôt que le Comte Thédéric (a) seroit revenu d'une expédition qui touchoit à sa fin, il l'enverroit avec des troupes, au secours de la Duchesse

---

(a) J'ai déjà dit dans une note, que Thédéric étoit un des Généraux et l'ami de Charlemagne.

de Clèves, et en attendant, ce généreux Prince lui envoya Archambaud, chargé de lui offrir tous les secours d'argent, qui pourroient lui être nécessaires, ce que la Duchesse n'accepta pas. Un soir que j'étois chez la Princesse Berthe, on parla comme à l'ordinaire de Béatrix et de Gérold, et de l'inconcevable procédé de ce dernier, qui au moment d'obtenir la main de celle qu'il adoroit, lui écrivit une lettre de rupture, qu'il révoqua vainement quinze jours après. Tout le monde en blâmant le Comte de Bavière, soutenoit que l'ambition seule lui faisoit prendre les armes, et qu'il étoit impossible qu'après avoir rompu d'une manière si formelle, il eut pour la Duchesse une passion véritable. Je fus seul d'un avis contraire, j'assurai qu'une grande passion pouvoit bien ne pas préserver d'un grand tort, et j'ajoutai que puisque la Duchesse étoit inexorable, elle n'avoit jamais aimé. Comme Berthe pendant cette discussion gardoit le silence, j'osai m'adresser à elle, et lui demander son opinion. Je crois, répondit-elle en rougissant, que plus on

aime, et plus on attache de prix à l'estime de son amant, et qu'alors quand il est coupable du procédé le plus offensant, l'amour même préserve de l'indulgence qui pourroit avilir. Cette réponse remplie de délicatesse et de sentiment, me rendit l'espérance, et me pénétra de reconnoissance et de joie. J'étois si attendri, que je n'osai dire un mot de plus, mais Berthe lut dans mon coeur, et le soir même, je reçus d'elle un billet qui contenoit ces mots:

« Allez défendre une Princesse oppri-  
« mée, allez vaincre un infidèle.....  
« Partez sans me revoir et sans m'écrire.  
« ..... Quand la Duchesse de Clèves  
« sera délivrée de ses persécuteurs, re-  
« venez, je vous recevrai, je vous écou-  
« terai!..... et si vous me demandez  
« une réponse, je ne consulterai plus  
« alors que mon coeur. »

J'obéis, je partis dans la nuit même; je n'écrivis point, mais Lancelot décidé à me suivre partit un jour plus tard, afin de rendre compte à la Princesse de mon exacte et prompte soumission à ses

ordres. Lorsqu'Angilbert eut terminé son récit, on parla d'Armoslède et l'on décida, qu'il ne falloit pas souffrir qu'elle restât plus long-tems dans le château; je me charge, dit Angilbert, de la déterminer à choisir un autre demeure. Je l'engagerai à déclarer son sexe à la Princesse, et à lui demander pour retraite, la maison d'une vieille femme nommée Marceline, qui vient d'être condamnée ces jours-ci, à un bannissement perpétuel. Cette maison est assez loin du camp, pour n'avoir rien à craindre des troupes; d'ailleurs nous ferons dire aux Princes par Giaffar, qu'elle sert d'asile à une jeune personne protégée par la Duchesse, et certainement ils donneront à leurs soldats, l'ordre de la respecter. On approuva ce projet, qui fut exécuté le surlendemain. Armoslède vit bien qu'on la forceroit de suivre le conseil qu'on lui donnoit, elle s'y décida de bonne grace; elle inventa une longue histoire, qu'elle fut conter à la Princesse, obtint d'elle la maison de la vieille magicienne, et fut s'y établir sans délai.

## C H A P I T R E X.

## LA GUERRE ET LE COLLIER DE PERLES.

*O tems ! ô jours heureux où la forge innocente ,  
Ne brûlant que pour rendre une moisson moins lente ,  
Enfantoit seulement des socs et des rateaux !*

REGNARD.

*L'amour dans sa prudence est toujours indiscret.*

SURÉNA DE CORNEILLE.

**L**a trêve touchoit à sa fin, et la Duchesse de Clèves ayant perdu tout espoir d'obtenir la paix, se livra à la plus profonde tristesse; elle avoit donné à Délie une maison de plaisance, située au milieu de la forêt; cette jeune personne alloit souvent avec Amalberge y chercher la solitude; chaque semaine elle y passoit deux ou trois jours, dans une retraite absolue, et Béatrix accablée d'inquiétudes et de douleur, s'y enferma

avec les deux amies, pendant les trois jours qui précéderent l'expiration de la trêve.

Cependant les Princes alliés assemblèrent un conseil pour la dernière fois, et malgré tous les efforts de Barmécide, la guerre y fut décidée. A la fin de cette séance, Barmécide reprenant la parole: Pour moi, dit-il, je jure par l'honneur et par la reconnoissance et l'amitié, de ne jamais quitter dans les combats, le Comte de Bavière, et de le défendre au péril de ma vie; mais en même tems, je jure de me borner à parer les coups des ennemis, et je m'engage par un voeu solennel, à n'attaquer jamais durant tout le tems de cette injuste guerre. (10) Ce discours n'excita que des murmures, et l'on décida qu'on enverroit le surlendemain à Béatrix, la déclaration formelle de la guerre. Les Alliés n'avoient pas la moindre inquiétude sur les événemens de cette guerre. La supériorité de leur nombre, l'habileté de leurs généraux, l'excellente discipline de leurs troupes, tout sembloit leur promettre le plus éclatant succès.

tant succès. Le Prince de Grèce venoit d'arriver dans leur camp, et avec des troupes. Il étoit accompagné d'Adalgise, qu'il avoit rencontré dans sa route, et qui s'étoit joint à lui avec quelques autres Chevaliers, entr'autres le fameux Bruhier, guerrier redoutable par sa valeur, sa force phisique et sa taille gigantesque. (11) On savoit que tous les sujets de la Duchesse avoient pris les armes, et que le désir de la défendre inspiroit un tel enthousiasme, que les vieillards et les enfans s'enrôloient avec toute l'ardeur que montrait la jeunesse; mais les Alliés méprisoient des soldats sans expérience, et chacun d'eux se livroit en secret, aux plus séduisantes espérances, que peuvent inspirer l'amour ou l'ambition. La Duchesse venoit de publier un manifeste, qui acheva de porter aux comble, l'admiration qu'on avoit pour elle. Dans cet écrit, Béatrix rendoit compte de tout ce qu'elle avoit tenté pour obtenir la paix; en faisant le détail de sa conduite et de celle des Alliés, elle démontroit avec la plus grande

évidence, l'injustice et la violence de leurs procédés. Mais elle se contentoit d'exposer les faits, et loin de se permettre des réflexions et des expressions injurieuses, elle ne parloit de ses persécuteurs qu'avec le ton de l'estime; elle savoit que le langage de la modération est toujours le plus persuasif, et le seul qui ait de la dignité; elle savoit qu'il est glorieux de vaincre ses ennemis, et non de les insulter, et qu'enfin des manifestes ne doivent pas ressembler à des libelles.

La veille de l'expiration de la trêve, Béatrix revint au château. Le soir, cette Princesse, les Dames de sa cour, et les Chevaliers revêtus de leurs armures, s'assemblèrent dans une grande galerie; là tous les Chevaliers renouvelèrent le serment de combattre pour la Duchesse, et de ne la quitter, que lorsqu'elle seroit délivrée de ses persécuteurs. Ensuite la Duchesse et toutes les Dames, attachèrent aux boucliers et aux lances des Chevaliers, différens ornemens pris de leur habillement; l'une donna un simple noeud de ruban, ou un morceau d'é-

charpe, l'autre un collier ou une chaîne. Plusieurs offrirent les agraffes d'or ou de pierreries qui rattachioient leurs robes; la Duchesse qui la première fit ses présens, en distribua de magnifiques à chaque Chevalier; mais quand elle fut près d'Olivier, s'arrêtant d'un air attendri: Le crêpe noir, dit-elle, qui couvre votre bouclier, semble annoncer que vous n'y voulez point d'ornemens, et nous devons respecter cette volonté; mais je ne puis renoncer au droit et au plaisir de vous offrir un gage de mon estime et de ma reconnoissance, et je me flatte que vous voudrez bien accepter un coursier, qui vous sera présenté demain matin. (a) A ces mots, Olivier s'inclina profondément, et la Princesse s'avançant vers Isambard, qui étoit à côté de lui, ôta de ses bras deux superbes bracelets d'émeraudes et d'opales, et les lui donna; on remarqua que ce présent étoit le plus beau qu'elle eut fait, et la jalousie n'observa pas avec

---

(a) On appelloit *Palefroi*, un cheval de parade, et *Coursier*, un cheval de bataille.

moins de chagrin, que Béatrix en voulant attacher ces bracelets, avoit les mains si tremblantes, qu'elle ne put jamais parvenir à les fixer sur le bouclier d'Isambard. Une autre cérémonie de Chevalerie succéda à celle-ci; Angilbert et Lancelot déclarèrent qu'ils vouloient s'unir à jamais l'un à l'autre, par l'alliance sacrée de frères d'armes. Ils se donnèrent la main, et Angilbert prenant la parole prononça le serment suivant: Par tout ce que la religion, l'honneur et la vertu, peuvent avoir de plus sacré, je m'engage à réunir pour jamais, tous mes intérêts de fortune, d'ambition et de gloire, avec les tiens; à partager toujours tes travaux et tes dangers, à te seconder dans toutes tes entreprises; à tout quitter pour te défendre ou pour te délivrer. Je te promets de ne jamais flatter tes passions, de te dire toujours la vérité, au risque même de te déplaire; et si tu t'égaras, de t'excuser, de te plaindre, et d'employer tous mes soins à te consoler. Désormais tes amis et tes ennemis seront les miens; et les bienfaits ou les injustices dont tu

seras l'objet, m'inspireront ou la plus vive reconnoissance ou le plus violent ressentiment que je puisse éprouver.

Lancelot répéta ce serment, ensuite les deux amis s'embrassèrent, et firent l'échange de leurs armes, ce qui termina la cérémonie. (12) Au moment où l'on rentrait dans le salon, on vit paroître le vénérable Théobald avec la jeune Sylvia sa fille; le vieillard n'ayant plus l'espoir de servir la Duchesse, par ses négociations avec les Princes, venoit partager ses dangers et s'enfermer avec elle.

Le lendemain matin, un écuyer de la Princesse fut prier Olivier de descendre un moment dans la cour, qui étoit sous ses fenêtres, et là on présenta au Chevalier du Cygne, le plus beau cheval qu'il eut jamais vu, avec des éperons d'or et une housse brodée en perles fines et en pierreries. L'extrême magnificence de ce présent, ne fut pas ce qui frappa le plus Olivier; ses yeux se fixèrent sur deux rangs de grosses perles, qui bordoient le haut de la housse, et qu'il reconnut dans l'instant, pour les avoir

vues au cou de la Duchesse, et il se rappella qu'il avoit entendu dire un jour à Délie, qu'elle tenoit ce collier de son père, et que c'étoit la seule chose de ce genre à laquelle elle fut attachée. Tandis qu'il considéroit ces perles avec une émotion inexprimable, l'écuyer reprenant la parole: Vous pourrez, seigneur, dit-il, vous vanter de posséder un cheval unique dans le monde. Chargé depuis six semaines par la Princesse d'acheter le meilleur cheval que je pourrois trouver, le hasard me fit découvrir celui-ci, qu'on amenoit au camp pour le Comte de Bavière; la Princesse en a offert un prix si exorbitant, qu'elle a eu la préférence; mais quoiqu'on l'assurat qu'il fut parfaitement dressé, elle a voulu n'avoir aucun doute à cet égard, et tous les matins à la pointe du jour elle le faisoit exercer en sa présence. Ce détail ne rétablit pas le calme dans l'ame agitée d'Olivier; immobile, et les yeux toujours fixés sur le collier, il gardoit un profond silence; l'écuyer en conclut, que ce Chevalier aimoit beaucoup mieux les diamans

et les perles que les chevaux. Il se retira très choqué et fut dire avec humeur à la Duchesse, que le Chevalier du Cygne médaignant le plus parfait coursier de l'Europe n'avoit regardé que la housse; mais ce rapport fit un effet très différent de celui qu'il comptoit produire. Cependant Olivier devoit remercier Béatrix; après beaucoup de peine et de réflexions, il étoit parvenu à préparer une phrase qui lui paroissoit convenable; mais malheureusement il ne put en articuler que les deux ou trois premières syllabes. Il s'arrêta, car il avoit oublié ce qu'il vouloit dire. Béatrix rougit ..... tous deux se regardèrent en silence, Olivier tressaillit, leva les yeux au ciel, et s'éloignant brusquement il sortit du salon. Il y rentra au bout d'une demie heure, plusieurs personnes étoient survenues et entouroient la Duchesse. Amalberge appella Olivier pour lui montrer un portrait en miniature de Délie, et peint par Béatrix; Olivier admira également la beauté de la peinture et l'exactitude de la ressemblance; ah! qu'on est heurenx, dit-il en soupirant, de pos-

séder une image aussi parfaite d'un objet qu'on aime! ..... Il n'en dit pas davantage et prononça ces paroles à demi-voix, mais elles furent entendues et recueillies. Le reste de la soirée se passa tristement, toutes les Dames, et surtout Béatrix et Délie, étoient plongées dans la mélancolie la plus profonde. On savoit par le rapport d'un déserteur du camp, que le projet des alliés étoit de tenter un assaut dès le lendemain, et en effet cette tentative eut lieu mais sans succès. Les assiégés firent une sortie, et livrèrent un combat qui fut long et sanglant. Le Roi de Pannonie y fut grièvement blessé, tous les défenseurs de la Duchesse combattirent avec une ardeur héroïque; mais les Chevaliers du Cygne se surpassèrent eux-mêmes, et firent de tels prodiges de valeur, que ce combat auroit seul suffi pour les immortaliser. Au fort de la mêlée, Ogier qui depuis long-tems cherchoit à s'approcher du Comte de Bavière, se trouva enfin près de lui; alors lui adressant la parole: Prince, lui cria-t-il, je vous offre le gage de bataille,

et par un double motif, pour défendre la Duchesse de Clèves, et pour venger l'infortunée Maria..... A ce nom, le Comte également surpris et frappé perdit un instant la brillante audace, qu'il venoit de montrer dans le combat; mais se remettant promptement de son trouble, j'accepte le défi, répondit il. Au moment même, la bataille est suspendue, les guerriers se replient dans leurs rangs, on laisse libre un vaste champ, et les deux héros s'avançant avec une contenance noble et fière, saluent les deux armées, et ensuite fondent avec impétuosité l'un sur l'autre. Après un combat opiniâtre dans lequel Ogier fut blessé, tous les deux dans un choc violent brisèrent à la fois leurs lances. Alors on les sépara, et la bataille générale recommença. (13) Le jeune Zemni exalté par l'exemple de son maître s'y distingua d'une manière remarquable. Se trouvant vis-à-vis du redoutable Bruhier, la stature gigantesque de ce guerrier ne l'empêcha point de l'attaquer. Bruhier sourit en voyant la taille et la jeunesse de son ad-

versaire, et par une générosité commune en ce tems, il ne voulut point combattre avec l'arme terrible dont il se servoit ordinairement; il rendit à son écuyer sa lance de bataille, et en prit une courte et légère, qu'il n'employa qu'à parer les coups que lui portoit Zemni. (14) Ce dernier voyant ces ménagemens fut chercher un guerrier d'une force plus proportionnée à la sienne. Le vindicatif Adalgise parcourut plusieurs fois les rangs dans l'espoir de rencontrer Isambard, et prenant Olivier pour lui il l'attaqua; le Chevalier du Cygne le renversa d'un coup de lance; au moment d'être fait prisonnier, le Prince Lombard fut délivré par les gens de sa suite. Mais Olivier saisit son coursier magnifiquement enharnaché; et le donna en garde à ses écuyers: Adalgise remontant un autre cheval rencontra à quelques pas de là Grimoald Duc de Bénévent son beau frère. L'attachement de ce dernier pour Charlemagne, inspiroit au Prince Lombard une haine implacable, il s'élança sur lui avec fureur. Grimoald le reconnoissant à son armure

noire, et surtout à son emportement, le combattit à regret, mais les soldats Grecs que commandoit Adalgise vivement poussés par Isambard, commencèrent à ployer avec une extrême confusion. Adalgise pour les rallier quitta son adversaire; Isambard les poursuivit; dans ce moment le Prince de Grèce accourut avec le corps de troupes qu'il s'étoit réservé; aussi-tôt les fuyards reprirent leurs rangs, et le Chevalier du Cygne malgré sa rare valeur alloit être enveloppé de toutes parts, lorsqu'Olivier suivi seulement de Zemni et de deux écuyers, vint à son secours avec une telle impétuosité, qu'au même instant le désordre se remit dans tous les rangs des ennemis. On vit fuir pour la seconde fois devant des François l'aigle impériale des anciens Césars. Les soldats saisis d'une terreur panique abandonnèrent leurs chefs. Adalgise s'échappa; mais Olivier se précipita sur le Prince Constantin et le fit prisonnier. Pendant que ceci se passoit au centre de l'armée, les quatre fils Aimon, Angilbert et Lancelot, obtenoient des succès à-peu-près

semblables à l'aile gauche. Ogier, Archambaud, Astolphe et le jeune Roger, commandoient l'aile droite avec autant d'avantage et de gloire. Ogier n'ayant reçu qu'une légère blessure n'avoit pas voulu quitter la bataille. Quoiqu'il eut perdu beaucoup de sang et qu'il en fut affoibli, emporté par son ardeur il s'avança dans les rangs ennemis avec trop de témérité. Bruhier l'attaqua et le fit prisonnier. Cependant Gérold et les autres chefs voyant la bataille perdue, s'occupèrent de la retraite, ils la firent en bon ordre et avec autant d'habileté qu'ils avoient montré de courage dans le combat. La nuit commençoit à tomber, les vainqueurs rassemblèrent leurs troupes et rentrèrent triomphans dans le château; la Duchesse pâle et tremblante, et soutenue par deux personnes, vint les recevoir au bas du grand escalier. Olivier lui présenta le Prince de Grèce son prisonnier, Isambard, le jeune Guichard, et plusieurs autres mirent à ses pieds des drapeaux et des étendarts pris à l'ennemi. Béatrix trop agitée, trop profondément émue, pour qu'il

qu'il lui fut possible de parler ne pouvoit remercier ses défenseurs que par l'expression touchante de sa physionomie. Toute la cour se rendit dans la grande galerie. On y fit entrer tous les soldats qui purent s'y placer, les autres se tinrent dans les vestibules qui communiquoient à la galerie par de larges arcades; là, suivant les usages militaires des siècles de la chevalerie, des héraults d'armes devoient décerner le prix de la valeur au guerrier qui s'étoit le plus distingué dans la bataille. (15) Déjà les héraults d'armes s'avançoient vers Olivier, l'assemblée entière prévint leur jugement. Les soldats et les Chevaliers s'écrièrent tous à la fois, qu'Olivier méritoit le prix. Alors la Duchesse s'approcha de lui. Olivier mit un genou en terre devant elle, Béatrix lui présenta une branche de laurier, et un superbe rubis qu'elle tira de son doigt; ensuite elle lui tendit la main, que le vainqueur avoit le droit de baiser; au moment même une musique éclatante et guerrière célébra le triomphe du Chevalier du Cygne. Ses généreux

rivaux vinrent tous l'embrasser; les soldats applaudirent à sa gloire par leurs cris de joie, et le nom d'Olivier retentit de toutes parts dans le palais. Olivier attendri, troublé jusqu'au fond de l'ame, s'étonna de se retrouver sensible à la gloire, et ne reconnoissant plus son coeur, il craignit plus que jamais d'y descendre et de l'interroger. On se mit à table et Béatrix fit placer à ses côtés Olivier et le Prince de Grèce. Elle traita ce dernier avec la générosité qui étoit dans son caractère, et que prescrivoient les moeurs de ce tems; respecter un ennemi vaincu, adoucir son malheur par des témoignages d'estime et les égards les plus délicats, combattre avec intrépidité et triompher avec modestie, telle étoit la conduite et les procédés, que ces anciens guerriers, quoique *dépourvus de toute philosophie* regardoient comme des devoirs indispensables et sacrés. (16) Pendant le repas, Olivier pour la première fois parla à Béatrix sans en être interrogé; il lui demanda si les succès de cette journée n'achevoient pas de dissiper toutes ses crain-

tes. Ah! sans doute, répondit-elle, ce jour est le plus beau de ma vie! ..... Mais si vous saviez ce que j'ai souffert pendant la bataille!..... Ce peu de mots disoit beaucoup, mais le son de sa voix et son regard exprimoient davantage encore..... Olivier baissa ses yeux humides de pleurs; la Duchesse reprenant la parole changea d'entretien, et après avoir parlé de choses indifférentes, elle fit remarquer à Olivier combien Délie étoit changée. L'état où je l'ai vue durant le combat, ajouta Béatrix, m'a confirmée dans la persuasion où j'étois, qu'elle aime Lancelot; car un intérêt vague et général, quelque vif qu'il puisse être, ne sauroit produire une telle sensibilité. Ces paroles firent tressaillir Olivier; emporté par un mouvement irrésistible, il leva les yeux pour regarder la Duchesse, mais elle avoit le visage tourné du côté du Prince Constantin, et elle resta long-tems dans cette attitude. Olivier ne parla plus, une violente palpitation de coeur, une insurmontable distraction, et le désordre de ses idées, ne lui permettoient, ni de

répondre, ni même d'entendre ce qui se disoit autour de lui. Cependant cet état de trouble et d'agitation n'étoit pas dénué de charmes, et pour la première fois depuis son malheur, il éprouvoit une émotion vive et mêlée d'une joie secrète. La conversation devint générale, et tout à coup tomba sur le défi qu'Ogier avoit fait à Gérold. Personne n'ayant entendu parler de cette infortunée Maria on ne pouvoit concevoir le vif intérêt, qu'Ogier prenoit à cette inconnue; après plusieurs conjectures on changea d'entretien, et au moment où l'on sortoit de table, Délie en voulant se lever, retomba sur sa chaise en perdant entièrement l'usage de ses sens; la Duchesse vint près d'elle, et la voyant plongée dans un profond évanouissement, elle s'effraya, la fit porter dans sa chambre et l'y suivit. Cet accident alarma vivement Lancelot, mais Olivier, qui avoit dans cette soirée beaucoup plus d'obligeance qu'à l'ordinaire, éprouva un grand plaisir à dissiper l'inquiétude de Lancelot et à le rendre heureux, en lui confiant ce que lui avoit dit

la Duchesse. Cette dernière ne rentra point dans le salon. Théobald vint dire de sa part aux Chevaliers, qu'il iroit au camp le lendemain matin, proposer l'échange d'Ogier contre le Prince de Grèce. Olivier avant de se coucher, ordonna à ses écuyers de conduire au pavillon du jeune Roger, le superbe cheval qu'il avoit pris au Prince Adalgise; Roger accepta avec reconnoissance, mais sans embarras ce magnifique présent. Car alors le Chevalier le plus riche donnoit sans faste au plus pauvre qui recevoit sans humiliation. On ne connoissoit point encore cette fausse délicatesse, si cruelle pour l'amitié, si gênante pour les ames généreuses, et dont l'orgueil et l'avarice ont fait depuis une vertu. (a) Laissons un moment la

---

(a) Dans les combats, dit Mr. de St. Palaye, les Chevaliers riches donnoient aux plus pauvres les chevaux ou autres dépouilles qu'ils enlevoient aux ennemis. Cette générosité avoit passé en usage, et on la retrouvoit dans toutes les circonstances de la vie, etc. (Voyez mémoires de l'ancienne chevalerie tome 1er.)

brillante cour de Béatrix pour voir ce qui se passe dans le camp de ses ennemis. Bruhier étoit sujet du Comte de Bavière, et son premier soin après la retraite, fut de conduire son illustre prisonnier dans la tente de Gérold. Le Prince parut ému en voyant Ogier, mais il lui prodigua les témoignages d'estime les plus flatteurs; nous ne devons, dit-il, l'honneur de recevoir dans ce camp le vaillant Ogier, qu'à la témérité de son courage, et si nous l'y retenions, on pourroit croire que je crains de reprendre le combat qu'il avoit provoqué, et que nos armes rompues ne nous ont pas permis de continuer. Je sais combien mes talens sont inférieurs à ceux d'un si fameux Chevalier, mais j'aime mieux une glorieuse défaite que le soupçon d'une lâcheté. Ainsi vous êtes libre, et demain aux premiers rayons du jour, les héraults d'armes vous reconduiront dans le château de la Duchesse. En achevant ces paroles, le Comte fit signe à Bruhier et aux autres officiers de sortir, et lors-

qu'il fut seul avec Ogier, il le conjura de lui dire comment il connoissoit Maria, et de lui apprendre le lieu de sa retraite. Ogier touché de la générosité de ce Prince, lui conta sans détour, de quelle manière il avoit appris l'histoire de Maria. Pendant ce récit, Gérold troublé et vivement attendri ne put retenir ses larmes; ah! Seigneur, lui dit Ogier, est-il possible que votre grande ame n'ait pour cette intéressante et malheureuse Maria qu'une pitié momentanée! vous renoncez à ce coeur sensible, dont vous faites le tourment; et vous y renoncez pour une chimère, car jamais la Duchesse de Clèves ne consentira à vous donner la main. Eh bien, reprit Gérold, lisez donc dans mon coeur; il est certain que je n'ai jamais eu de passion violente que pour la Duchesse, vous connoissez cette femme incomparable, vous devez concevoir combien il faut de tems et d'efforts pour se détacher d'elle. Je n'ai plus d'espérance, et je l'aime encore éperduement. Je voudrois que du moins son destin dependit

de moi, je voudrois être l'arbitre de son sort; alors elle rendroit justice à mes sentimens, j'obtiendrois son estime, et la reconnoissance produiroit peut-être ce que l'amour n'a pu faire; mais malgré cette passion qui me domine, le souvenir de Maria me poursuit dans tous les momens. Croyez que si je la retrouvois, je ne balancerois point à lui tout sacrifier; et croyez même qu'elle seule au monde pourroit me consoler et me guérir. Ah! si j'avois connu toute la sublimité de son ame sensible et généreuse, pensez-vous, que j'eusse eu l'ingratitude et la cruauté de lui déclarer, en m'engageant à l'épouser, que j'éprouvois pour une autre une passion invincible? ..... Un moment d'erreur a détruit pour jamais la félicité de Meinrad et de Maria; mais je suis mille fois plus à plaindre que ces deux victimes de mon égarement. J'ai trahi mon ami, j'ai séduit un enfant; j'ai toujours devant les yeux Meinrad au fond d'un cloître, et Maria errante et désolée! Maria si jeune, si belle, si ingénue!.....

Je n'ai pour me distraire de ces images déchirantes qu'une passion sans espérance! ..... Ah! croyez que Meinrad et Maria sont assez vengés. En disant ces paroles, le Comte laissa tomber son visage sur ses deux mains, et resta dans cette attitude quelques minutes. Ogier reprit la parole pour l'assurer, qu'il s'étoit fait un devoir de cacher cette triste histoire, qu'il ne l'avoit contée à personne, et que la Duchesse n'en avoit aucune connoissance. Cette assurance fit un extrême plaisir à Gérold, il parla de Béatrix et ensuite de Délie. Ogier lui dit que cette jeune personne s'étoit presque entièrement retirée de la cour, pour se consacrer à la retraite dans une maison, que la Duchesse lui avoit donnée. Cet entretien du Comte et d'Ogier se prolongea encore un quart d'heure; ensuite Ogier séduit par les graces de Gérold, et charmé de la réception qu'il en avoit reçue fut chercher le repos dont il avoit tant de besoin. Le lendemain, aussitôt que parut le jour, Ogier se leva et fut

prendre congé du Comte; ce dernier lui fit de magnifiques présens, il lui passa au cou une belle chaîne de topazes, en lui disant, suivant l'esprit de galanterie de ce tems, qu'il la lui donnoit pour qu'il l'offrit à *la dame dont il étoit aimé*. Enfin Gérold après avoir comblé le Chevalier Danois de marques de distinction et d'amitié, le reconduisit lui-même hors du camp, et le chargea de demander à la Duchesse une suspension d'armes de quelques jours, afin de rendre les derniers honneurs aux guerriers qui avoient péri dans la bataille. A peu de distance du château, Ogier rencontra Théobald, qui alloit au camp proposer l'échange du Prince Constantin et d'Ogier. Très étonné de voir ce dernier, il l'interrogea et apprit avec plaisir le procédé généreux de Gérold. Il retourna au château avec le Chevalier Danois, dont l'arrivée causa autant de joie que de surprise. Béatrix après avoir écouté le rapport d'Ogier ne voulut pas être surpassée en générosité, et dans l'instant elle fit dire au Prince

de Grèce qu'il étoit libre. Ce Prince vint la remercier; elle lui annonça la suspension d'armes et l'engagea à rester quelques jours à sa cour. Constantin déjà rempli d'admiration pour la Duchesse y consentit avec plaisir, et en la voyant davantage, il acheva de se dégoûter entièrement de la cause injuste, dans laquelle il s'étoit engagé.

---

 CHAPITRE XI.
 

---

 UNE ERREUR, UN MENSONGE, UN  
 ÉGAREMENT.
 

---

*Toute blancheur cède à l'éclat du savoir  
 Et la nature éblouit moins que l'art.*

J. B. ROUSSEAU.

*Age des passions, trop aveugle jeunesse  
 Où conduis-tu les coeurs à leurs penchans férocs!*

VOLTAIRE.

**L**e Comte de Bavière fit de tristes réflexions sur l'entretien qu'il avoit eu avec Ogier, et en se le retraçant avec détail, il fut fâché de ne lui avoir pas fait plus de questions sur Délie; mais n'ayant parlé d'elle qu'à la fin de la conversation il n'avoit pas voulu retenir Ogier plus long-tems. Tout ce qu'on lui disoit de Délie, et surtout le compte que Barmécide lui voit rendu de son entrevue avec elle, citoit à la fois en lui le plus tendre

intérêt et la plus vive curiosité. Il se rappella tout à coup que la Duchesse lui avoit fait demander, de donner l'ordre à ses soldats, de respecter l'asile d'une jeune personne qu'elle protégeoit, et qui s'étoit fixée dans une maison de campagne. On n'avoit pas dit le nom de cette jeune personne, mais Ogier venoit d'apprendre à Gérold, que Délie s'étoit retirée dans une profonde retraite. En rapprochant ces deux faits le Comte ne douta pas, que la demande de Béatrix n'eut eu Délie pour objet. Ogier n'avoit pas désigné la maison, mais le Comte croyoit savoir parfaitement où elle étoit située, Béatrix lui ayant fait donner tous les détails relatifs à l'habitation de la jeune personne, pour laquelle on sollicitoit sa protection. Aussitôt le Comte entraîné par une irrésistible curiosité conçut le projet d'aller secrètement faire une visite à celle qu'il croyoit être cette intéressante et belle Délie. La suspension d'armes lui donnoit à cet égard toute la facilité qu'il pouvoit désirer, et l'espoir de pouvoir rencontrer la Duchesse seule et sans suite dans cette

maison acheva de le déterminer. Aussitôt que la nuit fut tombée il monta à cheval, sortit du camp sans être vu, et se rendit seul à la maison où l'on avoit reléguée Armoslède. On étoit aux derniers jours du mois de Janvier, la neige, le verglas et le froid rendirent cette petite course très pénible; le Comte arrivé frappe à la porte. On le fait attendre assez long-tems, et il entend qu'il y a beaucoup d'agitation et de mouvement dans la maison; cependant on vient, mais avant d'ouvrir, on veut savoir son nom. Mourant de froid et impatienté de ces délais, le Comte se nomme; alors nouveau mouvement dans la maison, et un instant après, on revient et l'on ouvre. Gérold traverse rapidement un vestibule et un petit antichambre très obscur au bout duquel il apperçoit une jeune personne, qui s'avance à sa rencontre. Il ne pouvoit la voir qu'imparfaitement, mais elle lui parut charmante; il s'approche et la saluant avec respect, je me flatte, dit-il, que la belle Délie n'attribuera qu'à ma reconnaissance la témérité de cette visite. Je

brûlois du désir de la remercier moi-même de l'intérêt, qu'elle daigne prendre à mon sort..... Ce début surprit étrangement Armoslède; mais dans l'instant, entrevoyant le sujet d'une scène amusante, elle se décida sans balancer à confirmer Gérold dans son erreur. Elle ne répondit rien, et prit l'attitude et le maintien d'une personne timide, naïve, et profondément émue. Elle fit passer le Comte devant elle, dit un mot tout bas au domestique qui la suivoit, et au moment même elle entra avec Gérold, dans un Sallon très éclairé. Gérold regarda avec empressement celle qu'il prenoit pour Délie, elle ne lui parut pas aussi jeune qu'on le lui avoit dit; mais il fut enchanté de sa figure et de ses manières. Armoslède, après avoir soutenu cet examen en silence et les yeux baissés, prit enfin la parole et d'un voix entrecoupée, invita le Comte à s'asseoir sur un canapé, et s'y plaça à côté de lui. L'excès de son embarras frappa et intéressa Gérold: plus il la regardoit, plus elle lui paroissoit jolie; il ne se l'étoit pas représentée sous une forme aussi piquante,

il la trouvoit moins belle et plus agréable, qu'il ne l'avoit imaginé. Cependant Armollède s'enhardissant osoit lever les yeux et même les fixer sur le Comte de Bavière. Il étoit beau et dans tout l'éclat de la jeunesse, et les regards d'Armollède exprimèrent *ingénuement* l'impression qu'il produisoit sur elle. Gérold oubloit de parler de Béatrix, le désir d'intéresser Délie l'occupoit seul dans cet instant. Il lui disoit tout ce que la galanterie peut inspirer de plus aimable, et il finit par lui demander dans quelle partie de ses états elle étoit née. Seigneur, répondit Amollède, je n'ai point reçu le jour dans les terres que vous possédez près des frontières de ce Duché; j'ai le bonheur d'avoir pour patrie les lieux dont vous portez le nom, je suis née dans le Comté de Bavière. Mes parens voulant me donaer pour époux un homme que je ne pouvois aimer, j'ai su par la fuite me soustraire à cette tyrannie, et sous un nom supposé je me suis réfugiée dans cette cour. Je fuis le monde, je vis dans une profonde solitude, et je trouve dans

cette retraite un charme de plus, en pensant que j'y suis sous votre protection, puisque vous avez donné l'ordre de respecter mon asile. Cette réponse, qui contenoit tant de choses tendres pour le Comte, augmenta son étonnement et son intérêt: que je plains, dit-il, celui qui n'a pu vous plaire et que vous avez fui!..... Mais pourquoi, charmante Délie, ne vous êtes-vous pas adressée à moi? Mon autorité auroit pu vous être utile..... A vous, grand Dieu! s'écria Armossède, comme si elle eut été emportée par un premier mouvement. La véhémence de cette exclamation, et ensuite l'excessif embarras qu'affecta Armossède, parurent à Gérold un trait de lumière; il crut voir clairement qu'il étoit aimé de cette jeune personne, qui apparemment sur sa réputation s'étoit livrée à une passion romanesque, qu'elle nourrissoit sans espérance, et qui causoit cette insensibilité apparente et cette mélancolie, qu'on lui reprochoit. Gérold se rappella que Barmécide, après son entrevue avec Délie, avoit eu cette idée, et lui-même n'en douta pas. La

singularité de cette passion et les charmes de celle qui l'éprouvoit, la vertu, l'innocence qu'il lui supposoit, tout se réunissoit pour exciter l'intérêt, et flatter l'amour propre du galant et léger Comte de Bavière. Il feignit de n'avoir pas compris le sens de l'imprudente exclamation; il vouloit arracher un aveu plus formel, et croyant surprendre l'innocence, il employoit beaucoup d'art pour tomber lui-même, dans les pièges du vice et de l'imposture. Il n'avoit que le dessein de s'assurer de son triomphe sur un coeur ingénu et il oublioit que c'étoit ainsi qu'il avoit séduit l'infortunée Maria. Il fit quelques questions à Armoslède et entr'autres choses il lui demanda depuis combien de tems il avoit le bonheur de l'intéresser: depuis le jour, reprit-elle, où j'eus celui de vous voir. Comment, reprit vivement le Comte étonné, vous avez pu me voir, sans que je vous aie apperçue? — Vous présidiez à une cérémonie publique, et j'étois confondue dans la foule..... Ah! j'aurois du vous y distinguer..... Mais ..... combien de tems s'est écoulé

depuis cette époque?..... Deux mortelles années!..... Souffrez encore une question; j'éprouve un désir si passionné de vous être utile, qu'il me semble que j'ai des droits à votre confiance. .... En disant ces paroles, il prit le main d'Armoslède; cette main si remarquable par sa beauté lui rappella celle de Maria, il soupira, et ce fut avec plus d'émotion que de remords..... Charmante Délie, poursuivit-il, vous avez fui pour éviter l'hymen que vos parens vous proposoient, mais dites moi, votre aversion pour celui qu'on vous destinoit, fut-elle l'unique cause d'une résolution si violente. A ces mots, Armoslède en baissant les yeux avoua qu'elle aimoit un autre objet. Et depuis quand? demanda Gérold. Depuis deux ans, répondit naïvement Armoslède. Elle fit cette réponse si claire avec tant de simplicité, que le Comte se persuada qu'elle ne croyoit pas possible, qu'il put imaginer, qu'il fut question de lui. Il feignit encore de ne rien soupçonner, et après un moment de silence causé par un trouble, que chaque minute augmen-

toit, je ne vous demanderai point, reprit-il, si vous êtes aimée; pour le savoir, il suffit de vous entendre et de vous regarder. Ici, Armoslède parut ne pouvoir plus dissimuler l'excès de son émotion, elle s'agita, détourna la tête, comme si elle eut voulu éviter les regards de Gérold; enfin elle se leva, et d'une voix éteinte sollicita la permission de se retirer un instant. En même tems elle fit quelques pas pour sortir, en mettant son mouchoir sur ses yeux; le Comte s'élança vers elle, il saisit ses deux mains, il découvre son visage, il le voit baigné de pleurs. Armoslède tremblante s'écrie, ah! que vous êtes cruel! et Gérold oubliant Béatrix et Maria, et son amour et ses remords, se jette aux genoux d'Armoslède, qui, *sans force, éperdue*, et chancelante, tombe doucement dans ses bras..... Dans ce moment on entend distinctement le bruit d'un cheval au galop, (car le petit salon au rez de chaussée donnoit sur la campagne) et presque aussitôt on reconnoit la voix d'Ogier, qui avant d'arriver à la porte appelloit

à grands cris, afin qu'on ne le fit pas attendre pour ouvrir. Le son de cette voix fut un coup de foudre pour Armo-flède; elle savoit qu'Ogier avoit été fait prisonnier, et elle le croyoit toujours dans le camp ennemi. Pénétrée d'inquiétude et de frayeur, elle se débarasse des bras de Gérold, en lui disant rapidement, qu'Ogier vient quelquefois de la part de la Duchesse, qu'il est sans doute chargé de quelque nouvelle commission, qu'elle ne peut se dispenser de le recevoir, que s'il trouvoit le Comte chez elle, il le diroit à Béatrix; et elle finit en conjurant Gérold, ou de s'en aller par une petite porte de derrière, ou d'aller se cacher dans sa chambre; en ajoutant qu'Ogier ne restera pas long-tems, et qu'elle le congédiera promptement. Gérold accepte la dernière proposition; dans ce moment un domestique entre, et demande ce qu'on doit répondre au Chevalier Danois, qui frappe à coups redoublés. Armo-flède donne l'ordre d'aller ouvrir, en même tems elle fait passer le Comte par un petit corridor, et là,

lui montre sa chambre, et sur le champ elle retourne dans le salon, en refermant les portes de son côté. Le Comte ouvre la porte indiquée, et il entre dans la chambre à coucher d'Armoslède. Une seule lumière posée sur une table éclairait cette pièce qui étoit assez grande. Gérold s'assied dans un fauteuil et en pensant à toute cette aventure, cette visite d'Ogier à huit heures du soir lui paroît très extraordinaire. Il connoissoit la délicatesse, l'extrême décence, et les principes de la Duchesse; il ne pouvoit concevoir, qu'elle eut l'imprudence de charger un Chevalier de ces messages nocturnes, et qu'elle exposât ainsi la réputation de sa jeune amie. D'ailleurs il étoit encore plus étonné, que la modeste, la timide Délie lui eut proposé d'attendre dans sa chambre, qu'Ogier fut parti. .... En réfléchissant là-dessus, ses regards tombèrent par hasard sur la table auprès de laquelle il étoit assis; il vit briller quelque chose dans une corbeille ouverte posée près de lui, il regarde et reconnoît la chaîne de topazes, qu'Ogier le matin

même avoit reçue de lui. Son étonnement fut extrême, car cet incident ne laissoit aucun doute sur l'intelligence d'Ogier et de la prétendue Délie ..... Confondu, et piqué autant que surpris, le Comte se lève avec agitation, et se promène à grands pas dans la chambre. Après avoir fait deux ou trois tours, il se trouve contre une fenêtre dont les rideaux étoient tirés, et tout à coup, il entend distinctement éternuer et tousser à côté de lui. Il se retourne et voit deux pieds d'homme, dont les pointes passoient le bord du rideau; aussitôt le Comte ouvre le rideau, et il découvre le jeune Sylvain, le petit page d'Ogier, qu'il reconnut à l'instant, car il l'avoit vu plusieurs fois pendant la trêve dans le château de Théobald. Cette découverte parut si plaisante à Gérold, qu'elle dissipa totalement son dépit; il éclata de rire, et questionnant Sylvain, celui-ci répondit en rougissant, que lorsque le Comte étoit entré, au lieu de s'en aller comme il en avoit reçu l'ordre, il étoit venu se cacher dans cette chambre. Gérold n'en demanda pas davantage; je

vous préviens, lui dit-il, que votre maître est actuellement ici..... A ces mots, Sylvain frémit et voulut s'en aller; mais le Comte le retenant, un moment, reprit-il; comment feres-vous pour sortir sans être vu? par une porte de derrière dont j'ai la clef, répondit le page; eh bien, dit Gérold, vous allez me conduire, je serai discret, mais à condition que vous le serez vous-même, et qu'on ne saura jamais, que vous m'avez rencontré dans cette maison. Sylvain en donna sa parole. Alors Gérold écrivit ce petit billet: « je conseille à l'innocente et timide Délie, « de choisir une maison plus vaste, celle-ci « est beaucoup trop petite pour le genre « de misanthropie, qui la retient dans la « solitude. »

Il attacha ce billet à la chaîne de topazes; ensuite il sortit avec le jeune page. Ils traversèrent un vestibule qui les conduisit dans la basse-cour; là, Sylvain ouvrit une porte, le Comte passa devant lui et se retrouva sur la bruyère. La nuit étoit extrêmement obscure, Gérold fit deux fois le tour de la maison, avant

avant de rencontrer son cheval qu'il avoit attaché près d'un arbre. Sylvain l'aidoit dans cette recherche, et touchant enfin l'arbre désigné, il détache le cheval et l'amène au Comte. Ce dernier, en recevant les adieux de Sylvain, lui demanda ce qu'il alloit devenir à une heure si indue, au milieu de la nuit, et sans cheval. Sylvain répondit, qu'il attendroit le jour dans une chaumière à peu de distance de la maison. Le Comte après lui avoir encore recommandé la discrétion reprit la route du camp, aussi mécontent de son voyage, que surpris de n'avoir trouvé dans cette Délie, qu'on lui avoit dépeint si intéressante, qu'une inconcevable hypocrisie, et la dépravation la plus profonde. Cependant il concevoit que l'on fut dupe de ses artifices, lorsqu'il se rappelloit à quel point il avoit admiré sa candeur et son innocence, et qu'enfin elle lui avoit paru plus sensible et plus ingénue que Maria même. Mais il ne comprenoit pas comment elle s'obstinoit à dédaigner les soins de Lancelot, d'un Chevalier si aimable, et si brillant par les

agrémens de son esprit et de sa figure; ne pouvant trouver le motif de cette bizarrerie, il en concluoit que les femmes sont inexplicables, et il s'écrioit: O Béatrix, vous êtes seule exempte de foiblesse et de caprice, et Maria seule sait aimer!..... Tandis que le mécontentement et l'humeur ramenoient le Comte de Bavière à la morale, le Chevalier Danois se trouvait dans une situation plus fâcheuse encore; il s'étoit fait une idée charmante, du bonheur de surprendre agréablement Armofède par un retour inopiné. Sylvain n'avoit pas quitté son maître durant la bataille, et fut pris avec lui; le lendemain matin Ogier lui cacha qu'il avoit obtenu sa liberté, il lui dit qu'on lui permettoit seulement d'envoyer son page en commission; il le chargea de porter la chaîne de topazes à Armofède, et de lui dire qu'il espéroit que sa captivité ne seroit pas longue. En même tems il défendit à Sylvain d'aller au château, et lui donna un second message, qui devoit employer toute sa journée; le jeune page aussi amoureux qu'é-

tourdi ne se fit aucun scrupule de désobéir à son maître, ou pour mieux dire s'oublia chez Armoslède. Ogier ayant pris toutes ces précautions arriva en effet sans être attendu, mais il ne pouvoit choisir un moment, où sa visite fut plus importune et plus désagréable. Armoslède voulant absolument se débarrasser de lui, s'avisa d'un expédient commun aujourd'hui, mais sublime dans ces tems grossiers; elle feignit d'éprouver une violente attaque de nerfs: son génie devint ce moyen ingénieux, de se délivrer d'un amant importun, en excitant sa sensibilité et même sa reconnoissance; elle tomba dans des convulsions si fortes, et si variées, que la femme de nos jours la mieux exercée dans ce genre, ne pourroit faire une scène plus naturelle et plus effrayante. Le bon Chevalier Danois, qui n'avoit jamais rien vu de semblable fut pénétré de terreur et d'inquiétude, il appella les domestiques; ce mal étant nouveau, la médecine n'avoit pas encore découvert les remèdes salutaires qui le guérissent, et dans ce siècle peu avancé,



l'eau de fleurs d'orange n'étoit qu'un parfum, et l'eau de tilleul étoit inconnue! . . . . . Enfin au bout d'une demie heure, Armoslède fut en état de déclarer à Ogier qu'elle alloit se mettre au lit, que le repos et le sommeil pourroient seuls la calmer. Il vouloit la veiller, mais elle assura que s'il restoit dans la maison, son émotion ne lui permettroit jamais de dormir; elle lui dit là-dessus beaucoup de choses passionnées, et comme elle avoit toujours des *crispations* et des *tressaillemens*, Ogier n'insista plus, et plein d'attendrissement, d'amour et de regrets, il se hâta de retourner au château, en se promettant bien de ne jamais causer de *surprise* et de saisissement à une femme si sensible. Il arriva au château à dix heures du soir; en entrant dans la petite cour sur laquelle donnoit son appartement, il appella son écuyer, qui vint aussitôt avec un flambeau. Isambard qui logeoit à côté d'Ogier passoit dans la cour dans ce moment, et s'approcha d'Ogier, pour lui faire quelques

plaisanteries sur cette course nocturne. Ogier mettoit pied à terre, et son écuyer à la lueur du flambeau jettant les yeux sur le cheval, fit une exclamation de surprise en disant: quoi Seigneur, vous avez troqué votre cheval? A ces mots, Ogier regarde et voit un autre cheval et un harnois absolument différent; il reste immobile d'étonnement, et l'écuyer reprenant la parole: le troc est bon, dit-il, ce cheval est bien plus beau, et la selle infiniment plus riche; elle a les couleurs et le chiffre du Comte de Bavière, et je reconnois ce cheval, pour le lui avoir vu monter plusieurs fois. Ogier le reconnoissoit aussi, et se perdoit dans les réflexions qu'excitoit dans son esprit cette étrange métamorphose. Isambard entrevoyant une partie de la vérité, et voulant approfondir ce mystère, prit Ogier sous le bras, et l'emmena dans sa chambre. Ogier naturellement communicatif répondit sans détour aux questions d'Isambard, et ce dernier ne douta pas qu'Armoslède n'eût trouvé le moyen de lier une intrigue se-

crete avec le Comte de Bavière. Il ne dissimula point cette idée au Chevalier Danois qui défendit vivement Armoslède, en convenant cependant qu'elle manquoit de principes, mais en soutenant qu'elle étoit incapable d'une perfidie. Croyez, mon cher Ogier, répondit Isambard, qu'une femme trompe et trahit sans scrupule, lorsqu'elle s'égare sans remords.

—

## CHAPITRE XII.

## VAINE RÉOLUTION.

*On brave un tems l'amour, mais enfin il se venge.*

DESTOUCHES.

*Sermons d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,*

*Me paroît un peu téméraire. ....*

VOLTAIRE.

**L**a foible impression, que les remontrances d'Isambard avoient pu produire sur l'esprit d'Ogier, fut bientôt effacée par les discours et les mensonges de l'artificieuse Armollède; après le départ d'Ogier elle avoit trouvé dans sa chambre le billet de Gérold; elle éprouva d'abord autant de colère que de confusion; mais ensuite en songeant, que Gérold la prenoit pour Délie, son ame atroce se consola de l'aventure qui déshonoroit une jeune personne si intéressante, et qu'elle haïssoit mortellement.

Cependant Olivier plus agité que jamais, ne put repousser les réflexions, qu'excitoit en lui le souvenir de tout ce qu'il avoit éprouvé, en recevant des mains de la Duchesse le prix de la valeur. Il se flattoit encore de n'adorer en Béatrix que l'image de Célanire, et il s'obstinoit à ne voir dans cette passion nouvelle que la preuve d'une éternelle constance. Mais il ne pouvoit s'abuser sur les sentimens de Béatrix, et certain d'être aimé, il frémit en pensant qu'il étoit le rival d'Isambard. Cette idée accablante ouvrit son ame à de nouveaux remords, et lui fit prendre la résolution d'éviter avec plus de soin que jamais, toutes les occasions d'entretenir Béatrix en particulier, et tout ce qui pourroit le rapprocher d'elle. Mais ce jour même, en traversant une longue galerie, il la rencontra seule; elle sortoit de l'appartement de Theudon, qu'elle alloit voir souvent, depuis qu'une dangereuse blessure le retenoit au lit. (17) Olivier, en appercevant la Duchesse, fit un mouvement pour s'éloigner; elle l'appella, et

doublant le pas pour le rejoindre: je suis charmée de vous rencontrer, dit-elle, car j'ai besoin de votre consentement pour une chose que je désire vivement. Olivier surpris lui demanda quel ordre elle avoit à lui donner; j'ai remarqué, répondit-elle, combien vous aimez le jeune Zemni, et à quel point il vous est attaché; je vous avoue que je l'ai questionné plus d'une fois, il m'a conté son histoire, et de cet instant j'ai pris le plus vif intérêt à celui, qui doit la vie à la valeur et à la générosité d'Olivier.... Je sais que dans cette première victoire remportée sur mes ennemis, il vient de montrer le courage le plus brillant; je voudrois l'armer Chevalier; y consentez-vous? Olivier attendri, soupira et s'inclina; eh bien, reprit la Duchesse, la suspension d'armes finit dans cinq jours, annoncez à Zemni, qu'il recevra après demain l'ordre de la chevalerie. En disant ces mots, Béatrix sans attendre de réponse quitta le Chevalier du Cygne, et poursuivit son chemin. Olivier fut avec empressement chercher Zemni, et l'ins-



truire des bontés de la Princesse. Zemni transporté de joie, en exprimant sa reconnaissance, fit avec ingénuité le plus touchant éloge de la bonté de Béatrix. Il en conta mille traits intéressans; c'étoit la première fois qu'il se livroit avec son maître au plaisir de la louer, car la ressemblance frappante de la Duchesse avec Célanire l'avoit toujours empêché de lui parler d'elle. Olivier l'écoutoit avec tant de complaisance, qu'il s'oublia dans cette conversation jusqu'à l'heure du souper, et pendant tout le reste de la soirée, il fut infiniment plus rêveur et plus distrait qu'à l'ordinaire.

Après le souper, Lancelot emmenant Olivier dans un cabinet voisin du salon, le pria de se charger d'une lettre pour Délie; car Olivier étoit de tous les Chevaliers rassemblés dans le château, celui pour lequel Délie paroissoit avoir le plus d'amitié; moins timide avec lui qu'avec les autres elle se plaçoit souvent à table à côté de lui, et elle l'admettoit souvent en tiers dans les promenades, qu'elle faisoit chaque matin avec Amal-

berge. Olivier de son côté moins farouche pour l'amie de Béatrix trouvoit un charme secret dans son entretien; d'ailleurs la réserve et la profonde mélancolie de cette jeune personne lui inspiroit un vif et tendre intérêt. Lancelot se croyoit aimé de Délie; mais comme elle le fuyoit toujours, et qu'il ne pouvoit parvenir à lui parler en particulier, il conjura Olivier de lui remettre de sa part une lettre, qu'il venoit de lui écrire. Les deux Chevaliers convinrent, qu'Olivier le lendemain matin au lieu d'attendre Délie dans le jardin, iroit dans son appartement une heure avant celle de la promenade; qu'il lui donneroit la lettre de Lancelot et lui parleroit en sa faveur. En effet le lendemain matin à dix heures Olivier se rendit pour la première fois à l'appartement de Délie; car malgré l'espèce de liaison qui s'étoit établie entre elle et lui, comme elle ne recevoit point de visites, il n'avoit pas encore été chez elle. Arrivé à sa porte et n'y voyant point de clef, il alloit frapper, mais la porte qui n'étoit pas fermée s'ouvrit, aussitôt qu'il l'eut

touchée; alors il entra doucement. Ne trouvant personne ni dans l'antichambre ni dans le salon, il crut que Délie était déjà sortie; cependant jettant les yeux sur un cabinet dont la porte étoit ouverte, il y fut, mais à peine eut-il mis le pied dans ce cabinet, qu'il fit un cri perçant, et tombant appuyé sur le lambris, il resta immobile presque entièrement privé de l'usage de ses sens. Le surprenant tableau qui s'offrit à ses regards, devoit en effet lui causer un tel saisissement!..... Le lecteur en jugera dans le prochain chapitre, qui contiendra le détail de cette étrange vision.

## CHAPITRE XIII.

## DANGEREUSE ILLUSION.

*Manca il parlar; di vivo altro non chiedi,  
Ne manca questo ancor, se agli occhi credi.*

TASSE.

Qu'on se représente, s'il est possible, ce que dut éprouver Olivier, lorsqu'au lieu de celle qu'il cherchoit, il crut voir non Délie, non pas même la Duchesse de Clèves, mais Célaniire elle-même; telle qu'il la vit la première fois chez la Princesse Emma, avec le costume de son pays. En entrant dans ce cabinet, Célaniire s'offrit à ses yeux, dans la même attitude, debout, le dos tourné; il reconnut sa taille, sa coiffure; ses longues tresses de cheveux blonds, son habit de la même forme et de la même couleur; enfin il la retrouva si parfaitement, que dans ce premier moment de trouble et

de surprise inexprimable, l'idée de Béatrix ne vint même pas se présenter à son esprit. Au cri qu'il fit, elle se retourna, elle pâlit, et frappée d'un étonnement presque égal au sien, elle s'appuya contre une table, et le regarda fixement sans proférer un seul mot..... Olivier en appercevant son visage, et en remarquant sa paleur et la couleur de ses cheveux, crut toujours voir Célianire. Il la contemploit d'un air égaré, mais enfin la Duchesse prenant la parole: Olivier, dit-elle, le hasard vous fait découvrir un mystère, dont vous étiez l'objet. .... Je savois combien vous regrettiez de n'avoir pas un portrait de celle que vous aimiez; j'ai voulu vous l'offrir, j'ai voulu que la ressemblance qui vous rend ma vue si pénible, put du moins servir une fois, à vous procurer quelque consolation. Depuis quinze jours, n'ayant confié mon dessein qu'à Délie, je viens ici chaque matin me parer de ces cheveux empruntés, et de cet habit. Ma figure m'a servi de modèle; mais embellie par l'art, et par mon pinceau, ce portrait

que je viens de finir ne vous rappellera de Béatrix que sa tendre amitié, et ne pourra retracer à vos yeux que les traits chéris de Célanire. En parlant ainsi, la Duchesse présente au Chevalier du Cygne le portrait. Olivier éperdu tombe à ses pieds en s'écriant: Ah! laissez-moi me prosterner devant sa véritable image. Béatrix ne put lui répondre que par ses larmes; Olivier saisit ses deux mains et les pressant contre son coeur, oui, poursuivit-il, c'est elle, je la revois. .... C'est là son regard ..... son ame est dans ces yeux. .... O toi que j'adore, réponds-moi, dis-moi, que par un prodige nouveau tu viens me dédommager de ce long supplice, que j'ai souffert. .... Quoi! tu veux fuir; vas-tu déjà disparaître? Non, non, je te suivrai dans la nuit du tombeau, la mort qui nous sépareoit doit enfin nous réunir. A ces mots, la Duchesse pénétrée de terreur, s'échappant de ses bras: ô mon cher Olivier, dit-elle, reconnoissez la triste Béatrix, sortez de cet affreux égarement, perdez une funeste et trop chère illu-

sion. .... Eh bien, interrompit le malheureux Olivier, arrachez-moi donc la vie! .... En disant ces paroles il tomba sur un canapé, qui se trouvoit auprès de la table, et cachant son visage dans ses deux mains, il donna un libre cours à ses pleurs. Béatrix pâle et glacée d'effroi resta debout près de lui sans oser parler. .... Ah! Madame, reprit Olivier d'une voix entrecoupée de sanglots, qu'avez-vous fait? .... Ce n'est pas seulement un souvenir que vous m'avez rappelé. .... Vous l'avez tirée de la tombe, vous me l'avez rendue pendant quelques minutes! .... J'ai vu les yeux de Célianire se fixer sur les miens. J'ai senti ses larmes brûlantes tomber sur mon visage! .... C'étoit sa main tremblante que je pressois contre mon sein! .... Vous vous êtes fait un jeu barbare de reproduire dans ce coeur flétri, tous les transports de l'amour. .... O cruelle Béatrix! vous n'avez ranimé mon existence que pour me rendre toute l'horreur de mes premiers regrets! .... Oh ciel, interrompit la Duchesse en versant

un déluge de pleurs, quels reproches déchirans!..... Mais dois-je chercher à me justifier!..... Olivier! seroit-il possible que vous n'eussiez pas déjà lu dans mon coeur..... Cette question fit tressaillir Olivier, il joignit les mains, et se tournant vers la Duchesse avec une attitude suppliante, et l'expression la plus naïve de tendresse et de douleur: ô daignez plaindre un déplorable égarement, lui dit-il, c'est à vos pieds que je devrois en implorer le pardon..... Mais pourrois-je me retrouver à vos genoux, sans retomber dans ce coupable délire!..... Est-ce Olivier, répondit Béatrix, qui me demande de le plaindre! peut-il ignorer l'excès de la dangereuse compassion qu'il a su m'inspirer? et quand ses peines et ses douleurs ont passé dans mon ame; quand je partage tout ce qu'il éprouve, peut-il feindre toujours de méconnoître mes sentimens? A ces mots Olivier hors de lui, leva les yeux sur Béatrix qu'il n'avoit pas osé regarder, depuis qu'il étoit assis; Grand Dieu, s'écria-t-il, est-ce encore une illusion!..... Non, répondit la

Duchesse, ce coeur si long-tems insensible est à vous, dois-je espérer, Olivier, que la tendresse et la main de Béatrix pourront enfin vous consoler. En prononçant ces paroles, elle lui tendoit la main. Olivier frémit, et la Duchesse vit avec effroi son front s'obscurcir, sa phisionomie s'altérer, et peindre le désespoir. Il prit sa main et la serrant fortement dans les siennes, il garda un moment le silence; ensuite regardant la Duchesse avec un air sombre et sinistre: cette main, dit-il, cette main bienfaisante et pure, ne peut s'unir à celle d'un meurtrier. .... Célanire étoit mon épouse, sa vertu égala ses charmes, et je fus son assassin, c'est moi qui lui donnai la mort. .... A ce terrible discours, l'infortunée Duchesse qui s'étoit assise sur le canapé, laissa tomber sa tête sur l'épaule d'Olivier; un nuage épais couvrit ses yeux baignés de larmes, et cessant de voir et d'entendre son malheureux amant, un profond évanouissement suspendit pendant quelques minutes, la douleur dont elle étoit pénétrée. Olivier éprouva un sentiment impossible à dé-

crire, en voyant Béatrix appuyée sur son sein; maintenant, dit-il, qu'elle connoit mon crime, elle ne se trouveroit qu'avec horreur entre mes bras..... Je viens d'anéantir sa tendresse et de perdre son estime!..... Cécilire! Isambard!..... O souvenirs immortels et sacrés soutenez mon courage!..... En proférant ces tristes plaintes, Olivier avoit doucement posé la Duchesse sur un des coussins du canapé; elle reprit promptement sa connoissance, le premier mot qu'elle prononça fut le nom d'Olivier, et son premier regard dut lui faire connoître, que son coeur étoit toujours le même. Infortuné! s'écria-t-elle, les sentimens de Béatrix justifieront votre généreuse confiance..... Ah! ne parlons jamais de ce secret déchirant et terrible,..... Je suis certaine qu'une fatale erreur fut la cause et l'excuse de cet affreux événement, et l'excès de votre malheur rend plus vif encore, s'il est possible, le sentiment qui m'attache à vous. Ce discours si tendre pénétra le coeur d'Olivier de la plus profonde reconnoissance. Se sen-

tant trop vivement touché pour oser répondre, il leva les yeux au ciel avec une expression si pathétique, que nul discours n'auroit pu peindre mieux tout ce qu'il éprouvoit. La Duchesse lui faisant signe de reprendre sa place auprès d'elle, il est tard, dit-elle, et bientôt il faudra nous séparer; avant de vous quitter je veux, Olivier, vous ouvrir mon ame toute entière. On n'a jamais connu mon caractère; la délicatesse, et non l'orgueil, m'a seule jusqu'ici préservée de l'amour. En rejetant les vœux de tant de Princes, je ne dédaignois que les prétentions de l'ambition et de la vanité; je voulois un coeur qui put répondre au mien; j'ai souvent pensé qu'il existoit sans doute, et l'idée que vraisemblablement je ne le rencontrerois jamais, a plus d'une fois troublé ma tranquillité. Peut-être, me disois-je, cet objet capable d'éprouver un attachement tel que je le conçois, cherche-t-il vainement une ame semblable à la sienne, ou peut-être est il engagé dans d'autres liens; peut-être enfin la différence de nos conditions, la distance

des rangs nous empêchera-t-elle toujours, de nous rapprocher et de nous reconnoître. Cette idée acheva de me faire sentir, combien les préjugés de la naissance sont absurdes, le sentiment me confirma dans l'opinion que ma raison m'avoit déjà donnée. Telle étoit ma situation, lorsqu'Ogier le Danois vint ici; il me parla de vous, et de cet instant, mon coeur qui vous cherchoit sut vous deviner et vous attendit. Ce pressant intérêt d'une pitié profonde, l'éclat de votre réputation, la sympathie, la conformité de goûts et d'opinions, tout a semblé se réunir pour m'attacher à vous. J'ai pensé que vous pourriez aimer celle qui vous rappelloit un objet si cher!..... Mais en connoissant votre sort, je sens trop que l'amour ne vous est plus permis, et que je dois renoncer à l'espoir de vous consoler. Je saurai triompher d'une passion que vous ne pouvez partager; du moins elle me préserve à jamais du malheur d'éprouver un sentiment semblable. Cependant j'ai besoin d'un ami, d'un défenseur!..... Olivier..... refuserez-

vous à ces titres de vous fixer près de moi? ..... Ah! répondit Olivier, pourrois-je former le dessein de m'éloigner de vous, tant que mes services et mon bras pourront vous être utiles! Ils me le seront toujours, reprit Béatrix. Considérez ma situation et ma jeunesse; je suppose qu'une paix glorieuse mette fin à cette injuste guerre, je me retrouverai seule, entourée de voisins ambitieux, et plus irrités que jamais; ils voudront se venger de mon triomphe et de mes refus; la guerre se rallumera bientôt, et j'en serai la victime. Mais avec l'appui du seul Olivier, je n'aurois rien à craindre, et je ne puis me l'assurer qu'en le faisant régner sur les lieux qui me sont soumis. Si je pouvois le rendre mon souverain ou l'adopter pour mon frère, je ne persisterois pas à lui offrir ma main; mais songez Olivier, que pour les intérêts réunis de ma réputation, de ma gloire et de ma sûreté, je n'ai que ce seul moyen de vivre à jamais avec vous comme votre soeur. Ce n'est qu'aux

pieds des autels, que je puis vous déclarer le protecteur de cet état et le mien. .... A ces mots, Olivier se jetant aux genoux de Béatrix: âme généreuse et sublime! s'écria-t-il, oh, que proposez-vous à ce cœur éperdu! .... Non, l'infortuné, le coupable Olivier ne peut-être honoré du titre auguste de votre époux! .... Ah! si vous vouliez en effet devenir ma soeur! .... Le plus vertueux, le plus aimable des hommes, Isambard ose vous adorer en secret, il est mon frère. .... Il suffit, interrompît la Duchesse en se levant, oubliez ce triste entretien, soyez sûr que je ne vous en rappellerai point le souvenir; mais j'exige aussi que vous ne me prononciez jamais le nom d'Isambard. En achevant ces mots, la Duchesse sans regarder Olivier tourna ses pas de l'autre côté du cabinet, et s'approchant d'une petite porte vitrée, elle l'ouvrit et disparut. Olivier resta consterné et dans un accablement inexprimable; il considéroit d'un air stupide la place que

Béatrix venoit de quitter, et il ne pouvoit s'arracher de ce fatal cabinet. Enfin rassemblant toute sa force il fit quelques pas pour s'en aller, et s'arrêta tout à coup, en se ressouvenant du portrait qui étoit resté sur une table; il le prit avec un violent battement de coeur et sortit ensuite précipitamment.

---

CHAPI-



---

 CHAPITRE XIV.
 

---



---

 LE SONGE.
 

---

*Think me not lost: for tho' I heav'n implore!  
Thy guardian angel, tho' a wife no more.*

SAVAGE.

*Mira come son bella e come lieta  
Fedel mio caro, e in me il tuo duolo acqueta.*

TASSE.

Olivier hors d'état de paroître devant du monde passa la journée entière dans sa chambre. Isambard et le jeune Roger chargés d'une commission de Béatrix se trouvoient absens; ils étoient allés de la part de la Duchesse au devant de la célèbre veuve de Balahac, la belle Axiane Comtesse de Carcassone, que l'on attendoit le lendemain. Cette Princesse après la mort de Balahac avoit pris le commandement de son armée, gagné plusieurs batailles, et fait une paix glorieuse avec

les généraux de Charlemagne. (18) Ayant appris la situation de la Duchesse de Clèves, elle voulut malgré la distance qui séparoit leurs états, voler à son secours, et elle venoit se ranger au nombre de ses défenseurs.

L'absence d'Isambard laissoit au malheureux Olivier la liberté de se livrer sans contrainte à sa douleur et à ses tristes réflexions. Mille sentimens violens et contraires s'élevèrent à la fois dans son ame, lorsque seul et renfermé dans sa chambre il osa enfin contempler ce tableau, précieux ouvrage de Béatrix. C'étoit en effet le portrait le plus frappant de Célianire; la Duchesse en peignant sa figure ne s'étoit attachée qu'à en saisir l'expression. Les questions qu'elle avoit fait tant de fois sur son infortunée rivale l'avoient mise en état de faire tous les changemens, qui pouvoient rendre la ressemblance parfaite. Olivier en contemplant ce portrait se retraçoit également Célianire et Béatrix; ce ravissant visage lui rappelloit en même tems et la figure et les senti-

mens de l'une et de l'autre. S'il pensoit aux vertus de Célaniire, il ne pouvoit les comparer qu'à celles de Béatrix; s'il songeoit à l'amour de la première et aux sacrifices touchans qu'il avoit obtenus d'elle, ce souvenir le ramenoit naturellement à Béatrix. Il voyoit, il entendoit cette Princesse charmante lui faisant l'aveu de la passion la plus pure et la plus tendre, et malgré les préjugés de l'orgueil et de la naissance, lui offrant avec autant de délicatesse que de générosité, cette main brigüée par tant de Princes, et qu'elle venoit de refuser à l'un des plus grands Rois de l'Europe! Enfin il ne pouvoit regarder ce portrait, sans penser qu'il étoit l'ouvrage de l'ingénieuse tendresse de la Duchesse; aussi depuis cet instant surtout, Célaniire et Béatrix se confondirent tellement dans son imagination, qu'il ne lui fut plus possible de les en séparer, et qu'elles n'y formèrent plus qu'une seule idée. Malgré les combats violens qui déchiroient son coeur, malgré la douleur qu'il éprouvoit, en songeant à la sévérité du dernier

adieu de Béatrix, Olivier trouvoit une puissante consolation dans la pensée qu'il avoit rempli son devoir, et que dans ce dangereux entretien, il n'avoit trahi ni l'amitié ni la fidélité, qu'il devoit à la mémoire de sa malheureuse épouse. Sur le soir il admit Zemni dans sa chambre, et ce fut pour parler de la Duchesse; il apprit par lui, qu'elle s'étoit plainte d'un violent mal de tête, et qu'elle étoit en effet extrêmement abbatue et changée. Ce détail attrista tellement Olivier, qu'il renvoya Zemni dans la crainte de ne pouvoir dissimuler son trouble et son attendrissement. Lorsqu'il fut seul, ses larmes recommencèrent à couler, jusqu'à l'heure où il avoit coutume de se coucher. Il s'étonna, en se mettant au lit et devant passer la nuit sans Isambard, de ne pas se trouver saisi de cette terreur affreuse, qui s'emparoit toujours de lui à l'approche du supplice auquel il étoit condamné. Il gémissoit plus que jamais sur sa destinée, mais le sacrifice qu'il venoit de faire calmoit les reproches secrets de sa conscience agitée, et il éprou-

voit qu'un pressant remords produit seul une terreur insupportable. A peine fut-il couché, qu'il lui sembla qu'une main invisible et bienfaisante versoit un baume salutaire sur les profondes blessures de son coeur; le calme de ses sens produisit en lui de nouveaux sentimens; son ame pour quelques instans dégagée des passions humaines s'éleva sans effort jusqu'à l'être suprême; la religion vint offrir à son esprit de touchantes consolations et de sublimes espérances; insensiblement ses idées devenant plus vagues, il tomba dans une douce rêverie, bientôt ses yeux appesantis se fermèrent, et il s'endormit profondément. Pour la première fois depuis son malheur, des songes heureux occupèrent son imagination. Il crut être transporté dans un jardin délicieux au moment où l'aurore répandoit ses premiers rayons. Il se trouvoit au pied d'un sorbier aux branches duquel étoient suspendues la tresse de cheveux, la chaîne d'or de Célénire, et le collier de perles qu'il avoit reçu de Béatrix; il contemploit avec attendrissement

ces offrandes de l'amour, lorsque les sons ravissans d'une musique céleste frappèrent ses oreilles, et fixèrent son attention. Il leva les yeux vers le ciel, il aperçut un nuage brillant qui paroissoit s'approcher de lui, en imprimant une longue trace de lumière sur l'espace des cieux qu'il parcouroit; ce nuage planant au-dessus du sorbier, s'arrêta, s'entr'ouvrit, et laissa voir une figure divine, qui représenta dans le moment même à la pensée d'Olivier, l'image adorée de Célanire et de Béatrix. Une voix mélodieuse fit entendre ces paroles: *La justice éternelle est satisfaite, ton repentir et ta fidélité ont expié nos égaremens.* A peine ces mots consolateurs étoient-ils prononcés, qu'Olivier vit près de lui, Isambard et Béatrix vêtus de longs habits de deuil, et se prosternant au pied du sorbier. Olivier reporta ses regards sur le nuage; il aperçut Célanire qui lui tendoit les bras, il voulut s'élançer vers elle, dans cet instant il se réveilla. Quelle fut sa surprise et sa joie, en ne voyant autour de lui aucuns vestiges de

l'horrible apparition, et en découvrant les premiers rayons du jour naissant ! Elle ne souffre plus ! s'écria-t-il avec transport ; en disant ces paroles , il se précipita hors de son lit, et se prosterna sur le plancher.

---

 CHAPITRE XV.
 

---

 UNE HÉROÏNE.
 

---

..... voi che oscurar voressi  
 Con maligne ragioni  
 La gloria femminil, ditemi voi,  
 Se han virtù piu sublime i nostri eroi.

MÉTASTASE.

Ce jour même si mémorable pour Olivier, le jeune Zemni fut armé Chevalier. (a) Ce fut à midi que la cérémonie commença; on se rendit dans la chapelle du château. Lorsque tout le monde fut rassemblé, et que la Duchesse eut pris sa place sous un dais magnifique posé à côté de l'autel, Olivier parut te-

---

(a) Il falloit avoir au moins vingt et un ans accomplis pour être reçu Chevalier; mais les Souverains et les Princes s'étoient réservé le droit de donner des dispenses d'âge, et ils usoiient souvent de cette prérogative.

nant par la main Zemni vêtu de blanc. Le parrain et le novice également émus et troublés, mais par des motifs différens, s'approchèrent de l'autel et se mirent à genoux; la vive émotion d'Olivier s'accrut encore en se trouvant à côté de Béatrix au pied de cet autel! ..... Il pensa que s'il eut accepté sa main il la recevrait dans cette attitude, dans ce même lieu, à cette même place! — ..... Zemni après avoir prononcé son serment se releva, les Dames de la Duchesse s'avancèrent; l'aimable fille de Théobald, la jeune Sylvia, s'approchant de Zemni d'un air doux et timide, lui attacha les éperons dorés; tous les deux rougirent, et Sylvia sans oser lever les yeux se pressa de s'éloigner, et d'aller se placer derrière la Duchesse. Les autres Dames donnèrent successivement à Zemni le haubert, (a) la cuirasse, les brassards, et les gantelets. Alors Olivier conduisit le novice sous le dais de la Princesse; Zemni mit un genou en

---

(a) Ou cotte de maille.

terre; la Princesse prit des mains de ses écuyers une superbe épée: *Au nom de Dieu*, dit-elle, *je vous fais Chevalier, soyez preux, hardi, et loyal.* (a) En prononçant cette formule sacrée, elle lui ceignit l'épée; dans ce moment les Chevaliers vinrent former un cercle autour de Zemni, et lui présentèrent le reste de son armure, son casque, son bouclier et sa lance. Le nouveau Chevalier reçut l'accolade de tous les guerriers dont il devenoit l'égal, ensuite on sortit de l'église. On conduisit Zemni dans une vaste cour remplie de peuple et de soldats. Cette multitude attendoit avec impatience le nouveau Chevalier, qui monta à cheval, et qui, suivant l'usage, au bruit des acclamations, et suivi du peuple et d'une troupe de musiciens, sortit de l'enceinte où s'étoit faite sa réception, et fut se montrer dans toutes les places publiques. (b)

---

(a) C'étoit la formule ordinaire.

(b) Tout le détail de cette cérémonie est fidèlement tiré des mémoires de chevalerie de Mr. de Ste. Palaye, tome 1.

Barmécide envoyé du camp, pour proposer un échange de prisonniers, s'étoit trouvé présent à la cérémonie; la Duchesse l'invita à passer le reste de la journée au château, afin d'y voir la fameuse Comtesse de Carcassone, qu'on attendoit le soir. Barmécide apprit à Olivier, qu'un nouveau Chevalier étoit arrivé la veille au camp des Princes, qu'il s'étoit présenté avec l'habit et le manteau d'un Chevalier errant, (a) et qu'on avoit accepté ses services; mais jugez de ma surprise, et de mon indignation, ajouta Barmécide, lorsqu'en venant ici ce matin, et voyant de loin ce Chevalier, j'ai reconnu dans l'instant le féroce Rotbold, et le lâche Tryphon son écuyer! Mais ces deux monstres ne resteront pas

---

(a) Les Chevaliers errans portoient des habits verts, parceque, (dit Mr. de Ste Palaye) le verd est le symbole de l'espérance. Ces Chevaliers voyageoient pour se former et chercher des aventures; il y eut beaucoup de Chevaliers de cette espèce, dans les premiers tems de la chevalerie.

long-tems parmi nous, j'instruirai Gérold de leur histoire..... Non, reprit Olivier, il vaut mieux les vaincre, que les faire chasser; laissez-les dans l'armée, le ciel sans doute ne les conduit ici; qu'à fin de leur y faire trouver la juste punition de tant de crimes. Comme Olivier prononçoit ces paroles, Théobald s'approcha de lui, pour lui dire que Béatrix l'envoyoit au devant de la Comtesse, parcequ'un courrier venoit d'apporter la nouvelle, que cette Princesse arriveroit sous deux heures. Le vieillard invita le Chevalier du Cygne à l'accompagner. Olivier y consentit, il descendit dans la cour, se fit amener le beau coursier orné de la superbe housse, qu'il avoit reçu de Béatrix; il monta à cheval et partit avec Théobald, suivi seulement de deux écuyers. Il causoit de choses indifférentes avec le vieillard, lorsqu'il s'aperçut que ce dernier l'écoutoit avec distraction, et qu'il avoit les yeux fixés sur la housse de son cheval; vous admirez, lui dit-il, la magnificence de ce harnois,

c'est un don de la Princesse ..... De grace, interrompit Théobald avec émotion, levez la frange qui cache à moitié ces perles..... Olivier obéit en disant: vous reconnoissez sans doute ces perles si précieuses, que Béatrix a portées? Est-il possible, s'écria le vieillard, c'est le collier de Béatrix! ô trop heureux Olivier!..... Il s'arrêta, et ses yeux se remplirent de larmes. Olivier troublé autant que surpris, et brûlant de pénétrer le mystère, qu'annonçoit l'étonnement et l'attendrissement du vieillard, le questionna d'autant plus vivement, que les écuyers allant au pas derrière eux, étoient trop éloignés pour pouvoir les entendre. Théobald fut quelques minutes sans répondre; enfin poussant un profond soupir: Ah! Seigneur, dit-il, je suis loin de désapprouver le choix de Béatrix. Connoissant cette Princesse depuis son enfance, j'avois même soupçonné ses sentimens; mais j'ai eu la gloire de former ce coeur si noble, et si sensible, et de développer ces vertus et cette raison supérieure, qui la distinguent de

toutes les personnes de son rang. (a) Sa confiance m'étoit due; c'étoit le seul prix qui put récompenser mes soins. Comment ne m'affligerois-je pas, en découvrant qu'elle m'a caché le plus important secret de sa vie? O ciel, dit Olivier, qu'osez-vous penser, et comment ce collier de perles peut-il produire une telle erreur? Eh quoi, Seigneur, répondit Théobald, la Duchesse en vous le donnant auroit-elle oublié de vous en conter l'histoire, ou plutôt pensez-vous que je l'ignore? ou que ce trait si frappant soit sorti de ma mémoire? Non, Seigneur, je sais que le Prince père de la Duchesse, reçut dans sa jeunesse ce

---

(a) Le lecteur doit se rappeler, qu'il est question d'une Princesse du neuvième siècle. On sait, que de nos jours les Princes et Princesses sont sans préjugés, savent voir par leurs propres yeux, ne se laissent gouverner que par la raison, connoissent et remplissent les devoirs imposés par la justice, la reconnaissance et l'amitié; mais dans le tems reculé, dont j'esquisse l'histoire, ils n'étoient pas si avancés, une Princesse éclairée, sensible et d'un grand caractère, étoit alors une espèce de phénomène.

collier des mains d'une épouse qu'il adoroit; cette Princesse le lui donna avant son mariage, comme un gage de son amour, et lui fit promettre de le conserver jusqu'au tombeau. Le Duc en mourant le remit à sa fille, en exigeant le serment le plus solennel de le porter jusqu'à la mort, ou de ne le donner qu'à celui qu'elle choisiroit pour époux. Béatrix à genoux et baignée de larmes, jura par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'exécuter fidèlement cette dernière volonté d'un père expirant; je fus seul témoin de cette scène touchante, dont il est impossible de perdre le souvenir. On peut imaginer aisément l'impression, que dut produire cette explication dans l'ame d'Olivier. Il sentit vainement que la Duchesse n'avoit pour lui que les sentimens, qu'elle croyoit devoir à ses défenseurs; le vieillard d'après les sermens d'Olivier crut seulement, que le mariage différé par des raisons politiques n'étoit pas fait encore; mais il resta convaincu que Béatrix avoit déjà donné sa foi, et que rien ne pourroit empêcher, qu'Olivier

ne devint son époux. Au milieu de cet entretien, Olivier aperçut de loin une troupe nombreuse et brillante qui s'avançoit à leur rencontre; bientôt distinguant Isambard et Roger, il connut que c'étoit la Comtesse de Carcassone et son escorte; c'étoit elle en effet; mais en s'approchant, Olivier voyant à la tête de cette troupe deux femmes d'une égale beauté, hésita un moment à reconnoître la belle Axiane; cependant remarquant que l'une des deux étoit vêtue en amazone, il pensa que cet habit guerrier devoit désigner la Comtesse, et il ne se trompa point dans sa conjecture. Après les premiers complimens, Olivier engagea Isambard à rester un instant en arrière, afin de lui parler en particulier. Lorsqu'ils furent à deux cents pas de la troupe, Olivier prenant la main de son ami, en le regardant avec des yeux remplis de pleurs: ô mon frère, lui dit-il, ô toi fidèle compagnon de ces nuits terribles, dont ton amitié généreuse m'adoucissoit l'horreur, apprends qu'enfin, je suis délivré de cette affreuse apparition..... A ces

mots, les douces larmes de la joie inondèrent le visage d'Isambard. Il serroit la main d'Olivier, et ne pouvoit lui répondre. Au bout de quelques minutes reprenant la parole, il lui fit mille questions sur cet heureux événement, et les deux Chevaliers se promirent de passer encore la nuit suivante ensemble; car Isambard vouloit jouir du bonheur, de voir son ami délivré de ses terreurs, s'endormir paisiblement. Ils rejoignirent la Comtesse, qui pendant tout le reste du chemin parut ne s'occuper que des Chevaliers du Cygne. Cette célèbre amazone, qui avoit montré dans les combats toute l'habileté et toute la valeur d'un grand général, réunissoit les vertus et les qualités qui font la gloire des deux sexes. La pureté de ses moeurs, la douceur de son caractère, la simplicité et la modestie de son maintien, donnoient un véritable prix à ses actions éclatantes. La Dame qui l'accompagnoit vêtue de noir et les yeux baissés, gardoit le silence, mais elle étoit remarquable par sa beauté majestueuse et tou-

chante, et par la profonde tristesse qui sembloit l'absorber. L'on n'arriva au château qu'à la nuit. Axiane descendit de cheval au premier pont-levis, elle prit d'une main sa compagne, et donna l'autre bras à Isambard; elle traversa deux cours, et trouva Béatrix dans la troisième. Ces deux Princesses dignes de s'apprécier mutuellement, s'embrassèrent avec un sentiment sincère d'estime et d'admiration. Axiane présenta sa compagne à la Duchesse, sans la nommer, mais comme une personne du rang le plus élevé; ensuite on se hâta de gagner le palais. Quand les Princesses furent dans le salon, les Dames de la cour de Béatrix et les Chevaliers qui les suivoient, y entrèrent. Barmécide parut le dernier dans le salon, il s'avança vers les Princesses; dans ce moment la belle étrangère compagne d'Axiane leva les yeux sur lui; aussitôt elle tressaille; c'est lui! c'est Barmécide! s'écria-t-elle avec transport. En prononçant ces paroles, elle s'élança dans ses bras. L'excès de la surprise rendit tous les spectateurs immobiles; le

nom fameux de Barmécide étoit connu de tout le monde ; mais chacun ayant déploré la fin tragique de cette illustre victime du despotisme, on ne pouvoit se persuader que Giaffar fut ce grand homme. Les seuls Chevaliers du Cygne pénétrèrent le mystère de cette scène touchante, et reconnurent l'intéressante Abassa.

---

 CHAPITRE XVI.
 

---

 SUITE DE L'HISTOIRE D'ABASSA.
 

---

*L'amour pour le trouver me fournira des ailes.  
 Où fait-il sa retraite, en quels lieux dois-je aller ?  
 Fut-il au bout du monde, on m'y verra voler.*

L'ILLUSION de PIERRE CORNEILLE.

*La mer, les vents, l'exil ont-ils pu m'étonner ?*  
 ARIANE de THOMAS CORNEILLE.

**B**armécide enivré de joie, oublioit et l'univers entier, et tous ses malheurs, en serrant son épouse dans ses bras. Le témoignage d'Axiane, et des Chevaliers du Cygne ne laissant plus de doutes sur son existence, chacun prit la plus vive part à cet événement; on se rassembla autour de ce héros, on le regardoit avec autant de curiosité, que si on ne l'eût jamais vu. Peu d'hommes savent discerner et reconnoître le mérite supérieur, qui ne leur est pas indiqué; mais tous

par un premier mouvement involontaire et naturel, lui rendent un éclatant hommage, lorsque la renommée le consacre. Les trois Princesses, Barmécide, et le Chevalier du Cygne, passèrent dans le cabinet de Béatrix, et là, l'heureux Barmécide reçut les tendres félicitations de ses amis; après un quart d'heure d'entretien, on laissa les deux époux tête à tête, et lorsque le souper fut fini, ces mêmes personnes se rassemblèrent dans l'appartement de la Duchesse, pour écouter la suite de l'histoire d'Abassa, qu'elle conta en ces termes: Tandis que mon époux fugitif, guidé par le fidèle Nasuf, abandonnoit Bagdat, souillé du sang de ses malheureux frères, je gémissois au fond d'une prison! . . . . . Le troisième jour, une de mes esclaves obtint la permission de venir me voir; cette jeune personne avoit pour moi la plus vive affection; et elle éprouva un si grand saisissement, en me voyant pâle, échevelée, défigurée et chargée de chaînes, qu'elle s'évanouit dans mes bras; on l'emporta, et j'eus la douleur nouvelle d'appren-

dre deux jours après, que cette infortunée, victime d'un si tendre attachement, n'existoit plus! ..... Nasuf revint de la Mecque; le Calife le chargea de quelques ordres pour moi, et je revis enfin le libérateur de Barmécide! Après avoir répondu à toutes mes questions sur mon époux, il m'apprit que la perfide esclave qui nous avoit trahis, venoit d'être condamnée à la mort par le Calife, et qu'elle seroit exécutée publiquement le lendemain. Je demandai pourquoi; le ciel, répondit Nasuf, punit avec équité par sa mort son abominable trahison; mais le Calife la juge injustement, puisqu'il la condamne pour avoir volé vos pierreries, qu'on a vainement cherchées dans votre palais, et que j'ai sauvées et emportées chez moi, comme vous savez, le jour où je fus chargé de vous conduire en prison. Eh quoi, Nasuf, m'écriai-je, devons-nous souffrir que cette femme perde la vie pour un crime, qu'elle n'a pas fait, et pour une action dont nous sommes les auteurs? Songez, répondit Nasuf, que nous ne

pourrions révéler la vérité, sans me perdre, et songez que cette femme est un monstre; que sa trahison a fait proscrire votre époux, et verser le sang des Barmécides; qu'elle a causé votre captivité, et tous les maux que nous déplorons. N'importe, repris-je, il m'est affreux de penser, que cette femme périra, parceque j'aurai caché la vérité qui la justifie. Frappée de cette idée, je cherchai les moyens de sauver cette esclave, sans compromettre Nasuf, et j'en trouvai un certain, que je fis approuver à Nasuf. En conséquence de ce dessein, il se chargea de dire au Calife, que j'avois une chose de la plus grande importance à lui révéler, et que je lui demandois un moment d'audience. Après avoir hésité pendant quelques heures, le Calife y consentit. A l'entrée de la nuit, on vint me chercher dans ma prison, et l'on me conduisit par des rues détournées dans le palais. Une chaîne pesante attachant et joignant ensemble mes deux mains, m'en ôtoit l'usage. Fatiguée par ce poids, et affoiblie par la douleur, je pouvois à

peine marcher; deux esclaves me soutenoient; l'un d'eux tenoit une cassette, que je l'avois chargé de porter. On me fit entrer dans le cabinet du Calife, et j'ordonnai à l'esclave de poser la cassette sur une table, auprès de laquelle je m'arrêtai. Les esclaves sortirent, et je me trouvai seule avec mon cruel oppresseur. Il étoit assis vis-à-vis de moi, de l'autre côté de la table. Il m'ordonna d'un ton impérieux, d'ôter mon voile. Pour toute réponse, j'agitai les chaînes qui m'empêchoient de me servir de mes mains. Ce bruit fit quelque impression sur lui; il parut se troubler, et garda le silence un moment. Mais remarquant que je vacillois, et que j'avois peine à me tenir debout, il se leva, mit un fauteuil derrière moi, tira mon voile, et fut se remettre à sa place. Je m'assis, il me considéra fixement, et je le vis pâlir. Est-ce Abassa, dit-il, est-ce la soeur d'Aaron Raschid, qui s'offre à mes regards, dans cet abaissement. Oui, c'est elle, repris-je; son ame indépendante et libre n'a point changé, la tyrannie ne peut l'asservir.

servir. La malheureuse Abassa vit toujours, mais elle n'a plus de frère, ni de souverain légitime; le magnanime, le grand Aaron n'existe plus! A ces mots, il ne put s'empêcher de tressaillir; cependant voulant me dérober son émotion, il s'arma d'un front sévère, et en élevant la voix: en effet, dit-il, je ne suis plus que ton juge. Il est vrai, répondis-je, mais dieu sera le vôtre. .... Terminons cet entretien, interrompit-il, quel espoir vous amène, qu'avez-vous à me révéler? — J'ai tout perdu sans retour, je n'ai plus d'espoir; mais la fortune m'offre encore l'occasion, de faire une action généreuse. Je viens remplir ce devoir. La femme perfide qui m'a trahi, n'a point volé mes pierreries; l'esclave fidèle, qui vint me voir dans ma prison, les avoit dérobées pour me les rendre; je trouvai le moyen de les cacher dans mon cachot, je les rapporte, elles sont dans cette cassette. Comme j'achevois ces paroles, le Calife surpris autant qu'agité, ouvrit la cassette, vit tous les diamans, et parut tomber dans une morne rêverie.

Il se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, et se rapprochant de moi, il détacha les chaînes qui me lioient les bras; il mit à cette action une extrême précipitation, il sembloit qu'il craignit de s'attendrir, et de se trouver si près de moi. Il évitoit de me regarder, ses mains étoient tremblantes, il paroissoit oppressé, et son excessive pâleur déceloit assez le désordre affreux de son ame. Aussitôt qu'il m'eut dégagée de mes chaînes, il fut se jeter dans son fauteuil. Ces pierreries sont à vous, me dit-il, reprenez-les; dès cette nuit, je vous ferai conduire dans une province éloignée, à deux cents lieues de Bagdat; je vous ordonne d'y rester, et de ne jamais songer à la quitter; du reste vous y serez libre, et mes bienfaits vous y suivront. Allez attendre dans la salle prochaine, que j'aie donné mes derniers ordres pour votre départ. A ces mots, je me disposai à sortir. Arrêtez, me dit-il, d'une voix étouffée, dont l'altération me frappa; arrêtez, asseyez-vous encore un moment. J'obéis; il me regardoit en silence, car

je n'avois pas encore eu le tems de reprendre mon voile. Son air sombre, et l'espèce d'égarément qui se peignit sur son visage, me causèrent une sorte de terreur, dont il me fut impossible de me défendre. Je vis à son agitation qu'il méditoit quelque chose d'extraordinaire, et ne pouvant soutenir son regard fixe et sinistre, je baissai les yeux. Au bout de quelques minutes, saisissant brusquement la table qui nous séparoit, il l'éloigna de nous, et rapprochant son fauteuil du mien, il se trouva vis-à-vis de moi, et si près que sa robe touchoit la mienne; je frissonnai, mais je restai immobile. Enfin prenant la parole, d'un ton qui me glaça: tu me hais, me dit-il, oui, tu dois me haïr!..... Je fus pour toi, sans doute un tyran, un barbare persécuteur..... Détestes-moi, sois implacable, mais songes qu'Aaron, quelque soit son crime et ton malheur, ne peut inspirer le mépris. La générosité subsiste encore au fond de cette ame égarée..... J'eus les fureurs des tyrans, je n'ai point leurs viles terreurs..... En disant ces

paroles, il tira son poignard de sa ceinture, et me le présentant, je me suis vengé, dit-il; à ton tour venges-toi..... Tiens, prends ce poignard, planges-le dans le sein déchiré du meurtrier des Barmécides..... Vois-tu leurs ombres menaçantes s'élever autour de nous?..... Vois-tu ton époux pâle et sanglant réclamer ton amour et la vengeance? Il te demande la mort de son assassin, frappe, délivre-moi d'une existence que j'abhorre..... A ces mots, je pris le poignard, je le jetai loin de moi, sans répondre un seul mot. Je sentis quelques larmes mouiller mes paupières, et voulant les dérober au cruel auteur de mes maux, je me couvris de mon voile. Il se leva, resta debout un instant près de moi, en gardant un morne silence; ensuite poussant un profond soupir: adieu, me dit-il, adieu pour jamais. Aussitôt il s'éloigna précipitamment, sortit du cabinet, et m'y laissa seule. J'y restai plus d'une heure; et je ne puis donner qu'une imparfaite idée de tout ce que j'éprouvai durant cet espace de tems. C'étoit dans

ce lieu même, que j'avois vu Barmécide pour la première fois; c'étoit-là, que derrière le fauteuil du Calife j'avois reçu sa première lettre; c'étoit-là qu'entre un frère chéri et un époux adoré, j'avois passé les soirées de chaque jour depuis dix ans!..... Je reconnoissois le siège où s'asséyoit Barmécide; j'étois moi-même à la place que j'occupois à ses côtés, mais je m'y retrouvois proscrire, séparée de lui, peut-être pour toujours, et j'y pleurois à la fois la perte de mon frère, de mon époux et le malheur de ma patrie. On vint enfin me chercher. Je sortis de ce cabinet, en versant un torrent de larmes, et avec un déchirement de coeur inexprimable. On me fit partir la nuit même; je ne connoissois pas mes conducteurs, et je ne pus voir Nasuf. Je me flattai, qu'il seroit instruit par le Calife du lieu de mon exil; mais Aaron ne lui en parla point, et ne lui prononça jamais mon nom, de sorte que Nasuf ignore totalement mon sort pendant plus d'un an; car le Calife avoit pris la précaution, de me faire changer de nom,

et de prescrire le secret à mes conducteurs. Je fus traitée avec égard dans la province où l'on me conduisit, mais j'y étois soigneusement surveillée; mes esclaves étoient vendus au Calife, je n'osois me fier à personne, et je ne pouvois donner de mes nouvelles à Nasuf. Cependant à force de soins, il découvrit que j'existois au fond d'une province, dont il apprit bientôt le nom. Alors il en fit répandre le bruit, en y ajoutant la fausse nouvelle, que j'y élevois en secret mon fils. Le Calife ne doutoit pas de la mort de cet enfant, et d'ailleurs il me savoit renfermée dans un sérail, et sous la garde sévère d'esclaves dévoués à ses volontés; mais comme Nasuf l'avoit prévu, il pensa que ces bruits pourroient par la suite exciter des troubles et favoriser de dangereuses impostures; il fit publier que mon fils étoit mort à la Mecque. Le peuple paroissant incrédule, il en parla à Nasuf qui fortifia ses craintes, et lui conseilla de me faire revenir près de Bagdat, en ajoutant qu'en m'y voyant ramenée, ceux qui croyoient mon fils vi-

vant, penseroient qu'il venoit d'être découvert, et immolé par ordre du Calife, et qu'à l'avenir en vivant sous ses yeux, je ne donnerois plus lieu à de telles fables. Aaron suivit cet avis, et chargea Nasuf de m'aller chercher. Ce généreux ami, qui depuis long-tems se préparoit à la fuite, avoit fait passer en Europe une grande partie des trésors, qu'il tenoit de la confiscation des biens de Barmécide, et de la prodigue libéralité du Calife. Il rassembla tout l'argent qu'il put emporter, et muni des ordres d'Aaron, il vint me trouver. Je pensai mourir de saisissement et de joie, en le revoyant. Il montra ses ordres, laissa tous mes esclaves sans exception; je pris les pierres que le Calife m'avoit rendues, et je partis seule avec Nasuf, au milieu de la nuit, sous la sainte garde de la fidèle amitié. Nasuf m'apprit, que la perfide esclave, dont j'avois cru sauver les jours, n'avoit pas échappé au châtement que la providence lui réservait; on trouva sur elle quelques bijoux volés à Nouraha, et le Calife prit ce prétexte pour l'envoyer

au suplice. Comme à cette occasion, j'admire les décrets de la justice éternelle, Nasuf qui depuis six ans, touché des vertus et des discours de Barmécide, avoit secrètement embrassé le christianisme, voulut m'inspirer ses sentimens, et me donner sa croyance; mais les préjugés de l'éducation et l'habitude m'attachoient encore fortement à ma religion, et je lui déclarai que je voulois la conserver jusqu'au tombeau.

Notre voyage fut long, mais heureux; arrivés en Europe, je bénis le ciel de me trouver enfin dans la partie du monde, où j'espérois me réunir à Barmécide. Un jour en poursuivant notre route, nous traversâmes une ville à l'extrémité de laquelle nous trouvâmes un grand concours de peuple, qui nous força de nous arrêter. Bientôt nous entendîmes des chants religieux; la multitude se partageant, et se plaçant des deux côtés des maisons, ouvrit un large passage au milieu de la rue, dans lequel nous vîmes défilér une longue suite de prêtres superbement vêtus, portant un magnifique dais et de

brillantes bannières. De jeunes enfans couronnés de fleurs, tenoient des corbeilles légères remplies de roses, dont ils jonchoient la terre; surprise d'un spectacle si nouveau pour moi, je cédaï volontiers au désir que me témoigna Nasuf de suivre ce cortège, qui s'arrêta devant un immense bâtiment d'une élévation prodigieuse, et d'une antique architecture. Ah! me dit Nasuf avec émotion, je me trouve enfin à la porte d'un temple du vrai dieu; ô souffrez, que je puisse y remercier l'éternel du salut de Barmécide, et d'Abassa! à ces mots, il marcha vers le temple et je le suivis. J'éprouvai un sentiment de respect, en entrant dans ce lieu sacré; je n'avois vu dans nos contrées que des mosquées modernes, dont la nouveauté semble déceler celle de notre culte; mais ici tout attestoit la vénérable ancienneté de la religion chrétienne; je m'avançai avec une sorte de saisissement sous ces voûtes majestueuses, dont l'oeil pouvoit à peine mesurer la hauteur; en parcourant un espace vaste et sombre, on appercevoit dans l'éloigne-

ment un autel brillant de lumière, et paré de guirlandes et de festons de fleurs; arrivés près des marches de l'autel, je vis Nasuf se mettre à genoux, et par un mouvement involontaire, j'imitai cette action. Les chants cessèrent, un profond silence régnoit dans l'église; mais au bout de quelques minutes, une musique céleste frappa tout à coup mes oreilles, et pénétra jusqu'au fond de mon ame, car je reconnus dans l'instant les sons éclatans et mélodieux de l'ingénieux instrument, inventé par mon époux! ..... Un souvenir si touchant et si cher produisit une inconcevable révolution dans mes idées. C'étoit pour honorer son Dieu, que Barmécide avoit inventé cette machine merveilleuse, que les Européens consacroient au même usage; son harmonie enchanteresse, en me retraçant les plus beaux jours de ma vie, excitoit dans mon esprit un respect religieux pour le culte des chrétiens. Mon coeur s'élança vers le Dieu de Barmécide, je l'invoquai, je lui demandai de me rendre mon fils et mon époux, et je sortis

de l'église, consolée, paisible et remplie d'espoir.

Nous étions dans les états de la Comtesse de Carcassone, le hazard me fit rencontrer cette auguste Princesse; l'intérêt généreux qu'elle me montra, m'inspira tant de confiance, que je lui contai mon histoire. Je lui dis, que mon projet étoit de me rendre à la cour du Comte de Bavière, où j'espérois retrouver Barmécide; Axiane m'apprit, qu'elle iroit incessamment dans le Duché de Clèves, pour se joindre aux défenseurs de Béatrix, assiégée par Gérold. Certaine d'acquérir ici quelques lumières sur le destin de Barmécide, j'acceptai avec reconnoissance les offres d'Axiane, et je l'accompagnai dans son voyage.

La fin du récit d'Abassa fit soupirer Barmécide; il vit que Nasuf lui laissoit toujours croire que son fils existoit, et qu'on l'avoit envoyé en Europe; il s'affligea en pensant qu'il étoit impossible, qu'elle put conserver long-tems une si chère espérance, et qu'elle ne la perdrait qu'avec une mortelle douleur.

## CHAPITRE XVII

## IMPORTANTE DÉCOUVERTE.

*La Prudence est surtout nécessaire aux méchants.*

VOLTAIRE.

**B**armécide et son épouse ne quittèrent la cour de Béatrix, que le lendemain. Théobald leur offrit son château, et il fut décidé qu'Abassa y résideroit jusqu'à la fin de la guerre. Barmécide n'avoit senti d'abord que le bonheur de retrouver son épouse; mais ensuite il ne pensa pas sans une joie secrète, qu'il alloit jouir de sa gloire et de sa réputation, et reparoitre au camp sous le grand nom de Barmécide. Il éprouvoit aussi la plus vive impatience, de revoir le fidèle Nasuf, qui resté en arrière avec la suite des Princesses ne devoit arriver que dans deux jours.

Une heure après le départ de Barmécide, Isambard, Ogier, et Angilbert, se promenant ensemble sous les portiques du palais, Angilbert demanda au Chevalier Danois, s'il étoit vrai qu'Armossède fut malade: oui, répondit Ogier, mais sans aucun danger. Ne deviez-vous pas, reprit Angilbert, l'aller voir ce soir, et ne vous a-t-elle pas fait dire qu'elle ne pouvoit vous recevoir, parcequ'ayant besoin de repos, elle se mettroit au lit à six heures? Comment savez-vous tout cela, interrompit Ogier? Je sais bien d'autres choses, dit Angilbert, graces à l'incorrigible imprudence d'Armossède, et si vous voulez me donner votre parole d'honneur, de ne point faire d'éclat, et surtout de ne point vous venger, je vous instruirai de tout; car il est tems de vous ouvrir les yeux, sur une personne si peu digne de l'attachement d'un Chevalier tel que vous. A ces mots, Ogier interdit et vivement ému fit le serment qu'exigeoit Angilbert, et ce dernier reprenant la parole; sachez donc, dit-il, que Félix l'un de mes pages s'étant lié d'amitié avec le

vôtre, a été plusieurs fois se promener avec lui, jusqu'à la maison d'Armoslède; là, il attendoit dans une chaumière voisine le jeune Sylvain, qui entroit dans la maison d'Armoslède, et ensuite revenoit rejoindre Félix; dans les commencemens, Sylvain disoit qu'il étoit chargé de vos messages, mais ensuite l'indiscrétion naturelle à son âge, et son extrême simplicité ne lui permettant pas de déguiser la vérité, Félix plus fin et plus âgé que lui découvrit bientôt qu'il étoit amoureux d'Armoslède, et enfin Sylvain lui avoua qu'il se croyoit aimé, mais qu'Armoslède mettoit un prix bizarre à ses faveurs, et qu'il ne pouvoit se résoudre à faire ce qu'elle exigeoit de lui. Félix le questionna vainement à ce sujet. Sylvain n'a jamais voulu s'expliquer mieux. Cependant quelques mots échappés lui donnèrent d'étranges soupçons, et ce fut alors qu'il m'en parla; je lui ordonnai de tâcher de s'introduire dans la maison d'Armoslède, afin de découvrir ce mystère. Il trouva le moyen de gagner une jeune servante de la maison; un jour

qu'Armossède étoit sortie avec ses deux autres domestiques, la jeune fille fit entrer Félix, qui visita la maison, et vit à côté d'un cabinet, où se passent de certaines conférences, une espèce de petit bûcher plein de bois, dont la servante a la clef, et dans lequel en ôtant quelques bûches, deux hommes pourroient se cacher et entendre de là tout ce qui se diroit dans le cabinet, qui n'est séparé de ce bûcher que par une mince cloison. A côté du bûcher est un grenier, dont la fenêtre au second étage donne sur la campagne, du côté opposé à l'entrée de la maison. D'après cette information et plusieurs autres, Félix par mon ordre a décidé la petite fille à le recevoir cette nuit de la manière suivante: à dix heures du soir, elle posera à la fenêtre une échelle de cordes qu'elle a reçue de Félix, et elle laissera la porte de sa chambre ouverte, afin que Félix puisse l'aller trouver, quand il sera arrivé, sa chambre étant au bout d'un corridor à côté du grenier. Je vous propose donc, pour-suivit Angilbert, d'aller vous-même cette

nuit dans la maison d'Armoslède, de vous introduire dans le grenier, et de vous cacher dans le bûcher, dont Félix a su se procurer la clef. Là, vous entendrez d'horribles choses, vous connoîtrez à quel point on abuse de la naïveté d'un enfant crédule et sensible, et rendu demain à la raison, vous serez guéri sans retour d'une passion, dont vos amis déplorent depuis long-tems le funeste égarement.

Ogier confondu ne répondit rien; mais Isambard accepta pour lui la proposition d'Angilbert, en ajoutant qu'il l'accompagneroit dans cette course nocturne. En effet Isambard et le Chevalier Danois partirent secrètement à neuf heures du soir. La nuit étoit obscure, et le malheureux Ogier enseveli dans les plus tristes réflexions garda un morné silence pendant toute la route. Il ne pouvoit plus s'abuser sur les moeurs d'Armoslède, mais il la croyoit absolument incapable des horreurs, qu'on lui laissoit entrevoir, et dont il avoit dédaigné de demander le détail. Il étoit irrité contre Angilbert, et même contre Isambard, parcequ'il l'avoit

vu questionner Angilbert, et frémir d'indignation. Isambard voulut vainement le préparer à ce qu'il alloit entendre; de grace, interrompit sèchement Ogier, épargnez-vous la peine de me répéter les discours d'Angilbert. Il faut pourtant, reprit Isambard, que pour pouvoir comprendre ce que vous allez entendre, vous sachiez que cette femme qui logeoit dans la maison d'Armozlède, l'infame Marceline, a de fréquentes conférences avec Armozlède, et qu'elle doit l'entretenir cette nuit. Ce peu de mots fit tressaillir Ogier; non qu'il put concevoir l'affreux soupçon qu'on vouloit lui donner sur Armozlède; mais il éprouva le plus violent mouvement de fureur, en voyant qu'Isambard ne doutoit pas de la secrète intelligence d'Armozlède avec une femme universellement regardée comme une empoisonneuse. Il fut au moment d'éclater; cependant il sut se contenir; mais de cet instant il cessa totalement de répondre. Arrivés près de la maison, les Chevaliers attachèrent leurs chevaux à deux arbres, qui en étoient à cinq cents pas; ensuite

ils se rendirent sous la fenêtre ouverte, trouvèrent l'échelle de cordes, et montèrent sans obstacle. Ils s'étoient débarassés de leurs chaussures, afin de ne point faire de bruit; ils ouvrirent doucement la porte du bûcher, et s'y établirent tous deux; car Félix avoit eu la précaution d'en ôter quelques morceaux de bois. Tout paroissoit calme dans la maison, ils furent plus d'une demie heure, sans pouvoir distinguer le moindre bruit. Ogier commençoit à triompher, lorsqu'il entendit la porte du cabinet s'ouvrir, et quelqu'un y entrer; on s'assit sans préférer un mot, et ce silence dura près d'une heure. Enfin la porte du cabinet s'ouvrit une seconde fois, Ogier reconnut la voix d'Armoslède, il s'emut et se troubla. .... Mais qu'on imagine, s'il se peut, l'horreur dont il fut saisi, en écoutant l'abominable entretien, qu'on va lire, et dont il ne perdit pas un seul mot. Armoslède en entrant ferma la porte avec soin, et s'adressant à la personne qui l'attendoit: je viens bien tard, lui dit-elle, c'est que je n'ai pu me débar-

rasser de cet enfant; je ne l'ai jamais vu si vif, si amoureux, si décidé. Il s'obstine à vouloir passer ici la nuit, je vais achever de l'enivrer d'amour et d'espérance, et je me flatte que demain, il distribuera nos breuvages. Quoi! reprit la voix d'une vieille femme, (car c'étoit en effet Marceline elle-même) vous avez promis à ce petit garçon vos dernières faveurs, et vous n'êtes pas encore obéie? — Je ne sais quel instinct l'avertit malgré sa crédulité, ses désirs et son amour, du danger de la commission; je lui vois à cet égard une répugnance sinon invincible, du moins extrême; mais j'en triompherai, j'en suis sûre. Comme je veux absolument, qu'il agisse demain, expliquons-nous encore pour la dernière fois. Je t'avoue, que je crains toujours que l'effet de ces *philtres* ne soit ou trop prompt ou trop foible. — Si vous aviez suivi mon conseil, il y a deux mois, que vous seriez rassurée sur ce point. Que ne faisiez-vous un essai sur Catau, ou sur ce petit page? — Catau me sert bien, j'ai besoin d'une servante de cette

simplicité; cela ne voit rien, et n'entend rien. Pour Sylvain il m'est nécessaire pour la chose même; — Bon! au même prix vous en auriez bien trouvé un autre! — Point du tout, il me falloit le page d'Ogier. D'ailleurs, il est si joli! avant tout je lui dois et je me dois la récompense qu'il espère. Ma parole est sacrée. Après cela nous verrons. — J'entens. Mais, pour revenir aux *Philtres*, soyez certaine que jamais je n'en ai composé de meilleurs. Celui qui est combiné pour une femme, est beaucoup moins violent que celui d'Ogier. — Ne l'avez-vous pas trop adouci? — Non, comme je vous l'ai dit, son effet sera dès le premier jour, de causer une extrême langueur; ensuite la personne dépérira insensiblement, perdra toute sa beauté en peu de tems. — Êtes-vous bien certaine de cela? — Une seule dose suffiroit pour la lui ôter; jugez de l'effet, lorsqu'elle aura bu tout le flacon. — Ensuite? — Ensuite cette femme après avoir souffert pendant sept ou huit mois..... — Je vous l'ai dit, je ne veux point leur

mort — Assurément, ni moi non plus. Je compose des *Philtres*, et non des poisons. — C'est ce que je crois; je veux seulement, que ce Philtre, comme vous me l'avez promis, leur ôte des passions qui traversent les miennes. — Sans doute, et c'est ce qui ne peut s'opérer sans une révolution phisique; soyez tranquille, et croyez qu'ils seront *débarrassés* avant un an de toutes les passions humaines. — Si tu ne me trahis pas, tu peux compter sur la somme que je t'ai promise. — Vous trahir! et comment le pourrois-je? En vous dénonçant à la Princesse? Je n'aurois point de preuves à lui donner; d'ailleurs quand j'en aurois, je la connois, je vous perdrais sans y rien gagner. Béatrix n'a jamais récompensé les délateurs, elle m'écouteroit et me chasseroit sans me payer. Mais sans toutes ces raisons, ne devez-vous pas compter sur moi? Quoi! le hazard le plus singulier me fait vous rencontrer dans un pays si éloigné de notre malheureuse patrie, et vous pourriez vous défier de celle qui soigna vos premiers ans? — Tu dois en

effet m'aimer, car j'ai bien profité des leçons et des exemples que tu m'as donnés. Cependant notre première reconnaissance pendant mon voyage en Lombardie ne fut pas heureuse pour moi. La manière dont tu m'as livrée au Prince Adalgise..... — Songez donc qu'il se flattoit de remonter sur le trône — Je te dois, j'en conviens, de m'avoir débarrassée de tous les préjugés dont les sots sont esclaves; mais en suis-je plus heureuse! chaque instant semble exalter mes passions; moins je leur résiste, et plus elles m'agitent et me dévorent. Je désire avec fureur, et je ne jouis plus avec transport. .... — Quoi déjà! quoi si jeune! — Mon coeur a vieilli, et mes sens s'éteignent; le croirois-tu? J'ai déjà perdu la plus douce de toutes les illusions, l'amour n'est plus pour moi qu'une chimère. — Comment? et cet Isambard, dont vous m'avez tant parlé? — Lui! ..... je le hais..... Il maîtrise mon imagination, il est vrai, je ne vois rien d'aimable et de séduisant comme lui; je donnerois la moitié de ma vie pour en être ado-

rée quelques heures ..... une nuit seulement!..... Je voudrais l'enflammer, le rendre heureux, jouir de son délire, le partager, et me venger ensuite. — Le bonheur vous feroit oublier la vengeance. — La vengeance! je m'en occuperois dans ses bras! non, crois-moi, ce n'est point le dépit qui me fait parler. Je ne m'abuse plus maintenant sur ce que j'éprouve, je ne prends plus des sensations pour des sentimens, je le hais, te dis-je..... — Mais s'il prenoit pour vous une grande passion? — Ah plût au ciel! il cesseroit de me plaire; rien n'est insipide comme une *grande passion!* c'est surtout le romanesque amour que je lui connois pour une autre, qui le rend si piquant à mes yeux. Je veux l'égarer, le séduire et non le fixer. — Quelle tête vous avez! — Elle est brûlante, c'est un volcan!..... Mais mon ame est desséchée ..... la haine et la misanthropie la flétrissent, et me consomment ..... de tristes réflexions viennent souvent m'assaillir!..... Que devient-on, Marceline, quand on a perdu la jeunesse et la

beauté? Par exemple, comment fais-tu, pour te passer d'amans? — Je ne m'en passe point, avec de l'argent tout se trouve. — Quoi, même la volupté? — Hélas! quand on a multiplié les excès, il y faut renoncer de si bonne heure! l'amour n'est plus à mon âge qu'un souvenir amer, et qu'une fureur impuissante; le plaisir est usé; la seule habitude conserve encore un besoin sans désir, et qui s'irrite sans espoir. — Quelle affreuse peinture! eh mais, la vertu vaudroit mieux!.... — Oui, j'ai pensé souvent, qu'après s'être livrée sans frein et sans bornes à ses passions, si l'on pouvoit recouvrer sa réputation et revenir à la vertu, l'on feroit un excellent marché. — Il est tard, vatt-en, et prends garde que Sylvain ne t'aperçoivé. — Vous passerez la nuit ensemble; n'allez pas le payer d'avance. — Va, ne crains rien; je n'en fus jamais moins tentée. Je ne sais ce que j'ai ce soir, je me sens véritablement malade. — En effet, vous êtes changée. — Allons, ne diffère plus et laisse-moi. A ces mots, l'exécrable Marceline sortit, et l'on n'entendit

tendit plus rien. Les Chevaliers pétrifiés et saisis d'horreur restèrent immobiles, en se serrant la main. Au bout de quelques minutes, Armoslède se leva, appella un domestique, auquel elle ordonna d'aller dire à Sylvain de venir la trouver; et un instant après, le petit page entrant avec bruit dans le cabinet, enfin, s'écria-t-il, vous me rappelez, mais pourquoi donc n'êtes-vous pas revenue en bas? Jamais vous ne m'avez reçu dans ce cabinet. Mon cher Sylvain, répondit Armoslède, je suis si foible et tellement abbatue ce soir, que je n'ai pas eu le courage de descendre l'escalier. — Vous êtes foible? tant mieux, c'est ainsi que je vous désire. — Et moi, je te désire plus tendre et plus soumis. — Plus tendre! ah! croyez-vous, qu'on puisse l'être? Non, non, vous savez bien que je vous aime comme un fou.... — Mieux que tu n'aimois Chloé?.... — Ah! Chloé est belle; mais vous êtes mille fois plus charmante, plus sensible, et puis Chloé n'a pas ces jolies mains, si douces, si blanches, si délicates,..... Je les adore vos

mains!..... Ah! pourquoi les retirer?....  
— Tu ne les baiseras plus, que tu n'ayes exécuté mes ordres. — Est-il possible! —  
Oui, j'y suis décidée. — Ces maudits philtres!.... — Mais pourquoi as-tu tant de répugnance à les donner? Doutes-tu de leur efficacité? — Non sûrement, puisque vous en avez fait l'essai sur moi-même. Je sais bien que j'aimois Chloé, que je ne l'aime plus, et que je vous adore. — Et cependant, comme je t'avois averti, l'effet n'en fut pas aussi vif, que si l'on ne t'eut pas prévenu. Mais je me conduisis avec toute la franchise de l'amour; je t'avois que je t'aimois. Je t'offris de te faire oublier Chloé, je t'expliquai l'effet de ce philtre bienfaisant..... — Oh je ne l'oublierai jamais. C'étoit un soir!..... A peine eus-je avalé cette liqueur, que je sentis au même instant tout ce que vous m'aviez prédit; cette émotion, ce trouble, ce feu dévorant..... Le battement de coeur!..... Je vous voyois avec d'autres yeux..... Et je perdis tout-à-coup toute ma timidité..... Vous en souvenez-vous? .... —

Ah! beaucoup trop. — Si vous m'eussiez fait boire quelques gouttes de plus, il est certain que j'en aurois perdu tout à fait la raison. — Quand on sait composer un philtre d'amour, on ne peut se tromper sur les doses. (19) Après une expérience aussi positive, aussi frappante, pourquoi donc ne veux-tu pas donner ces philtres à ton maître, et à Béatrix? — Êtes-vous bien sûre qu'ils s'aimeront réciproquement? — Je t'ai expliqué cela tant de fois! — Je le crois, mais je ne le comprends pas parfaitement. — Si tu le crois, que faut-il de plus? Songes Sylvain, qu'en m'obéissant tu feras la fortune de ton maître, le bonheur de Béatrix, et le nôtre. Tu n'auras plus de rival, et je pourrai me livrer à toi sans contrainte et sans craindre un amant justement irrité. — Avec tout cela, c'est tromper mon maître, c'est abuser de l'emploi qu'il me donne auprès de lui!..... et ce pauvre Isambard, qui, dit-on, adore la Princesse et en est aimé; quel seroit son chagrin! il se battoit peut-être avec mon maître. Que deviendrois-je alors, moi qui serois la

cause de tout ce bouleversement? — Eh bien, renonces donc à moi, car je te déclare que je n'aurai jamais le courage de congédier Ogier, et certainement tu ne deviendras jamais mon amant, tant qu'Ogier me sera fidèle. — Cependant vous m'aimez? — A la folie. — Je ne vous quitterai qu'avec le jour; oh, cette nuit pourroit être si fortunée! ..... — Ah! depuis deux jours, le flacon d'Ogier est dans ta poche; si tu m'avois obéie, avec quel transport, avec quelle ivresse, je te presserois contre mon sein! ..... — Sur ton sein, sur ce sein d'albâtre? ..... — Ingrat si tu m'aimois! si ce feu qui me consume circuloit dans tes veines! ..... — Écoutez..... Si malgré tout ce que je viens de dire, je vous prouvois que vos ordres sont exécutés? — Comment? — Oui..... j'ai donné ce breuvage..... Ce matin à diner, Ogier l'a reçu de ma main..... A ces terribles paroles, Isambard frissonna; mais Ogier voulant écouter jusqu'au bout lui mit la main sur la bouche, et l'infame Armoslède reprenant la parole: est-il bien vrai, dit-elle, et

pourquoi me l'as-tu caché? — Je vou-  
lois ne devoir mon bonheur, qu'à l'excès  
de ton amour..... Tiens, regarde ce  
flacon..... — Tu n'as pas donné la dose  
assez forte, il falloit en verser la moitié;  
car je te l'ai dit, cela doit se prendre  
en deux jours. — J'étois pressé, trou-  
blé..... Mais je crois en avoir assez  
donné pour enflammer..... — A-t-il pâli,  
a-t-il été languissant le reste du jour? Tu  
sais que ces symptômes de désir et d'amour  
doivent se manifester jusqu'à l'instant du  
bonheur. Tu l'éprouves toi-même, tu  
n'as plus ces brillantes couleurs..... —  
Oui, je brûle, je languis, mais tu vas me  
guérir, tu le dois maintenant..... — Ar-  
rête..... il me faut des preuves plus  
certaines..... D'ailleurs je te le jure,  
Sylvain, j'ai la fièvre ce soir, je souffre,  
et cruellement, surtout depuis une heure  
..... — Va..... c'est la fièvre brûlante  
de l'amour..... — Sylvain, je vous le  
proteste, je suis très malade..... — Eh  
bien, je ne puis mentir et te tromper  
plus long-tems..... Connois donc ton

mal; c'est celui que j'endure. O femme adorée, pardonne à ton amant..... Ce philtre préparé par ta main divine, et qui porte dans les sens une flamme active et dévorante, Ogier ne l'a point pris, l'amour en a su faire un usage plus heureux; ce soir en soupant, j'ai eu l'adresse de te le donner. A ces mots, Armoflède défaillante et pénétrée de terreur, se laisse aller sur le dos de son fauteuil, et perdant tout à fait la tête, elle dit d'une voix éteinte: ô ciel! je suis empoisonnée!..... Sylvain frémit, qu'entens-je, s'écria-t-il, quoi misérable! ce breuvage étoit du poison!..... La détestable Armoflède ne pouvoit répondre, elle étoit évanouie. Sylvain éperdu, saisi d'horreur et d'effroi, appelle à grands cris les domestiques; dans ce moment, il entend marcher précipitamment, la porte s'ouvre. Mais que devient-il, en apercevant Isambard et le Chevalier Danois. L'infortuné page fondant en pleurs, court se précipiter aux genoux de son maître; Ogier le relève, le prend dans

ses bras, et le serrant contre sa poitrine : mon enfant, lui dit-il, avec l'heureux naturel que vous venez de montrer, je suis certain que mon égarement et le vôtre, ne serviront qu'à vous faire mieux sentir le danger des passions, et le prix des mœurs et de la vertu ; ah ! n'oubliez jamais cette leçon terrible ! ..... En parlant ainsi, Ogier ne put retenir ses larmes, mais elles se sèchèrent aussitôt, en voyant l'infame Armollède se relever, et r'ouvrir les yeux. En appercevant les Chevaliers, elle ne fut en état ni de chercher à les fuir, ni même de faire un mouvement de surprise. Pétrifiée d'horreur et d'étonnement, elle resta dans une effrayante immobilité, en les fixant d'un air hagard et stupide. Ogier s'approchant d'elle, depuis trois heures, lui dit-il, caché derrière cette cloison, j'ai tout entendu. Reconnoissez enfin une providence, qui tôt ou tard punit le crime avec une ingénieuse et sublime équité. En disant ces mots, Ogier prenant le désolé Sylvain par la main, et s'appuyant

sur le bras d'Isambard, sortit précipitamment. A la porte de la maison, Sylvain s'adressant à Ogier d'un air suppliant: ô mon cher maître, lui dit-il, je la déteste, mais elle est empoisonnée, et par moi!..... Cette idée est affreuse; la laisserons-nous sans secours? ..... J'ignore absolument, répondit Ogier, quels sont les contrepoisons qu'il faut lui donner, et notre présence ne pourroit qu'aggraver l'horreur de son état. Mais nous lui enverrons du château un des médecins de la Princesse. En effet ce fut le premier soin d'Ogier en arrivant au palais; il fut aussi réveiller Théobald pour lui rendre compte des forfaits de Marceline et d'Armoflède, en demandant la grace de cette dernière. On fit arrêter Marceline, et sur les dépositions juridiques des deux Chevaliers, du petit page, et de Félix, cette abominable femme fut enfermée pour le reste de ses jours. Le médecin répondit de la vie d'Armoflède, mais en déclarant, que rien ne pourroit jamais lui rendre la santé, et

qu'elle seroit obligée de rester au lit plusieurs semaines. On visita sa maison; on y trouva quatre phioles d'un poison semblable à celui dont elle avoit chargé le crédule Sylvain. Béatrix la fit assurer de son pardon, en ajoutant, qu'elle lui permettoit de rester encore trois mois dans la maison qu'elle occupoit, mais qu'au bout de ce tems, elle seroit bannie pour toujours du Duché de Clèves.

## CHAPITRE XVIII.

## DES AMIS DU NEUVIÈME SIÈCLE.

*For blessings ever wait on virtuous deeds  
And tho' a late a sure reward succeeds.*

The mourning bride — de CONGRÈVE.

La guerre ranimée depuis deux mois se continuoît sans activité, et sans combats meurtriers; la discorde divisoit les chefs du parti des Princes; quelques uns désiroient la paix, d'autres vouloient avec acharnement la prolongation de la guerre, et plusieurs d'entre eux témoignoient déjà le désir de se retirer de cette *coalition* imprudente autant qu'injuste. Les troupes combattoient à regret, et le courage héroïque de leurs adversaires répandoit dans l'armée entière une telle terreur, que les généraux, dans la crainte d'être mal secondés, n'osoient rien entreprendre de

décisif. Barmécide au conseil rappelloit avec force tout ce qu'il avoit prédit. L'événement justifioit ses premiers discours contre la guerre; on admiroit son génie et son éloquence, mais les passions l'emportoient sur la raison et sur la saine politique. Sans doute que dans le tems où nous vivons, un tel aveuglement doit paroître inconcevable aux grandes têtes qui conseillent les souverains, et qui gouvernent les empires florissans de l'Europe; mais il faut toujours se souvenir, que nous parlons du neuvième siècle. Sans cette idée, il est bien certain que de semblables traits paroïtroient tout à fait absurdes, et absolument incroyables.

Les assiégeans attaquant avec timidité, et toujours étant repoussés avec vigueur, il ne se passa rien de mémorable dans le reste de l'hiver, à l'exception de quelques combats particuliers entre les chefs des deux partis, qui s'envoyèrent réciproquement des cartels. Le jeune Roger sachant que Rotbold étoit dans l'armée des Princes, voulut combattre le

féroce persécuteur d'Azoline. Ce combat fut long et terrible; Roger y déploya la plus rare valeur, et toute la générosité chevaleresque. Il blessa, et renversa son adversaire, et maître de sa vie ou du moins de sa liberté: je te laisse, lui dit-il, ton exécration existence, afin de me réserver le plaisir de te vaincre encore; je dédaigne de traîner à ma suite un aussi vil prisonnier; par les loix de la guerre, ta dépouille m'appartient, mais elle ne peut être un trophée de gloire, et souilleroit des mains pures. En disant ces mots, il le laissa sur le champ de bataille, et rentra dans le château. La vaillante Axiane fut témoin de cette action, et sachant par Isambard l'histoire de Roger, elle applaudit à sa générosité; ce suffrage étoit pour Roger d'un prix inestimable; car Axiane avoit fait une profonde impression sur son coeur, et cette passion nouvelle affoiblissoit chaque jour dans son esprit le souvenir touchant d'Azoline. Mais Roger remarquoit avec douleur, que les seuls Chevaliers du Cygne paroissoient fixer l'attention, et exciter

l'intérêt de la Comtesse. Roger ne doutoit pas, que l'un de ces deux Chevaliers n'eut le bonheur de plaire à la belle Axiane; il craignoit surtout Olivier, car il se rassuroit sur Isambard, en pensant qu'il adoroit Béatrix, et que selon l'opinion générale il en étoit aimé. Dans un assaut qui fut assez vif, et que les assiégés repoussèrent avec leur valeur accoutumée, la Comtesse montra toute l'intrépidité du guerrier le plus brave et le plus téméraire. Rotbold guéri de ses blessures osa défier cette héroïne, qui voulut accepter le défi, malgré les instances de tous les Chevaliers et la douloureuse inquiétude de Roger. Le combat dura près d'une heure avec un égal avantage des deux côtés, lorsqu'au bout de ce tems, un orage affreux accompagné de grêle survenant tout à coup, servit de prétexte aux spectateurs des deux partis, pour séparer les combattans. Les Chevaliers du Cygne, suivis des plus zélés défenseurs de la Duchesse, firent plusieurs sorties dans l'espoir d'engager un combat général; mais l'ennemi

se renferma toujours dans ses retranchemens; et le parti de Béatrix ne put obtenir de ces diverses expéditions, que la gloire de montrer une extrême audace et celle de faire quelques prisonniers.

Cependant depuis deux mois, délivré de son affreuse obsession, Olivier en recouvrant le sommeil, reprenoit insensiblement la santé et le brillant coloris de la jeunesse. Cette espèce de révolution phisique en produisit une dans ses idées. Son ardente imagination affranchie d'une pensée dominante et terrible, se reporta avec impétuosité vers les objets séduisans, qui pouvoient lui plaire et l'enflammer. Célanire existoit toujours dans le fond de son coeur; mais certain, qu'elle avoit enfin recueilli la palme immortelle de la vertu, elle ne s'offroit plus à sa pensée, sous l'aspect déchirant d'une victime innocente, ou sous les traits séducteurs d'une amante passionnée. Il ne pouvoit plus se la représenter, qu'à travers un voile religieux, sous une forme angélique et mystérieuse. Cette image si pure lui laissoit un sou-

venir vague et sublime, qui produisoit sur son ame, une impression plus douce que profonde, et qui loin d'entretenir la constance d'un amour malheureux, en affoiblissoit chaque jour les regrets.

Sachant l'histoire intéressante du collier de perles de la Duchesse, Olivier depuis cet instant, attachoit un prix inestimable à ce gage touchant d'un sentiment si tendre. L'ayant détaché de la housse de son cheval, il en avoit fait un bracelet, qu'il portoit au bras gauche et qui se trouvoit couvert et caché par ses vêtemens. C'étoit un usage commun dans ce tems, de porter de cette manière le don le plus précieux de sa maîtresse, et cet usage n'étoit alors consacré qu'à l'amour. (a) Ces perles fixées autour des bras d'Olivier, firent sur lui l'effet d'un talisman, ou plutôt elles en devinrent un véritable; car ce fut sans doute le pouvoir magique de l'amour, qui donna la première idée d'un enchantement sur-

---

(a) Voyez les mémoires de chevalerie de Mr. de Ste. Palaye.

naturel. Olivier ne s'aveuglant plus sur la passion violente, qu'il éprouvoit, n'essaya pas même de la combattre; mais il n'en fut pas moins fidèle à l'honneur et à l'amitié. Il réfléchit profondément à sa situation, examina scrupuleusement les devoirs qui lui étoient imposés, et jura de les remplir tous. Il sentit qu'indépendamment de son amitié pour Isambard, et de la reconnoissance qu'il lui devoit, un second hymen seroit toujours un crime pour lui; il sentit que dans tous les instans, toute la félicité d'une union nouvelle seroit empoisonnée par cette affreuse pensée: *ce bonheur dont je jouis, je le dois à la mort de Céla-nire assassinée par moi! sans cet horrible forfait, Béatrix n'eut jamais été mon épouse!.....* Cette réflexion le faisoit frémir; et elle se présentoit sans cesse à son esprit. Non, non, se disoit-il, quand je ne trouverois pas un rival dans le frère et l'ami le plus cher, Béatrix ne pourroit jamais être à moi; je dois lui cacher éternellement les sentimens qu'elle m'inspire, ou du moins lui persuader qu'ils

ne tiennent qu'au souvenir, qu'elle me rappelle; je dois employer en faveur d'Isambard tout l'ascendant que j'ai sur elle; mais je puis l'adorer en secret, et je le puis ainsi sans remords. O Célanire, c'est toi seule, que j'aime en elle! ..... quelle autre figure que la tienne, auroit pu fixer encore mes regards! ..... Quelle autre ame, que ton ame angélique, auroit pu prendre un tel empire sur la mienne! ..... Je l'adore, parceque je t'adorois! ..... si j'eusse perdu ton souvenir, eut-elle fait cette impression profonde, ineffaçable sur mon coeur! ..... Si d'affreuses souffrances, si le sombre désespoir eussent détruit cette passion brûlante que j'avois pour toi, j'aurois vu Béatrix avec indifférence..... Mais pouvois-je te retrouver sans transport! ..... C'est ainsi qu'Olivier justifioit un amour, qui en effet s'unissoit tellement au souvenir de Célanire, qu'il ne pouvoit le regarder comme une passion nouvelle. Le bonheur d'aimer encore et de sentir son ame se r'ouvrir à toutes les impressions délicieuses de la tendresse, ce nou-

vel intérêt si puissant qui le rattachoit à la vie, lui faisoit envisager sinon sans amertume, du moins sans désespoir, les sacrifices douloureux qu'il s'étoit imposés, et auxquels son imagination s'étoit accoutumée depuis la mort de Célianire; en pensant tant de fois, qu'il n'y avoit qu'un malheur réel, celui de perdre l'objet qu'on aime. Enfin il se répétoit, que le bonheur de Béatrix et d'Isambard suffiroit au sien; cependant il remarquoit l'inclination naissante d'Axiane pour Isambard, avec un plaisir secret, qu'il ne s'avoit pas à lui-même; mais au fond de son ame, il en concevoit l'espérance qu'Isambard avec le tems, pourroit peut-être répondre aux sentimens de la Comtesse, et dans cette supposition, il se permettoit de désirer, que Béatrix conservât toujours sa liberté. Aussi ne laissoit-il échapper aucune occasion de faire l'éloge d'Axiane, surtout lorsqu'Isambard se trouvoit à portée de l'entendre. Il montroit tant d'admiration pour cette Princesse, que plusieurs personnes l'en croyoient amoureux; mais le coeur de

Béatrix ne s'y méprit pas, elle avoit aussi facilement pénétré les sentimens d'Axiane; elle résolut d'avoir à ce sujet un entretien avec Isambard, et elle l'invita à se rendre un soir dans son cabinet. Ce rendez-vous inopiné causa plus d'inquiétude que de joie au Chevalier du Cygne. Depuis quelque tems il trouvoit la Duchesse presque entièrement changée à son égard; quoiqu'elle ne montrât point de préférence pour une autre, il remarquoit en elle une distraction et une mélancolie, qui le frappaient vivement; plus d'une fois il repoussa des soupçons affligeans qui lui faisoient entrevoir la vérité; et il porta chez la Duchesse un douloureux pressentiment, qui ne le préparoit que trop à la confiance qu'il alloit recevoir. Il la trouva seule; elle eut d'abord l'air embarrassé; ensuite paroissant se rassurer, elle lui annonça, qu'elle alloit lui ouvrir son coeur sans déguisement. Elle ajouta, qu'elle sentoit combien cette démarche étoit extraordinaire; qu'elle avoit eu beaucoup de peine à s'y décider, mais qu'elle espéroit, que l'estime la plus par-

faite et l'amitié la plus sincère, en seroient l'excuse à ses yeux. Après ce préambule, elle lui confia ses sentimens pour Olivier, et lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé entre eux; elle insista particulièrement sur le refus qu'Olivier avoit fait de sa main, et sur tout ce qu'il avoit tenté près d'elle pour servir son ami. Il a tout fait, poursuivit-elle, pour me décider en votre faveur, tout, jusqu'à l'aveu de son malheur et de son crime..... En connoissant son destin déplorable, j'ai senti comme lui, que la fidélité à la mémoire de Célanire est en effet le plus sacré de ses devoirs. Je ne prétens plus à son amour; je ne serai jamais pour lui qu'une amie, qu'une soeur; mais je ne puis le fixer près de moi, qu'en lui donnant le titre de mon époux. Lorsqu'avec le tems il connaîtra que cette union si pure assureroit le repos et la félicité de ma vie, lorsqu'il sera bien certain, que sa présence et son amitié suffisent à mon bonheur, lorsqu'enfin il cessera de voir en Béatrix la rivale de Célanire, ses voeux, j'en suis

sûre, s'accorderoient avec les miens, si les sentimens qu'il vous connoit pour moi, n'y mettoient pas un obstacle invincible. .... O ciel! s'écria douloureusement Isambard, je serois un obstacle au bonheur de Béatrix et d'Olivier!.... Ah! généreux Isambard, reprit la Duchesse, si vous le vouliez, nous pourrions tous être heureux. .... — Depuis quelques instans, j'ai renoncé pour toujours au bonheur! .... Mais que puis-je faire pour le vôtre? Parlez Madame, et du moins ne doutez pas de mon obéissance. — Axiane vous aime passionnément, j'en suis certaine; la beauté, les vertus, les qualités héroïques de cette illustre Princesse, la gloire éclatante dont elle est environnée, la rendent digne de fixer les vœux d'un héros tel que vous.... Enfin, fille d'un des plus illustres successeurs du grand Pélage, et veuve d'un Prince qui porta le titre de Roi. .... Oui Madame, interrompit Isambard, je sais combien sa naissance et son rang mettent de distance entre elle et moi; je puis mesurer froidement l'intervalle

qui nous sépare, et j'en connois toute l'étendue. Mais souffrez, que je vous dise, que prêt à m'immoler pour vous, je veux du moins que mon sacrifice ne puisse être attribué à l'ambition, je refuserois un trône, s'il m'étoit offert; et cependant vous pouvez disposer de ma liberté; il en est un moyen plus sûr et plus facile. Vous voulez me donner une épouse, j'y consens; mais choisissez-la parmi les jeunes personnes, qui vous sont attachées: désignez-la, Madame, et si elle accepte ma main, je l'épouserai sans délai, et je jure par les sentimens qui m'inspirent, de la rendre heureuse, et de lui cacher à jamais la situation de mon coeur. A ces mots, Béatrix attendrie, levant sur Isambard des yeux humides de pleurs, que me proposez-vous, dit-elle? pourriez-vous me croire capable d'abuser à cet excès d'une générosité si touchante! ..... Eh quoi, Madame, reprit Isambard, ne suis-je pas certain, que l'épouse que je recevrai de votre main sera digne de mon estime, et puis-je éprouver désormais un sentiment plus

vif? ..... Je vous épargnerois l'embarras de diriger mon choix, si je pouvois moi-même en faire un raisonnable; mais je n'ai de liaison ici, qu'avec trois personnes qui n'ont plus le coeur libre, Délie, Amalberge, et la jeune Sylvia. Je connois à peine les autres; c'est donc à vous à me guider. La simplicité, avec laquelle s'expliquoit Isambard, ajoutoit un tel prix à ce dévouement sans bornes, que la Duchesse ne trouvoit point d'expression, qui put rendre l'admiration et la reconnoissance, dont elle étoit pénétrée. Elle le regardoit en silence, et ses larmes couloient doucement. Cessez, lui dit-il, de vous attendrir sur mon sort. Il est vrai, que ce sentiment que vous rejetez, ne finira qu'avec ma vie; mais Olivier m'est aussi cher que mon amour même; cette amitié, qui fut si long-tems l'unique passion de mon coeur, ne peut être affoiblie par aucun autre attachement. Olivier mon rival n'en est pas moins à mes yeux, le plus sensible, le plus généreux, le plus grand de tous les hommes;

accoutumé depuis tant d'années à ne m'enorgueillir que du titre de son frère d'armes, que de ses exploits, et de sa gloire, à ne sentir vivement que ses succès ou ses peines, son bonheur peut se trouver contraire à mes désirs, et à mes espérances; mais il ne peut détruire le mien, puisqu'il aura toujours le droit de me consoler de tout. L'excès de son malheur a tellement resserré les noeuds qui nous unissent, que s'il n'eût jamais connu Béatrix, et qu'elle m'eût offert sa main, à condition de me séparer de lui, j'aurois fait à l'amitié, le sacrifice le plus héroïque, et le plus déchirant qu'elle ait pu jamais obtenir..... L'infortuné! dont j'ai si douloureusement recueilli les larmes amères, ah! puisse-t-il perdre enfin l'affreux souvenir de ses longues souffrances! vous seule, Madame, pouvez l'en dédommager!.... O qu'il m'en coûtera peu, de m'oublier moi-même, si je vous vois heureux l'un et l'autre. Ah! s'écria Béatrix, Olivier doit préférer à tout un tel ami, et je ne pourrois le  
con-

consoler des sacrifices, que vous feriez pour lui. . . . . Isambard alloit répondre, mais dans cet instant, on entra dans le cabinet, pour avertir la Duchesse, qu'un courrier venoit d'annoncer l'arrivée du Comte Thédéric, et des troupes envoyées par Charlemagne. Béatrix chargea Isambard, d'aller sur le champ chercher Olivier, et les autres Chevaliers François, afin de les conduire au devant du général de l'Empereur.



---

 CHAPITRE XIX.
 

---



---

 UN INCENDIE.
 

---

*Le moment du péril est celui de l'amour.*

DU BELLOY.

Au moment, où les Chevaliers François rassemblés par Isambard se dispoisoient à partir, pour aller au devant du Comte Thédéric, le son du cor leur annonça son arrivée. Ils se rendirent dans la grande cour du palais; ils y rencontrèrent Thédéric, qui témoigna la joie la plus vive en retrouvant ses braves compatriotes. Au moment où l'on entroit dans le salon, un des pages de Thédéric perçant la foule avec une extrême vivacité, vint se jeter dans les bras d'Olivier, qui reconnut avec autant de plaisir que de surprise le jeune Mirva, cet enfant adoptif de Diaulas et d'Ordalie, qu'il

avoit délivré des fers du féroce Rotbold. Thédéric apprit à Olivier, qu'Ordalie et Diaulas arrivés heureusement à la cour de Charlemagne avoient été reçus de Vitikind avec transport; qu'après avoir embrassé le christianisme, ils s'étoient fait un devoir de renouveler publiquement dans une cérémonie religieuse les vœux sacrés du mariage, et l'adoption de Mirva; qu'enfin ce dernier, en voyant partir Thédéric pour se rendre dans le Duché de Clèves, avoit montré un si grand désir de l'accompagner dans cette expédition, et d'y faire ses premières armes, que ses parens adoptifs cédant à ses instances s'étoient déterminés à se séparer de lui et à le confier à Thédéric. (a) Après cette explication, Thédé-

---

(a) C'étoit un usage très commun alors, d'envoyer des enfans de cet âge dans les armées, ou à des sièges. Cet exemple a souvent été renouvelé depuis, et même de nos jours. Le plus jeune de mes trois infortunés élèves, (Mr. de Beaujolois) a fait la première campagne de la guerre actuelle; il s'est trouvé à des combats très meurtriers, et il y a montré la tranquille et brillante valeur, qui parmi tant

ric remit à Olivier une lettre de Vitikind; Olivier courut s'enfermer dans sa chambre, pour la lire, et il trouva dans cet écrit les plus précieuses consolations. Vitikind témoignoit toute la reconnaissance, dont il étoit pénétré pour le libérateur de son fils, et il ajoutoit que cet événement pouvoit seul adoucir ses maux, et l'attacher encore à la vie. Après avoir lu cette lettre, qui fut arrosée de ses pleurs, Olivier retourna dans le salon; il y retrouva tout le monde occupé du jeune Mirva; la Duchesse instruite de son histoire avoit demandé à Thédéric de lui céder cet aimable enfant, et l'on venoit de décider, que

---

d'autres vertus distingue si éminemment ses frères; et il n'étoit alors que dans sa douzième année! . . . . .  
 Quels enfans et quels jeunes gens de leur âge ont montré plus de courage, d'activité, de zèle, (j'oserai dire de talens) plus de désintéressement et d'amour pour la patrie? Et quelle en est la récompense? . . . . .  
 Ah! qu'on me pardonne une réflexion sans doute déplacée ici; mais hélas! tout ramène à des regrets causés par une douleur si naturelle et si profonde! . . . . . —

Mirva seroit page de la Princesse pendant tout le tems du siège. Mirva aux genoux de Béatrix, l'amusoit par sa vivacité et par une ingénuité pleine de graces, qu'elle n'avoit vu dans aucun autre enfant; Mirva élevé loin des cours, en ignoroit les étiquettes, et n'avoit nulle idée de l'inégalité des rangs; il concevoit la réserve, car il respectoit la vieillesse, mais il ne connoissoit pas la timidité. Au milieu de tout ce qui l'environnoit, Théobald étoit la seule personne avec laquelle il ne fut pas familier; ce bon vieillard voulut l'embrasser, et Mirva lui bâisa la main avec l'expression d'une vénération profonde. La jeunesse et la beauté de Béatrix ne lui inspiroient pas le même sentiment; vivement touché de ses caresses, il monroit sans contrainte toute sa sensibilité. Olivier ne vit pas sans une reconnoissance secrète Béatrix s'occuper autant de Mirva; il sentit la part qu'il avoit lui-même à cet intérêt si tendre. Béatrix en écoutant, en regardant cet enfant, tâchoit souvent de déguiser par un sourire, l'attendrisse-

ment qu'il lui inspiroit; elle paroissoit badiner et plaisanter avec lui; cependant ses yeux se remplissoient de larmes. Olivier lisoit dans son coeur, il voyoit qu'elle aimoit à fixer un objet, qui lui rappelloit l'action généreuse du libérateur de Diaulas.

Après le souper, Olivier au lieu d'aller se coucher, descendit dans les jardins. On étoit dans les premiers jours du mois de Mai; la beauté de la nuit et celle du clair de lune réveillèrent dans l'ame d'Olivier, une foule de souvenirs touchans et douloureux. Il erra long-tems sur les terrasses qui entourent le château, et vint enfin s'asseoir sur un banc placé en face du palais, et vis-à-vis l'appartement de la Duchesse. Là, regardant avec attendrissement les fenêtres de la chambre de Béatrix: ô jours rapides et brillans du bonheur, s'écria-t-il, vous ne renaîtrez plus pour moi! jamais je ne goûterai le charme inexprimable de ces entretiens, que la confiance et l'amour rendent inépuisables et toujours nouveaux! Toutes les heures de

ma vie s'écouleront désormais, sans me ramener l'heure fortunée d'un rendez-vous! privé d'espoir et condamné au silence, mon imagination ne s'égarrera plus dans les rêves enchanteurs d'une attente délicate, et ma bouche ne prononcera jamais le doux serment d'aimer toujours!..... Tel est mon destin, et rien ne peut le changer!..... Mais cependant je n'ai pas tout perdu; j'admire avec enthousiasme, j'aime avec idolâtrie, il existe encore une âme, qui sait répondre à la mienne!..... Hélas! ce cœur si sensible pour moi, doit m'accuser d'ingratitude!..... Est-il bien vrai, Béatrix, que vous ne connaissiez point mes sentimens! Les vôtres, et tant de témoignages d'une passion si tendre, si délicate, et si pure, ne vous assurent-ils pas de cet empire suprême, que vous avez sur mon cœur!... Non, elle doit l'ignorer à jamais cet amour malheureux, je le désire, je le veux du moins!..... En parlant ainsi, le visage d'Olivier se couvrait de larmes..... Il s'oublia dans sa rêverie, et les yeux

toujours fixés sur les murs, qui renfermoient Béatrix, il resta plus de deux heures dans cette contemplation. Il alloit enfin se retirer, lorsqu'en jettant les yeux sur le sommet de la galerie, qui précédoit la chambre de Béatrix, il aperçut tout à coup une épaisse fumée, qui sortant du toit, s'élevoit dans les airs, et se dessinoit en noir foncé sur l'azur d'un ciel clair et serein. Au même instant quelques flammes parurent et s'élançèrent à travers les ardoises, qui commencèrent à se désunir et à s'écrouler. Olivier se précipite en frémissant vers le palais, il ignoroit les issues secrettes de l'appartement de la Duchesse; il ne connoissoit d'autre entrée à sa chambre que cette galerie, et il se décida sans balancer à la traverser. Il étoit deux heures après minuit; le logement de la Princesse formoit un corps de logis qui n'étoit occupé que par ses Dames, ses domestiques, et ses gardes. Les Chevaliers et les autres habitans du château logeoient dans des Pavillons, séparés du palais, par d'immenses cours

et de longues terrasses; tout le monde étoit enseveli dans un profond sommeil; cependant les sentinelles qui veilloient, en apercevant les flammes, envoyèrent les soldats de garde, et donnèrent le signal d'alarme. Olivier entendit ce signal, mais il avoit déjà franchi la moitié de la galerie; l'embrasement augmentant avec une inconcevable rapidité s'étendoit déjà jusqu'à la porte de la Princesse. L'épaisseur de la fumée, l'activité des flammes, l'écrolement des murs, rendoient le passage de la galerie aussi périlleux que difficile; Olivier en la parcourant invitoit à haute voix Béatrix à se lever, et à fuir par un escalier dérobé. Béatrix à la voix d'Olivier se réveilla; pénétrée de frayeur elle sort précipitamment de son lit, et jette sur ses épaules une simple robe de mousseline. Dans ce moment, sa porte s'ouvre, elle voit la galerie toute en feu, et le Chevalier du Cygne au milieu des flammes! Il s'élançe vers elle, lui saisit la main, et l'entraîne vers l'autre porte de la chambre; Béatrix éperdue le conduit sur le haut

d'un petit escalier, et là, ne pouvant plus se soutenir sur ses pieds tremblans et nuds, elle chancelle et paroît prête à tomber. Olivier la prend dans ses bras, descend l'escalier, traverse un corridor, ouvre une porte et se trouve sur une terrasse. Craignant l'embrasement entier du palais, il veut en éloigner la Duchesse, et il imagine de la porter dans le pavillon d'Axiane; il falloit traverser pour cela une assez longue partie du jardin. Béatrix n'étoit point évanouie; mais la plus violente émotion et un tremblement universel lui ôtoient absolument la faculté de se mouvoir, et même celle de parler. Olivier pour la première fois, dans cet instant perdant toute idée de ses malheurs, et transporté de la joie la plus pure, éprouvoit néanmoins un embarras pénible, en voyant Béatrix presque nue dans ses bras; ô! qui peut définir le véritable amour! et qui pourra jamais prévoir tous les sentimens contraires qu'il sait produire!..... Olivier tenoit contre son sein celle qu'il adoroit, et la plus belle femme de l'univers! et

cependant il eut mieux aimé la voir marcher à ses côtés; l'état de négligence et de désordre où elle étoit, blessoit la vénération idolâtre qu'il avoit pour elle; il la portoit avec un respect superstitieux, n'osant ni la presser dans ses bras, ni la regarder; il sembloit qu'il craignit de profaner l'objet de son adoration et de son culte secret. A trente pas du pavillon d'Axiane, il déposa doucement Béatrix au pied d'un arbre; il se jeta à genoux en élevant ses mains jointes vers le ciel. Il gardoit le silence, mais les rayons de la lune éclairaient son visage, et Béatrix vit tous ses traits s'embellir par l'expression passionnée de l'amour et du bonheur. Béatrix voyoit pour la première fois, la joie se peindre et briller dans les regards de son amant, et jamais l'intéressante physionomie d'Olivier ne parut si charmante à ses yeux!..... O mon libérateur, s'écria-t-elle, je puis désormais m'enorgueillir de mon existence, je vous la dois!..... Il m'est donc permis, de montrer pour vous le sentiment le plus tendre!..... Celui d'une re-

connoissance sans bornes!..... En disant ces paroles d'une voix entrecoupée, Béatrix lui tendit la main. Olivier toujours à genoux, prit cette main dans les siennes en la serrant avec transport; dans ce moment on vit s'ouvrir les portes du pavillon d'Axiane. Retournez au palais, reprit Béatrix, je n'ai point d'inquiétudes sur les personnes qui s'y trouvent, puisque mon appartement seul touche à la galerie; mais voyez si l'on a pris les mesures nécessaires pour arrêter l'incendie, et revenez ensuite me retrouver dans le pavillon d'Axiane. A ces mots Olivier se leva, et s'éloigna précipitamment, car il aperçut la Comtesse elle-même, qui s'avançoit vers Béatrix. Au signal d'allarme, tout le monde s'étoit levé dans le château, et presque tous les Chevaliers s'étoient armés à la hâte dans l'intention de se rendre sur les remparts, imaginant que le signal annonçoit une attaque des ennemis. Axiane avoit eu la même idée; mais elle fut détrompée par la vue des flammes, qui s'élevoient des toits embrasés de la

galerie, et par la rencontre de la Duchesse. Les deux Princesses entrèrent dans le pavillon; bientôt elles y virent arriver successivement un grand nombre de personnes, qui venoient s'informer des nouvelles de Béatrix; en même tems, on lui apprit qu'on étoit maître du feu, mais qu'on n'avoit pu l'empêcher de communiquer à sa chambre, et que le mur sur lequel étoit adossé son lit s'étoit écroulé. Cette circonstance causa un plaisir secret à Béatrix; elle pensa que si elle n'eut pas été réveillée par les cris d'Olivier, rien n'auroit pu la sauver, et l'amour lui faisoit trouver un charme inexprimable dans tous les détails, qui pouvoient aggraver l'idée du danger, qu'elle avoit couru. Cependant le jour commençoit à paroître, et Olivier ne revenoit point; tout à coup on entendit un nouveau signal d'allarme, et presque au même instant crier aux armes; c'étoit l'ennemi, qui voulant profiter du désordre causé par l'incendie, venoit subitement attaquer les remparts. Axiane et les Chevaliers qui se trouvoient dans

le pavillon, sortirent tous précipitamment. Le jeune Mirva s'élança pour les suivre, en disant qu'il alloit rejoindre Olivier, et qu'il ne le quitteroit plus; mais la tremblante Béatrix le retint, pour lui faire promettre qu'il reviendrait de quart d'heure en quart d'heure, afin de lui apporter des nouvelles de l'assaut. Mirva fit le serment qu'elle exigeoit, et courut ensuite rejoindre les combattans. Béatrix s'enferma dans un cabinet avec Amalberge, Délie et Silvia. Dans l'état où elle étoit, la Duchesse ne trouvoit de consolation que dans la société de ces trois personnes, et surtout des deux dernières, qui montraient une sensibilité presque égale à la sienne. Béatrix baignée de pleurs dans les bras de ses amies, comptoit toutes les minutes, et frémissait au moindre bruit. Cependant le pavillon d'Axiane étoit situé de manière, qu'on n'y pouvoit rien entendre de ce qui se passoit sur les remparts; mais l'attente des nouvelles faisoit frissonner Béatrix, chaque fois qu'elle entendoit ouvrir une porte, et marcher

dans les chambres voisines. Souvent elle se levoit pour aller écouter sur l'escalier; si elle croyoit distinguer le pas précipité de Mirva, ou d'un courrier, ses forces l'abandonnoient; elle étoit prête à s'évanouir, et lorsque elle avoit prêté vainement une oreille attentive, elle s'effrayoit de ce long silence, et ses pleurs redoubloient avec une nouvelle amertume. Dans d'autres momens elle invoquoit l'être suprême, avec cette ferveur sublime et consolante, que le sentiment donne à la piété; son ame angélique et pure se rouvroit alors à l'espérance; après une longue prière elle sentoit renaître son courage, mais bientôt elle retomboit par degrés dans l'abattement et dans les cruelles angoisses de la plus mortelle inquiétude. Au bout d'une heure, elle envoya un page sur les remparts; il revint lui dire, que Thédéric ayant rassemblé les soldats François qu'il avoit amenés, s'étoit rendu dans le lieu où combattoient les Chevaliers du Cygne, que les troupes Françaises en reconnoissant Olivier avoient témoigné leur joie par des

acclamations redoublées, et que les Chevaliers du Cygne, ayant demandé au Comte Thédéric de leur confier le commandement de deux cents de ces soldats, venoient de faire une sortie avec cette petite troupe. Ces nouvelles ne servirent qu'à rendre plus vives et plus insupportables les inquiétudes de Béatrix; chaque instant augmentant son agitation, elle voulut retourner au palais; l'incendie étoit totalement éteint, mais la Duchesse visita la galerie, afin de se représenter le péril affreux dont Olivier l'avoit délivrée. Elle resta plus d'une heure, parmi les décombres de cette partie de son appartement; elle ne pouvoit s'en arracher, elle croyoit encore, y voir Olivier environné de flammes, marchant sur des poutres embrasées, et bravant le plus terrible danger pour voler à son secours.

On entendoit du palais les cris des combattans; mais ce bruit effrayant ne produisoit pas sur Béatrix l'impression accoutumée. Elle savoit qu'Olivier n'étoit point sur les remparts. Enfin à midi,

elle entendit un grand tumulte, et l'on vint lui annoncer, que l'ennemi repoussé de tous les côtés abandonnoit les remparts. Elle demanda en tremblant des nouvelles des Chevaliers du Cygne. On lui répondit que leur petite troupe avoit inopinément attaqué et défait un gros corps de réserve, commandé par Hartrade Comte de Thuringe; que l'on voyoit les Chevaliers du Cygne poursuivre les vaincus dans la plaine, et que Thédéric et les autres Chevaliers François, Grimoald, les quatre frères Aimon, et un grand nombre de soldats, venoient d'y descendre, afin que les Chevaliers du Cygne ne fussent pas enveloppés par les troupes repoussées des remparts. Un quart d'heure après, l'on revint dire à la Princesse que son parti victorieux renetroit dans le château, avec une multitude de prisonniers. Comme on achevoit ce récit, la porte s'ouvre brusquement, et l'on voit paroître le jeune Mirva, hors d'haleine, qui s'écrie en entrant: nous avons vaincu vos ennemis, les Chevaliers du Cygne ont attaqué la troupe

d'Hartrade, Isambard a tué le Comte de Thuringe; toute la troupe est prisonnière, on vous l'amène. A ces mots, l'heureuse Béatrix baignée de larmes, prend Mirva dans ses bras, et l'embrasse avec transport. Venez, dit Mirva, venez voir rentrer nos guerriers; ô! cela est si beau!..... En parlant ainsi, il entraînait la Princesse; arrivée sur les premières marches du perron de la grandecour, la Duchesse tressaille en distinguant les cris des vainqueurs, et en entendant pour la première fois des chants d'alégresse. Elle demanda à Mirva, quelles étoient les troupes qui chantoient ainsi; ce sont les soldats François, répondit Mirva; ils chantent la chanson d'Olivier, c'est toujours leur coutume, avant et après la victoire..... En effet Béatrix entendit retentir le nom chéri d'Olivier, et le triomphe, que ces chants célébroient, lui en parut mille fois plus glorieux et plus beau. Enfin les guerriers victorieux arrivent; Olivier couvert de sang et de poussière devoit tous les autres; c'étoit pour annoncer à Béatrix, qu'I-

sambard avoit tué le Comte de Thuringe; sans la mort d'Hartrade, poursuivit-il, ses troupes n'auroient jamais rendu les armes; ainsi, Madame, c'est mon frère qui vous a délivré d'un si redoutable ennemi, et c'est à lui que vous devez le plus utile succès de cette grande journée..... Ah! Seigneur, interrompit Béatrix en palissant, votre armure est ensanglantée, vous êtes blessé? Olivier avoit en effet reçu une légère blessure; mais voyant la vive émotion de la Duchesse, il assura que ses habits n'étoient teints que du sang de l'ennemi. Aussitôt que les autres Chevaliers s'approchèrent, Olivier s'éloigna, fut dans sa chambre faire panser sa blessure, et après quelques heures de repos il retourna dans le salon. La cour n'y étoit point encore rassemblée: un page de Béatrix vint dire à Olivier, que la Princesse le demandoit et l'attendoit dans son cabinet. Olivier venoit de passer trois heures entières seul, et livré à ses réflexions; il avoit repassé dans sa tête tous les événemens de cette journée; il

s'étoit retracé surtout le moment, où après la fuite du palais, Béatrix au pied de l'arbre avoit exprimé sa reconnaissance d'une manière si touchante et si passionnée. Olivier s'avoit à lui-même, que sans la subite arrivée d'Axiane, il n'auroit pu dissimuler ce qui se passoit dans son coeur. Connoissant sa foiblesse, et le danger de ces entretiens si doux, il renouvella des sermens que l'honneur et l'amitié devoient rendre inviolables, et il prit la résolution vertueuse d'ôter toute espérance à Béatrix, en lui persuadant qu'il n'étoit plus susceptible d'éprouver une nouvelle passion, qu'il n'avoit pour elle qu'une vive admiration, et que sa ressemblance avec Célanire causoit seule le trouble, qu'elle remarquoit en lui si souvent. Béatrix, lorsqu'il entra chez elle, le considéra quelques minutes avec un profond attendrissement; les fatigues de la journée, la blessure qu'il venoit de recevoir, et surtout les combats affreux qui déchiroient son ame, avoient imprimé sur son visage de la manière la plus frappante, les traces

de la souffrance et de la douleur. Des larmes de reconnaissance s'échappèrent des yeux de Béatrix, en remarquant qu'une partie de ses cheveux étoit brûlée!..... Elle fut long-tems sans pouvoir rompre le silence; enfin elle prit la parole. Elle rappella avec enthousiasme, tout ce qu'il avoit fait pour elle, et elle exprima sans contrainte, les sentimens dont elle étoit pénétrée. Olivier répondit avec respect; mais son air contraint et sévère surprit et glaça Béatrix. Après un moment de réflexion: écoutez, lui dit-elle, je ne puis vivre plus long-tems sans connoître votre coeur..... Je puis, Olivier, souscrire à toutes vos volontés, je puis sacrifier à vos scrupules mes projets les plus chers; mais il m'est impossible, de supporter l'incertitude qui m'accable!..... Ah! si vous m'aimez, quelles que soient vos résolutions, je ne suis point à plaindre..... Parlez, Olivier, ne dois-je qu'à votre seule générosité tant d'éclatans services, tant de preuves touchantes d'un attachement et d'un dévouement sans bornes? A cette

question précise et terrible, le malheureux Olivier sentit son coeur se briser; mais rappelant toute sa vertu, il eut le courage de répondre avec fermeté, que depuis la mort de Célânire son ame s'étoit fermée pour jamais à l'amour. Il voulut adoucir cette déclaration positive, par l'assurance d'un profond sentiment d'admiration; Béatrix l'interrompant aussitôt, ah! cruel, s'écria-t-elle, pourquoi donc m'avez-vous sauvé la vie?..... A ces mots si touchans, Olivier hors de lui tombe aux pieds de Béatrix; la Duchesse se levant, et s'éloignant de lui, du moins, dit-elle, épargnez-moi les funestes témoignages d'une sensibilité, qui m'a si souvent abusée. .... Allez, Olivier, ne craignez point d'avoir humilié mon orgueil, je gémiss de ma foiblesse, mais je n'en puis rougir; elle est ennoblie et justifiée, par vos services, et par vos bienfaits. Je n'ai ni le désir ni le droit de me plaindre de vous; il est vrai, j'ai cru, je vous l'avoue, que vous m'aimiez, et je me reproche cette erreur; car j'aurois du penser, que dans une ame telle

que la vôtre, la compassion et la générosité peuvent produire ce qui ne fut jamais inspiré que par l'amour. En disant ces paroles, la Duchesse s'avança vers une des portes de son cabinet, et après avoir fait quelques pas, elle revint, et retrouvant Olivier, pétrifié, à la même place, et toujours à genoux, elle le fit relever, et lui dit rapidement, que s'occupant du bonheur de Zemni, sachant qu'il aimoit Sylvia, et qu'il en étoit aimé, elle se chargeoit de sa fortune, et d'obtenir le consentement de Théobald; mais qu'elle n'avoit point voulu faire cette démarche, avant d'en prévenir Olivier. Après cette explication, Béatrix sortit brusquement, sans demander une réponse, et sans l'attendre.

---

**CHAPITRE XX.**

---

**LES CISEAUX.**

---

*..... ô doux momens d'horreur empoisonnés!  
Cher et fatal objet de douleur et de joie! .....*

Alzire --- de VOLTAIRE.

Olivier désespéré, anéanti, s'arracha de l'appartement de la Duchesse dans un état inexprimable. Il rentra dans sa chambre, et s'y enferma avec soin, afin de donner un libre cours à ses gémissemens et à ses pleurs. Une heure avant le souper, Isambard vint frapper à sa porte. Olivier reconnut la voix de son ami, et cette voix fit sur son coeur une douce impression. Olivier venoit de faire à la mémoire de Célanire et surtout à l'amitié, un sacrifice véritablement héroïque, et il sentoit que la présence d'Isambard auroit quelque chose de consolant pour lui

lui. En effet dans tout le reste de la soirée, il n'éprouva point avec son ami, cet embarras secret qui le dominoit malgré lui depuis quelque tems; loin d'éviter ses regards, il aimoit à les rencontrer; et le calme et la paix sembloient renaître dans son ame, toutes les fois qu'il jettoit les yeux sur lui.

Le lendemain matin, Olivier fut se promener de bonne heure sur les remparts, avec le jeune Mirva; l'intrépidité, que cet enfant avoit montrée la veille, achevoit de le rendre aussi intéressant, qu'il étoit aimable. D'ailleurs, Mirva objet des plus tendres caresses de la Princesse avoit pour Olivier un charme particulier. Olivier vouloit lui donner des leçons sur l'art militaire, et c'étoit dans ce dessein, qu'il le menoit voir les fortifications. Mirva plein d'esprit, de courage, et de sensibilité, aimoit passionnément Olivier, et placé près de lui sur un bastion, il l'écoutoit avec une profonde attention, quand tout à coup deux pierres lancées de la plaine blessèrent assez grièvement Olivier. L'une le frap-



pant à l'estomac rouvrit la blessure qu'il avoit reçue la veille; l'autre l'atteignit à l'épaule gauche. Mirva ne put retenir ses pleurs, en voyant couler le sang d'Olivier; il mit son mouchoir sur sa playe, et le Chevalier du Cygne s'appuyant sur son bras, reprit le chemin du château. Craignant de rencontrer Béatrix sur les terrasses, il voulut prendre une route plus longue, mais détournée et solitaire. Il marchoit lentement, car il souffroit beaucoup, surtout de la forte contusion qu'il venoit de recevoir à l'épaule; son bras étoit déjà prodigieusement enflé, et lui causoit une douleur, que chaque instant rendoit plus insupportable. Il cheminoit tristement, lorsqu'au détour d'une allée, il aperçut la Duchesse et Sylvia à trente pas de lui, et marchant à sa rencontre. Il n'étoit pas possible de songer à les éviter. Béatrix avoit jetté les yeux sur lui, elle avoit vu sa pâleur, le sang qui couvroit son habit, et saisie de douleur et d'effroi, elle s'étoit élancée vers lui. Olivier fut si troublé, que ne pouvant plus se

soutenir sur ses jambes défaillantes, il s'assit sur un siège de gazon. Béatrix respirant à peine, interrogea Mirva; c'est répondit-il, la blessure qu'il reçut hier, qui vient de se rouvrir. .... Comment, reprit Béatrix, il fut blessé hier? .... — Hélas! oui, mais il m'avoit défendu de vous le dire. .... — Ah! Mirva, courez, volez au palais, amenez-nous des secours. .... A ces mots, Olivier assure qu'il est en état de se rendre au château. Il veut se relever, il retombe sur le gazon, et Mirva part, et dispaçoit comme un éclair. Olivier proteste à Béatrix, que sa blessure n'est rien, et que son mal ne vient que du coup qu'il a reçu à l'épaule et de l'enflure de son bras; ah! s'il est vrai, dit Béatrix, on peut facilement soulager cette vive douleur que vous éprouvez, en coupant la manche de votre habit. En disant ces paroles, la Duchesse tire de sa poche des ciseaux. A cette vue, Olivier pâlit; au nom du ciel, Madame, s'écria-t-il, daignez vous éloigner. .... Non, je ne souffrirai point. .... Il n'en put dire davantage;

voyant que la Duchesse ne l'écoutoit pas, et qu'elle alloit couper son habit, l'excès de son émotion et de son embarras, joint à son extrême souffrance lui causa un tel saisissement, que ses forces l'abandonnèrent entièrement, et il tomba évanoui dans les bras de Béatrix éperdue. L'amour ranimant le courage de la Duchesse, elle fait soutenir Olivier par Sylvia, ensuite elle se met à genoux, et prenant le bras gauche d'Olivier, elle coupe avec ses ciseaux la manche de son habit; l'étoffe se déchire dans toute la longueur du bras, la manche même de la chemise fut coupée et laissa voir à découvert une partie du bras d'Olivier. En y jettant les yeux, Béatrix connut dans l'instant par la couleur et la tension de la peau, que le bras étoit encore fortement comprimé par un bracelet; elle soupira en pensant, qu'elle alloit trouver sans doute un ancien gage de la tendresse de Célanire. Voulant pour soulager Olivier, détacher ce bracelet, elle acheva d'ouvrir la manche; mais que devint-elle, en reconnoissant son collier

de perles!..... Cette découverte, qui ne laissoit aucun doute sur les sentimens d'Olivier, transporta Béatrix d'admiration, de reconnoissance et de joie, et en même tems rendit plus déchirante encore, l'affreuse inquiétude que lui causoit l'état d'Olivier. O le plus vertueux, et le plus sensible de tous les hommes, s'écria-t-elle, en versant un torrent de larmes, cher Olivier, en croirai-je mes yeux!..... Quoi! votre coeur étoit d'accord avec le mien!..... Quoi! je suis aimée d'Olivier!..... Hélas! dans quel moment devois-je le découvrir!..... Quand il a reçu peut-être une blessure mortelle, quand pénétrée d'amour et de terreur, je lui parle, je l'appelle en vain!..... Quand le pressant dans mes bras, et gémissante près de lui, je ne vois sur son visage pâle et défiguré que l'effrayante immobilité de la mort!..... En prononçant ces paroles, elle dénouoit les deux rangs de perles. Dans cet instant, Olivier rouvrit les yeux, et voyant le collier entre les mains de la Duchesse, quoi, s'écria-t-il douloureusement, vous

le reprenez?..... Ah! c'est pour vous le rendre, répondit Béatrix, c'est pour renouveler le serment inviolable, que je fis au fond du coeur, quand je vous le donnai, sans oser vous l'offrir. Béatrix parloit encore, lorsque Sylvia lui fit remarquer plusieurs personnes, qui venoient du château et s'avançoient vers eux. La Duchesse essuya les larmes, qui baignoient son visage, et le Chevalier du Cygne, aussi troublé, aussi profondément touché qu'elle, reprit le précieux collier; et pour le dérober à tous les regards, se hâta de le cacher dans son sein.

## CHAPITRE XXI.

## UN AMANT GUÉRI.

*Monstre ! qui sur mon cœur usurpas tant d'empire,  
Qui dans l'art de tromper mis tant de profondeur !...*

.....  
*Je ne demande point à ce ciel irrité,  
Qu'il bâte ton trépas si long-tems mérité,  
Ni qu'il te livre encore à l'horreur du supplice.  
Un plus long châtiment t'est dû par sa justice.  
Ah ! pour te mieux punir de tant d'atrocités,  
Qu'il te laisse des jours flétris et détectés,  
Qu'il grave sur ton front ton caractère infame  
Avec des traits affreux et dignes de ton ame ;  
Ou plutôt pour effrir plus d'horreur à la fois,  
Qu'il se montre aux humains, telle que je te vois.*

BARNEVELT — de Mr. de la HARPE.

**T**andis que l'amour et l'amitié fidèle produisoient à la cour de Béatrix, des scènes si touchantes de tendresse et d'héroïsme, le camp des Princes alliés étoit plus que jamais en proie à tous les maux, qu'entraînent nécessairement la discorde et la haine. Le Prince de Grèce

venoit d'annoncer son dessein de se retirer de l'alliance des confédérés. Les alliés éclatèrent en reproches; ils accusèrent Constantin de perfidie et de lâcheté. Le prince de Grèce n'en persista pas moins dans sa résolution; il trouvoit avec raison, que lorsqu'on a eu le malheur d'entreprendre une guerre injuste, l'honneur et l'humanité preserivent de tout sacrifier, pour rompre un si funeste engagement; car ces ligues meurtrières, ces alliances belliqueuses, ne sont que d'horribles associations, quand la nécessité de se défendre ne les a pas formées. C'est l'intérêt des peuples qui les justifie, c'est l'équité seule qui les rend inviolables. Cependant Adalgise toujours violemment agité par sa passion pour Armolfède devina facilement, qu'elle habitoit la cour de Béatrix, puisque les Chevaliers du Cygne s'y trouvoient; car il ne doutoit pas qu'Isambard ne fût son amant. Devant partir avec le Prince de Grèce, qui se dispoit à retourner incessamment à Constantinople, Adalgise forma le projet d'enlever Armolfède. A force de soins

et d'informations, il venoit enfin de découvrir qu'elle vivoit dans une maison de campagne isolée, située à quelques miles du château. Il se déguisa en paysan, et se rendit secrettement dans les environs; il fit cacher ses gens et des chevaux dans un bois voisin, et s'établit dans une chaumière occupée par un vieillard et son fils. Ce dernier alloit souvent chez Armoslède pour y porter des légumes et des fleurs. Adalgise lui confia qu'il avoit le désir de s'introduire dans la maison d'Armoslède, en lui déclarant qu'il en étoit amoureux, et il accompagna cette confidence d'une somme d'argent, qui inspira au paysan le plus grand désir de le servir. Ce jeune homme à son tour, avoua qu'il avoit une intrigue avec la servante d'Armoslède; ce n'est point par amour, ajouta-t-il; car cette fille qui a remplacé une petite servante fort jolie, n'est ni jeune ni belle, mais elle m'a fait tant d'avances, et la libéralité de sa maîtresse la met en état de me donner tant d'argent, que je n'ai pu lui résister. Elle me donne de fréquens

rendez-vous, et toujours la nuit. Je me rends à l'heure indiquée, à la petite porte du potager. La servante vient m'ouvrir, ensuite elle me laisse seul dans le jardin, et m'ordonne d'y rester jusqu'à ce qu'un certain signal donné de sa fenêtre, m'avertisse que je peux monter dans sa chambre, sans risquer de rencontrer un autre domestique. Nous nous voyons ainsi, et j'avois promis d'y aller cette nuit même. A ces mots, Adalgise conjura le jeune homme, de lui laisser prendre sa place pour le soir; le paysan fit beaucoup de difficultés; mais une bourse remplie d'or triompha bientôt de tous ses scrupules. A minuit précises, Adalgise après avoir bien combiné son plan d'enlèvement, se trouva à la porte du jardin; au bout de quelques minutes, il entendit marcher; on frappa doucement contre le mur. Il répondit à ce signal; la porte s'entr'ouvrit et il entra brusquement dans le jardin; aussitôt saisissant la servante par le bras, et lui montrant un poignard, il menaça de la tuer, si elle faisoit le moindre bruit. Cette fille

épouvantée le prit pour un voleur, mais lui promit une aveugle obéissance; alors Adalgise lui ordonna de le conduire dans la chambre d'Armoflède, avec les précautions nécessaires pour n'être entendu de personne. Ne craignez rien, dit tout bas la servante, les autres domestiques dorment, et ma maîtresse ne pourra nous entendre. En parlant ainsi, elle le mène dans l'appartement d'Armoflède; Adalgise y trouve de la lumière, mais Armoflède n'y étoit pas. Où donc est ta maîtresse, dit Adalgise? A cette question la servante paroît interdite; écoute, reprit Adalgise, en lui donnant quelques pièces d'or, je ne suis point un voleur, je veux voir Armoflède; si tu fais ce que je désire, je te récompenserai libéralement, sinon..... Eh bien, Seigneur, interrompit la servante, je vais vous dire la vérité. Ma maîtresse est dans ma chambre..... — Comment? — Elle y attend mon amoureux, car c'est elle qui le paye, et qui le reçoit toutes les nuits. A ces mots, Adalgise frissonne et pâlit, et presqu'au même instant se

reprocha sa crédulité, en pensant qu'il est hors de toute vraisemblance, qu'une femme de l'état d'Armoflède et en même-tems si aimable, si jeune et si jolie, soit capable d'une telle bassesse. Quel conte absurde, reprit-il, et comment ce paysan croiroit-il, que c'est toi qui lui donnes ces rendez-vous?..... — Seigneur, il n'y a point de lumières dans la chambre, où le reçoit Armoflède. Sur cette réponse, Adalgise haussa les épaules en considérant de la tête aux pieds la figure de quarante ans, sèche, et flétrie, qui lui parloit. Ne perdons point de tems, dit-il; s'il est vrai qu'Armoflède soit dans ta chambre, je ne pourrai le croire, qu'en le voyant, et il faut m'y conduire. En disant ces paroles, il prend un flambeau, et force la servante de le guider. Elle le fait monter au grenier, et là, lui montre une petite porte, en lui faisant signe, que c'est celle de sa chambre. Adalgise enferme à clef la servante dans le grenier; ensuite tenant toujours le flambeau d'une main, et de l'autre son poignard, il ouvre précipitamment la

porte indiquée et se trouve dans un petit galetas. Au moment même, une voix qui partoît d'un grabat placé vis-à-vis la porte, s'écria: *ó ciel! de la lumière!* Aussitôt une figure hideuse s'élança hors du lit; dans ce mouvement, elle rencontre une chaise, se heurte, et tombe étendue sur le plancher, la face contre terre. Son bonnet de nuit s'étoit détaché, et sa chemise accrochée aux bâtons de la chaise laissoit voir à découvert ses jambes nues. L'exclamation qu'elle venoit de faire, fit tressaillir Adalgise, car le son de cette voix l'avoit profondément ému; mais en approchant de cette étrange figure, il ne lui fut pas possible de soupçonner, que ce pût être Armoislède. Ses bras et ses mains desséchées et ridées paroisoient appartenir à une femme de soixante ans, et sa tête absolument chauve sembloit confirmer cette conjecture; ses jambes étoient prodigieusement enflées et d'une grosseur monstrueuse, et sur l'une des deux on voyoit un ulcère..... Cependant Adalgise, voulant questionner cette horrible créature, la saisit par les

épaules et malgré sa résistance la força de se relever; alors regardant son visage décharné et couvert de boutons et de pustules, quelle fut sa surprise, en reconnoissant malgré cet inconcevable changement, les traits défigurés de l'infame Armoslède! C'étoit - elle en effet que le poison préparé par ses mains avoit réduite en cet affreux état. Elle gardoit le silence espérant qu'Adalgise ne la reconnoitroit pas, mais elle faisoit de violens efforts pour s'échapper. Adalgise la retenant avec force: ô divine providence, s'écria-t-il, quoi! ce spectre effroyable est la jeune et brillante Armoslède!..... Ah! que ne puis-je rassembler ici tous mes anciens rivaux, tous les amans séduits et trahis par toi, ta présence nous réconcilieroit; je voudrois qu'ils profitassent, comme moi, de cette leçon terrible imprimée sur ton visage. .... A ces mots, Armoslède redoubla ses efforts pour s'arracher des mains d'Adalgise. O laisse-moi contempler ta difformité, lui dit-il; non jamais, je ne vis tes dangereux charmes avec tant de plaisir!.....

Cette affreuse métamorphose n'est point l'ouvrage du tems, dont la main vénérable n'agit que lentement et laisse du moins subsister des vestiges et des ruines; mais le vice mille fois plus actif et plus funeste à la beauté, la consume et la détruit avec la rapidité d'un feu dévorant. Que te reste-t-il aujourd'hui? Une ame abjecte, des passions honteuses, des désirs effrénés, un corps hideux et languissant qui penche vers la tombe!..... Oui, la mort sous un aspect épouvantable, sous les traits effrayans d'une Gorgone, est déjà prête à te saisir; la voistu s'approcher, suivie de l'horrible cortège dont elle entoure les méchans, les regrets cuisans et superflus, la rage impuissante, l'opprobre et le désespoir sans remords?..... En disant ces paroles, Adalgise qui parloit avec véhémence, et qui tenoit toujours son poignard, fit un geste qui parut effrayer Armoslède; va, ne crains rien, poursuivit-il, je venois ici, je l'avoue, avec l'intention de t'enlever, ou de te poignarder; mais le ciel s'est chargé de ma vengeance. Maintenant

loin de vouloir ta mort, je désire qu'elle puisse être encore quelque tems différée. Vis pour épouvanter les pervers, vis pour épuiser le calice amer de l'infamie; pour envier les succès de la beauté, pour frémir à la vue de l'innocence, et du bonheur. .... Puisses-tu dans le sein de l'ignominie, rencontrer partout le tableau touchant de l'amour heureux, et de la vertu triomphante; oui, tel est le sort que la justice éternelle te réserve. Tu ne verras finir ton exécrationnable existence, qu'après avoir souffert tous les tourmens de la noire et dévorante envie, et de la haine implacable et dégue; qu'après avoir éprouvé tous les genres d'insultes et d'outrages, et du milieu de la fange, traînée enfin sur le bord du cercueil, tes yeux frappés alors d'une lumière éblouissante et terrible, mesureront avec effroi la profondeur de l'abyme creusé par les passions et l'impunité. Dans les convulsions d'une agonie privée d'espérance, tu verras toute l'horreur du vice sans pouvoir le haïr, et tu connoistras, qu'il existe un dieu, sans pouvoir l'invoquer. A ce discours, Ar-

moſlède ne pouvant plus ſe contenir, prit enfin la parole, et avec la figure et le ton d'une abominable furie, elle exhala ſa rage par un torrent d'injures: Adalgise l'écouta tranquillement ſans l'interrompre; il ſembloit jouir de ſa vaine fureur, et lorsqu'elle eut ceſſé de parler, il appella la ſervante, et lui ordonna de prendre le flambeau; enſuite ſe tournant vers Armoſlède: je crois, lui dit-il froidement, qu'il eſt tems de terminer cet entretien; permettez-moi, Madame, de vous reconduire dans votre appartement, car vous attendriez inutilement cette nuit, l'amant heureux auquel vous prodiguez vos faveurs, avec un myſtère ſi ingénieux. En prononçant ces mots, Adalgise entraîne Armoſlède malgré ſa réſiſtance, en lui diſant tout ce que la plus ſanglante ironie peut fournir de piquant et d'injurieux. Enfin après avoir épuisé contre elle tous les traits envenimés du mépris et de la haine, il ſortit de cette maiſon avec autant d'aversion et de dégoût, qu'il y avoit apporté d'amour. Telle eſt le peu de ſolidité des paſſions humaines;

elles seroient moins dangereuses, si l'on en connoissoit toute la fragilité; on les croit durables, enracinées, parce qu'elles sont violentes, et on les combat avec découragement. Cependant un simple incident, un dépit vif, un changement plâsique, et souvent une seule réflexion suffisent pour les détruire.

---

## C H A P I T R E XXII.

## HISTOIRE D'AXIANE.

*On est rarement grand, au faite des grandeurs.*

SAURIN.

**L**es blessures d'Olivier examinées par les médecins ne furent pas trouvées dangereuses; mais comme il avoit un peu de fièvre on lui prescrivit de garder le lit pendant quelques jours. Le lendemain, les deux Princesses, Isambard et Roger, étant dans sa chambre, la conversation tomba sur les exploits et les aventures de la Comtesse; on lui fit plusieurs questions. Béatrix entr'autres choses lui demanda, pourquoi elle ne portoit pas le titre de reine, Balahac son époux ayant été couronné Roi dans Carcassone. Axiane répondit, qu'elle ne pouvoit satisfaire la curiosité de la Duchesse, sans entrer dans de longs dé-

tails; on la pressa de conter son histoire; elle y consentit, et prenant la parole elle fit le récit suivant.

Parmi les rochers des Asturies il existe encore quelques débris d'une antique habitation; on y voit les restes d'une forteresse qui fut jadis l'azile respectable du grand Pélage et des Goths fugitifs, qui sous sa conduite échapèrent comme lui à la tyrannie des Arabes. (a) C'est dans ces lieux sauvages et déserts que je fus élevée. Mon père sous un nom supposé s'étoit retiré dans cette profonde solitude. Suivi seulement d'un domestique fidèle, il avoit avec son secours, construit une simple chaumière au milieu même des débris de la forteresse; et cette humble habitation touchoit à l'une de ces ruines appelée encore la *tour de Pélage*. Mon père me cacha avec un soin égal, et mon sexe et ma naissance; tant qu'il vécut je ne portai jamais qu'un vêtement rustique et

---

(a) J'ai rapporté l'histoire de cette révolution dans les *Annales de la vertu* tome 2.

grossier pareil au sien. Il m'appelloit Favila, je me croyois son fils; je croyois encore avoir un frère; Balahac remis dès le berceau entre les mains de mon père fut le compagnon de mon enfance, et nourri dans cette double erreur, ne voyoit en moi qu'un frère chéri. Plus âgé que moi de six années, il se plut à me former aux exercices dans lesquels il excelloit lui-même. Il m'apprit à tirer de l'arc, à manier la fronde, à gravir les rochers les plus escarpés, à franchir à la course les fossés et les haies, à passer les torrens à la nage. Le soin de m'instruire et de m'aguerrir étoit sa plus douce occupation; mon père observoit avec joie sa tendresse pour moi, et il ne négligeoit rien pour la fortifier. Il me prescrivait pour mon frère tous les égards du respect et toute la soumission de la dépendance, mais Balahac n'abusoit point de l'empire qu'on lui donnoit sur moi. Cependant je me rappelle que durant tout le tems de mon enfance, il s'affligeoit sans cesse en considérant la petitesse de ma taille, et mes traits ef-

féminés; mais lorsque j'eus atteint ma treizième année, cette délicatesse extérieure devint à ses yeux un motif de plus d'intérêt et de sensibilité; chaque jour il sembloit craindre davantage de m'exposer. Loin d'exciter mon courage, il n'employoit plus son autorité qu'à le modérer; à la course, à la chasse, je le voyois pâlir et frémir, s'il redoutoit pour moi le moindre péril; bientôt même il étendit ses tendres sollicitudes jusqu'aux choses les plus frivoles; il se plaisoit souvent à tresser mes cheveux. Si je les accrochois aux branches des arbres en courant dans les taillis, il s'élançoit vers moi en se plaignant vivement de mon étourderie; il redoutoit pour moi jusqu'à l'ardeur du soleil; jamais dans le haut du jour, il ne vouloit me laisser aller sur les rochers et dans les plaines; il me conduisoit dans les bois, ou sous des ombrages épais, et quand mon père lui reprochoit doucement de gêner par de tels soins la première éducation qu'il m'avoit donnée: j'avoue, répondoit Balahac, que je trouve dans sa figure je ne

sais quoi de délicat et de touchant, qui m'attendrit et qui m'inspire une foiblesse, que je ne puis comprendre moi-même. Je ne saurois voir sans un étonnement qui a quelque chose de pénible, ses foibles mains lancer une lourde pierre, ou tendre un arc dont la grandeur surpasse celle de sa taille; je souffre en voyant ses épaules ployer sous le poids d'un énorme carquois. Ne regarde-t-on pas avec peine une tendre fleur, lorsqu'agitée par les vents elle se balance sur sa tige légère, et paroît prête à se rompre? Eh bien, j'éprouve cette impression désagréable quand je vois Favila exposé aux injures de l'air, quand le soleil darde ses rayons brûlans sur son front, ou quand la neige et la grêle tombent sur sa tête. Sa constitution me paroît si fragile, qu'il me semble qu'une chute, le moindre choc, les plus légers accidens suffiroient pour lui coûter la vie. Mon père écoutoit ces discours en souriant; il croyoit y démêler un instinct secret et des sentimens, qui s'accordoient avec ses plus douces espérances. Nous chérissions ce bon

père avec la plus vive tendresse; nous trouvions dans sa conduite et dans ses entretiens, tout ce qui pouvoit nous faire aimer nos devoirs et la vertu. Il avoit posé des sièges de mousse et de gazon dans la tour de Pélage; il nous y rassembloit tous les soirs, et là, s'asseyant entre Balahac et moi, tantôt il nous contoit l'histoire du grand Pélage, et celle de ses successeurs; tantôt il nous vantoit les charmes de la solitude, et le bonheur de vivre ignoré des hommes, dans une douce obscurité. Souvent il nous parloit de l'amour et de la félicité, que peut procurer une union formée par la sympathie; et toujours il finissoit par nous assurer, qu'il s'occupoit déjà du soin de chercher pour chacun de nous une compagne aimable, et qu'aussitôt que j'aurois atteint ma dix-septième année, il nous marieroit l'un et l'autre le même jour. Balahac ne comprenoit pas comment mon père pourroit nous trouver une épouse dans le désert où nous vivions. Nous étions éloignés de toute habitation; nous avions deux ou trois fois

fois rencontré dans nos courses à plusieurs lieues de notre chaumière quelques filles de pâtres; mais elles nous avoient paru si grossières, et si peu jolies, que nous ne pouvions nous former une idée séduisante de l'amour et de l'hymen.

Cependant mes jours s'écouloient paisiblement dans l'heureux calme des passions et de l'innocence; la tendresse de mon père et de Balahac répandoit sur tous les instans de ma vie un intérêt pur et touchant, qui suffisoit à mon bonheur. Je ne connoissois ni les plaisirs factices, et les chagrins réels créés par l'opinion, ni les jouissances frivoles, et les inquiétudes dévorantes causées par l'ambition et par l'orgueil. Je réfléchissois peu, je ne songeois point à l'avenir, parce que mon ignorance et l'uniformité de ma vie, ne me permettoient pas d'y entrevoir les révolutions et les événemens, qui peuvent enflammer et frapper l'imagination; sans défiance, sans crainte, sans prévoyance et sans désirs, mon ame calme, neuve et sensible, aimoit sans exaltation, jouissoit avec sérénité, et n'avoit jamais

éprouvé les transports ou l'amertume d'un sentiment impétueux, et l'émotion violente de la joie ou de la douleur. Mais cet état si doux ne devoit pas subsister long-tems. J'entrois dans ma seizième année, lorsque mon père fut tout à coup atteint d'un mal, qu'il jugea lui-même mortel, et malheureusement il ne se trompoit pas. Au bout de quelques jours, sentant qu'il touchoit à ses derniers momens, il nous fit approcher de son lit, en nous prévenant qu'il alloit nous découvrir d'importantes vérités. Je me mis à genoux, et j'arrosai de pleurs la main qu'il me tendoit. Je dois, me dit-il, vous déclarer votre naissance et votre véritable nom; vous n'êtes point Favila, et cet habit d'homme cache en vous la fille de Bermude; vous vous appelez Axiane, et je suis votre père. Quoi! repris-je, vous êtes l'un des successeurs du grand Pélage, vous êtes ce vertueux Bermude, que l'on croit mort depuis quinze ans? Mon père alloit répondre, lorsque Balahac, que la surprise et l'émotion avoient rendu pendant quel-

ques instans immobile, prit la parole et me regardant avec autant de trouble que d'attendrissement: O ciel, s'écria-t-il, Favila n'est point un homme!..... Axiane! ô ma soeur!..... Non, interrompit Bermude, non, Balahac n'est pas le frère d'Axiane, car il n'est point mon fils. Ah! reprit Balahac avec transport, vous êtes toujours mon père! En disant ces paroles, il se jeta à genoux près de moi; il saisit ma main, et celle de Bermude, et les pressa contre son cœur en versant un déluge de larmes. J'avois un frère, dit Bermude, et vous êtes son fils; il vous remit en mourant entre mes mains; vous étiez alors au berceau; de cet instant, je vous adoptai, et ceux qui vous donnèrent le jour n'auroient pu vous aimer davantage. Maintenant, poursuivit mon père, je dois vous rendre compte des motifs qui ont dirigé ma conduite. J'avois trente ans, lorsque je montai sur le trône des Asturies. (a) Je succédois au tyran le

---

(a) Bermude premier succéda au tyran Mauregat. Cette couronne étoit alors élective. Bermude abdiqua l'an 791.

plus cruel, je venois de terminer glorieusement une guerre longue et sanglante. Tout sembloit me promettre un règne heureux et paisible; mais les excès et les vices de mon prédécesseur avoient corrompu les moeurs publiques; car telle est la funeste influence d'un despotisme sanguinaire. Je voulus rétablir l'ordre et les loix; la haine et la vengeance, et non l'amour du bien public, avoient renversé le tyran. Le peuple irrité d'une horrible oppression, et fier d'en avoir secoué le joug, connoissoit toute sa force et en même tems ignoroit ses véritables intérêts; il étoit devenu féroce, défiant et turbulent; il me fut impossible de l'éclairer; et ne pouvant ni le servir, ni réprimer ses désordres, je pris le parti d'abdiquer. Je me retirai dans la province, où j'étois né; mais je n'y goûtai pas la tranquillité, que j'espérois y trouver. Les hommes supposent toujours de l'ambition à ceux qui ont joué un grand rôle; ils n'attribuent communément le sacrifice de leur rang et de leur autorité, qu'à un mouvement passager de crainte ou de dépit, ou

à de profondes combinaisons politiques; on cherche envain le repos avec un nom célèbre; on est toujours suspect aux ambitieux, aux intrigans. J'en fis la triste expérience; je fus calomnié, persécuté, forcé de quitter ma solitude et d'errer dans ma patrie, sans pouvoir me fixer dans une retraite paisible. Au bout de quelques années, je perdis mon épouse qui mourut en donnant le jour à ma fille. Alors je formai la résolution de renoncer entièrement au monde; je fis courir le bruit de ma mort, et je vins m'établir dans ce désert. Une longue expérience m'avoit appris, que le bonheur est incompatible avec les passions violentes; aussi la nature ne nous les donne-t-elle pas. Elles sont le fruit de l'éducation, qui tendant à perfectionner notre ame et notre esprit, exalte nos sentimens, en enflammant notre imagination; livrés à nos propres penchans, sans l'influence de l'exemple, sans l'aiguillon piquant de l'amour propre et de la difficulté, nous n'aurions qu'une sensibilité douce mais durable; car la constance

des affections est dans la nature, c'est l'orgueil surtout qui produit la légèreté. Je voulois, mes enfans, vous rendre heureux; je voulois vous unir un jour l'un à l'autre; et persuadé que la douce sympathie, que la tendre et fidèle amitié sont les seules bases solides du véritable amour, je voulois que vous vous aimassiez long-tems sans vous connoître. Je voulois enfin, que l'imagination n'eût aucune influence sur vos sentimens, parce qu'elle nous égare toujours, tandis que le coeur seul, lorsqu'il choisit sans précipitation ne nous trompe jamais. Mon dessein étoit de ne vous révéler ce mystère, que dans deux ans; mais la mort dont je sens les approches me force enfin à vous le déclarer..... Balahac..... je vous recommande votre soeur adoptive, votre unique amie désormais..... Celle qui deviendra, je l'espère, votre épouse et votre inséparable compagne..... Cependant, comme elle est trop jeune pour pouvoir connoître son coeur et pour en disposer, j'exige que vous ne lui proposiez que

dans deux ans, de s'unir à vous par un lien indissoluble et sacré. Je désire cet hymen et ne le prescris point. A ces mots, Balahac prit la parole, pour jurer de me consacrer sa vie, quels que fussent avec le tems mes sentimens et ma décision. Après avoir reçu ce serment si touchant et si généreux, mon père nous remit deux cassettes, qui contenoient les preuves de notre naissance, une somme considérable en or, et toutes les pierres de ma mère. Le reste du jour fut employé à écouter les sages instructions, que mon père nous laissoit par écrit, et dont il nous fit la lecture. Il nous conseilloit de rester dans notre solitude, mais dans le cas où nous nous déterminerions à la quitter, il nous prescrivoit la manière, dont nous devons nous conduire. Nous passâmes la nuit entière auprès du lit de mon vertueux père; aux premiers rayons du jour, nous reçûmes sa dernière bénédiction, et peu d'instans après il expira dans nos bras! ..... Nulle expression ne sauroit rendre ce que j'éprouvai dans cet affreux moment! Mon

attachement pour mon père avoit toujours été le sentiment dominant de mon cœur, et mon inexpérience et l'éducation que j'avois reçue, devoient rendre plus terrible encore la profonde douleur de cette perte irréparable. Je n'ignorois pas, que la mort est le terme inévitable de la carrière humaine; mais jusqu'à cet instant n'ayant jamais vu mourir, ou même disparaître une des personnes qui composoient pour nous tout l'univers, ce déchirant spectacle avoit pour moi quelque chose d'incompréhensible. Il me frappoit autant, que si je n'eusse jamais eu l'idée de la mort. On ne pouvoit m'arracher de la chambre de mon père. Déjà depuis quelques heures, il n'existoit plus et je l'appellois encore, en faisant retentir notre chaumière des cris aigus du désespoir..... Enfin, quand mes forces furent entièrement épuisées, Balahac me prit dans ses bras, et me porta dans la forêt voisine. Aidé de ce fidèle serviteur dont j'ai parlé, Balahac creusa le tombeau de mon père et l'enterra dans la tour de Pélage; ensuite il me conduisit

dans ce triste lieu devenu pour nous un temple; je jettai les yeux en frémissant sur l'endroit où j'avois vu le siège de gazon, qu'avoit occupé mon père. Je me prosternai en appercevant le monument funèbre élevé par la piété de Balahac, et je perdis l'usage de mes sens, en embrassant cette terre sacrée. Cette impression terrible autant que douloureuse ne m'empêcha pas d'y revenir dès le lendemain; Balahac pour me distraire me proposa d'orner le chemin, qui de la forêt conduisoit à cette ruine révéérée. Nous plantâmes deux haies de lauriers, entrelacés d'églantiers et de pampres, et nous plantâmes des citronniers et des orangers sauvages devant la brèche, par laquelle on entroit dans la cour. Chaque jour, au lever du soleil, nous allions sur la tombe invoquer l'être suprême et les mânes de mon père, confondant ainsi par ce double hommage, deux sentimens sublimes, qui l'un et l'autre puisés dans la nature, n'ont en effet qu'une seule et même source, la piété religieuse, et la piété filiale. Je passai les trois premiers



mois, qui suivirent la mort de mon père, dans un tel accablement que je n'étois capable, ni de réfléchir sur ma situation, ni de former de nouveaux projets; mais enfin je sortis par degrés de cette espèce d'anéantissement; mes idées se débrouillèrent, et je commençai à sentir, que je devois jeter les yeux sur l'avenir, et peser mûrement les conseils de mon père. L'idée qui me frappoit le plus étoit celle de ce haut rang, qu'avoit occupé mon père; il me sembloit que la fille de Bermude, la fille d'un Roi, ne devoit ni se conduire ni penser comme l'obscur Favila. J'avois à choisir entre deux partis, celui de rester dans notre désert, ou celui d'aller vivre dans le monde. Je penchois beaucoup pour le dernier, malgré la peinture effrayante que mon père nous avoit faite tant de fois, des dangers auxquels on est exposé lorsqu'on vit dans une société nombreuse. La curiosité seule auroit à cet égard suffi pour me déterminer, indépendamment de la vanité naissante qui me donnoit tant de dégoût pour l'obscurité. Mais j'avois pour Bala-

had une amitié sincère, et je savois que tous ses desirs et tous ses vœux se trouvoient fixés dans la solitude, que nous habitons. J'étois vivement combattue par la certitude de l'affliger; cependant malgré mon affection pour lui, et quoiqu'il fût plus tendre pour moi que jamais, je n'avois plus depuis la mort de mon père la même confiance en lui; il étoit devenu mon seul appui dans le désert. Je sentoais confusément, que l'égalité n'existoit plus entre nous; cette idée me le rendoit moins agréable, et en même tems elle m'inspiroit une sorte de crainte, qui redoubloit l'embarras que j'éprouvois, à former une résolution positive. Balahac respectant ma jeunesse et les ordres de mon père, ne me parloit ni d'amour ni d'hymen; mais toujours fixé près de moi, il ne me quittoit plus, et cette extrême assiduité m'importunoit souvent. Sa présence m'en imposoit tellement, qu'elle gênoit jusqu'à ma pensée; il me sembloit qu'il devoit la pénétrer, et je n'osois la fixer devant lui sur des projets contraires à ses desirs. Peu accoutumée à feindre,

cette contrainte me devenoit chaque jour plus pénible. Mon père, comme je l'ai dit, nous avoit remis deux cassettes; Balahac s'étoit chargé du soin de garder celle qui contenoit l'or et nos papiers, et j'avois reçu l'autre, que je savois remplie des bijoux de ma mère. Long-tems absorbée dans ma douleur, j'avois pendant plusieurs mois oublié cette cassette; enfin je me la rappelai tout à coup, et en même tems j'éprouvai la plus vive curiosité de l'ouvrir; mais voulant considérer à mon aise tout ce qu'elle contenoit, j'imaginai que Balahac pourroit trouver de la puérité dans l'examen scrupuleux, que je comptois en faire, et je me promis de ne l'ouvrir qu'en son absence et à son insçu. Après avoir pris ce parti, je ne m'occupai plus qu'à trouver les moyens de me débarrasser de Balahac pendant quelques heures; avant d'en venir à bout, je le tentai plusieurs fois vainement. Enfin un matin, qu'il partoît pour la chasse, j'inventai pour ne le pas suivre un prétexte si plausible, qu'il consentit à me laisser dans la chaumière.

Aussitôt qu'il fut sorti, je m'enfermai dans ma petite chambre; je pris ma cassette dont j'avois la clef, et je l'ouvris précipitamment. Le premier objet qui frappa mes yeux, fut un portrait en miniature qui représentoit ma mère; son nom étoit gravé sur la bordure. Je ne pouvois juger de la ressemblance; mais n'ayant jamais vu de tableaux, je fus saisie d'admiration en considérant cet ouvrage, qui me parut un chef d'oeuvre inconcevable. En même tems mes yeux se remplirent de larmes, en contemplant les traits de celle qui m'avoit donné le jour..... Quand cette émotion si naturelle fut un peu calmée, j'examinai avec attention l'habillement somptueux de cette figure charmante; j'en fus éblouie, et je soupirai en comparant mon vêtement rustique à cette élégante parure. Plus empressée que jamais de continuer ma recherche, je posai le portrait sur une table, et je tirai successivement de la cassette tous les bijoux qu'elle contenoit. Il y en eut plusieurs dont il me fut impossible de deviner l'usage; mais

le portrait m'indiquoit celui des colliers, des aigrettes, des bracelets et des bagues. Chaque chose avoit pour moi le mérite de la nouveauté. J'étois également surprise et charmée, je ne pouvois me lasser d'admirer l'éclat et le merveilleux travail de ces brillantes bagatelles; bientôt j'éprouvai le plus vif désir de m'en parer moi-même, du moins pour quelque instans, et regardant le portrait afin de bien placer ces ornemens, j'attachai d'abord dans mes cheveux une aigrette de saphirs et de rubis; mais comme mon habit me cachoit entièrement le cou et la poitrine, je le déchirai pour me découvrir la gorge; ensuite je mis un collier de perles et une chaîne de diamans. Je relevai mes longues manches, et j'ornai mes bras et mes mains avec des bracelets et des anneaux de pierres. Je n'avois point de miroir et je n'en connoissois même pas l'usage; mais désirant me voir ainsi parée, je descendis dans le jardin, je m'approchai d'un bassin rempli d'eau qui se trouvoit à l'ombre sous une allée de peupliers, je

m'assis sur un banc de gazon au bord de la fontaine, et je me regardai dans l'eau, qui réfléchissoit parfaitement ma figure. La manière dont j'étois mise offroit un double contraste extrêmement ridicule; avec un habit d'homme, j'avois la gorge découverte et les bras nus comme une femme; et avec des vêtements faits d'une toile grossière, j'étois surchargée des plus magnifiques ornemens. En me regardant je ne fis que cette dernière remarque, je regrettai de n'avoir pas un habillement couleur de pourpre et d'azur, comme celui qu'on avoit représenté dans le portrait de ma mère; mais d'ailleurs je me contemplai avec un plaisir d'autant plus grand, qu'il étoit absolument nouveau pour moi; pour la première fois, j'examinai mes traits et je me comparai aux autres objets que j'avois vus, aux jeunes paysannes, que j'avois rencontrées dans mes courses. Je me persuadai que j'étois jolie; cette découverte me fit apprécier la beauté, et je pensai en même tems, qu'il étoit facheux de la cacher et de l'ensevelir dans

un désert. Ces réflexions, et beaucoup d'autres qui ne s'étoient jamais offertes à mon esprit, m'occupèrent long-tems. Enfin sortant de ma rêverie, j'allois m'arracher de cette dangereuse fontaine, lorsqu'en levant les yeux et tournant la tête, j'aperçus Balahac, qui près de moi depuis un quart d'heure, me regardoit en silence. Je fis un cri perçant, et j'éprouvai pour la première fois de ma vie, le sentiment pénible de la honte et de la confusion. La pudeur et le remords d'une vanité frivole me causoient un embarras inexprimable. Mon premier mouvement fut de fermer mon habit, et de rabattre mes manches; ensuite je voulus fuir, mais Balahac me retenant: ô que crains-tu, me dit-il, d'une voix tremblante; ô laisse-moi te contempler encore! ..... Ces paroles, les larmes qui mouilloient ses paupières, la vive émotion qui se peignoit sur son visage, augmentèrent mon embarras, mais dissipèrent la crainte que j'avois de sa sévérité. Je ne répondis rien; j'étois debout, et comme la frayeur que je venois d'éprou-

ver, m'ôtoit la force de me soutenir sur mes jambes, je me remis sur le siège de gazon, en tenant fortement, d'une main sur ma poitrine, mon habit déchiré, dans la crainte qu'il ne s'entr'ouvrit. Dans ce moment, Balahac se précipite à mes genoux, ce mouvement me fit tressaillir; aussitôt il se releva, et s'assit près de moi. Il gardoit un profond silence, je n'osois le regarder; je l'entendis soupirer plusieurs fois; nous restâmes plus d'une demie heure dans cette situation. Au bout de ce tems, Balahac reprenant la parole, avec une voix plus calme et plus assurée: ô ma soeur, me dit-il, gardez-vous de croire que ces vains ornemens puissent vous embellir..... Il est vrai, je vous contemplois avec surprise, avec ravissement..... Mais c'étoit vous que j'admirois, et non cette nouvelle parure, qui n'est à mes yeux qu'inutile et bizarre. Ah! pourquoi notre père a-t-il cru devoir nous laisser ces funestes superfluités? Et que ne pouvez-vous, chère Axiane, les dédaigner autant que je les méprise! En achevant ces mots, Balahac

ne put retenir ses pleurs; j'en fus vivement touchée, mais cet attendrissement passager ne changea rien à mes résolutions secrètes. Cet entretien me fit connoître, que j'avois sur Balahac une sorte d'ascendant, dont j'ignorois la cause; mais chaque instant depuis cette époque m'en démonstroit le pouvoir suprême. Cette découverte me causoit un embarras, et me donnoit avec lui une certaine réserve dont je ne pouvois me rendre raison, et en même tems elle m'affermissoit dans mes projets; car j'étois certaine que Balahac ne résisteroit pas à ma volonté. Brûlant du désir de me montrer, d'admirer les chefs d'oeuvres des arts, de voir des objets nouveaux, j'osai enfin conjurer Balahac, de quitter notre solitude. Son chagrin fut extrême, mais depuis l'aventure de la fontaine, il étoit préparé à cette demande; et comme je l'avois prévu, il y céda après l'avoir vainement combattue. Il exigea seulement, qu'en entrant dans le monde, je continuerois à cacher mon sexe, et que je laisserois croire que nous étions frères.

Je ne quittai pas notre désert sans répandre de sincères larmes sur le tombeau de Bermude, et sans éprouver une sorte de remords, en songeant que je laissois dans cette solitude les cendres révéérées d'un si vertueux père! Notre fidèle domestique, ou pour mieux dire notre ami, nous suivit et nous servit de guide; il nous conduisit dans l'une des villes que mon père avoit désignées, dans le cas où nous abandonnerions notre paisible azile. Notre voyage fut assez long, mais heureux. Nous arrivâmes dans la ville vers le milieu du jour. En y entrant, nous y remarquâmes un grand mouvement, et je vis là pour la première fois une multitude de gens armés. L'habillement de ces soldats me parut d'un éclat surprenant; j'admirois surtout leur maintien et leur contenance audacieuse et fière. Nous apprîmes que ces troupes étoient celles du célèbre Abdérame, ce vaillant général venu du fond de l'Asie, pour détrôner le tyran qui opprimoit les Sarazins. Une grande partie de ce peuple revolté contre son Roi, s'étoit rangée sous les

étendarts d'Abdérame, et ce jour même, la ville où nous étions avoit ouvert ses portes à ce fameux guerrier. (20) En entrant dans la grande place, nous vîmes paroitre Abdérame. Il étoit monté sur un superbe cheval blanc, et distingué de tous les autres par sa beauté, sa taille majestueuse, et la magnificence de son armure; mille cris de joie s'élevèrent à son aspect; ces acclamations, ces hommages éclatans que je n'avois jamais vu rendre, m'inspirèrent pour lui un respect et une admiration, qui alloit jusqu'à l'enthousiasme. Mon visage étoit couvert de larmes, mon coeur palpitoit avec violence; je respirois à peine, quand tout à coup, les troupes défilèrent devant Abdérame, au bruit de la musique guerrière. Je n'avois jamais entendu que les voix rustiques et les flageolets des pâtres de nos déserts; les sons bruyans des cymbales, des trompettes, et des tambours me causèrent le transport le plus vif, que j'aye jamais éprouvé; agitée d'un frémissement universel, je frissonnois, je brûlois, mille sensations tumultueuses et

nouvelles troubloient ma raison, et exaltoient mon imagination embrasée; j'envisageois pour la première fois l'image éblouissante de la gloire, et je la voyois avec ivresse. Lorsque les troupes eurent défilé, Abdérame fit au peuple une harangue, dans laquelle il invitoit une partie des citoyens à prendre les armes, et à se ranger sous ses drapeaux. A peine eut-il fini de parler, que perçant la foule, je m'élançai vers lui, en criant que je voulois combattre et le suivre. Également frappé de la petitesse de ma taille, de ma jeunesse et de mon action, il me fit approcher, me tendit la main, et me considéra un instant avec l'expression de l'étonnement et de la bienveillance; ensuite se tournant vers la multitude: amis, dit-il, quel exemple pour vous! voyez l'ardeur de cet aimable enfant! ..... A ces mots, tout le peuple s'écria qu'il étoit prêt à s'enrôler. Abdérame persuadé que mon action avoit contribué à exciter cet enthousiasme, prit dès cet instant la plus vive affection pour moi. Au moment où je m'étois précipitée dans

la foule, Balahac n'ayant pu me retenir m'avoit suivie ; je le présentai comme mon frère, et il s'engagea avec moi. Abdérame nous envoya des habits, dont j'admirai la forme et la richesse, et ce fut avec une joie inexprimable, que j'endossai une armure à peu près semblable à la sienne, et décorée de ses couleurs. Nous quittâmes la ville pour aller chercher l'armée du Roi des Sarazins. Quand nous fûmes en présence de l'ennemi, je considérai sans effroi cette multitude armée, qui s'appretoit à nous combattre. L'éducation, que j'avois reçue me préservoit de la timidité si naturelle à mon sexe. D'ailleurs, j'étois sous les yeux d'Abdérame, je ne songeois qu'à justifier l'opinion qu'il avoit de mon courage ; je le regardois comme le libérateur d'un pays opprimé, et je croyois, que les troupes commandées par lui devoient être invincibles. Cependant je ne pus me défendre d'un mouvement d'horreur et de pitié, en considérant ce nombre prodigieux de soldats ennemis, et en pensant que nous n'étions rassemblés que

pour les immoler tous, s'il étoit possible. Mais un regard d'Abdérane m'arracha presque aussitôt à cette triste méditation; je pensai, que ses ennemis ne pouvoient être que des monstres féroces, et que l'humanité même devoit faire désirer leur destruction. Je me conduisis dans ce premier combat avec une intrépidité, qui fixa plus d'une fois l'attention d'Abdérane; Balahac toujours à mes côtés n'étoit occupé que du soin de parer les coups, qu'on me portoit; bravant la mort sans rechercher la gloire, s'oubliant lui-même au milieu des dangers d'une bataille sanglante, il ne voyoit que moi seule, et me faisant un rempart de son corps, il combattoit, non pour vaincre, mais uniquement pour me défendre. Nous remportâmes la victoire, la moitié de l'armée ennemie fut taillée en pièces, le reste prit la fuite. Je n'oublierai jamais l'horreur dont je fus saisie, en me trouvant après le combat sur le champ de bataille couvert de morts et de mourans. Je considérois cet affreux spectacle, en versant les larmes amères du remords et d'une compassion déchi-

rante, lorsqu'on vint me chercher de la part d'Abdérame; l'accueil qu'il me préparoit dissipa bientôt l'impression terrible, que je venois de recevoir; je trouvai Abdérame au milieu de ses troupes victorieuses. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à ma rencontre, me prit dans ses bras, et m'embrassa en me comblant d'éloges; mon coeur tressailloit de joie, cependant ses caresses m'embarassoient, et par un mouvement machinal, je jettai les yeux sur Balahac. Son air triste et sévère m'intimida, je me troublai, je rougis; mais je n'en sentis pas moins vivement, le bonheur et la gloire d'obtenir publiquement des témoignages si flatteurs de l'approbation d'Abdérame. Une seconde bataille décida du destin de l'Espagne. Abdérame tua de sa propre main le Roi des Sarazins, et toutes les troupes de ce malheureux Prince mirent bas les armes, et se rendirent au vainqueur. Malgré les soins de Balahac, je fus légèrement blessée au côté droit, dans ce combat. Abdérame voyant mes habits teints de sang, me conduisit dans

sa tente; là, voulant faire panser ma blessure, il ordonna à un chirurgien d'ouvrir mon habit; au moment même, Balahac se précipitant entre cet homme et moi, déclara qu'il ne le souffrirait pas; cette action surprit étrangement Abdérame. Il resta immobile, en me regardant fixement; ensuite s'adressant à Balahac, d'un ton impérieux il lui demanda l'explication de ce bizarre procédé; mais sur le champ je me chargeai de la réponse. Je n'étois pas fâchée d'avoir un prétexte si naturel de déclarer mon secret au héros, qui avoit pris tant d'empire sur mon imagination, et prenant la parole sans hésiter: Seigneur, repris-je, un seul mot va justifier Balahac. Je suis une femme. Vous voyez en moi la fille du vertueux Bermude, Roi des Asturies. Je prononçai ces derniers mots avec une sorte d'emphase, je savois qu'Abdérame étoit petit fils d'un Souverain, (a) et je trouvois un grand plaisir à lui apprendre que j'avois moi-même une nais-

---

(a) Le Calife Hescham-

sance illustre. A cet aveu, Abdérame fit une exclamation qui exprimoit à la fois l'étonnement, la joie, et l'admiration. Il tomba à mes pieds; il me dit tout ce que l'amour peut inspirer de passionné; ce langage séducteur que j'entendois pour la première fois ne fit que trop d'impression sur mon ame. Je craignois, d'être abusée par la plus douce de toutes les illusions, en voyant le grand Abdérame ce héros si célèbre embrasser mes genoux, et me rendre l'arbitre de ses destinées..... Cependant au milieu de cet enivrement, l'importune idée de Balahac vint s'offrir à mon esprit; je levai la tête avec timidité pour le regarder, mais Balahac avoit disparu. Il ne revint point, et le soir je reçus de lui un papier qui contenoit ces mots: « S'il vous reste  
« quelque sentiment de compassion pour  
« l'infortuné Balahac, je vous conjure,  
« Axiane, au nom sacré de notre père,  
« de n'épouser Abdérame que dans deux  
« ans. »

Ce billet m'affligea sensiblement; je vis que Balahac avoit pris le parti de

me quitter et de s'éloigner; je sentis que je ne pourrois m'accoutumer à son absence, et que son bonheur étoit nécessaire au mien; mais j'interrogeois moins mon coeur que ma vanité, et l'éclat qui environnoit Abdérame donnoit à mes yeux tant de prix à son amour, que toute autre idée ne pouvoit m'occuper profondément. Cependant je pris l'inébranlable résolution de ne recevoir la foi d'Abdérame, qu'au bout du tems prescrit par Balahac. Je le déclarai à Abdérame, en lui contant ingénument toute mon histoire. Abdérame se soumit à tout ce que j'exigeai, mais en me faisant promettre, de ne le point quitter jusqu'à l'époque fixée pour notre hymen. Abdérame vainqueur de tous ses ennemis, fit paroître dans cette éclatante prospérité, autant de justice et de générosité qu'il avoit montré de valeur dans les combats. Le voeu de tous les peuples étoit de le déclarer Souverain des pays qu'il avoit conquis; nous marchions vers Cordoue, et durant la route, Abdérame m'entretenoit de ses projets; et je l'entendois

avec ravissement me dire, qu'il ne désiroit la suprême puissance, que pour me placer sur le trône et pour rendre ses sujets heureux. Le jour même de notre arrivée à Cordoue, Abdérame fut proclamé Roi; je vis avec transport couronner mon amant et le héros que je croyois le plus digne, de réunir les suffrages d'une grande nation. Il déclara publiquement ses engagemens avec moi, me logea dans son palais, et m'y fit traiter en Reine. On m'apporta de sa part de magnifiques habits de femme, et je pris enfin les vêtemens de mon sexe. Quand je fus habillée, Abdérame entrant dans mon appartement me fit passer dans un salon tout revêtu de glaces; il vouloit jouir de ma surprise, sachant que cette invention magique m'étoit inconnue, puisque je n'avois habité jusqu'alors qu'un désert et des camps. Mon étonnement fut extrême en voyant ma figure répétée tant de fois autour de moi; mais je me considérai tranquillement malgré l'éclat de ma parure; je ne retrouvai plus cette sensation si vive, que j'avois éprouvée

dans le désert au bord de la fontaine; j'avois depuis connu la gloire, et une vanité puérile ne pouvoit plus m'enivrer.

Les six premiers mois du règne d'Abdérâme me parurent s'écouler avec une inconcevable rapidité; des fêtes brillantes, des spectacles pompeux, les amusemens les plus variés, ne me laissoient ni le tems ni la possibilité de réfléchir; la surprise et la curiosité donnoient à mes yeux du prix aux moindres choses, je jouissois de tout avec ravissement, et surtout du bonheur de voir Abdérâme applaudi par le peuple, et de l'en croire adoré. Mais enfin je commençai à m'accoutumer à cette espèce d'enchantement, et mes yeux s'ouvrirent par degrés. Depuis long-tems frappée du spectacle de la misère que je reneontrois dans les rues, j'avois exprimé ma compassion à cet égard; Abdérâme avoit répondu que cette calamité étoit la suite de l'oppression barbare du dernier Roi, et qu'il s'occupoit des moyens d'y remédier. Je savois que l'argent pouvoit la faire cesser, et je proposai à Abdérâme comme une

chose très simple, de distribuer au peuple la moitié des tresors que je lui connoissois; il sourit, en m'exhortant à me tranquilliser sur ce point. Je suivis ce conseil en donnant moi-même tout l'argent que je possédois, car Balahac en partant m'avoit laissé la cassette dont il étoit dépositaire. Bientôt le peuple connoissant ma sensibilité s'adressa directement à moi, pour me prier d'engager le Roi, à modifier les impôts qu'il avoit établis. Je me fis expliquer ce que c'est qu'un impôt; quelle fut alors ma douloureuse surprise, en apprenant qu'Abdérame, loin de soulager ce peuple malheureux, en avoit exigé de nouveaux tributs; et que les sommes arrachées à ces infortunés, payoient nos plaisirs, et ces fêtes que j'avois trouvées si charmantes! Cette affreuse découverte me pénétra d'horreur. A l'instant je me dépouillai de mes riches vêtemens, je me fis apporter une robe de bure, et sous cet habit grossier je me rendis chez le roi. Abdérame, lui dis-je, tant que je verrai des pauvres dans vos états, je resterai vêtue

ainsi. J'ai congédié ces musiciens que vous m'avez donnés, et ce cortège inutile et brillant qui m'envirronnoit; ma table ne sera plus servie qu'avec frugalité, je n'assisterai plus à ces fêtes criminelles, dont vos sujets font la dépense; ne pouvant soulager la misère publique, du moins je veux la partager. S'il est vrai que vous m'aimiez, Abdérame, vous applaudirez à des sentimens si naturels; vous saurez regagner l'estime d'Axiane; sinon dégagée de mes sermens par l'honneur et par la vertu même, je romprai sans retour tous les liens qui m'attachent à vous. Mon aspect et ce discours, frappèrent vivement Abdérame; il s'émut, s'attendrit, et entreprit de se justifier; il n'y parvint pas entièrement, mais j'avois trop d'ignorance et de bonne foi, pour pouvoir sentir toute la fausseté de son artificieuse apologie; il me persuada facilement, qu'il étoit infiniment moins coupable que je ne l'avois cru, il me fit des promesses touchantes, et nous nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre. En effet les fêtes furent supprimées; on fit

en ma présence de grandes largesses au peuple, et je cessai de voir des mendiants dans les rues. Je ne recevois plus de requettes des infortunés implorant ma compassion. Je crus que les impôts étoient abolis, que les soins d'Abdérame avoient enfin rétabli le bonheur dans Cordoue, et je restai plus d'un an dans cette erreur. Malgré tout l'amour d'Abdérame, je n'étois plus heureuse depuis l'entretien dont j'ai rendu compte; sa justification n'avoit pu me paroître complète. Je l'admirois moins, et le souvenir touchant et douloureux de Balahac s'offroit plus souvent à ma pensée. D'ailleurs je remarquois avec chagrin, qu'Abdérame, depuis qu'il étoit Roi, paroissoit moins passionné pour la gloire, et plus sensible à la louange; la vérité sembloit quelque fois lui déplaire, et je le voyois combler de grâces et de bienfaits des gens, qui n'avoient d'autre mérite que celui de savoir le flatter avec adresse. Enfin le faste de son palais, et les superbes monumens qu'il faisoit élever dans Cordoue, me donnoient toujours de l'inquiétude pour

ses sujets. En arrivant à Cordoue, j'avois établi Silo, (c'est le nom de ce fidèle serviteur de mon père,) dans une jolie maison de campagne aux environs de la ville. J'allois l'y voir quelque fois, mais jamais Abdérame ne m'y laissoit aller sans lui; Abdérame avoit dans cette maison de vastes écuries, et l'on y dressoit des chevaux de chasse pour lui: un jour que nous y étions ensemble, il eut envie d'essayer un de ces chevaux en ma présence dans un petit pré voisin de la maison; mais ce cheval l'emporta, et en franchissant un fossé, s'abattit et renversa le Roi, qui fut tellement étourdi du coup, qu'il resta évanoui sur la place. Mes cris firent accourir tous les gens de la maison, et Silo avec eux. Aussitôt que ce dernier apperçût le Roi étendu à terre sans connoissance, il s'approcha de moi, et me glissant un papier dans la main, il me dit tout bas ces paroles: *Lisez, quand vous serez seule au palais; ma vie dépend de votre discrétion.* Je mis le billet dans mon sein, et Silo s'éloigna précipitamment. Le Roi

reprit l'usage de ses sens, il n'avoit qu'une blessure légère à la tête; il voulut retourner à Cordoue, et nous partîmes sur le champ. Quand je fus seule, j'ouvris le billet de Silo; j'y trouvai ces mots: «La nuit du jour où vous recevrez ce billet, je serai à minuit dans la petite cour du palais; venez seule m'ouvrir la porte verte, j'ai des choses importantes à vous révéler.» Remplie de trouble et d'inquiétude, j'ouvris la porte verte, à l'heure indiquée, et fis entrer Silo, que je conduisis dans mon cabinet. Jugez de ce que j'éprouvai, quand ce vertueux vieillard prenant la parole, me tint ce discours: On vous trompe, «Axiane, les gens qui vous servent sont vendus au Roi, les placets qu'on vous adresse sont supprimés; le peuple de Cordoue gémit sous le poids des impôts; vous ne voyez plus de mendiants, parcequ'on les traîne dans les cachots et qu'un édit barbare défend à la mère, d'oser implorer les secours de la pitié. On m'a prescrit le silence sur ces calamités, en me menaçant de la mort,

«si j'avois le courage de vous en ins-  
«truire. Épié avec une infatigable vi-  
«gilance, je n'ai pu vous éclairer plutôt;  
«j'attendois une occasion favorable, pour  
«vous remettre ce billet écrit depuis six  
«mois. Ouvrez les yeux, Axiane; et son-  
«gez que la fille du grand Bermude ne  
«peut épouser un tyran.» A ces mots,  
je me jettai au cou de ce vertueux vieil-  
lard: ô mon unique ami! m'écriai-je.  
En disant ces paroles, je fondois en lar-  
mes, je pensois à Balahac, et mon coeur  
étoit déchiré. Je donnai mes pierreries  
à Silo, en le chargeant de les vendre;  
reviens dans quatre jours à la même  
heure, lui dis-je, prépare tout pour notre  
fuite, nous retournerons dans nos dé-  
serts; je veux aller mourir de repentir  
et de regret sur la tombe de mon père.  
Je formois sans effort cette résolution, je  
méprisois Abdérame. Rien n'ayant pu  
corrompre encore les sentimens de jus-  
tice et d'humanité que la nature et l'é-  
ducation avoient gravés dans mon ame,  
je ne pouvois concevoir un orgueil et  
des vices, qui sans le funeste pouvoir

de l'habitude, paroïtroient à tous les hommes le comble de l'extravagance et de la cruauté. Au jour fixe, Silo revint; j'avois pris toutes les précautions nécessaires, pour la sûreté de mon évacion, et nous partimes sans obstacle. Durant toute la route je ne songeai qu'à Balahac; le sentiment si tendre, que je me retrouvois pour lui, me rendoit d'autant plus à plaindre, que j'ignorois absolument son sort, n'ayant ni reçu de ses nouvelles, ni entendu parler de lui depuis notre séparation. Enfin nous arrivâmes dans notre désert; mes pleurs coulèrent avec amertume, en reconnoissant les environs de ces paisibles lieux; mais quel fut notre étonnement, lorsqu'en approchant de la cabane nous reconnûmes, qu'elle étoit et plus grande et plus ornée! Je m'avançai précipitamment, et ma surprise redoubla en voyant sur la porte une inscription gravée en gros caractères; saisie d'un trouble inexprimable, j'essuyai mes yeux remplis de larmes, et je lus ces mots:  
*Du moins comme mon père l'a désiré,  
l'amour heureux habitera cette chau-*

mière. Tremblante et prête à m'évanouir, je craignis confusément d'éclaircir cet étrange mystère, et je me traînai vers la tombe de Bermude. En entrant dans la tour je restai un instant immobile, en voyant à la place du tombeau de gazon, un superbe mausolée en marbre blanc; deux lampes de porphyre attachées à des chaînes d'or étoient suspendues aux côtés d'une pyramide; on lisoit ces mots tracés sur la pyramide. *La piété filiale et la reconnoissance ont érigé ce monument à la mémoire du plus sage des hommes.* O mon frère, m'écriai-je, tandis que je m'égarois loin de toi, tu remplissois mes devoirs! du moins cet hommage atteste ton existence, et je n'ai plus à pleurer que sur moi-même! En parlant ainsi je me prosternois sur la tombe que j'arrosois de larmes. Tout à coup, j'entens près de moi une voix étrangère; je me relève; et je vois en tressaillant une jeune personne d'une figure charmante; je l'interroge en tremblant, elle m'apprend qu'elle habite la chaumière avec son époux. Je ne doutai point que cet

époux ne fût Balahac; un sentiment affreux et nouveau pour moi vint flétrir mon ame déchirée, et ce premier mouvement de jalousie fut d'autant plus cruel, que je n'avois pas le droit de me plaindre du changement de Balahac. Cependant je sortis de la tour pour aller rejoindre Silo, qui s'étoit arrêté devant la chaumière, et je le vis s'avancer vers moi avec un jeune homme qui m'étoit inconnu; une vive sensation de joie plus prompte que la réflexion me fit pressentir, que ce nouvel hôte du désert étoit l'époux de la jolie paysanne, et je ne me trompois pas. Cet heureux couple m'apprit qu'un illustre guerrier, qui commandoit dans Carcassone, après les avoir unis leur avoit proposé de les établir avec toute leur famille dans ce désert, qu'il venoit d'embellir en rendant l'habitation plus commode et le jardin plus spacieux. J'interrompis ce récit pour demander le nom de leur généreux bienfaiteur; on me répondit qu'il s'appelloit *Oléphis*; mais je ne pouvois méconnoître Balahac. J'imaginai facilement, qu'il avoit

changé de nom, je pris sur le champ la résolution de me rendre à Carcassone, et je partis dès le lendemain. Arrivée près de la ville, je m'arrêtai dans une ferme aux environs, et j'envoyai Silo à la ville, en le chargeant de voir le prétendu Cléphis, et de lui faire un détail exact de mes aventures et de mes sentimens. Quand Silo m'eut quittée, j'interrogeai mes hôtes sur Cléphis. Ils m'apprirent que ce guerrier s'étoit distingué par de tels exploits et des actions si généreuses, que les habitans du pays, après l'avoir pris pour leur chef, venoient enfin de le proclamer Roi; et que le nouveau Souverain depuis son couronnement, c'est-à-dire depuis un mois, avoit pris le nom de Balahac. Ces nouvelles ne me causèrent pas une joie pure et sans mélange; une triste expérience m'avoit donné pour la royauté une haine invincible et profonde, et je craignis de ne plus retrouver dans Balahac sur le trône les sentimens touchans et vertueux du compagnon de mon enfance; cependant je songeois avec plaisir, qu'il ne régnoit que

depuis un mois, et qu'il étoit impossible qu'il eut pu se corrompre en si peu de tems. Sur le soir, je vis arriver Balahac suivi d'un cortége nombreux et brillant; il m'avoit laissée dans un enivrement de la pompe et de la grandeur, qui lui persuadoit que pour me plaire, il devoit s'offrir à mes yeux dans cet éclatant appareil; je le retrouvai plus passionné que jamais. Il me dit, qu'il n'avoit désiré se faire un nom célèbre que pour satisfaire mon ambition, et dans l'espoir, que je ne balancerois point entre Abdérame et lui, lorsqu'il auroit un trône à m'offrir. Oui, mon frère, répondis-je, mon coeur s'enorgueillit de vos exploits; mais c'est la gloire que j'aime, et non la dangereuse autorité du pouvoir souverain. Bermude abdiqua pour conserver sa vertu; Abdérame a perdu la sienne, en montant sur le trône; ces exemples me suffisent; jamais un Roi ne sera mon époux; renoncez donc au Diadème; la main d'Axiane n'est qu'à ce prix. A ces mots, Balahac étonné me demanda de réfléchir à cette résolution; mais je l'assurai si forte-

ment qu'elle étoit inébranlable, qu'il me donna sa parole de faire le sacrifice que j'exigeois. En effet il abdiqua solennellement le lendemain, et je reçus sa foi le jour même. Je lui proposai de retourner dans notre désert; mais l'essai de la puissance et du trône avoit déjà porté quelque atteinte à la simplicité de ses moeurs. Balahac voulut rester dans un pays plein de sa gloire, et dont les habitans le reconnoissoient toujours pour leur chef; il se montra digne de leur amour par son humanité, sa modération, et son invariable équité. Vous connoissez le reste de mon histoire; la guerre survint, mon époux périt au siège de Carcassone. Je sus venger sa mort, vaincre ses ennemis, et les forcer à signer une paix solide et glorieuse. Les peuples qui s'étoient soumis à Balahac m'assurèrent tous les droits, dont ils l'avoient rendu dépositaire. La reconnoissance vouloit me donner un pouvoir sans bornes, la prudence et la justice m'engagèrent à le limiter; et si j'avois eu d'autres sentimens, les vertus et l'exemple de l'illustre Béatrix me les feroient abjurer.

---

 CHAPITRE XXIII.
 

---

 LES ÉPERONS D'OR.
 

---

*L'enfance est si touchante! ah quelle âme si dure  
N'éprouve en sa faveur le plus tendre intérêt!*

De l'Abbé de LILLE.

*Et de cet âge heureux que rien n'a corrompu,  
Les premiers mouvemens sont tous pour la vertu.*

MENZICOFF -- de Mr. de la HARPE.

L'histoire de la Comtesse exalta l'amour de Roger et l'amitié de Béatrix pour cette illustre héroïne; la Duchesse, en regardant Isambard, faisoit un éloge touchant des sentimens et du caractère de l'aimable Axiane, lorsqu'on vint à la hâte avertir les Chevaliers, que les ennemis s'approchoient des remparts. Les Princesses et les Chevaliers quittèrent Olivier qui s'affligea vivement de ne pouvoir sortir de son lit. Tous les guerriers rassemblés se décidèrent à descen-

dre dans la plaine, et à peine y furent-ils, que le combat s'engagea, et dura long-tems avec un succès à-peu-près égal de part et d'autre. Du côté des ennemis, le Comte de Bavière eut seul tout l'honneur de cette journée, dans laquelle il déploya tous les talens d'un grand capitaine et toute la valeur du soldat le plus intrépide; trois fois il rallia les troupes repoussées et les ramena à la charge; le généreux Barmécide toujours à ses côtés lui sauva plus d'une fois la vie et la liberté, en parant les coups de ses adversaires et en le dégageant de leurs mains. Gérold se trouvoit au centre de l'armée, et il combattoit contre Isambard, Thédéric et les autres Chevaliers François. Dans le parti de Béatrix, le brave Ogier étoit à la tête des troupes de l'aile droite; le géant Bruhier commandoit celle des ennemis. Il reconnut le Chevalier Danois, qu'il avoit eu la gloire de vaincre, et le défia de nouveau; un instant auparavant, le féroce Rotbold en voulant attaquer Axiane, qui se trouvoit placée entre Ogier et Roger,

lui porta un coup de lance; Roger en le parant en fut blessé; alors Axiane, entendant Bruhier proposer un duel au Chevalier Danois, défia aussi Rotbold. En vain Roger réclama le droit qu'il avoit de le punir; non, Seigneur, répondit Axiane, c'est la main d'une femme qui doit venger Ordalie et l'infortunée Azoline. Après avoir dit ces paroles, elle jetta à Rotbold le gage de bataille; on donna à l'armée le signal de ces deux combats particuliers; aussitôt tous les autres guerriers suspendent leurs coups; et tandis que les hérauts d'armes traçoient l'enceinte, où devoient combattre Axiane et Ogier contre Bruhier et Rotbold, Zemni accourant tout à coup s'approche du Chevalier Danois, en défiant à haute voix l'écuyer de Rotbold, le perfide Tryphon, qui s'avança dans l'arène avec son maître. Ce combat fut terrible et dura plus d'une heure. Le lâche Tryphon prit la fuite, mais dans ce moment, un soldat indigné lui lança une flèche qui lui perça le coeur. Bruhier fut tué sur le champ de bataille;

Rotbold atteint d'un coup mortel tomba sur la poussière. Axiane aussitôt s'éloigna de lui, et rentra dans les rangs au bruit des acclamations des deux armées. On enleva Rotbold expirant; il vécut encore quelques jours, pour éprouver toutes les angoisses d'une agonie douloureuse, et d'une mort impie. L'aile droite des alliés, ayant perdu les deux chefs qui la commandoient, se mit en désordre; dans le même tems, le Roi de Pannonie, et le Duc de Bénèvent fondant avec impétuosité sur l'aile gauche des ennemis, la confusion devint générale dans l'armée des Princes; et la nuit qui commençoit à tomber la redoubloit encore. En vain Gérold et Barmécide voulurent pour cette fois rallier les troupes, qui se débandèrent, et les entraînérent dans leur fuite. Les défenseurs de Béatrix les poursuivirent vivement, mais tout à coup le ciel se couvrit entièrement de nuages, et la nuit devint si obscure, que les vainqueurs craignant de tomber dans quelque embuscade, donnèrent le signal de la retraite, qu'ils firent aussitôt. Cependant le jeune

Mirva emporté par son ardeur, avoit imprudemment quitté Isambard qui le rappelloit envain; Mirva dans la poursuite des fuyards et dans l'obscurité s'étoit élancé hors des rangs, avec toute la vitesse de son cheval, sans s'appercevoir qu'il s'éloignoit de l'armée, et qu'il prenoit un autre chemin; enfin au bout d'un quart d'heure, n'entendant plus de bruit autour de lui, il s'arrêta; mais les ténèbres étoient si épaisses, qu'il ne put distinguer aucun objet. Son embarras fut extrême, car son inexpérience ne lui permettoit pas d'y trouver un remède. Il resta long-tems immobile, en réfléchissant au parti, qu'il devoit prendre. D'abord il distingua dans l'éloignement un grand bruit de chevaux, mais il n'osoit se diriger de ce côté, craignant de tomber dans les mains des ennemis. Peu à peu ce bruit diminua, et enfin Mirva n'entendit plus rien. Alors il se hazarda d'errer à l'aventure, sans savoir où il alloit. Au bout d'un quart d'heure le ciel s'éclaircit un peu, et Mirva connut qu'il étoit dans une prairie, séparée d'une

partie de la forêt par un large fossé. En même tems, il apperçut dans l'éloignement une lumière, il se dirigea vers cette foible clarté, qui sembloit partir d'une chaumière; en poursuivant son chemin il cotoyoit toujours le fossé; il n'étoit plus qu'à cinq cents pas de la chaumière, lorsqu'en jettant les yeux du côté de la forêt, il distingua confusément un cheval abattu et un cavalier étendu dans le fossé. Mirva sur le champ descend de cheval, et s'avançant vers le bord du fossé, il vit que le cheval étoit mort, que le cavalier renversé étoit sans connoissance, mais qu'il respiroit encore. Mirva dégage les jambes du cavalier, qui se trouvoient passées sous le cheval; ensuite il détache le casque de ce guerrier, il le débarrasse de sa lourde cuirasse, et n'ayant pas la force de le tirer du fossé, il s'y couche près de lui, et parvient de cette manière à soulever ses épaules et sa tête. Alors l'inconnu respire, ouvre les yeux, et reprend l'usage de ses sens; il reconnoit en revenant à lui qu'un secours inattendu le rend à la vie; en cherchant

son libérateur, qui le soutenoit et occupoit si peu de place derrière lui, il rencontre avec surprise une petite main, qui ne pouvoit être celle d'un soldat. Au moment même une voix enfantine lui demande s'il est blessé? Eh quoi, s'écrie l'inconnu, c'est un enfant qui me sauve la vie! O que je suis heureux, interrompit Mirva, de vous entendre parler! Je pourrai donc me flatter d'avoir sauvé les jours d'un homme! Olivier, j'en suis sûr, quand il saura cela, ne me grondera pas de mon étourderie, et ma Princesse s'attendrira, m'embrassera, et m'en aimera mieux encore. Mais pouvez-vous vous lever? Je serois si content, de vous voir sur vos jambes! A ces mots, l'inconnu ému jusqu'au fond de l'ame par les discours et la douce voix de son jeune libérateur, se retourna, prit Mirva dans ses bras, et le serrant pendant quelques minutes contre son sein, il sentit les pleurs de cet aimable enfant se mêler à ceux qu'il répandoit lui-même. Enfin, le guerrier s'appuyant sur l'épaule de Mirva se leva, et sortit avec lui du fossé; mais

mais il étoit si foible, qu'il ne put procurer long-tems à Mirva la satisfaction de le voir debout. Il s'assit sur l'herbe, et questionnant Mirva, il apprit son âge, son nom, et qu'il étoit le page favori de la Duchesse; alors l'inconnu, sans se nommer, déclara à son tour qu'il étoit un des Chevaliers de l'armée des Princes. Après cette explication l'inconnu ayant recouvré ses forces, se leva et prenant la main de Mirva: écoutez, cher Mirva, lui dit-il, sans votre secours, j'eusse infailliblement péri dans ce fossé, je ne puis vous prouver ma reconnoissance qu'en me constituant votre prisonnier. Je reconnois parfaitement les lieux où nous sommes, je saurai vous guider, venez, vous me présenterez à votre Princesse, et j'ose croire, qu'elle mettra quelque prix à cet hommage. Non, non, reprit Mirva, les vrais prisonniers sont ceux qu'on fait dans les batailles. Quand le combat cesse, il n'y a plus d'ennemis; mais j'avoue que j'ai souvent envié les Chevaliers, qui ont le bonheur d'apporter de glorieux trophées à Béatrix; ainsi donc, si vous voulez me donner

une pièce de votre armure, j'aurois un grand plaisir à l'offrir à ma Princesse. Je ferai plus, répondit le Chevalier, je vous la porterai moi-même demain matin, je vous en donne ma parole. Eh bien, reprit Mirva, vous me ramenez en même tems mon cheval, que je vais vous prêter, afin que vous puissiez cette nuit retourner dans votre camp. L'inconnu profondément touché, refusa cette offre généreuse, mais Mirva insista si fortement, en disant qu'il prendroit des guides dans la chaumière, pour le conduire au château, que l'inconnu consentit enfin à ce qu'il désiroit; car il savoit que Mirva seroit rendu au château en moins de trois quarts d'heure. Il le conduisit dans la chaumière, lui choisit des guides qu'il paya magnifiquement, en les assurant que la Princesse ajouteroit encore à cette récompense; ensuite il embrassa tendrement l'aimable Mirva, prit son cheval et se sépara de lui, en renouvelant la promesse de se rendre le lendemain de bonne heure à la cour de la Duchesse. Le retour de Mirva causa dans

le château une joie universelle. Tout le monde s'intéressoit à lui, et depuis la rentrée des troupes, les Chevaliers du Cygne et la Duchesse étoient dans la plus vive inquiétude sur le sort de ce charmant enfant. Mirva fut grondé et caressé, mais il ne conta qu'une partie de son histoire, et ne parla point du Chevalier inconnu, afin de procurer à Béatrix une agréable surprise pour le lendemain. Mirva malgré la fatigue de la journée dort peu, car le souvenir de l'inconnu, le désir de le voir au grand jour, et de recevoir son présent, le tint éveillé presque toute la nuit. Le lendemain matin, Barmécide ayant fait demander un sauf-conduit arriva au château à dix heures; il se rendit sur le champ dans la chambre d'Olivier, qu'il trouva couché sur un canapé, et tête à tête avec Isambard. Barmécide leur conta, que dans la déroute de la veille, le cheval de Gérold ayant été tué il s'étoit empressé de lui donner le sien; qu'alors se trouvant à pied, il avoit pris à la hâte le cheval d'un de ses écuyers, mais que



malheureusement ce cheval étoit blessé, et que par cette raison il n'avoit pu suivre Gérold; que cependant à la faveur des ténèbres il s'étoit dérobé à la poursuite des vainqueurs, en prenant une autre route; que se trouvant seul dans une prairie, il avoit voulu franchir un fossé, pour entrer dans la forêt; que son cheval harassé et blessé s'étoit abbattu, en se cassant une jambe, et qu'il étoit retombé mort, en le renversant sous lui dans le fossé. Barmécide ajouta, qu'étouffé sous ce poids et sous celui de son armure, et violemment étourdi de la chute il avoit perdu connoissance, et il termina ce récit en contant, de quelle manière il devoit la vie au généreux secours du jeune Mirva. Olivier écouta ces détails avec autant d'attendrissement que de surprise; il apprit à Barmécide, que Mirva étoit ce même enfant qu'ils avoient trouvé dans les prisons du château de Rotbold; Barmécide n'avoit fait alors que l'entrevoir un moment; et n'ayant ni revu Mirva, ni entendu l'histoire d'Ordalie, il n'avoit pu

conserver le souvenir de cet enfant. Olivier chargea Isambard, d'aller instruire la Duchesse du motif qui amenoit Barmécide; un instant après, Béatrix et Axiane entrèrent dans la chambre, suivies d'Isambard, de Roger, d'Angilbert, de Lancelot et de Zemni. La Duchesse demanda l'explication de ce qu'on venoit de lui dire confusément, et après avoir écouté Barmécide avec la plus vive émotion, elle envoya sur le champ chercher Mirva, qui accourut aussitôt. Barmécide se précipitant vers lui, le prit dans ses bras, et frappé de sa beauté, le regarda quelques minutes avec un attendrissement inexprimable; enfin sentant ses pleurs s'échapper malgré lui, il posa Mirva aux pieds de la Duchesse; pardonnez Madame, lui dit-il, pardonnez une foiblesse, que je ne puis vaincre..... Hélas! je fus père!..... s'il eut vécu, mon fils seroit de cet âge, il n'auroit pas sans doute la raison et les vertus précoces de cet incomparable enfant; mais il me semble que l'enfant d'Abassa devoit avoir cette aimable figure; dites-moi, si je m'a-

buse?..... Eh quoi! ne trouvez-vous pas dans le visage de Mirva, quelque ressemblance avec Abassa?..... Chacun répondit diversement à cette question; et Barmécide se rapprochant de Mirva lui dit enfin, qu'il étoit cet inconnu qui lui devoit la vie. A ces mots Mirva transporté se jeta dans ses bras. Je vous ai ramené votre cheval, reprit Barmécide, et suivant ma promesse je vous apporte une pièce de mon armure; la voici. En disant ces paroles, Barmécide lui donna des éperons d'or. Recevez, lui dit-il, ce signe honorable de la Chevalerie, (a) que sous peu d'années, j'en suis sûr, vous aurez le droit de porter, et recevez encore cette chaîne de pierreries, que mon épouse, qui vous hérite sans vous avoir vu, m'a chargé de vous offrir. Mirva pénétré d'une joie vive et pure embrassa mille fois le Chevalier, et courut ensuite présenter à la Duchesse ces dons précieux, qu'il n'avoit désirés que pour lui

---

(a) Les Chevaliers seuls pouvoient porter des éperons d'or.

en faire hommage. Je crois, dit Béatrix, que nul Chevalier ne trouvera mauvais, que j'accorde à Mirva l'honneur de porter ces éperons un jour entier..... Chacun applaudit à cette idée, et sur le champ Béatrix prenant l'heureux Mirva sur ses genoux, et lui attachant les éperons: cher enfant, lui dit-elle, souviens-toi que c'est à l'humanité que tu dois cette glorieuse distinction; et lorsqu'un jour tu porteras ces éperons dans les combats, qu'ils te rappellent et cette action de ton enfance, et les vertus du généreux Barmécide. A ce nom, qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer, Mirva tressaillit. Barmécide! reprit-il; eh quoi, est-ce là le grand Barmécide! Oui, répondit la Duchesse, c'est lui-même. Mais qui vous a parlé de lui? — Personne dans ce château, mais le premier nom que j'aie entendu prononcer, est celui de Barmécide. — Et dans quel pays? — Dans le mien, dont j'ai oublié le nom, car je n'avois, je crois, que cinq ans, lorsque je l'ai quitté. Pendant ce court dialogue, Barmécide troublé, hors de lui, avoit

vingt fois changé de visage; ah, Madame, dit-il à la Duchesse, daignez compatir à ma folie..... Une véritable folie, je le sais ..... mais au nom du ciel, souffrez que j'interroge cet enfant. Mirva, lui dit-il, vous rappelez-vous, si ce pays dont vous parlez est près de celui-ci? .... — Oh! je sais qu'il en est bien loin, bien loin. .... — Et pourquoi l'avez-vous quitté? — Je l'ignore. Je me souviens seulement, que j'avois un bien bon oncle, que j'ai vu en partant, et je n'ai pas oublié son nom, parce que j'en ai parlé bien long-tems après à mon père; car j'y pensois toujours. — Et quel étoit le nom de cet oncle? — Il s'appelloit Nasuf. A ce nom, un cri général s'éleva dans la chambre, et Barmécide éperdu, fondant en larmes, demande aux Princesses la permission d'ôter l'habit de Mirva, afin de chercher le signe heureux, qui doit dissiper tous les doutes. On découvre l'épaule de Mirva, et l'on y trouve l'empreinte de la petite couronne d'Olivier. A cette vue, Barmécide ne pouvant supporter l'excès de son bonheur s'écrie,

ô mon fils! et tombe évanoui dans les bras d'Isambard. Je n'entreprendrai point de tracer le tableau ravissant de Barmécide, entouré de ses amis, reprenant sa connoissance, et revoyant son fils en pleurs à ses pieds, baisant ses mains défaillantes, et pressant ses genoux contre sa poitrine!..... J'ai su peindre la terreur et le désespoir, une affreuse expérience m'a fait connoître toutes les sensations déchirantes de la douleur! Mais depuis long-tems étrangère à la joie, comment pourrois-je en exprimer les mouvemens?..... O toi, que l'absence, notre commun malheur, et tes dangers, ont rendue, s'il est possible, plus chère encore à mon coeur, ô ma fille! quand la justice aura révoqué l'arrêt cruel qui nous sépare, quand je te presserai dans mes bras, je n'envierai plus le sort de Barmécide, et je pourrai peindre alors, avec la vérité de la nature, et son bonheur, et les transports d'une mère qui retrouve l'enfant le plus chéri et le plus digne de l'être.

## CHAPITRE XXIV.

## LA VENGEANCE.

*Hommes, ou démons, qui que vous soyez, oseriez-vous justifier les attentats contre mon indépendance par le droit du plus fort? . . . .*

*Être superbe et dédaigneux, qui méconnois tes frères, ne verras-tu jamais que ce mépris résailit sur toi? Ah! si tu veux que ton orgueil soit noble, aies assez d'élévation pour le placer dans tes rapports nécessaires avec ces malheureux, que tu aviliss. Un père commun, une ame immortelle, une félicité future, voilà ta véritable gloire, voilà aussi la leur.*

L'Abbé RAYNAL.

Au milieu de la scène la plus touchante et la plus tumultueuse, que la nature et l'amitié puissent produire, l'heureux Bar-mécide prononça plusieurs fois le nom d'Abassa, et celui de Nasuf; il écrivit à Gérold, pour l'instruire de son bonheur, et Zemni fut chargé de la double commission de porter ce billet, et d'aller chercher Abassa et Nasuf.

Cependant Mirva, malgré la joie de retrouver son père, exprima quelque inquiétude sur ses parens d'adoption. Je leur appartiens aussi, dit-il; Diaulas m'a sauvé la vie. Sans lui, mon père, et même sans Olivier, vous n'auriez jamais revu votre fils! Va, sois tranquille, reprit Barmécide en l'embrassant; serois-je père, si je ne partageois pas ta reconnaissance pour tes bienfaiteurs? Oui, tu seras toujours le fils de Diaulas et d'Ordalie, je te conduirai moi-même dans leurs bras; j'irai presser contre mon coeur, la main bienfaisante qui désarma les monstres prêts à t'égorger. Enfin sois certain, que je consulterai toujours ton père adoptif et le généreux Olivier sur tout ce qui te touche, et qu'à cet égard je n'agirai jamais que de concert avec eux. Mirva répondit à ce discours par les plus tendres caresses; car cette assurance achevoit de le rendre parfaitement heureux. La Duchesse lui fit dire tout ce qu'il savoit de son histoire; il conta que l'homme auquel Nasuf l'avoit confié, se disoit son père, qu'il le fit voyager

long-tems; que cet homme mourut presque subitement dans une mauvaise auberge; que les gens de la maison chassèrent l'infortuné Mirva, qu'il erra dans les bois, ne trouvant d'hospitalité que dans des chaumières; qu'enfin un homme qui alloit en Saxe se chargea de lui, le conduisit à Eresbourg; que là, il fut vendu aux prêtres du temple d'Irminsul, qu'il y resta plus d'un an, bien traité et bien nourri, sans se douter qu'il étoit au nombre des victimes, dont on ne prenoit soin, que pour les immoler dans les tems de calamités.

Malgré le plaisir inexprimable d'entendre Mirva, de le regarder et de le tenir sur ses genoux, Barmécide comptoit chaque minute, et dans l'attente d'Abassa et de Nasuf, il respiroit à peine; enfin ils arrivèrent; Abassa éprouva la joie la plus vive et la plus pure qui puisse pénétrer le coeur humain. Nasuf en revoyant Mirva reçut la récompense entière de son heroïque attachement, et de ses vertus; et Barmécide au milieu de ses amis, pressant successive-

ment dans ses bras son heureuse épouse, son fils et Nasuf, connu enfin, que l'éclat des grandeurs et la gloire même ne sont que de vaines chimères auprès des jouissances délicieuses de l'amitié, de la reconnaissance et de la nature. On apprit de Nasuf, que la crainte mortelle que Barmécide ne donnât des soupçons au Calife en allant à la Mecque, l'avoit déterminé à employer le cruel artifice si nécessaire à la sureté de l'enfant et de Barmécide, et auquel en effet Mirva devoit la vie. Nasuf redoutant même son séjour en Asie l'envoya en Europe, sous la conduite d'un homme sûr. Il en eut des nouvelles pendant deux ans; au bout de ce tems il n'en entendit plus parler. Il crut que Mirva n'existoit plus, et dans cette persuasion, il s'imposa sur cet enfant un silence éternel. Comme on étoit convenu d'une suspension d'armes, qui donnoit quelque espérance de voir renouer les négociations de paix, Barmécide resta deux jours au château, et il les passa presque entièrement dans la chambre d'Olivier. Ce deraier plus agité

que jamais, avoit besoin de la douce distraction, que lui procuroient le bonheur et l'amitié de Barmécide. Accablé de regrets amers et de remords superflus il ne pouvoit goûter un instant de repos, depuis le jour où la Duchesse avoit découvert ses sentimens, et quoique le hazard eût trahi son secret, il pensoit avec douleur, que sans sa foiblesse et son imprudence Béatrix l'eut toujours ignoré. Cette Princesse certaine d'être aimée avoit repris sa gaieté douce et piquante, et tous les agrémens enchanteurs de son esprit. Olivier s'imposoit en vain un rigoureux silence. Béatrix assurée de son coeur paroissoit toujours satisfaite de lui; elle trouvoit sans cesse le moyen de le lui témoigner et de le lui dire, de mille manières différentes, et toujours avec autant de charme et de sensibilité que de délicatesse. Chaque instant sembloit exalter la passion d'Olivier pour elle; il l'aimoit avec toute la violence dont son ame ardente pouvoit être susceptible; souvent il jouissoit malgré lui de l'idée, qu'elle connoissoit son amour. La douce sécu-

rité qu'elle montrait à cet égard la rendoit plus intéressante encore à ses yeux; mais bientôt se rappelant ses malheurs, son crime, ses sermens et surtout son ami, il étoit effrayé de sa situation, et jettoit en frémissant les yeux sur l'avenir. Meurtrier d'une épouse innocente, il sentoît profondément qu'un nouvel hyménée seroit pour lui sous ce seul rapport un crime, que rien ne pourroit excuser. Aussi ce projet coupable ne s'offrit jamais à sa pensée; mais quel parti prendroit-il? Etoit-il possible d'espérer, que Béatrix instruite de ses sentimens pût consentir à choisir Isambard pour époux? Et même dans cette supposition chimérique, oseroit-il se flatter encore d'avoir assez de générosité, pour rester à la cour de la Duchesse, spectateur tranquille du bonheur de son ami? Non sans doute, il ne s'abusoit plus à cet égard; il sentoît, qu'alors il seroit contraint de s'imposer un éternel exil, de se séparer pour toujours, d'Isambard et de Béatrix, et de perdre à la fois, ainsi, les seuls objets de son affection. Il désiroit donc,

que Béatrix restât toujours libre, mais dans ce cas, Isambard seroit malheureux, et il faudroit encore quitter la Duchesse; il faudroit s'arracher d'auprès d'elle malgré sa douleur, son amour et ses regrets, et la laisser avec la pensée déchirante, qu'elle ne recouvreroit peut-être jamais le bonheur, ou même la tranquillité. C'est ainsi qu'Olivier dans toutes les suppositions n'envisageoit dans l'avenir qu'un sort affreux pour lui, pour son ami, et pour la Duchesse. Il ne se dissimuloit pas, que Béatrix certaine d'être aimée triompheroit plus difficilement d'une passion malheureuse. Il voyoit que son coeur s'étoit rouvert à l'espérance, et quoiqu'il fût inébranlable dans ses desseins, il ne concevoit pas comment il auroit le courage, de lui ôter entièrement des illusions si nécessaires à son bonheur. Il s'étoit flatté pendant long-tems, que du moins Isambard pourroit avoir encore une destinée heureuse et brillante, en partageant avec le tems les sentimens de l'aimable Axiane, mais cet espoir s'étoit évanoui; car il voyoit que cette Princesse

avoit enfin ouvert les yeux sur la passion d'Isambard pour Béatrix, et que d'après cette connoissance, elle mettoit tous ses soins à réprimer un penchant, que la raison n'approuvoit plus.

Cependant Barmécide obligé de retourner au camp des Princes se rendit une heure avant son départ dans la chambre d'Olivier. Je vous apporte, lui dit-il, un écrit qui vous intéressera. Le soir même où la providence nous a rendu mon fils, Nasuf me dit, qu'il falloit absolument que le Calife Aaron fut informé de ce bonheur inoui. En effet Nasuf a écrit au Calife, et m'a montré sa lettre, que j'ai passé une partie de la nuit à traduire, afin de vous en procurer la lecture. A ces mots, Olivier prit des mains de Barmécide, la lettre qui étoit conçue en ces termes.

NASUF AU CALIFE AARON AL RASCHID.

Reconnois ces caractères, qui n'offrirent jamais à tes yeux que la vile assu-

rance d'un respect idolâtre et d'une aveugle soumission. Un esclave s'exprimoit alors; tu vas entendre enfin le langage d'un homme libre. Ce n'est point en fuyant, ce n'est point en abandonnant ma patrie, que j'ai repris les droits que la nature m'avoit donnés; la vertu seule peut effacer la flétrissure de l'esclavage. Oui, dans ton palais, dans l'abjection apparente de ton horrible faveur, je sus m'affranchir, je te méprisois, et j'avois sauvé Barmécide! Oui tyran, Barmécide respire! réuni pour jamais à son épouse, à son fils, son bonheur est mon ouvrage! Va, je n'envie point tes exploits sanglans, tes funestes conquêtes et ce trône que tu deshonorés; même avant de te haïr, mon ame élevée au-dessus de la tienne sut te préférer Barmécide. Chargé de fer je fléchissois devant toi; mais mon coeur indépendant s'élançoit vers lui; le tyran n'obtenoit qu'un vain hommage, le culte véritable étoit pour le héros. Oserois-tu m'accuser d'ingratitude? Ah! cruel! je n'étois à tes yeux qu'un vil instrument fait pour servir tes fureurs! Dans la dé-

mence de ton orgueil inconcevable, tu croyois acquérir par tes largesses et tes dons, le droit affreux d'asservir mon ame, d'en étouffer tous les sentimens de justice, de compassion et d'humanité; enfin de la corrompre et de la dénaturer au gré de tes caprices et de tes passions..... Ce fut ainsi, que tu m'ordonnas d'aller égorger Barmécide!..... Ce fut ainsi, que pour sauver l'innocence je n'hésitai point à me déclarer ton complice. Je reçus de toi le poignard qui devoit immoler le bienfaiteur de l'Orient; tu me vis partir avec la stupide confiance de la férocité..... Je reparus à tes yeux, pâle, ensanglanté, tu crus voir sur mes vêtemens le sang de Barmécide; tu le contemplois avec avidité. Barbare! c'étoit le mien, mais ce sang généreux n'étoit plus celui d'un esclave; j'avois eu le courage de le verser moi-même pour tromper ta fureur. Cette large blessure qui se rouvrit en ta présence, (jamais dans les combats tu n'en reçus d'aussi glorieuse!) je la fis en plongeant dans mes flancs le poignard, dont tu m'avois armé pour le

crime. Je sais qu'il reste encore quelques traces de grandeur dans ton coeur corrompu, et ma haine s'en applaudit; ton supplice le plus insupportable sera d'être forcé, d'admirer en secret la vertu d'un esclave, de sentir malgré ton orgueil, que l'ame de Nasuf est supérieure à la tienne. C'est peu d'avoir affronté tant de périls, de m'être exposé tant de fois à ton implacable vengeance; j'ai bravé l'ignominie! j'ai supporté pendant deux ans l'exécration publique! et, (ce que tu ne pourras concevoir,) je l'ai souffert avec sérénité. Reconnois enfin, qu'il est un mobile de nos actions plus puissant et plus noble, que l'amour de la gloire; apprens, qu'il est des sacrifices sublimes, que la vertu seule peut produire, et dont elle est à la fois le motif et la récompense. Toi, qui n'as jamais agi, que pour obtenir l'applaudissement des hommes, quel est ton recours aujourd'hui? Malgré les flatteurs qui t'entourent, tu ne peux t'abuser sur l'horreur de ton forfait; j'ai vu tes remords affreux; je t'ai vu pleurer ta renommée; mais tu croyois

conserver encore quelques droits à l'admiration publique, et cet espoir n'est qu'une vaine illusion. C'est surtout dans la justice et dans la bonté que réside la gloire personnelle des Souverains; tout ce qui d'ailleurs illustre leur règne est moins leur ouvrage, que celui de leurs ministres, de leurs généraux, et de leurs soldats. Barmécide fut pendant dix ans le Dieu tutélaire de ton Empire. Le peuple juge impartial de ceux qui le gouvernent, connoissoit tes foiblesses et tes vices; cependant il respectoit dans le Calife le bienfaiteur d'un héros, il chérissoit en lui l'ami de Barmécide! Mais il n'attribuoit qu'au grand Visir, ces établissemens admirables, ces actions éclatantes de bienfaisance et de générosité, qui se faisoient sous ton nom; et la postérité confirmera ce jugement équitable de l'amour et de la reconnoissance. Maintenant que Barmécide a disparu, qu'est devenu ce florissant Empire? Le peuple opprimé sent de nouveau s'appesantir sur lui les fers du despotisme, qu'une main habile savoit alléger sans

les rompre. Déchu de ta grandeur artificielle, sans génie ainsi que sans vertu, objet de mépris et de haine, tu ne sais plus régner que par la crainte! Et dans ce honteux abaissement, tu crois encore être fait pour dominer les hommes? Les vils préjugés d'un stupide orgueil te persuadent encore, que l'être suprême n'a créé les peuples de l'Asie avec une ame immortelle, avec des penchans et des passions, et la faculté de choisir entre le vice et la vertu, que pour les assujettir à ton joug; que pour les rendre plus soumis à ta volonté, que les animaux sauvages, libres habitans des vastes forêts de ton Empire. Car la crainte ne sauroit les intimider, le sentiment ne peut les séduire, ils conservent dans toute son énergie le noble instinct de l'indépendance, et tu ne peux les ployer à l'esclavage. Et quand la nature ne te laisse sur eux qu'une autorité précaire et partielle, qu'une autorité foible et momentanée, fondée sur l'adresse et la ruse, et non sur la force, tu peux penser, qu'elle t'a donné le droit d'asservir tes

semblables! Ah! pour sentir toute l'absurdité de cet horrible blasphème, rappelle-toi les foiblesses et les crimes, qui souillèrent ta vie, et rappelle-toi la conduite de l'esclave Nasuf. Compare nos sentimens, nos caractères, et surtout nos actions, et juges alors, si le ciel nous avoit formés l'un et l'autre, toi pour me commander, et moi pour t'obéir.



---

 CHAPITRE XXV.
 

---

## LE VOEU.

*J'aime assez mon amant, pour renoncer à lui.*

Bazazet -- de RACINE.

..... e lo preghiere  
*Mosse dalla speranza in dio sicura  
 S'atzar volando alle celesti sfere,  
 Come va foco al ciel per sua natura.*

TASSE.

Les négociations de paix furent rompues quelques jours après le départ de Barmécide; les hostilités recommencèrent et durèrent environ trois semaines, sans aucun avantage décisif de part ni d'autre. Cependant Olivier parfaitement guéri de sa blessure eut une conférence particulière avec les autres Chevaliers François, sur les opérations de la guerre, et leur communiqua un plan d'attaque qu'il avoit imaginé. Ce plan étoit aussi hardi que bien combiné, et ses compatriotes l'approuvèrent

prouvèrent aisément, car les François ont eu dans tous les siècles la brillante témérité d'un courage héroïque, et l'heureux pressentiment de la victoire. Les autres généraux combattirent d'abord le projet d'Olivier; mais enfin après beaucoup de débats, ce plan fut adopté. Quand la Duchesse apprit cette décision, elle se livra à toute l'inquiétude que devoit lui causer une entreprise également téméraire et périlleuse. Elle songeoit avec autant d'effroi que de douleur, qu'Olivier en ayant conçu l'idée étoit en quelque sorte responsable de l'événement, et qu'il braveroit tout, et s'exposeroit avec plus d'audace que jamais aux plus affreux dangers, pour en assurer le succès. On devoit s'armer le lendemain matin un peu avant le jour, pour aller attaquer les Princes dans leur camp; ce qui fut exécuté. Après un combat opiniâtre, l'armée de Béatrix força les premiers retranchemens ennemis; mais ensuite arrêtée par la valeur et l'habileté du Comte de Bavière, elle fut obligée de livrer une seconde bataille. La victoire resta long-



tems indécise; Gérold remarquant que les troupes commandées par le Duc de Frioul commençoient à se mettre en désordre, envoya Barmécide de ce côté; dans ce moment Olivier s'avança vers le Comte de Bavière et fondit sur lui avec impétuosité. Le Comte ébranlé se trouva serré de si près, qu'il ne put ni contenir son coursier qui se cabroit, ni se servir de sa lance. Olivier saisit la bride du cheval; aussitôt le Comte donna une violente secousse au cheval, qui fit un écart prodigieux; et en même tems Gérold voulut porter un coup d'épée à son adversaire; mais il en reçut un qui le blessa grièvement; Olivier pour la seconde fois se précipita sur lui, en écartant et renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage: Gérold hors d'état de se défendre, fut désarmé, et fait prisonnier par le Chevalier du Cygne. A l'instant même une partie des troupes de Gérold mit bas les armes, et se rendit au vainqueur. Le reste prit la fuite. La déroute devint horrible et complète dans l'armée enne-

mie; le Duc de Frioul fut tué par Isambard. On força le camp, on fit un nombre prodigieux de prisonniers; enfin cette bataille fut décisive. Olivier sentit vivement la gloire et le bonheur de cette grande journée. On lui devoit et l'idée du plan d'attaque, et la défaite du Comte de Bavière. L'armée entière sur le champ de bataille lui décerna unanimement l'honneur du triomphe; Isambard se hâta de porter à la Princesse ces heureuses nouvelles; dévancant tous les autres, il parut tout à coup à ses yeux. Béatrix en le voyant voulut se lever, mais prête à s'évanouir, elle retomba sur sa chaise, en prononçant d'une voix éteinte le nom d'Olivier. Madame, dit Isambard, vous allez revoir Olivier, il n'est point blessé; son génie et sa valeur ont terminé la guerre, il vous amène le Comte de Bavière, qu'il a fait prisonnier; vous n'avez plus d'ennemis, c'est Olivier qui vous en délivre. L'armée l'a proclamé le héros de cette journée mémorable; vous allez le voir paroître couronné par ses rivaux mêmes; mais croyez qu'il n'est pour lui



qu'un véritable triomphe, et que sa grande ame ne peut le trouver qu'ici. O généreux et cher Isambard, s'écria Béatrix, en fondant en larmes! En disant ces paroles, elle lui tendit les bras; le sensible Isambard mit un genou en terre devant elle, et Béatrix se penchant vers lui appuya sa joue sur la sienne. Cette faveur, qu'elle n'avoit jamais accordée, n'étoit qu'un nouvel aveu de sa tendresse pour Olivier. Isambard ne le savoit que trop; mais le visage adoré de Béatrix touchoit le sien; il sentoit ses larmes couler sur ses joues, il osoit presser ses mains contre son coeur! Il éprouvoit une sensation délicieuse, et cependant remplie d'amertume; il gémissoit de son bonheur même; enfin heureux et jaloux, il envioit et bénissoit son rival. Bientôt le bruit des instrumens guerriers annonça le retour des vainqueurs; et Béatrix fut les recevoir. Le modeste Olivier confondu dans la foule des guerriers, marchoit en silence derrière Axiane, Thédéric, et la troupe Française, en donnant le bras au Comte de Bavière, que Barmécide soutenoit de

l'autre côté; car ce dernier au moment de la retraite des vainqueurs étoit venu se rendre prisonnier, afin de partager le sort de son ami. La Duchesse malgré l'excès de sa joie et de son bonheur, ne put retenir ses larmes, en appercevant Gérold dans le triste état, où la fortune l'avoit réduit; elle sentit combien il étoit affreux pour ce Prince aimable et brillant, de ne reparoitre devant elle que dans cette situation humiliante et douloureuse. Béatrix pénétrée de cette idée s'avança vers le Comte, pour lui dire tout ce que la générosité peut inspirer de délicat et de touchant. Gérold l'écouta d'un air attendri, et dissimulant sa vive émotion, il répondit avec noblesse et simplicité. La Duchesse le conduisit dans un des pavillons du château; elle y fit venir ses médecins, qui visitèrent les blessures du Comte, et qui jugèrent qu'elles étoient extrêmement dangereuses. Béatrix défendit dans son palais toute espèce de réjouissances et de fêtes bruyantes; mais elle passa le reste du jour avec les Chevaliers rassemblés. Olivier se tenoit à

l'écart ; cependant Béatrix rencontroit souvent ses regards, et ne pouvant lui parler, elle parut toute la soirée uniquement occupée d'Isambard ; car elle lui savoit tant de gré de lui avoir annoncé des événemens, qui la rendoient si heureuse, et sa présence lui retraçoit un souvenir si doux, qu'elle éprouvoit un sentiment agréable, toutes les fois que ses yeux tomboient sur lui, et même lorsqu'elle entendoit le son de sa voix.

Le lendemain les chirurgiens levèrent le premier appareil, qu'ils avoient mis sur les playes de Gérold, et après avoir sondé ses blessures, ils déclarèrent à Barmécide qu'elles étoient mortelles. Barmécide inconsolable ne voulut plus quitter son malheureux ami, et passa les jours et les nuits entières au chevet de son lit. Dans la soirée du troisième jour, le Comte tomba par degrés dans une espèce de léthargie. Barmécide qui venoit d'envoyer successivement tous ses gens chercher les médecins se trouva seul avec lui. Le voyant sans mouvement, et ne l'entendant plus respirer, il le crut mort,

et pénétré de douleur il sortit de la chambre avec égarement, pour hâter et demander des secours, qu'il croyoit lui-même inutiles. A quelques pas de la porte du Comte, il rencontra Délie, qu'on n'avoit point vue depuis quatre jours, parce qu'elle avoit passé tout ce tems renfermée dans son appartement. Barmécide trop occupé de sa douleur, pour pouvoir être frappé de la singularité de cette rencontre, passoit à côté de Délie sans lui parler; mais cette jeune personne entendant ses gémissemens l'arrêta en disant: Eh! quoi donc est-il plus mal? Ah! Madame, s'écria Barmécide, l'infortuné Comte de Bavière n'existe plus! En achevant ces mots, il s'éloigne brusquement, et Délie se précipite dans la chambre de Gérold. Elle s'élançe vers le lit, et reste un moment immobile, en considérant le triste objet qui s'offre à ses regards. Gérold avoit le visage tourné de son côté, ses yeux paroisoient être fermés pour jamais; la pâleur de la mort couvroit son front, un de ses bras étoit étendu sur le lit!..... Délie toujours

debout le regardoit fixement, sans verser une larme. Un morne désespoir fermoit son coeur à l'attendrissement! Infortuné! dit-elle, enfin te voilà donc délivré pour toujours du supplice affreux d'aimer sans espérance! je dois t'envier, et non te plaindre!..... Mais je suis sûre du moins de ne pas te survivre!..... En disant ces paroles d'un ton sinistre et d'un air égaré, elle se penche vers le lit et prend la main de Gérold; elle s'étonne d'y trouver encore un reste de chaleur. Un foible rayon d'espoir la fait tressaillir et frissonner; moins détachée de la vie, elle sent mieux sa douleur, ses larmes commencent à couler..... Elle met en frémissant sa main sur le pouls de Gérold, elle croit distinguer un léger battement! Elle tombe à genoux en fondant en pleurs; ô mon Dieu! s'écria-t-elle, daigne le rendre à la vie, et je jure de te consacrer la mienne. Qu'il vive, et moi renfermée dans un cloître, je ne vivrai plus que pour toi!..... Dans ce moment terrible, c'est l'amour encore qui t'ose implorer, mais c'est l'amour qui

se sacrifie!..... A peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle entendit distinctement Gérold soupirer! Grand Dieu! poursuivit-elle avec transport, je renouvelle ce serment sacré!..... A ces mots, elle se relève et regarde Gérold. Il avoit toujours les yeux fermés; Délie s'inclinant vers lui: reçois, dit-elle, cet éternel adieu!..... et ce dernier baiser!..... En parlant ainsi, elle appuya sa bouche sur la sienne; dans ce moment Gérold ouvrit tout à coup les yeux; Délie fit un cri perçant, et disparut comme un éclair. Le Comte qui n'avoit pas repris toute sa connoissance n'eut qu'une sensation peu distincte de cet embrassement si tendre, et ne fit qu'entrevoir confusément une femme échevelée qui fuyoit; mais ce souvenir et cette image restèrent gravés dans sa mémoire.

Cependant Barmécide revint avec les médecins, et sa joie égala sa surprise, en retrouvant le Comte ranimé, qui le corps à demi soulevé, s'appuyoit sur une main, et de l'autre écartoit son rideau, pour regarder fixement du côté de la



porte; car il cherchoit encore l'objet qui venoit de disparoître. Mais comme il n'avoit pas une seule idée distincte, il ne put rendre compte de ce qui l'inquiétoit. Les médecins après avoir examiné Gérold le trouvèrent infiniment moins mal; et le lendemain matin ils annoncèrent, que ce Prince étoit hors de danger. Sa jeunesse et la force de sa constitution rendirent extrêmement rapides les progrès de sa convalescence. Il fut en état de se lever au bout de cinq ou six jours. Un soir se trouvant tête à tête avec Barmécide: il faut, lui dit-il, que je vous conte une rêverie de ma maladie, qui me revient sans cesse à l'esprit, et dont le souvenir, loin de s'affoiblir, devient plus vif en moi chaque jour, à mesure que mes idées se débrouillent. En revenant de cette léthargie profonde, qui vous a causé tant d'effroi, il m'a paru que j'étois dans les bras d'une figure angélique, dont le souffle pur et divin semblable à celui du créateur me rappelloit à la vie, et me redonnoit une ame. Je n'ai fait qu'entrevoir cet être

céleste; quand j'ai voulu le regarder, il s'évanouissoit dans les airs, je n'ai vu que ses vêtemens blancs, ses longs cheveux ondés et déployés. Il avoit l'habit, et la taille élégante et svelte d'une femme; c'est sans doute sous cette forme que les Anges apparoissent!..... Je sais bien que tout cela n'est qu'une vision, une espèce de délire causé par la fièvre, mais vous n'imaginez pas combien ce rêve m'a frappé! Ah! Seigneur, répondit Barmécide attendri, ce que vous appelez une illusion n'en est point une; c'est l'infortunée Délie, que vous avez vue. Délie! s'écria Gérold, quoi cette Délie ..... il s'arrêta. Oui Seigneur, reprit Barmécide, c'est cette jeune et belle Délie qui, comme je l'avois soupçonné, nourrissant en secret pour vous une passion romanesque, en est aujourd'hui la victime. Elle vint ici, vous vit sur le bord de la tombe, implora pour vous le ciel avec la double ferveur de l'innocence et de l'amour, et promit à Dieu, s'il vous rendoit la santé, de s'enfermer pour jamais dans un cloître. En sortant de

votre chambre elle courut chez Béatrix, et resta seule avec elle plus de trois heures. Le lendemain, la Duchesse vivement affligée la conduisit dans une maison qu'elle lui a donnée. Cette maison sera très incessamment transformée en monastère. On y travaille à cet effet nuit et jour, les grilles sont déjà posées. On fait venir des religieuses d'un couvent qui se trouve à quelques lieues d'ici, afin d'en former une communauté, pour ce nouveau cloître fondé par la Duchesse pour sa jeune amie; car ne pouvant changer sa résolution, Béatrix veut du moins, que Délie soit dans son voisinage. Les prêtres sont mandés, tout se prépare à la hâte pour cette triste cérémonie; enfin Délie fera sans délai ce cruel sacrifice, et prendra le voile dans huit jours. Cet événement a répandu la tristesse dans le château; Lancelot surtout passionnément amoureux de Délie est inconsolable. Chacun pense et dit, je vous l'avoue, Seigneur, que vous devez tout faire pour arracher Délie à son cloître, puisqu'elle ne peut prononcer les vœux irrévocables

que dans un an; et en effet n'ayant plus l'espoir de devenir l'époux de Béatrix, si vous connoissiez Délie, vous sentiriez qu'après la Duchesse de Clèves il n'est point d'objet plus digne de toucher et de fixer un coeur, tel que le vôtre. Pendant ce récit, Gérold éprouvoit un si prodigieux étonnement, que Barmécide auroit pu parler beaucoup plus long-tems, sans qu'il eut été tenté de l'interrompre. On doit se rappeler l'aventure du Comte avec Armoslède, et comment cette dernière profitant de son erreur s'étoit fait passer pour Délie; d'après cette imposture, le Comte persuadé que Délie étoit la plus méprisable de toutes les femmes, ne pouvoit concevoir ce grand sentiment, qu'on lui attribuoit et le sacrifice réel qui en résultoit. Cependant forcé de croire à des faits positifs, il pensoit que cette jeune personne malgré la dépravation de ses moeurs avoit une violente passion pour lui; mais comment accorder ce mélange d'amour et de piété, que lui dépeignoit Barmécide, avec ce dérèglement de conduite, dont il avoit des

preuves si positives? Il se perdoit dans ses réflexions; cependant touché malgré lui du sacrifice éclatant dont il étoit l'objet, il crut devoir respecter la réputation d'une personne, que le repentir peut-être autant que l'amour conduisoit dans un cloître, et il ne se permit pas un seul mot, qui put faire soupçonner à Barmécide l'opinion qu'il avoit de Délie.

Une seule personne dans le palais, (Ogier le Danois) pouvoit éclairer le Comte de Bavière sur l'intéressante Délie; mais depuis quelques jours retenu dans son lit, pour avoir négligé une blessure légère qu'il avoit reçue dans la dernière bataille, il étoit sérieusement malade, et hors d'état de s'entretenir avec ses amis, et de prendre part à ce qui se passoit. Ainsi tout concouroit à prolonger l'erreur de Gérold.

Le jour où Délie devoit prendre le voile étant arrivé, Barmécide trouva le moyen d'exécuter un projet qu'il avoit conçu. Prenant le plus vif intérêt au sort de Délie, il s'affligeoit en secret du peu de sensibilité que le Comte montrait

pour elle; il attribuoit cette espèce de dureté à sa passion pour la Duchesse. Mais en même tems il étoit persuadé, que l'extrême jeunesse de Délie et sa beauté touchante feroient la plus vive impression sur lui, s'il pouvoit la voir surtout inopinément et d'une manière frappante. Depuis deux jours les médecins avoient permis au Comte de se promener, et Barmécide le conduisoit. Il ne lui fut pas difficile de le mener près du monastère de Délie, sans qu'il s'en doutât; car Gérold avoit l'idée d'une maison de campagne située beaucoup plus loin, puisqu'il ne connoissoit que celle d'Armoillède. En entrant dans le bois, le Comte apperçut beaucoup de chevaux attachés à des arbres, et des écuyers qui les gardoient; où peuvent être, dit-il à Barmécide, les Chevaliers dont je vois les chevaux? Dans cette maison, répondit Barmécide, en lui montrant le nouveau monastère; entrons-y, poursuivit-il, nous verrons ce qui peut attirer tant de personnes dans ce lieu. A ces mots, il s'avance vers la maison, Gérold le suit;

Barmécide qui avoit tout préparé d'avance et de concert avec la Duchesse entre avec le Comte. Ils traversent un corridor qui conduisoit à la chapelle; après avoir fait quelques pas, Barmécide ouvre une petite porte, Gérold y passe avec lui, et se trouve dans une tribune grillée. Le Comte surpris s'apperçoit avec émotion, qu'il est dans une église remplie des Chevaliers et des Dames de la cour de Béatrix. Il ne pouvoit être vu, mais il distinguoit parfaitement tous les objets qui l'environnoient, et celui qui le frappa le plus, fut une grande grille posée vis-à-vis de lui, et qui occupoit toute la largeur de l'église; un voile noir étoit tiré derrière cette grille. Ah! Barmécide, s'écria le Comte, où m'avez-vous conduit? ..... Pardonnez, Seigneur, reprit Barmécide. J'ai voulu que vous vissiez l'innocente victime qui s'est dévouée pour vous. Gérold alloit répondre, lorsqu'un signal donné dans le choeur des religieuses avertit que la cérémonie alloit commencer.

Cependant on n'ouvrit point encore le rideau noir; un instant après, une voix ravissante qui partoit du couvent, se fit entendre, elle chantoit un hymne. .... Les sons touchans de cette voix, firent tressaillir Gérold, et Barmécide remarquant son émotion: Je sais, dit-il, que suivant l'usage c'est la novice qui doit chanter dans ce moment, mais je suis surpris comme vous, de la beauté merveilleuse de cette voix éclatante; car Délie ne s'est jamais vantée de posséder ce talent enchanteur, et personne encore ne l'avoit entendu chanter. Juste ciel! interrompit Gérold, quel souvenir cette voix me rappelle! êtes-vous bien sûr que ce soit celle de Délie? Comme il disoit ces paroles, le rideau s'ouvrit et l'on vit la jeune et charmante Délie magnifiquement parée, s'avancer lentement vers la grille où Béatrix en pleurs l'attendoit, pour lui donner le voile sacré. Sa jeunesse, sa beauté, l'expression touchante de sa physionomie, la noblesse et la modestie de son maintien, donnoient tant de prix au sacrifice qu'elle alloit faire,

que personne en la voyant ne put retenir ses larmes; on entendoit retentir dans l'église un gémissement universel..... Ce témoignage de l'intérêt public acheva de troubler Gérold; il ne pouvoit voir qu'une partie de la robe et de la taille de Délie. Le prêtre qui la conduisoit, placé entre elle et la tribune lui cachoit entièrement son visage; mais lorsqu'elle fut près de la grille, le prêtre reculant quelques pas, Délie s'approcha seule, et le Comte la voyant en face se leva avec transport en s'écriant, Grand Dieu! C'est elle! c'est Maria!..... A ces mots, perdant l'usage de ses sens, il retomba sans connoissance sur son siège. C'étoit en effet la malheureuse et sensible Maria, qui s'étoit réfugiée chez sa rivale, dans l'espérance de l'intéresser et de lui plaire, et de pouvoir servir Gérold auprès d'elle. Dans le premier entretien particulier qu'elle eut avec la Duchesse, elle embrassa ses genoux en lui disant: *Je suis coupable et malheureuse!* Béatrix ne demanda rien de plus, la reçut dans ses bras, ne lui fit jamais de questions, et

après avoir étudié son caractère prit pour elle la plus tendre amitié. Maria ne se permit qu'un déguisement et qu'un seul mensonge: elle prit un nom supposé, et dit qu'elle étoit née dans les états du Comte de Bavière; ce qui motivoit l'attachement qu'elle vouloit avouer pour lui. Chaque jour, elle contoit à la Duchesse quelque trait intéressant de ce Prince, elle avoit un recueil inépuisable de ses actions généreuses et bienfaisantes; elle mettoit tant de charme et de sentiment dans ces récits, que sans l'arrivée d'Olivier, ils eussent peut-être fait avec le tems quelque impression sur le coeur de Béatrix. C'est ainsi que Maria se conduisit jusqu'au moment, où le Comte fut fait prisonnier; alors l'infortunée Maria craignant pour les jours de Gérold, renonça à toute dissimulation. En sortant de la chambre de ce Prince, elle fut se jeter aux pieds de la Duchesse, lui dit son véritable nom, lui fit un aveu sincère de son égarement et de ses malheurs, et lui déclara le voeu qu'elle venoit de faire, de se renfermer pour jamais dans un cloître. La Duchesse

combattit vainement cette résolution, Maria fut inébranlable; l'exaltation de son amour et de sa piété lui persuadoit, que la vie de Gérold étoit attachée à l'accomplissement de ce cruel sacrifice. Ainsi Béatrix fut obligée de céder à ses vives instances, en se flattant en secret, que Gérold touché d'un tel dévouement sauroit trouver les moyens de vaincre ses scrupules, et de l'arracher de son monastère, avant qu'elle eut prononcé les voeux irrévocables.

Cependant Gérold reconduit au palais, et se retrouvant seul avec Barmécide, lui expliqua la cause de l'étrange scène, dont il venoit d'être témoin, et lui conta sans détour l'histoire de la malheureuse Maria. Barmécide n'eut pas besoin d'exciter dans l'ame de ce Prince le repentir et la reconnaissance; Gérold en retrouvant la sensible et généreuse Maria plus belle et plus intéressante que jamais, reportoit vers elle sans effort tous les voeux, que Béatrix avoit rejettés. Son coeur profondément touché de tant d'amour n'étoit plus occupé que de Maria; enfin

l'honneur et l'inclination lui faisoient également désirer de pouvoir la fléchir. Il lui écrivit sur le champ la lettre la plus passionnée, et Barmécide la porta lui-même. Cette lettre fut reçue avec autant de sensibilité que d'émotion. Maria la relut plusieurs fois, en l'arrosant de ses larmes, elle promit de la conserver jusqu'à la mort; mais inébranlable dans sa résolution, elle répéta toujours en gémissant: C'est pour lui que j'ai fait ce vœu; comment n'y pas être fidèle? Barmécide la conjura vainement d'accorder au moins à Gérold un moment d'entretien; elle refusa positivement de le recevoir. Allez, Seigneur, poursuivit-elle, dites-lui, que le ciel toujours équitable ne devoit pas permettre l'union de Gérold et de Maria, mais c'est un destin assez doux pour la coupable Maria, de s'immoler pour lui et d'obtenir ses regrets. En disant ces paroles, elle se leva et quitta Barmécide. La douleur de Gérold fut extrême, en apprenant le triste résultat de cette entrevue; il fit beaucoup

d'autres tentatives qui n'eurent pas plus de succès. Maria fortifiée par les conseils de l'amitié persista avec fermeté dans son dessein. La vertueuse Amalberge décidée depuis long-tems à renoncer au monde s'enferma dans le couvent de Maria, et y prit aussi le voile; et Maria soutenue par cet exemple expia sa première foiblesse, en résistant à toute la séduction d'un amour plus dangereux que jamais, puisqu'il étoit devenu mutuel.

Depuis que j'ai quitté ma patrie, j'ai traversé le beau pays de Clèves; seule alors, fugitive et persécutée, je passai devant ce monastère qui porte encore le nom de son intéressante fondatrice. En considérant cet édifice antique et vénérable entouré d'une forêt majestueuse, je me rappelai avec attendrissement les malheurs et le sacrifice de Maria; mais bientôt, un triste retour sur moi-même et sur ma propre situation, me fit envier son sort, et je cessai de la plaindre, en songeant que

du moins dans cette solitude profonde,  
elle avoit trouvé la paix, un azile et  
une amie! (a)

---

(a) A peu de distance du château de Clèves, on  
trouve en effet un grand monastère de religieuses  
situé au milieu des bois, et qui s'appelle *Maria in  
bambus*; ce qui signifie *Maria dans les bois*.

---

 CHAPITRE XXVI.
 

---



---

 LA PAIX.
 

---

*La paix, Seigneur, il faut lui tout sacrifier.  
 C'est le fruit précieux qui unit d'un vain laurier.  
 Qu'elle suive toujours le char de la victoire,  
 Quand le vainqueur est homme, et digne de sa gloire.*

DU BELLOY.

Aussitôt que la santé du Comte de Bavière fut parfaitement rétablie, la Duchesse se formant un conseil de tous ses défenseurs, les assembla dans un vaste salon, pour y discuter avec eux les articles de la paix, qu'elle vouloit proposer à ses ennemis vaincus. Le Roi de Pannonie et le Duc de Bénévent parlèrent les premiers, et prétendirent que la Duchesse pouvant imposer la loi, devoit profiter de cette occasion favorable d'agrandir ses états, en exigeant plusieurs cessions, entr'autres celles des terres voisines

voisins du Duché de Clèves, que possédoit le Comte de Bavière. Axiane prit ensuite la parole, pour opposer à cet esprit de conquêtes des idées de justice et de modération; mais plusieurs Chevaliers appuyèrent les discours de Theudon et de Grimoald, en soutenant que la paix ne pourroit être solide, si la Duchesse ne ravissoit pas à ses ennemis la plus grande partie de leur puissance. Isambard réfuta avec éloquence tous les argumens de cette politique odieuse et malheureusement trop accréditée; après avoir parlé long-tems sur ce sujet: enfin, ajouta-t-il, je soutiens que la seule manière de rendre une paix solide et véritablement glorieuse, c'est de déraciner tous les germes de la haine, d'éteindre tous les ressentimens et de donner le grand exemple d'une généreuse modération dans la prospérité. (21) Tous les François applaudirent avec transport à ce discours; car leur premier mouvement fut toujours d'admirer la générosité, et de se livrer avec enthousiasme aux nobles sentimens qu'elle inspire. Théobald



et Ogier le Danois montrèrent la même manière de penser : mais Roger joignit à son suffrage une proposition nouvelle. Les Souverains, dit-il, doivent surtout dans leurs traités de paix s'occuper du bien public, et des intérêts sacrés de l'humanité; ce fut ainsi que Charlemagne dans ses premiers traités avec les Saxons vaincus imposa pour toute condition l'abolition de leurs abominables sacrifices; les ennemis de la Duchesse de Clèves nés dans des pays civilisés n'ont pas les horribles superstitions de ces barbares, mais tous ces Princes sont despotes et peuvent devenir des tyrans. Il me semble, qu'il seroit digne de la Princesse, de les forcer d'établir dans leurs états des loix sages et bienfaisantes, semblables à celles qui assurent le bonheur des sujets de Béatrix et d'Axiane. Cette idée de Roger séduisit plusieurs jeunes Chevaliers de son âge; mais Olivier la combattit vivement. Je conviens, dit-il, qu'arrêter le cours affreux des proscriptions et des meurtres, est le plus digne emploi que l'on puisse faire de la force,

et le résultat le plus précieux de la victoire; mais, grâces au ciel, la Duchesse de Clèves n'a point à réprimer ces monstrueux excès; toutes les loix, (que la morale ne réproûve pas,) sont essentiellement bonnes, si elles conviennent aux peuples qui les suivent. Les plus parfaites aux yeux de la raison, celles du Duché de Clèves, par exemple, pourroient avoir mille inconvéniens dans un autre pays; le climat, les habitudes qui forment les moeurs, le caractère national, doivent produire chez les différentes nations, une éternelle variété de gouvernemens. Un peuple qui voudroit faire adopter ses loix à tous les autres peuples, concevrait un projet à la fois gigantesque et puéril, et ne montreroit qu'une tyrannie extravagante et ridicule. Enfin l'expérience de plusieurs siècles peut seule prouver la solidité des institutions humaines. La Duchesse de Clèves a tout créé dans ses états; en proposant aux Princes alliés la constitution qui est son ouvrage, pourroit-elle dire: abolissez tous vos usages, annulez toutes vos loix,



et prenez les miennes? La forme de gouvernement, que je viens d'imaginer, et que je vous propose, est la meilleure; j'ai tout prévu, je suis sûre d'avoir atteint le point de la perfection humaine, et je déclare, que tous ceux qui ne pensent pas ainsi sont absurdes. Quel langage! Est-il possible de se représenter l'auguste Béatrix s'exprimant d'une manière si peu digne d'elle? Ce discours ne seroit-il pas insensé dans la bouche du premier législateur de l'Europe, de Charlemagne même? Malgré son âge et son expérience, quoiqu'il eut médité ses Capitulaires pendant un grand nombre d'années, il a pensé n'avoir pas le droit de les imposer à sa propre nation; il a cru ne pouvoir que les lui offrir, et les a soumis à sa discussion. Enfin, c'est la raison, c'est le tems, et non la violence et l'autorité, qui peuvent produire les révolutions utiles; et les législateurs, qui veulent propager leurs idées, n'en ont qu'un moyen raisonnable et légitime; c'est d'entretenir dans leurs pays l'abondance et la paix, et de rendre leur nation su-

périeure à toutes les autres, par la sagesse, les vertus et le bonheur. Ce discours d'Olivier plut surtout à Béatrix; elle en aimoit le ton de franchise et la liberté; elle avoit trop de grandeur d'âme, pour ne pas mépriser la flatterie; et le langage de la vérité dans la bouche d'Olivier lui devenoit plus cher encore, puisqu'il étoit un nouveau témoignage de son estime. Elle prit enfin la parole, pour déclarer qu'après avoir attentivement écouté les différens conseils, qu'elle venoit de recevoir, elle persistoit dans le dessein d'offrir la paix à ses ennemis, en ne leur imposant qu'une seule condition, celle de payer les fraix de la guerre. La Duchesse termina ce discours par des remercimens touchans adressés à tous les Chevaliers. Voulant éterniser, ajouta-t-elle, le souvenir de ma reconnoissance, j'ai fait faire une colonne de marbre, sur laquelle sont gravés les noms de tous mes généreux défenseurs. Cette colonne sera posée demain, à l'entrée de la forêt; on y lira cette inscription tracée en gros caractères: *Les loix de ce pays garan-*

tissent ses habitans de toute espèce d'oppression. Mais à l'avenir, toute femme étrangère, qui touchera cette colonne en réclamant protection et secours, trouvera l'un et l'autre à la cour de Béatrix, lorsqu'elle pourra prouver, qu'elle est l'objet d'une injuste persécution. Deux gardes placés en sentinelles auprès de la colonne seront chargés d'interroger et de guider ces infortunées fugitives. J'ai cru, poursuit la Duchesse, ne pouvoir mieux honorer les héros réunis dans le Duché de Clèves, pour y défendre une étrangère opprimée, qu'en imitant leur générosité, autant qu'il m'est possible; et j'ai pensé, qu'un monument décoré de leurs noms illustres, devoit devenir le refuge de l'innocence et du malheur. (a) Ici, Béatrix fut obligée de s'arrêter, pour recevoir à son tour les remercimens de tous les Chevaliers; ensuite s'adressant

---

(a) En traversant les bois de Clèves j'ai cherché cette colonne bienfaisante, mais elle n'y étoit plus! Tout ce qu'on a pu m'en apprendre, c'est qu'elle avoit été transportée dans le pays de Holstein, ou dans le Dannemarck.

encore à l'assemblée, mais avec un peu d'embarras, et en rougissant: Tous mes défenseurs, dit-elle, également illustres et généreux m'inspirent une égale reconnoissance; je sais, que parmi des guerriers si renommés les exploits seroient semblables, si l'occasion s'offroit à tous avec le même avantage. Je sais enfin, qu'entre tant de héros, quand on proclame un vainqueur, c'est le plus heureux que l'on couronne, et non le plus vaillant. Mais puisque les loix de la Chevalerie ont consacré cet usage, puisque ceux, que la fortune a le plus favorisés dans les batailles, reçoivent de la main de leurs nobles rivaux la palme de la victoire, on ne sera pas surpris, en me voyant offrir aux Chevaliers du Cygne un hommage particulier de ma reconnoissance!..... Le généreux Isambard a vaincu le Comte de Thuringe le plus redoutable de mes ennemis (après Gérold,) et par la défaite du Duc de Frioul, il a contribué au gain de la dernière bataille..... Que ne dois-je pas à son frère d'armes!..... Il m'a sauvé la vie, en exposant la sienne..... C'est

lui qui seul a conçu le dernier plan d'attaque, auquel je dois la victoire; c'est encore lui, qui en faisant le Comte de Bavière prisonnier a terminé la guerre..... Tous les Chevaliers, qui m'écoutent, lui ont décerné le prix de cette journée mémorable; c'est à eux qu'il appartient de distribuer la gloire, leur suffrage est la véritable récompense d'un guerrier; je ne prétens point en offrir une; je ne veux que remplir un devoir, en montrant la sensibilité, que je dois éprouver. Je déclare donc, qu'à l'imitation des Princes mes voisins, je vais établir dans mes états un ordre particulier de Chevalerie, dont je serai le chef. Mes sujets seuls y seront admis, et je l'accorderai sans égard à la naissance, à ceux qui se distingueront par la vertu, le courage, et la générosité. Cette nouvelle institution s'appellera l'ordre *des Chevaliers du Cygne*. (a) Les marques de l'ordre en rappelleront à jamais l'origine; le cordon sera blanc, et la médaille représentera

---

(a) Voyez la note 3.

l'emblème et la devise d'Isambard et d'Olivier. A ces mots, les Chevaliers du Cygne vivement attendris s'inclinèrent profondément. Au moment même, Axiane, Théobald, Ogier le Danois, Zemni, et les François, applaudirent avec enthousiasme; mais les autres Chevaliers gardèrent un morne silence, et l'on vit sur leurs visages l'expression altière du mécontentement et du dépit. On entendit même plusieurs murmures; cette humeur manifestée si clairement parut à la Duchesse d'une extrême injustice; le ressentiment qu'elle en eut, dissipa l'espèce d'embarras, qu'elle avoit éprouvé jusqu'alors. Elle se leva d'un air calme et fier; j'ai rempli tous mes devoirs, dit-elle, je sors satisfaite de cette auguste assemblée; demain j'instituerai l'ordre des Chevaliers du Cygne, j'invite ceux qui voudront voir cette cérémonie, à se rendre dans ce salon, à dix heures du matin. En prononçant ces mots, la Duchesse salua l'assemblée, et sortit aussitôt. Accompagnée d'Axiane et de quelques autres personnes, elle fut sur le champ

chez le Comte de Bavière, qu'elle trouva seul. Elle lui fit part de sa décision relativement à la paix, et lui proposa d'en signer le traité. Le Comte écouta Béatrix avec émotion, et lorsqu'elle eut cessé de parler: votre générosité, Madame, lui dit-il, me touche vivement et ne sauroit m'étonner, quoique je dusse m'attendre, à céder pour ma rançon, cette partie de mes états qui forme une limite aux vôtres. Ces terres si voisines du Duché de Clèves furent trop long-tems pour moi la plus précieuse de mes possessions!..... Maintenant je dois m'en exiler pour toujours! Elles vous appartiennent, Madame, puisque vous pourriez en exiger l'abandon; mais vous dédaignez même de les conquérir. Du moins j'aurai le plaisir d'en faire un usage, qui pourra vous être agréable, en les offrant à Barmécide, et je croirai reconnoître dignement l'amitié de ce grand homme, en le fixant près de vous. A ces mots, Béatrix attendrie répondit avec sensibilité, et Gérold prenant le papier qu'elle lui présentait signa le traité de paix. Alors Béatrix, en dé-

clarant au Comte qu'il étoit libre, lui demanda son amitié, lui promit la sienne et termina ce discours, en lui tendant la main avec la grace et l'air de franchise qui donnoient tant de charmes à toutes ses actions. Gérold reçut cette main, avec autant d'attendrissement que de respect, il la pressa dans les siennes, et ne put dire en la baisant que ces seuls mots: *Adieu Madame!*..... Dans ce moment, Barmécide entra, et quelques minutes après la Duchesse sortit. Le Comte se retrouvant seul avec son ami lui fit part, de tout ce qui venoit de se passer; Barmécide admira la modération de Béatrix et la générosité de Gérold; en même tems il refusa positivement les états, que ce Prince vouloit lui donner; mais le Comte insistant avec la plus grande force lui déclara, que s'il persistoit dans ses refus, il romproit tous les liens de cette amitié si tendre, qui les unissoit. Enfin, poursuivit-il, vaincu, captif, humilié, je n'ai plus que ce moyen de relever mon caractère auprès de celle, dont le suffrage me sera toujours plus pré-

cieux que tout l'éclat de la plus haute renommée. .... auprès de celle que je dois fuir, puisque je ne pourrois jamais la revoir avec tranquillité. .... Barmécide, prenez pitié d'un ami malheureux! .... Procurez-moi la douceur inexprimable de faire une action, qui paroît généreuse à Béatrix, et qui en rapprochant d'elle des objets qui lui sont chers, assure en même tems un sort heureux à mon ami, à son épouse, à son fils! .... Songez que je ne vous fais point un sacrifice; l'ambition ne fut jamais ma passion dominante, et maintenant elle est éteinte sans retour dans ce coeur combattu et déchiré. .... Si Maria cède à mes vœux, je puis encore retrouver le bonheur; mais dans cette supposition même je ne resterai point dans des lieux si voisins de ce dangereux séjour! Le Comté de Bavière sera notre azile, je vivrai loin de Béatrix et de tous les objets, qui pourroient me la rappeler. .... Si Maria est inflexible, tout est fini pour moi. .... Je saurai me punir de son malheur et de mon crime, .... Objet infortuné d'un

sacrifice terrible et sublime, amant coupable, ami plus criminel encore, ne pouvant réparer des égaremens si funestes, du moins j'aurai le courage de les expier..... Oui, j'en atteste le ciel, si Maria prononce les voeux irrévocables, j'irai retrouver le vertueux Meinrad, et m'ensevelir avec lui dans son désert. A ces mots, les yeux de Barmécide se remplirent de larmes, et Gérold redoublant ses instances avec une force nouvelle, Barmécide enfin accepta ses offres généreuses. Le Comte écrivit aussitôt à la Duchesse pour lui apprendre, que cette affaire étoit irrévocablement terminée. Il chargea Barmécide de lui porter ce billet, et sans attendre de réponse il partit sur le champ.

---

 CHAPITRE XXVII.
 

---



---

 CONCLUSION.
 

---

*O divine amitié, félicité parfaite!  
 Seul mouvement de l'ame, où l'exces soit permis,  
 .....  
 Idole d'un coeur juste, et passion du sage,  
 Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage!*

VOLTAIRE.

L'institution de l'ordre des Chevaliers du Cygne annoncée par la Duchesse, avoit excité tant de jalousie parmi les Chevaliers, que le jour même, les quatre fils du Duc Aimon, le Duc de Bénévent, le Paladin Astolphe et quelques autres prirent congé de Béatrix et partirent sans délai. Le Roi de Pannonie dissimulant son profond ressentiment ne suivit pas cet exemple; il resta quoiqu'il fût convaincu que le coeur de la Duchesse s'étoit enfin donné; mais il n'avoit péné-

tré qu'une partie de son secret, car il croyoit qu'elle aimoit Isambard. Cette erreur étoit le fruit de plusieurs observations qui devoient naturellement abuser un homme de son caractère. Il savoit qu'Isambard auroit pu prétendre à la gloire de consoler l'illustre et belle Axiane de la perte de son époux. Cependant Isambard, loin de chercher à s'assurer une conquête si brillante, avoit déclaré hautement sa passion pour la Duchesse. Theudon ne pouvoit concevoir, qu'il eut fait un tel sacrifice sans la certitude d'être aimé de Béatrix; en effet depuis cette époque surtout, il le voyoit mieux traité que jamais par elle. En même tems, il remarquoit toujours la même intimité entre Isambard et son frère d'armes. Il en concluoit, qu'il étoit impossible qu'ils fussent rivaux; d'ailleurs personne n'ignoroit, que la mélancolie d'Olivier étoit causée par une passion malheureuse, dont le tems et sa raison ne pouvoient triompher. Enfin Olivier se tenoit toujours à l'écart, et en montrant pour Béatrix l'admiration, qu'on ne pouvoit

lui refuser, il ne lui rendoit aucun des soins, qui déclarent ou qui trahissent l'amour. Il n'avoit avec elle ni l'assiduité, ni l'empressement, ni le langage d'un amant. D'après ces réflexions Theudon entièrement persuadé de la passion mutuelle de Béatrix et d'Isambard, tourna vers ce dernier toute la haine et la noire jalousie, dont son ame étoit possédée. L'aimable Axiane partageoit l'erreur de Theudon; elle croyoit aussi qu'Isambard aimé de la Duchesse alloit bientôt obtenir sa main; mais ayant su réduire à l'amitié l'inclination naissante qu'elle avoit éprouvée pour le Chevalier du Cygne, elle désiroit vivement son bonheur, et voulant en être témoin elle avoit promis à Béatrix de ne partir qu'après les réjouissances et les fêtes préparées pour la paix, qui devoient durer plusieurs jours. Le jeune Roger passionnément amoureux d'Axiane voyoit avec une joie inexpriable les événemens qui sembloient présager l'union de Béatrix et d'Isambard; n'ayant plus à craindre un rival si redoutable, il osoit concevoir des espé-

rances, qui en effet se réalisèrent avec le tems. Barmécide avoit annoncé, qu'il reconduiroit la Comtesse dans ses états. Il croyoit devoir cette preuve d'attachement et de respect à celle qui avoit accueilli si généreusement son épouse fugitive; Roger sollicitoit avec ardeur la permission de se joindre aussi à l'escorte de la Princesse, et il se flattoit de l'obtenir. Les autres François, (à l'exception des Chevaliers du Cygne,) devoient retourner incessamment à la cour de Charlemagné. Lancelot accablé de douleur depuis l'instant, où Maria s'étoit fait connoître, gémissoit sur le sort de cette intéressante victime de la séduction et de l'amour, et n'étoit pas en état de réfléchir sur ce qui se passoit autour de lui. Angilbert plus calme et plus heureux, malgré l'espoir et le sentiment qui le rappelloient en France, observoit avec intérêt et curiosité les différentes scènes dont il étoit témoin, et vouloit avant son départ en voir le dénouement. Ogier le Danois, rendu à la raison et à la philosophie, brûloit du désir de retourner dans sa

chamrière et de retrouver sa Chloë, et il se promettoit de partir sous peu de jours. Isambard plein de trouble, d'amour et d'incertitude, sans espérance et sans dessein, attendoit en silence le résultat de tant d'événemens. Il n'osoit interroger Olivier; il démêloit aisément ses sentimens, mais ne pouvoit pénétrer ses projets. Enfin le malheureux Olivier se trouvoit dans cette situation terrible, où tous les mouvemens du coeur sont contraints et combattus par le devoir et la raison; les événemens de la journée, et tout ce qui s'étoit passé au conseil, avoient produit en lui tant d'émotion, d'agitation et d'attendrissement, que se sentant hors d'état de prendre part à la conversation générale, et craignant de se trahir, il s'étoit dispensé de se mettre à table pour le souper, sous prétexte d'un violent mal de tête. Renfermé seul dans sa chambre il s'abandonnoit aux réflexions les plus accablantes. La conduite de la Duchesse avec ses ennemis et ses défenseurs, le caractère de grandeur et de générosité qu'elle soutenoit

avec tant d'éclat, et les derniers témoignages qu'il venoit de recevoir de sa tendresse, avoient mis le comble à sa passion pour elle. Cependant il étoit enivré sans être séduit; l'honneur et l'amitié conservoient toujours sur lui le même empire; fidèle à ses sermens il sentoit plus que jamais la nécessité de s'éloigner; mais il ne persistoit qu'avec désespoir dans cette résolution. Il voyoit Béatrix satisfaite, heureuse, se livrant à la douce illusion que l'objet de tant d'amour, lié par tous les noeuds du sentiment et de la reconnaissance, n'auroit jamais le courage de l'abandonner. Il se représentoit d'avance son étonnement, son saisissement affreux, sa profonde douleur. Il frémissait, et cependant sans pouvoir être ébranlé. Juste ciel! s'écrioit-il, dans quel abyme m'ont précipité ma foiblesse et mon imprudence! Il faut donc devenir ingrat et barbare, pour n'être pas vil et parjure!..... État horrible! où je ne puis ni m'aveugler ni me surmonter; où la passion et la raison conservant un égal équilibre, lais-

sent assez de force à la vertu pour me guider et m'entraîner, quoiqu'elle n'ait plus le pouvoir de me dédommager, ou de m'offrir une seule consolation!..... O Béatrix! pour prix de vos bienfaits et de ces témoignages ingénieux et touchans d'une tendresse si pure, je vais donc vous dire un éternel adieu!..... Du moins vous connoîtrez avec détail tous les sentimens de ce coeur déchiré! Hélas! même en vous quittant, je n'oserois vous les peindre! Comment avoir la force de m'arracher d'auprès de vous, en me livrant au bonheur de vous exprimer ce que je sens! mais vous trouverez mon ame toute entière dans une lettre, qui vous sera remise après mon départ! O qu'il me sera doux, de vous montrer enfin dans cet écrit tout l'excès de mon amour! Avec quel délice ma main tremblante tracera chaque mot, chaque expression!..... Avec quelle rapidité, les pages de cette lettre se trouveront remplies; et cependant, le tems employé à l'écrire sera le dernier instant de bonheur, qui m'est réservé!.....

Tandis que l'infortuné Chevalier du Cygne s'abandonnoit à ces réflexions douloureuses, Béatrix dont toutes les pensées, les projets, et les démarches, n'avoient qu'Olivier pour objet, annonçoit à Zemni, que Théobald consentoit à son union avec Sylvia; demain, ajouta-t-elle, après la cérémonie de l'institution de l'ordre du Cygne, vous pourrez recevoir la main de Sylvia; et quoique j'aie annoncé, que mes sujets seuls seroient admis dans ce nouvel ordre, fondé par ma reconnoissance pour votre bienfaiteur et le mien, je ferai une exception en votre faveur; je sens combien il doit vous être doux, d'acquérir le droit de porter les couleurs et la devise d'Olivier!..... D'ailleurs l'époux de Sylvia ne peut être un étranger dans le Duché de Clèves, et c'est un devoir pour moi de traiter le fils de Théobald, comme s'il étoit né dans mes états. Allez, Zemni, consulter Olivier; je ne puis que former des voeux pour vous. C'est à lui seul de décider de votre sort; allez lui parler, vous reviendrez ce soir m'apporter sa

réponse. A ces mots, Zemni pénétré de joie et de reconnoissance courut à l'appartement d'Olivier; il lui conta tout ce que Béatrix venoit de lui dire; ce récit toucha profondément Olivier. Il sentoit combien la Duchesse trouvoit de charmes à combler de bienfaits ce jeune homme, dont il avoit sauvé les jours, et qui avoit avec lui des rapports si chers et si intéressans. Mais des preuves nouvelles de la tendresse ingénieuse et délicate de Béatrix ne pouvoient qu'aggraver encore, s'il étoit possible, ses regrets déchirans et sa douleur. Cependant dissimulant les divers sentimens qui l'agitoient, il répondit à Zemni d'un air calme et satisfait; et voulut aller avec lui remercier sur le champ la Duchesse. Mais Zemni l'arrêtant: un moment, Seigneur, lui dit-il, je vous conjure de ne point me faire prendre un engagement, qui doit m'attacher à la cour de Clèves, si vous n'êtes pas décidé vous-même à vous y fixer. Ma reconnoissance pour vous est mon premier sentiment, comme mon premier devoir; ma gloire est de vous sui-

vre, et la fortune et l'amour ne pourroient rien pour mon bonheur, s'il falloit me séparer de vous. Pour toute réponse, Olivier embrassa tendrement Zemni, en l'invitant à le suivre, pour se rendre chez la Duchesse. Zemni obéit avec joie, regardant cette invitation comme un aveu tacite d'un projet, qu'Olivier ne vouloit pas encore déclarer. Il se le persuadoit d'autant plus facilement qu'il avoit pénétré depuis long-tems la passion mutuelle de la Duchesse et d'Olivier. Les deux Chevaliers trouvèrent Béatrix dans le salon. En les appercevant, elle se leva, et suivie de Théobald elle les emmena dans un cabinet voisin. L'entretien fut court, Olivier parla peu; mais avec une expression qui satisfit Béatrix. En le quittant, elle lui rappella qu'on se rassembleroit le lendemain à dix heures. Ce jour, ajouta-t-elle, sera un des plus beaux jours de ma vie. Je le consacrerai tout entier à la reconnoissance!..... au sentiment le plus cher à mon coeur!..... Olivier plus troublé, plus combattu que jamais, se retira précipitamment. Il

passa presque toute la nuit dans une agitation, qui ne lui permit pas même de se coucher. Cependant un accablement profond succédant à cette situation violente, il tomba par degrés dans ce demi-sommeil, causé par l'épuisement des forces, et qui loin de les réparer achève de les anéantir; espèce de léthargie fatigante et terrible, où l'on garde le sentiment de ses maux, sans conserver la raison qui peut en modérer l'excès; où les songes fugitifs mais frappans, n'offrent que des images effrayantes ou douloureuses!..... L'infortuné dans cet assoupissement pénible, voyoit successivement passer devant lui, comme des ombres plaintives, Isambard, Célanire, et Béatrix. Il croyoit entendre de longs gémissemens, auxquels se mêloient les accens d'une voix menaçante. .... Il tressailloit, et souvent un réveil convulsif dissipoit ces tristes illusions; mais en reprenant ses facultés, il retrouvoit toujours au même instant la pensée accablante, qui dominoit en lui toutes les autres; son coeur oppressé se disoit: *je dois*

*dois sacrifier Béatrix à la mémoire de Célanire! .....*

A neuf heures, Olivier fut enfin tiré de cet état d'anxiété. Il entendit frapper à sa porte; c'étoit Barmécide, qui venoit d'arriver. Il apprit à Olivier, qu'il avoit amené sa famille, et qu'il sortoit de l'appartement de la Duchesse, dans lequel il avoit laissé Abassa et Mirva. Nous sommes venus, poursuivit Barmécide, prendre part à la gloire des Chevaliers du Cygne et à la joie de Béatrix; cette charmante Princesse nous a reçus avec la sensibilité la plus touchante; je ne l'ai jamais vue si aimable, si belle et si parée. Elle achevoit de s'habiller, et nous a fait voir le cordon blanc, et la médaille du nouvel ordre, qu'elle fonde aujourd'hui. J'en serai décorée la première, nous a-t-elle dit; ces précieux ornemens ne me quitteront plus, et jamais diadème ne sera porté avec autant d'orgueil. Comme Barmécide finissoit ce récit, Mirva parut tout à coup, vint se jeter dans les bras d'Olivier, et le pressa de la part de la Duchesse de se rendre dans le salon.

Olivier se hâta de réparer le désordre de sa coiffure et de son habillement. Isambard et Zemni vinrent le chercher, et plein d'attendrissement et de trouble, il les suivit. Il apprit d'eux, que le Roi de Pannonie ne se trouveroit point à la fête; sans témoigner ni dépit ni mécontentement, il avoit imaginé un prétexte pour s'éloigner tout le jour, en annonçant qu'il ne reviendroit que le lendemain. Les Chevaliers du Cygne arrivèrent dans le salon un instant avant la Duchesse; toutes les fenêtres étoient ouvertes; les cours, les galeries, et les appartemens, étoient remplis de peuple et des troupes de la Duchesse. Enfin elle parut. Aussitôt le palais retentit de cris de joie, d'acclamations et d'applaudissemens; Béatrix vivement émue s'étoit arrêtée au milieu du salon. Tous les yeux fixés sur elle la contemploient avec autant de surprise que d'admiration. On remarquoit dans son maintien et sur sa phisionomie une expression nouvelle, qui parut aussi frappante que l'éclat éblouissant de sa beauté. La douceur

et le sentiment se peignoient toujours dans ses regards; mais en même tems un air de triomphe et de joie, donnoit à toute sa personne quelque chose d'imposant et de fier, qu'elle n'avoit pas ordinairement. Toujours vêtue de blanc et avec une extrême simplicité depuis l'arrivée des Chevaliers du Cygne, elle portoit pour la première fois un habillement somptueux; elle avoit une robe de brocard d'or brodée de perles et d'émeraudes. Le cordon blanc et la médaille de l'ordre du Cygne se dessinoient d'une manière tranchante sur ces couleurs foncées, que Béatrix n'avoit choisies que pour faire ressortir davantage les nouveaux ornemens, que l'amour lui rendoit si chers. Elle s'avança vers une fenêtre, se plaça sur un grand balcon qui donnoit sur les cours, et là, pouvant être entendue du peuple et des soldats, elle lut à haute voix le traité de paix, et ensuite fit un discours pour annoncer l'institution de l'Ordre du Cygne et les motifs qui la portoient à le fonder. Quand elle eut cessé de parler, le peuple applaudit



avec transport, et au même instant, tous les soldats chantèrent la chanson d'Olivier; de douces larmes s'échappèrent des yeux de la Duchesse. Elle se retira de la fenêtre; elle aperçut Olivier dans un coin du salon; et quoiqu'il fit tous ses efforts pour composer son visage, elle y vit encore l'impression des sentimens, qu'elle éprouvoit elle-même. Béatrix annonçant qu'elle alloit se rendre à la chapelle, appella les Chevaliers du Cygne, et s'appuyant sur leurs bras, sortit aussitôt du salon. Elle fut suivie des autres Chevaliers et de toutes les Dames. Olivier et Isambard presque également troublés, marchaient en silence, lorsqu'après avoir traversé deux pièces, ils sortirent de leur rêverie en remarquant, que la Duchesse prenoit un chemin différent de celui, qui conduisoit à la chapelle. Isambard fit à ce sujet une observation, et Béatrix répondit en souriant, qu'elle ne se trompoit pas de chemin. Elle continua de marcher, et au bout d'un vestibule elle s'arrêta devant la porte de la galerie, qui avoit été brûlée. Depuis

cet accident une multitude d'ouvriers travailloit sans relâche nuit et jour à la réparer; mais comme les portes en étoient toujours soigneusement fermées, personne n'en connoissoit l'intérieur. Enfin les deux battans de ces portes s'ouvrirent tout à coup; aussitôt une musique douce et majestueuse se fit entendre, et la Duchesse entra dans la galerie. La décoration de cette pièce immense, à la fois simple et magnifique étoit en blanc et or. Mais quelle fut l'émotion des Chevaliers du Cygne, et sur-tout d'Olivier, en voyant tous les lambris de la galerie chargés de trophées d'armes, et décorés de leurs chiffres et de leurs devises. Après avoir fait quelques pas, la Duchesse se tournant du côté d'Olivier: Il étoit juste, lui dit-elle, de vous consacrer cette galerie, dans laquelle je vous ai vu marcher sur des poutres embrasées, et traverser des torrens de feu, pour voler à mon secours! C'est ici désormais que tous les Chevaliers du Cygne seront reçus; c'est ici que pour honorer l'héroïsme je donnerai l'emblème et la devise, que

vous avez illustrés, et qui doivent à jamais rappeler le souvenir de toutes les vertus. Ah! Madame, dit Olivier d'une voix basse et tremblante, quel nouveau danger je retrouve en ce lieu! Comment pourrois-je y conserver un foible reste de raison! ..... Il s'arrêta ..... et Béatrix heureuse autant qu'attendrie, ne lui répondit que par le plus tendre regard. Au bout de la galerie on trouva la nouvelle chapelle, qui formoit avant l'incendie la chambre de Béatrix; l'on y entra. La Duchesse se plaça près de l'autel entre Axiane et Abassa, et la cérémonie commença. Le vénérable Théobald s'avançant le premier fut décoré avant tous les autres de l'Ordre du Cygne; Béatrix qui révéroit comme un père son vertueux instituteur n'observa aucun cérémonial en le recevant; elle ne souffrit point que selon l'étiquette il se mit à genoux devant elle, et en lui passant le cordon de l'ordre, elle se leva et l'embrassa. Mais pour Zemni et les autres, elle suivit les usages ordinaires de la Chevalerie, et en leur donnant la mé-

daille, elle répéta toujours la formule qu'elle consacroit à ces réceptions, en disant à chacun: *Soyez vaillant, bien-faisant, et généreux, comme ceux que les premiers ont porté cet emblème.*

Le mariage de Zemni et de Sylvia termina cette intéressante cérémonie, pendant laquelle Olivier éprouva successivement toutes les émotions délicieuses et violentes, tous les sentimens déchirans et passionnés, que peuvent inspirer l'admiration, la contrainte, la reconnoissance, et l'amour approuvé par la raison, mais combattu par le devoir. En sortant de la chapelle, on se rendit au pavillon d'Axiane, où la Duchesse vouloit dîner; on trouva ce pavillon magnifiquement décoré d'ornemens nouveaux. Le frontispice et les pilastres étoient chargés d'inscriptions ingénieuses à la gloire d'Axiane, et qui célébroient les vertus et rappeloient les grandes actions de cette illustre héroïne. Enfin Béatrix dans ce jour, en satisfaisant tous les sentimens les plus chers à son coeur, en immortalisant les services, les exploits, le nom d'Olivier,

sut remplir en même tems les devoirs de la reconnoissance et de l'amitié.

Après le dîner, Olivier trop violemment affecté pour pouvoir se mêler à la conversation, sortit du pavillon et fut dans la forêt. Aussitôt qu'il se trouva seul, ses larmes coulèrent avec autant d'abondance que d'amertume; sa raison se confondoit et s'égaroit, en songeant au sacrifice qu'il avoit si solennellement juré de faire. Il ne pouvoit supporter l'idée de détruire la douce sécurité de la Duchesse, de lui arracher la confiance que lui donnoient sa tendresse et tant de bienfaits, de changer en désespoir cette joie si pure, dont elle étoit pénétrée. Cette image attendrissante lui ravissoit tout son courage. Enfin la pitié, l'amitié, l'amour et l'honneur, bouleversoient toutes ses idées, anéantissoient tour à tour ses projets, et déchiroient son ame abbatue en y excitant à la fois et de nouveaux combats, et de nouveaux remords. Enseveli dans ces tristes pensées, il erroit avec égarement dans la forêt, lorsqu'il apperçut à deux cents pas de lui Barmécide,

Angilbert et Lancelot, qui s'avançoient à sa rencontre. Ne pouvant les fuir, il les rejoignit, et Barmécide l'invita à venir voir avec eux la colonne, sur laquelle Béatrix avoit fait graver les noms de tous ses défenseurs. Au détour d'une allée, ils rencontrèrent un écuyer du Roi de Pannonie, qui en voyant Olivier lui demanda, si son frère d'armes étoit dans la forêt ou au château. Olivier surpris de cette question voulut savoir à son tour, si cet écuyer étoit chargé par son maître d'une commission pour Isambard. Oui, Seigneur, dit l'écuyer, je dois lui remettre un billet. Donnez le moi, reprit Olivier; j'imagine facilement ce qu'il contient. Isambard le recevra dans un instant, et je répons pour lui, qu'il acceptera ce qu'on lui propose. Assurez en votre maître; je vais retrouver Isambard; ne faites point d'autres démarches auprès de lui; dans les choses de ce genre, il faut éviter l'éclat. Allez, et recommandez le silence et la discrétion à votre maître. Quand l'écuyer fut parti, Olivier ouvrit le billet, et y trouva,

comme il l'avoit imaginé, un cartel pour Isambard. Theudon, en le défiant au combat, l'invitoit à se trouver le jour même, une heure avant le coucher du soleil, dans un endroit de la forêt qu'il désignoit. Olivier demanda aux trois autres Chevaliers le secret sur cet événement. Il leur déclara qu'il le cacherait à Isambard, et se battoit à sa place; ce qui étoit d'autant plus facile, qu'ayant la même taille et des armes semblables, Theudon ne pourroit le reconnoître, lorsque la visièere de son casque seroit baissée. Les Chevaliers promirent à Olivier le plus profond secret, à condition qu'ils seroient tous les trois témoins du combat. L'on retourna au palais; Olivier rentra dans le salon. Il y parut avec un maintien calme et serein; il annonça, que Barmécide devant aller sur la fin du jour, recevoir les derniers adieux de Gérold, qui partoît pour la Bavière, il l'accompagneroit pendant une partie du chemin. Il assura, qu'il seroit de retour pour le souper; il sortit avec Barmécide. Isambard les suivit jusque

sur le perron du palais, et témoigna le désir de les accompagner. Olivier lui persuada facilement qu'il devoit rester auprès de la Duchesse; mais en le quittant, il l'embrassa; ce qu'il ne faisoit pas ordinairement, lorsqu'il se séparoit de lui pour si peu de tems. .... Olivier et Barmécide attendirent quelque tems sur les remparts Angilbert et Lancelot, qui vinrent les rejoindre. Ces trois amis d'Olivier renouvelèrent encore des représentations, qu'ils avoient hazardées déjà sur le combat, où s'alloit engager Olivier. Songez, répétoit Barmécide, qu'Isambard se plaindra surement de ce généreux artifice. Non, reprit Olivier, j'emploie un stratagème; mais je ne fais point une supercherie. Les ennemis d'Isambard ne sont-ils pas les miens? Quand je les découvre avant lui, n'ai-je pas le droit de les combattre le premier? D'ailleurs, croyez mes amis, que dans cette circonstance je ne suis qu'équitable. Enfin, ne troublez point par d'inutiles réflexions cette douce tranquillité, que je sens renaître dans mon ame ..... dans cette

ame agitée depuis si long tems!..... Je ne sais quel heureux pressentiment semble y rétablir le calme et la sérénité; laissez-moi jouir d'un état si doux et si nouveau. Les trois Chevaliers surpris de ce discours se regardoient avec étonnement, et ne firent plus de réponse. Ils n'avoient jamais entendu le Chevalier du Cygne parler avec tant de franchise sur sa situation; et en effet Olivier, sans savoir pourquoi, ne sentoit plus la nécessité et n'éprouvoit plus le désir de dissimuler, ce qui se passoit au fond de son coeur. A l'entrée de la forêt, ils trouvèrent leurs écuyers qui les revêtirent de leurs armures; ils n'avoient qu'un petit quart de lieue à faire, pour se rendre au lieu indiqué. Ils y arrivèrent au bout de quelques minutes. Theudon accompagné de quatre écuyers les y attendoit. Barmécide s'avançant vers lui, l'instruisit qu'il ne venoit avec Angilbert et Lancelot, que pour être témoins du combat; et en lui montrant Olivier, il ajouta: *Voilà le Chevalier du Cygne prêt à recevoir le gage de bataille.* Pour toute

réponse, le Roi jetta son gant, qu'Olivier ramassa. Ensuite les deux ennemis, après avoir salué les témoins, se précipitèrent l'un sur l'autre. Ils combattirent long-tems à cheval, sans recevoir de blessures; mais dans un choc violent la lance d'Olivier fut rompue, et le cheval du Roi s'abatit. Dans ce mouvement, il laissa tomber sa lance, il se débarassa de son coursier, et mit l'épée à la main. Olivier en fit autant en sautant légèrement à terre. A l'instant même il fondit impétueusement sur Theudon. Ce dernier surpris, ébranlé, recule quelques pas. Olivier le presse vivement, l'atteint, le blesse mortellement, et le renverse mourant sur la poussière. Aussitôt que le généreux Olivier le vit tomber, son premier mouvement fut de le secourir; il s'approche, Theudon lui tend la main. Olivier touché jette son épée, et se baissant veut relever son ennemi vaincu; mais le perfide Theudon tenant un poignard caché dans sa ceinture, le tire tout à coup, et le plonge dans le sein d'Olivier, qui s'écrie en tombant: grâces au ciel, j'ai préservé

mon ami d'un assassinat!..... Barmécide et les deux autres Chevaliers poussent un cri terrible et s'élancent vers le Chevalier du Cygne et son meurtrier. Celui-ci rendoit le dernier soupir; et le malheureux Olivier baigné dans son sang paroissoit n'avoir que peu de momens à vivre. On bande sa playe avec des mouchoirs. On coupe des branches d'arbres, on en fait un brancard, sur lequel on le couche. Ses amis désespérés se chargent de le porter, et retournent ainsi au château. Les écuyers de l'exécrable Theudon avoient voulu prendre la fuite au moment de l'assassinat; mais les écuyers des Chevaliers les arrêtrèrent, afin d'emmener des témoins de plus de la victoire d'Olivier, et du crime de Theudon. Cependant Olivier paroissant se ranimer un peu, recommanda à ses amis de ne rentrer au château que par les cours de derrière, afin qu'il pût se rendre dans son appartement sans passer sous les fenêtres du palais de la Duchesse. On marchoit lentement et la nuit étoit tout à fait tombée, lorsqu'on arriva au château.

En approchant de la cour, où se trouvoit le pavillon d'Olivier, on entendit un grand bruit d'instrumens et des chants pleins d'alégresse, dans lesquels on distinguoit le nom d'Olivier répété mille fois..... Les Chevaliers frémirent, et leur douleur s'accrut encore, en entrant dans la cour..... Une brillante illumination y répandoit l'éclat du jour le plus éblouissant; les murs étoient tapissés de guirlandes de fleurs, et de couronnes de lauriers entremêlés du chiffre et de la devise des Chevaliers du Cygne, tracés sur toutes les façades en caractères de feu. Des troupes et un peuple immense remplissoient cette enceinte, et des soldats François et Germains confondus dans la foule avec les pâtres et les bergères, mêloient leurs chants guerriers aux romances villageoises, et dansoient aux sons réunis des cymbales belliqueuses et des musettes champêtres. Les Chevaliers forcés de traverser la cour imaginèrent facilement l'impression terrible, qu'alloit produire sur cette multitude le spectacle inattendu d'Olivier mourant! En effet,

à peine eut-on jetté les yeux sur le brancard ensanglanté, et sur le malheureux Chevalier du Cygne, que les touchans témoignages de la plus vive douleur succédèrent rapidement aux bruyantes démonstrations de la joie. On entendit de toutes parts des gémissemens, et des cris lamentables et si perçans, que toutes les vouîtes du palais en retentirent. Barmécide se hâta d'envoyer Angilbert et Lancelot chercher des chirurgiens et prévenir Isambard et la Duchesse de ce tragique événement, puisqu'il étoit impossible de les y préparer, et de le leur annoncer avec quelques ménagemens. Cependant on porte Olivier dans sa chambre, Barmécide le pose sur son lit, et ensuite s'assied à son chevet; Olivier voyant sur son visage l'expression de la consternation et de la douleur: cher Barmécide, lui dit-il, vous connoîtrez bientôt le secret de mon coeur..... Alors vous cesserez de vous affliger de ma mort. Barmécide alloit répondre; mais la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître Isambard qui, pâle, hors d'haleine, vint

se jeter dans les bras d'Olivier, en disant d'une voix entrecoupée: ah! qu'as-tu fait?..... Ah! cruel ami, c'est pour moi!..... Il n'en put dire davantage; ses sanglots lui coupèrent la parole. Dans ce moment la Duchesse entra suivie de Zemmi et des médecins. Sa physionomie expressive et touchante peignoit avec énergie l'état affreux de son coeur; mais elle ne pleuroit point, elle avoit su composer son maintien, elle trouvoit tout le courage dont elle avoit besoin, dans la crainte d'augmenter le danger d'Olivier, en l'attendrissant et lui causant une vive émotion. Elle pria Isambard d'un ton sévère de s'éloigner un moment du lit de son ami, et faisant approcher ses médecins: leur habileté, dit-elle, a tiré le Comte de Bavière d'un état qui paroissoit mortel; je me flatte que les blessures du généreux Olivier ne sont pas aussi dangereuses, et qu'il sera moins difficile de lui rendre promptement la santé. Après avoir dit ces paroles d'une voix assez ferme, Béatrix sortit de la chambre et retourna dans son apparte-

ment; elle ne s'y enferma point, et y reçut les deux Princesses, Théobald, Roger, Ogier le Danois, et les Chevaliers François. Toutes ces personnes admiroient et chérissoient Olivier, elles ne pouvoient gêner Béatrix, car elle cessoit absolument de se contraindre en leur présence. Elle trouvoit une sorte de consolation à ne plus déguiser des sentimens qui donnoient tant de prix à la conduite d'Olivier, elle vouloit que tout le monde sût enfin, qu'elle l'adoroit, qu'elle en étoit aimée et qu'il avoit refusé sa main. Baignée de larmes et pénétrée de la plus mortelle inquiétude, elle jouissoit du moins de la douceur nouvelle d'ouvrir son ame toute entière, et d'avouer publiquement une passion si violente et qu'elle avoit dissimulée si long-tems. Quoique sa douleur fut inexprimable elle étoit cependant modérée par l'espérance; l'infortunée Béatrix s'abusoit encore sur l'état d'Olivier et n'en imaginoit pas le pressant danger. Les médecins après avoir pansé sa blessure dirent à Isambard et à ses autres amis, qu'ils leveroient ce

premier appareil le lendemain matin, et qu'alors seulement ils pourroient prononcer sur son état. Personne dans le château ne se coucha. Isambard, Barmécide, Angilbert, Lancelot et Zemni passèrent la nuit dans la chambre d'Olivier, et tous sans se parler, sans se communiquer leurs craintes et leur idées funestes. Isambard les yeux fixés sur Olivier le considéroit avec égarement, il suivoit tous ses mouvemens avec une telle attention, que l'on voyoit se peindre sur son visage tout ce que celui d'Olivier exprimoit. Il ne réfléchissoit ni ne pensoit: mais il souffroit, s'affoiblissoit avec lui, et comme lui paroïssoit empirer, s'éteindre et s'approcher de ses derniers momens. Aux premiers rayons du jour les quatre écuyers de l'infame Theudon furent conduits par ordre de la Duchesse devant un tribunal public présidé par Théobald. Là, en présence des troupes et de tout le peuple assemblé, on lut à haute voix la déclaration écrite et signée des témoins du combat. Cet écrit constatoit le triomphe d'Olivier, sa générosité,



et l'assassinat commis par Theudon; les écuyers de ce monstre confirmèrent la vérité de ces funestes détails, qui produisirent sur le peuple une telle sensation, que leur indignation et leur ressentiment s'étendirent jusques sur les écuyers de Theudon, quoiqu'ils n'eussent point participé au crime de leur maître, et qu'ils parussent le détester. La sagesse de Théobald sut calmer l'effervescence de ces premiers mouvemens; les écuyers furent congédiés et conduits sur les frontières; ensuite on se rendit au lieu où se trouvoit la colonne érigée par la Duchesse à la gloire de ses défenseurs, et Théobald suivi du peuple s'approchant de la colonne en fit effacer le nom justement détesté du lâche Roi de Pannonie.

Cependant Olivier sur les sept heures du matin reçut la seconde visite des chirurgiens, qui venoient lever le premier appareil qu'ils avoient mis sur sa blessure. Olivier voulut que tous ses amis sans en excepter Isambard et Zemni sortissent de sa chambre, il leur fit pro-

mettre de ne revenir que lorsqu'il les feroit rappeler. Les chirurgiens examinèrent et pansèrent sa playe sans proférer une seule parole. Lorsqu'ils eurent fini, Olivier les regardant d'un air doux et tranquille: je sens, leur dit-il, que mon état est mortel, mais l'intérêt le plus puissant me fait désirer de savoir avec précision, combien de tems je puis vivre encore, et la probité vous prescrit de répondre sans détour à cette question. A ces mots, les chirurgiens parurent interdits et répondirent d'une manière équivoque; mais Olivier les pressa si vivement et avec tant de fermeté, qu'ils lui déclarèrent enfin que la durée de sa vie ne pouvoit passer celle du jour. Olivier reçut cet arrêt sans surprise et sans émotion; il chargea les chirurgiens d'en aller instruire Barmécide et Lancelot, en les priant de sa part d'en prévenir la Princesse, Isambard et Zemni: mais recommandez-leur, ajouta-t-il, de respecter l'entière solitude dont j'ai besoin durant quelques momens, et que je veux consacrer à la religion. Les chirurgiens pro-

mirent d'exécuter ses ordres et sortirent. Olivier fit venir un prêtre; après avoir rempli avec une piété sublime tous les devoirs imposés par le christianisme il s'entretint encore un quart d'heure avec ce prêtre, qui au bout de ce tems se retira dans la chambre prochaine. Olivier se fit apporter la cassette qui renfermoit tout ce qu'il possédoit de plus précieux, la tresse de cheveux, la chaîne d'or, (ces touchantes offrandes de Célanire) et l'écharpe de Vitikind, qu'il tira de la cassette. Malheur, dit-il, à qui n'emporte dans la tombe que des lauriers ensanglantés!..... Désormais ma gloire et ma renommée n'appartiendront plus qu'à ceux qui m'ont aimé, mais ceci me reste, et me suivra dans le cercueil! oui je veux que cette écharpe y soit posée sur mon sein. Elle fut le prix d'une action généreuse inspirée par la seule humanité, et que je me retrace aujourd'hui avec plus de plaisir que tous les triomphes éclatans obtenus par les armes! En disant ces paroles, Olivier posa l'écharpe sur son lit. Ensuite il se recueillit dans un profond

silence pendant quelques instans, et après avoir rassemblé toutes ses forces et rappelé tout son courage, il envoya dire à la Duchesse et à Isambard qu'il désiroit les entretenir. Lancelot et Barmécide s'étoient acquités de leur funeste commission; le premier étoit encore enfermé avec le malheureux Isambard et Zemni, tandis que Barmécide chez la Duchesse partageoit la douleur et l'effroi d'Axiane et d'Abassa, qui tenoient dans leurs bras l'infortunée Béatrix agitée d'affreuses convulsions survenues à la suite d'un long évanouissement. Enfin Barmécide profitant d'un instant de calme apparent causé par l'épuisement de ses forces s'approcha d'elle, et lui dit qu'Olivier la demandoit. Elle tressaillit, et ses larmes qui n'avoient point encore coulé, bientôt inondèrent son visage; elle se leva, et retomba sur son siège. Ah! Madame, dit Barmécide, songez qu'Olivier vous attend! Quelle sera l'amertume de ses derniers momens, s'il vous voit dans cet état! Pour toute réponse Béatrix essuya ses pleurs, se releva, et s'appuyant sur le bras de Bar-

mécide sortit avec lui. Il la conduisit jusqu'à la porte d'Olivier, et là, il se retire et Béatrix entre seule. Isambard étoit déjà dans la chambre, placé dans la ruelle du lit, et à moitié caché par les rideaux; on entrevoyoit à peine son visage pâle et immobile. La Duchesse d'un pas chancelant s'avança vers le lit et tomba dans un fauteuil. Olivier avoit renvoyé tous ses gens. Il y eut un moment de silence. Enfin Olivier prenant la parole, je me retrouve donc encore, dit-il, entre les deux objets qui partagent toutes les affections de mon coeur!..... J'ai voulu les rendre dépositaires de mes dernières pensées et de mes derniers voeux!..... En prononçant ces paroles il détacha de son bras, le collier de perles, et le posant dans la cassette qui contenoit les offrandes de Célanire: dans cet instant solennel, poursuivit-il, il m'est permis de réunir aux dons de Célanire les bienfaits de Béatrix!..... Je désire que ma tombe sans inscription et sans ornemens puisse être placée au pied d'un Sorbier, et que ces gages précieux soient

à jamais suspendus aux branches de cet arbre sacré pour moi. Je désire encore emporter dans le cercueil l'écharpe de Vitikind et le portrait de Célanire..... Ici Olivier s'arrêta et n'obtint pour réponse que des gémissemens sourds et étouffés..... Je connois vos ames généreuses, reprit-il, je suis certain que les derniers désirs de votre ami ne seront point oubliés. Oui, dit la Duchesse, s'il est possible que Béatrix puisse exister lorsqu'Olivier n'existera plus, vous serez obéi..... Un torrent de pleurs accompagna ces paroles. Olivier se troubla et laissa aller sa tête sur son oreiller; la Duchesse frémit, ses larmes s'arrêtèrent tout à coup. Ne doutez pas de mon courage, reprit-elle d'une voix tremblante et concentrée..... Je puis tout sur moi-même pour vous obéir, je puis vivre si vous l'ordonnez..... Eh bien, dit Olivier, sachez donc qu'il est un autre voeu que j'ose former encore et daignez m'écouter l'un et l'autre sans m'interrompre. Cessez de vous affliger et de me plaindre; la mort seule, ô Béatrix,

pouvoit m'affranchir de l'opprobre du parjure ou du supplice affreux et bizarre d'être ingrat envers vous! ..... Hélas! vous connoissez mon crime et mes sentimens; mais vous ne pouviez connoître toute l'horreur de mes remords, et vous ignoriez mes résolutions!..... Oui, j'avois juré de vous fuir, de vous quitter pour jamais!..... Ce jour même devoit éclairer mon départ!..... Aujourd'hui même je devois vous dire un éternel adieu; n'étoit-ce pas toujours mourir? Et quelle mort juste ciel! J'emportoïs avec moi vos justes reproches! Je vous abandonnois volontairement!..... Et j'avois à supporter à la fois votre douleur, la mienne, et le malheur de mon ami!..... Je n'éprouverai point l'inconcevable tourment de m'arracher des lieux que vous habitez; mais quels regrets déchirans me restent encore!..... O Béatrix! ô mon frère! vous pouvez les dissiper tous; vous pouvez m'affranchir du poids affreux de mes remords..... Ah! je ne puis descendre avec tranquillité dans la tombe, qu'en unissant pour jamais par des noeuds in-

dissolubles les seuls objets, qui m'attachoient à la vie. Qui moi! s'écria Béatrix, quand je me meurs ..... quand je suis consumée par une passion invincible, qui ne s'éteindra qu'avec mon dernier soupir, je pourrois consentir..... Non, Olivier, vous ne l'espérez pas, non ..... Béatrix prononça ces paroles avec l'accent impétueux d'une vive indignation et de la plus violente douleur, et ses sanglots lui coupèrent la voix..... Isambard, qui jusqu'à ce moment glacé par un morne désespoir, avoit gardé un profond silence, tout à coup ouvrit le rideau, et découvrant un visage égaré que la pâleur et le saisissement rendoient méconnoissable: Olivier, dit-il, oserois-tu concevoir le projet de former un lien, qui pût me rattacher à la vie? ..... Les yeux fixés sur ta tombe, j'attendrai qu'elle s'ouvre pour moi, et je fais le serment..... Arrête, interrompit Olivier, arrête..... Je n'ai plus qu'un mot à dire..... Si vous persistez l'un et l'autre dans vos refus, vous remplirez d'amertume mes derniers momens,

et vous les avancerez, n'en doutez pas.  
..... A ces mots, Isambard et Béatrix tombèrent à genoux, en fondant en pleurs. Olivier prit leurs mains qu'il unit dans les siennes; vivez, leur dit-il, vivez pour honorer ma mémoire; vivez ensemble pour mieux conserver mon souvenir. Ah! c'est dans le sein déchiré d'Isambard, que les pleurs de Béatrix doivent couler, et quelle autre que Béatrix pourroit partager ou concevoir les regrets d'Isambard! Ames sensibles et sublimes, je vous confie comme un dépôt ce feu sacré de l'amour et de l'amitié, cette flamme active et pure qui va s'éteindre en moi. O! qu'elle ne s'exhale point avec mes derniers soupirs! Recueillez-la, qu'elle revive en vous, et je n'aurai point perdu l'existence. Mais, poursuivit-il, je sens que mes forces s'épuisent..... Achevez de combler tous mes vœux, que mes derniers regards puissent jouir du ravissant tableau d'une union si chère..... J'ai osé prévoir que vous céderiez à la volonté de votre ami mourant; tout est préparé pour l'auguste cérémonie. Au

nom du sentiment qui nous unit tous trois, ne perdons plus de tems. L'infortunée Duchesse, et le malheureux Isambard n'étoient pas en état de répondre; mais Olivier certain de leur obéissance, donna le signal convenu. Au moment même la porte s'ouvrit et l'on vit paroître le prêtre, qui d'après les ordres d'Olivier avoit mis ses habits pontificaux, et étoit suivi de Théobald, de Barmécide, d'Angilbert, de Lancelot, et de Zemni, qui devoient servir de témoins. Tous les Chevaliers pénétrés de douleur et les yeux baignés de larmes s'avancèrent en silence, et entourèrent le lit d'Olivier. Le prêtre s'approcha du pied du lit, auprès duquel on voyoit étendu un long et magnifique manteau de pourpre qu'Olivier tenoit de Béatrix. Il prit ce manteau, et découvrit en l'ôtant un autel qu'il avoit posé lui-même dans la matinée. Olivier conjura le couple infortuné d'aller à l'autel. La Duchesse pressant une des mains d'Olivier dans les siennes; ô toi, que mon coeur avoit choisi pour époux, s'écria-t-elle, cher

Olivier; ô mon amant, écoute encore la voix de Béatrix, permets-lui d'exprimer pour la dernière fois ce sentiment insurmontable que ta mort et la mienne ne sauroient anéantir, puisque mon ame est immortelle! Cet amour malheureux va descendre avec toi dans la tombe, se déposer sous tes cendres, et s'ensevelir pour toujours, sans s'éteindre jamais! ..... Cependant tu seras obéi, tes volontés sacrées seront exécutées!..... Le soin de les remplir est un lien qui m'attache encore à la vie!..... O! que la paix renaisse dans ton ame généreuse!..... Oui, ton ami privé d'un frère trouvera dans Béatrix la plus tendre des soeurs!..... Pourrois-je ne pas remplir mes devoirs, quand c'est toi qui me les impose!..... Ange consolateur, interrompit Olivier avec transport, adorable et chère Béatrix, ta voix céleste a calmé mes vives douleurs et dissipé mes remords; oui ..... il me semble que tu viens de me rendre l'innocence et toute ma vertu. Olivier prononça ces paroles avec un enthousiasme qui ranima ses

Forces; la pâleur de son visage décoloré s'étoit dissipée, ses yeux brilloient d'un feu nouveau; le sentiment et la sérénité se peignoient à la fois sur sa phisionomie. La Duchesse le contempla un instant avec une sorte d'extase; ensuite voyant ses traits s'altérer et l'incarnat de ses joues s'affaiblir elle se leva brusquement, et s'appuyant sur Théobald elle s'avança vers l'autel. .... Olivier saisit l'écharpe de Vitikind, qui se trouvoit à côté de lui, et la passant autour de sa taille: ô Célanire, s'écria-t-il, j'ai le droit de la reprendre, je suis digne de la porter dans ce moment! .... Après avoir dit ces mots Olivier joignit les deux mains, et les élevant vers le ciel, il resta dans cette attitude avec la plus touchante expression de ferveur et d'attendrissement. Lorsque la cérémonie fut terminée, Isambard courut se jeter dans les bras de son ami, et la malheureuse Duchesse, respirant à peine, n'ayant plus qu'une demie connoissance, et toujours soutenue par Théobald, s'approcha lentement du lit. Olivier lui tendant une main défaillante:

Épouse d'Isambard, lui dit-il, ô ma soeur!  
 ..... votre vertu sublime vient d'expier  
 tous mes égaremens..... En achevant ces  
 paroles, ses yeux se fermèrent à moitié.....  
 On entendit dans la chambre un gémis-  
 sement universel; un cri douloureux s'é-  
 chappe de la bouche d'Isambard..... Béa-  
 trix frissonne, elle veut se pencher vers  
 Olivier mourant, et elle retombe évanouie  
 dans les bras de Théobald et de Barmé-  
 cide. Olivier soupire, il prononce d'une  
 voix éteinte les noms chéris de Célani-  
 re et de Béatrix..... Zemmi baigné de pleurs  
 lui prodigue inutilement de vains secours!  
 ..... Isambard le tient dans ses bras et le  
 presse contre sa poitrine! ..... Tout à  
 coup Olivier entr'ouvre des yeux languis-  
 sans, il voit, il reconnoit son frère .....,  
 L'amitié fidèle recueille son dernier regard  
 et son dernier sentiment..... O mon  
 ami! dit-il..... A ces mots, il laisse  
 tomber doucement sa tête sur le sein d'I-  
 sambard, ses yeux se referment pour ja-  
 mais ..... il expire!

F I N.

---

# NOTES

## DU TROISIÈME VOLUME.

---

(1) Comme on ne doit (dans quelque ouvrage que ce puisse être) calomnier ni les vivans ni les morts, même les despotes et les tyrans, loin d'avoir ajouté dans ce roman à l'atrocité de cette action, j'en ai diminué l'horreur. Voici le fait historique. Le Calife en apprenant le commerce secret de Barmécide et d'Abassa, ordonna de massacrer son grand Visir et tous les Barmécides. On en immola, dit-on, *quarante* qui composoient toute la famille. L'esclave chargé d'assassiner le grand Visir eut envie de le sauver; je vais, lui dit-il, chez le Calife lui annoncer ta mort; s'il ne demande rien de plus, je reviendrai et j'assurerai ta fuite; mais s'il demande à voir ta tête, il faudra subir ton arrêt. L'exécration tyran ordonna de lui apporter la tête de Barmécide, et l'esclave obéit . . . . . Quant à la Princesse Abassa, les uns disent qu'elle fut enfermée dans un cachot, et qu'elle y mourut de douleur; d'autres disent qu'Abassa fut seulement chassée du palais, et réduite à l'état le plus misérable; que plusieurs années après, une dame lui donna 500 dragmes, qui lui causèrent un plaisir aussi vif que si elle eut été rétablie dans son premier état. On

ajoute qu'Abassa avoit beaucoup d'esprit, et faisoit d'excellens vers. *Voyez histoire des Arabes, et le dictionnaire des hommes illustres.*

(2) Barmécide en effet étoit adoré de la nation, et sa mort excita une douleur aussi violente qu'universelle. Le Calife voyant, que ces justes regrets ne s'appaisoient point, fit publier un édit qui défendoit sous peine de mort de prononcer le nom de Barmécide, et de parler de lui. Un vieillard brava cette défense et fut aux portes du palais réciter des vers faits à la louange de Barmécide. Le Calife surpris de ce courage se le fit amener, et lui demanda ce qui pouvoit lui inspirer cet excès de témérité; la reconnoissance, répondit le vieillard, Barmécide fut mon bienfaiteur. Eh bien, reprit le Calife, désormais je serai le tien, substitue mon nom à celui de Barmécide. En disant ces paroles il lui donna une magnifique coupe d'or pur. O Barmécide, s'écria le vieillard, c'est encore à toi que je dois ce présent; même après ta mort je recueille tes bienfaits. Comment veut-on que je t'oublie!

(3) Il y eut véritablement dans ces siècles une Béatrix Duchesse de Clèves. L'histoire rapporte que les Princes ses voisins la persécutèrent, l'assiégèrent, et qu'elle fut délivrée par un brave Chevalier François nommé *Trélie* qu'elle épousa. Ce Chevalier portoit un Cygne sur son bouclier, et la Duchesse insinua l'*Ordre des Chevaliers du Cygne*. J'ai trouvé ce détail dans l'encyclopédie au mot *Ordre des Chevaliers du Cygne*. Et c'est ce petit article,

qui m'a donné la première idée de mon conte et qui me l'a fait intituler *les Chevaliers du Cygne*. J'ai trouvé depuis dans un autre ouvrage, écrit il y a environ 150 ans, et intitulé *de l'imposture des diables*, une vieille tradition fabuleuse, qui a pour fondement le fait historique qu'on vient de lire. L'auteur de cet ouvrage médecin des Ducs de Clèves raconte, que d'anciens manuscrits donnent aux Ducs de Clèves une origine miraculeuse, et voici comment il rapporte cette tradition: Il ne restoit, dit-il, qu'une Princesse héritière de ce duché; un jour qu'elle se promenoit sur le bord du fleuve, elle aperçut sur l'eau un charmant petit navire traîné par un beau Cygne; l'étonnement rendit la Princesse immobile sur le rivage, mais sa surprise redoubla, en voyant ce petit vaisseau voguer de son côté et s'arrêter près d'elle. Un jeune Chevalier en descendit; le navire disparut, le Chevalier conduisit la Princesse dans son château. On appella ce merveilleux inconnu *le Chevalier du Cygne*, et la Princesse l'épousa. Les deux époux furent parfaitement heureux, pendant deux ans. Mais au bout de ce tems, le Chevalier du Cygne tomba dans une profonde mélancolie, et un matin qu'il se promenoit sur le bord du fleuve, le navire et le Cygne reparurent; le Chevalier s'élança dans le navire et disparut pour jamais. L'auteur qui rapporte cette relation ajoute gravement, qu'il ne *certifie pas la vérité de ce fait*; mais ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que le château est encore rempli de monumens, qui attestent l'existence

d'un *Chevalier du Cygne*. On voit sur les tours, des cygnes sculptés, et plusieurs vieilles tapisseries représentant des armures de Chevalerie portant des cygnes pour emblèmes etc.

(4) Ce vieux château existe encore à l'une des extrémités de la jolie ville de Clèves. J'y ai passé, il y a près d'un an; et j'ai été visiter avec intérêt l'habitation de Béatrix; on a rebâti quelques parties de ce château, mais la plupart des anciens appartemens et des voûtes antiques subsistent encore. J'ai rectifié sur les lieux mêmes, la description que j'en faisois dans mon roman, ainsi elle est exacte; mais je n'ai pu parler du charmant jardin à l'angloise, qu'on a fait autour du château sur la pente de la montagne, et qui est ce que j'ai vu dans ce genre de plus pittoresque et de plus agréable. Cette délicieuse habitation étoit la demeure du gouverneur de la ville; je me suis promenée deux heures dans ses jardins, et je sentoie que c'étoit là, qu'il auroit fallu écrire l'histoire du Chevalier du Cygne et de la Duchesse de Clèves. Pour que rien ne manque à l'agrément de ce château il est situé à l'extrémité d'une ville charmante, et dans un pays ravissant par sa fertilité, et la beauté incomparable de ses bois, de ses plantations et de ses promenades.

(5) Béatrix en allant au devant des Chevaliers se conforme aux usages de son tems. On voit dans Perceforest, dit Mr. de Ste. Palaye, une Reine, quoique relevant de maladie, aller à la rencontre d'un Chevalier pauvre, mais brave et vertueux, qui

qui venoit lui rendre visite. Mr. de Ste. Palaye cite beaucoup d'autres exemples de ce genre.

(6) Les seuls Chevaliers avoient droit de porter de certaines fourrures précieuses, *le vair, l'hermine, et le petit gris*. D'autres fourrures moins rares étoient réservées pour les écuyers. L'écarlate ou toute autre couleur rouge étoit appropriée aux Chevaliers, à cause, (dit Mr. de Ste. Palaye,) de son éclat et de son excellence. Elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs et des docteurs. Au reste, j'observerai ici que la libéralité de la Duchesse pour ses défenseurs est d'autant plus simple, que c'étoit alors un devoir d'hospitalité, et que les Chevaliers étoient toujours magnifiquement défrayés et traités, et comblés de présens par les Princes chez lesquels ils séjournoient. Voyez dans Eroissart les détails de l'excessive libéralité du Comte de Foix pour tous les Chevaliers qui passaient dans sa cour.

(7) C'étoit (comme je l'ai déjà dit,) un devoir indispensable pour un Chevalier, de secourir tous les infortunés, et de se consacrer particulièrement à la défense des femmes opprimées. Boucicaut forma un ordre de Chevalerie sous le nom de *la blanche Dame à l'écu vert*, pour faire restituer à des Dames les biens dont elles avoient été dépouillées par d'injustes ravisseurs dans le trouble des guerres précédentes. Je pourrois citer une foule de traits de ce genre, mais ne voulant faire sur ce sujet qu'une note et non un ouvrage, je me borne

à ne rapporter que quelques traits ; celui qui suit est tiré des mémoires de l'ancienne Chevalerie de Mr. de Ste. Palaye ; j'en retrancherai quelques détails, et ce que j'en extrais sera littéralement copié.

Une faction connue sous le nom de la Jacquerie, d'abord formée dans le Beauvoisis s'étendit dans les provinces et se liguait pour porter les derniers coups à la Chevalerie et à toute la noblesse. Plus de cent mille roturiers et paysans armés résolus d'éliminer la noblesse, ravageoient les terres, brûloient les châteaux, faisoient main-basse sur les Chevaliers, sur les écuyers, sur tous les gentilshommes, sans épargner les femmes ni les enfans. Pour mieux signaler une haine invétérée contre tous les nobles, et comme pour insulter à la douceur et à l'humanité de la Chevalerie, ils érigeoient en vertu la férocité la plus brutale, et la plus barbare inhumanité. (a) La Duchesse de Normandie femme du régent, la Duchesse d'Orléans et 300 Dames et Demoiselles étoient à Meaux, et ne s'y trouvoient plus en sûreté ; quelques détachemens de ces furieux, joints par d'autres accourus de Paris et des environs, se croyoient sûrs de partager une proie, qu'il sembloit impossible de leur enlever. Les habitans avoient ouvert leurs portes, et de concert avec les factieux ils avoient réduit les Dames à se retrancher avec leurs gens dans le terrain

---

(a) Je dois répéter ici, que ce passage est fidèlement copié. Voyez l'édition en 3 vol. de 1781, 1er vol. pag. 198 et suivantes.

appelé *le marché de Meaux*, poste séparé du reste de la ville par la rivière de Marne. Le danger étoit extrême; il n'y avoit point d'excès qu'on ne dût attendre de ces bandes effrénées. Le Comte de Foix et le Captal de Buch qui dans ces circonstances revenoient alors de la Prusse apprirent ces funestes nouvelles à Châlons. Bien qu'ils n'eussent que 60 lances, c'est à dire 60 Chevaliers et leur suite ordinaire, ils prennent sur le champ la résolution d'aller se joindre au petit nombre de ceux qui défendoient la forteresse de Meaux. L'honneur des Dames ne permet pas au Comte de Foix de réfléchir sur le danger, ni au Captal de Buch de penser qu'il est Anglois; il profite avec empressement de la liberté que les trêves entre la France et l'Angleterre lui laissent, de suivre des sentimens plus forts dans le coeur des Chevaliers que toutes les inimitiés nationales. Ces deux héros avec leur petite troupe furent à Meaux, et marchèrent aux ennemis. Les Chevaliers se font jour à travers leurs rangs, leur tuent sept mille hommes, dispersent le reste et reviennent triomphans auprès des Dames qu'ils délivrent, etc. vol. 1er. pag. 199 et suivantes.

Cette générosité pour les femmes n'étoit pas particulière à la France et à l'Angleterre; elle étoit universelle dans l'Europe, et même plus anciennement encore et chez les peuples les moins civilisés; le Nord fut le berceau de la Chevalerie, (dit Mr. Mallet); tous les monumens de l'ancienne Scandinavie le prouvent; on y voit clairement le goût de

la Chevalerie comme dans son germe; l'histoire des autres nations nous le représente ensuite se développant, se répandant en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre avec les peuples du Nord qui s'y établirent. En quelque endroit que nous ouvrions les anciennes histoires du Nord, nous y verrons des Chevaliers aussi galans qu'intrepides. Un Prince Suédois avoit une fille d'une rare beauté nommée Thora; elle fut enlevée. Son père fit publier dans toutes les contrées voisines, que celui qui vaincroit le ravisseur de Thora, l'obtiendrait en mariage, de quelque condition qu'il pût être. Le jeune Regner délivra la belle captive et l'épousa. Thora étant morte, Regner épousa une jeune bergère nommée Aslanga, qu'il éleva sur le trône. — *Harald aux beaux cheveux*, Roi d'une partie de la Norvège devint amoureux d'une jeune fille nommée Gida, et la demanda en mariage, mais elle répondit que pour mériter son cœur, il falloit s'être signalé par des exploits plus glorieux, que ceux qu'il avoit faits, et qu'elle ne le croiroit digne d'elle, que lorsqu'il auroit soumis toute la Norvège. Harald jura de ne prendre aucun soin de ses cheveux, jusqu'à ce qu'il eut achevé la conquête de la Norvège, et en effet il n'épousa Gida qu'après avoir soumis tout le royaume. Ces faits et mille autres de ce genre paroissent authentiques; mais, (continue Mr. Maller), il importe peu qu'ils soient vrais; il suffit pour connoître les mœurs de ce tems, que ces chroniques soient anciennes et écrites par des hommes instruits

de l'histoire, et des usages de leur pays. *Histoire de Dannemark par Mr. Mallet.* (a)

C'étoit par des sentimens élevés et par des mœurs irréprochables, que les femmes obtenoient un tel empire. Les loix de la Chevalerie, dit Mr. de Ste. Palaye, qui défendoient de médire des Dames, les obligeoient à mettre une extrême décence dans leurs mœurs et dans leur conduite, et les Dames pour être respectées devoient se respecter elles-mêmes. Mais si par une conduite opposée elles donnoient matière à une censure légitime, elles devoient craindre de trouver des Chevaliers tout prêts à l'exercer. Le Chevalier de la Tour dans une instruction qu'il adresse à ses filles vers l'an 1391 fait mention d'un Chevalier de son tems, qui passant près des châteaux habités par des Dames, notoit d'infamie la demeure de celles, qui n'étoient pas dignes de recevoir de *loyaux Chevaliers poursuivans d'honneur et de vertu*. Il combleit d'éloges celles, qui méritoient l'estime publique. Le même auteur conte que dans une grande assemblée, de *bons Chevaliers* firent placer une Dame de condition inférieure mais de *bonne renommée*, au-dessus d'une Dame d'un rang éminent, parceque cette dernière étoit *blasmée de son honneur*; c'est à dire avoit une mauvaise réputation.

---

(a) Cette histoire en 9 vol. est écrite avec sagacité; elle est remplie de recherches intéressantes et curieuses, et laisse une idée très nette de l'histoire des peuples du Nord.

On peut faire des folies pour une femme méprisable, mais on ne fait de grandes choses que pour celle, qui est digne d'inspirer de grands sentimens.

(8) Je ne connois de gouvernement purement démocratique qu'en Suisse dans les petits cantons, et je ne connois pas de lieux, où la tyrannie exerce un pouvoir plus arbitraire et plus oppresseur. Là, quoiqu'il n'y ait aucune loi somptuaire, si une personne se montre en public avec un habillement ou des bijoux un peu moins grossiers que ceux qui se fabriquent dans le pays, elle est insultée. Là, si un particulier s'avise d'embellir sa maison et son jardin, et s'il se fait une habitation plus remarquable que celles de ses voisins, *le peuple souverain* rase ou brûle sa maison et coupe ses plantations. Là, si un magistrat déplaît, on s'assemble, on le saisit et on le pend sans aucune forme de procès; car la *justice populaire* est très expéditive. Le Landammann de Zug a été exécuté ainsi deux ans avant la révolution françoise, et ces exemples sont très fréquens. Il est vrai, qu'après la mort de ce magistrat, le peuple reconnut que cet infortuné étoit innocent, et on lui fit de *belles funérailles*. Enfin dans ces petits cantons démocratiques, le peuple tout puissant n'a qu'une idée distincte, c'est qu'il est *le maître et le plus fort*; il en conclut fort naturellement

que sa volonté est la seule loi sacrée, et que tout doit y céder. L'orgueil extravagant, que doit inspirer cette persuasion, lui donne un souverain mépris pour tous les étrangers; aussi nul ne peut avoir l'honneur d'être naturalisé dans ces petits cantons, ou même d'y acquérir une propriété, et il n'existe point de pays, où les étrangers soient aussi maltraités par le peuple; par exemple, dans les marchés publics, on leur fait payer les denrées le double au moins, de ce qu'elles valent; si leurs domestiques disputent sur le prix, on leur dit que l'on ne souffre point, que des étrangers marchandent; si alors ils donnent sans débat l'argent demandé, les autres marchands se plaignent, que cette prodigalité fait hausser le prix des denrées. Il est difficile de trouver un moyen de concilier ces différentes opinions. En attaquant de semblables excès, je n'en ai pas moins d'admiration et de respect pour un pays, dont les autres Cantons sont si recommandables, par leurs loix, leurs moeurs, et les hommes éclairés et vertueux, qui les gouvernent.

(9) Cet Astolphe, Paladin Anglois, est un personnage de ce tems, fameux dans les vieilles chroniques et anciens romans, et l'un des héros de plusieurs poëmes modernes.

(10) Cette Reine Edburge existoit véritablement dans ce tems; je lui conserve le caractère que l'histoire lui donne, et je n'ai point altéré les faits qui

la concernent. Elle fut la rivale d'Egbert; les Anglois occidentaux l'abandonnèrent pour se donner à lui, et elle mérita ce sort par ses vices, la dépravation de ses mœurs et ses crimes. Chassée d'Angleterre elle trouva un azile à la cour de Charlemagne. Un jour elle dit à Charlemagne que le plus grand objet de son ambition seroit d'être Reine de France; eh bien, répondit Charlemagne en plaisantant, je suis veuf et mon fils aîné n'est pas marié; qui voulez-vous épouser de nous deux? Le plus jeune, dit Edburge. Si vous m'aviez choisi, répliqua l'Empereur, je vous aurois donné mon fils, mais puisque vous me l'avez préféré, vous n'aurez ni lui ni moi. Charlemagne donna à cette Princesse une Abbaye qu'elle quitta pour s'enfuir avec un nouvel amant. Elle finit par aller à Pavie, où elle mourut dans la misère. (a)

(10) On trouve dans l'histoire plusieurs exemples de cet héroïsme que je suppose dans Barmécide; le plus fameux se trouve rapporté dans la Henriade. Duplessis Mornay l'homme le plus vertueux du parti protestant fut l'un des plus tendres amis d'Henri IV; voici ce qu'en dit Voltaire.

---

(a) Par une erreur qu'on n'a pu rectifier la note suivante porte encore ce même chiffre (10); mais elle correspond avec ce No. (10) répété pour la seconde fois dans le texte. Il n'y a point d'erreurs dans les autres Numéros.

Mornay revole au Prince, il le suit, il l'écorte;  
Il pare en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui  
porte;

Mais il ne permet pas à ses stoïques mains,  
De se souiller du sang des malheureux humains.  
De son Roi seulement son ame est occupée.  
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;  
Et son rare courage, ennemi des combats,  
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

HENRIADE *chant 8ème,*

Il marche en Philosophe, où l'honneur le con-  
duit.

Condamne les combats, plaint son maître, et le  
suit.

HENRIADE *chant 6ème.*

(11) Les anciennes chroniques disent, qu'il y  
avoit du tems d'Ogier un géant formidable nommé  
Bruhier, que par la suite Ogier combattit et tua.  
Au reste un géant n'est point un être fabuleux,  
quand on ne lui donne pas plus de huit ou neuf  
pieds de haut, (ce qui fait une taille gigantesque  
assez raisonnable). Tout le monde sait, que le  
feu Roi de Prusse avoit parmi ses gardes un géant,  
qui avoit huit pieds, six pouces, huit lignes, me-  
sure de France. (Voyez le dictionnaire de Bomare,  
article *géant*.) Ainsi l'on pourroit raisonnable-  
ment supposer, que cette taille n'est pas le der-  
nier effort, que la nature puisse faire dans ce  
genre.

(12) Je n'ai pu donner dans cet ouvrage qu'une idée bien imparfaite de ces touchantes associations; c'est dans l'histoire de France, qu'il en faut chercher les détails. L'imagination ne sauroit les embellir, ils suffiroient seuls pour rendre à jamais respectable l'institution de l'ancienne Chevalerie. C'est dans l'histoire de du Guesclin, de Clisson, de Sancerre, du vaillant Boucicaut, de Bassompierre et de tant d'autres héros François, qu'on trouvera les vrais modèles et les exemples admirables de cette amitié pure et sublime, qui n'est plus aujourd'hui qu'une chimère. C'est enfin dans l'histoire de ces siècles reculés, qu'on verra l'enthousiasme de l'amitié ajouter à l'enthousiasme de la gloire et de la vertu, et l'emporter sur celui de l'amour même. Je me contenterai de copier ici le détail des cérémonies donné par Mr. de Ste. Palaye. Les fraternités d'armes, dit-il, se contractoient de plusieurs façons différentes. Quelquefois, mais rarement, les Chevaliers se faisoient saigner ensemble, et mêloient leur sang. Plus communément les compagnons d'armes imprimoient à leurs sermens les plus sacrés caractères de la religion; ils baisoient ensemble la paix que l'on présente aux fidèles dans les cérémonies de la messe; quelquefois ils recevoient en même tems la communion; souvent ils faisoient entre eux l'échange de leurs armes. De ce moment, ils portoient un habit et des armures semblables. Ils vouloient, que l'ennemi pût s'y méprendre, et courir les mêmes dangers. L'union des frères d'armes étoit si intime

qu'elle ne leur permettoit pas d'avouer des amis, qui n'auroient point été des amis de l'un et de l'autre. Le frère d'armes de Boucicaut crut devoir refuser de Henri de Transtamare une somme très considérable uniquement, parceque ce Prince étoit ennemi de Boucicaut. Les sermens des frères d'armes consistoient à ne jamais abandonner son compagnon, dans quelque péril qu'il se trouvât, *à l'aider de ses conseils, de son corps, et de son avoir, jusqu'à la mort, et à soutenir même pour lui le gage de bataille, s'il mouroit avant que de l'avoir accompli.* Le frère d'armes devoit être l'ennemi des ennemis de son compagnon, l'ami de ses amis. Tous deux devoient partager par moitié leurs biens présents et à venir, et employer leurs biens et leurs vies à la délivrance l'un de l'autre, lorsqu'ils étoient pris.

13) Les duels étoient très communs dans les batailles et dans les sièges, et communément les combattans avoient pour motif la gloire de leurs Dames. On auroit peine à croire, dit Mr. de Ste. Palaye, si l'on n'étoit appuyé du témoignage des historiens, que des assiégeans et des assiégés ayent suspendu leurs coups au fort de l'action, pour laisser un champ libre à des écuyers qui vouloient immortaliser la beauté de leurs Dames en combattant pour elles. C'est néanmoins, ce qu'on vit arriver au siège du château de Touri en Beauce, et l'on pourroit citer une multitude d'exemples semblables. Cet esprit de galanterie ne s'étoit point encore perdu dans les guerres d'Henri IV, et de Louis XIV; on y

faisoit quelquefois le coup de pistolet pour l'amour et pour l'honneur de sa Dame. Au siège d'une place, on vit un officier blessé à mort, écrire sur un gabion le nom de sa maîtresse en rendant le dernier soupir.

(14) Dans le défi d'armes, qui fut proposé en 1414 au siège d'Arras, entre quatre François, dont étoit chef le batard de Bourbon, jeune enfant, et quatre Bourguignons, dont étoit chef le Chevalier Cotte-brune, celui-ci fit apporter de grosses et fortes lances; mais quand il sut qu'il avoit affaire à un enfant, *il trouva manière d'avoir lances gracieuses, desquelles il feist ses armes à l'encontre du batard de Bourbon si gracieusement, que nul ne fut blessé.*

(15) De toutes les récompenses que la Chevalerie proposoit, (dit Mr. de Ste. Palaye,) la plus glorieuse sans doute étoit le prix de la valeur, décerné au jugement de ceux-mêmes, qui avoient droit d'y prétendre. Aussi, Joinville ne crut pas pouvoir mieux finir l'éloge d'Henri de Cône son oncle, qui mourut des blessures reçues dans une action contre les Turcs, qu'en ajoutant ces paroles: *et lui oui dire à sa mort, qu'il avoit été en son tems en 36 batailles et journées de guerre, desquelles souventes fois il avoit emporté le prix d'armes.* Outre le prix décerné au plus brave Chevalier du jour, quelquefois au sortir d'un combat ou d'un assaut on donnoit aux autres guerriers, qui s'étoient signalé, des chaînes d'or. On donna depuis à ce présent une signification allégorique; on voulut

voulut faire entendre à ceux qui le recevoient, que leur valeur n'avoit besoin que d'être enchaînée. *Par la Pâques dieu*, dit Louis XI, en donnant une chaîne d'or de 500 écus au brave Raoul de Lannoy, *par la pâques dieu, mon ami, vous êtes trop furieux en un combat; il vous faut enchaîner; car je ne veux point vous perdre, et désirant me servir de vous plus d'une fois.* Les Anglois décernèrent aussi de grands honneurs à ceux qui dans une action avoient surpassé tous les autres combattans.

(16) Au siège de Calais, Edouard III. combattit contre Eustache de Ribamont, *fort et hardi Chevalier, qui deux fois l'abbatit à genoux.* Le monarque se releva toujours, et força enfin ce redoutable ennemi de lui remettre son épée et de se rendre. Edouard III, eut la générosité de couronner cet ennemi qui l'avoit si peu ménagé. Victorieux, il donne le soir à souper aux prisonniers françois, après les avoir revêtus de manteaux neufs et magnifiques, comme les Chevaliers Anglois. *Après le souper, il vint, (dit Froissard,) à Messire Eustache de Ribamont. Vous estes, dit-il, le Chevalier au monde, que veisse oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis, ne son corps défendre, ni ne me trouvai oncques en bataille, où je veisse qui tant me donnast affaire corps à corps, que vous avez hui fait; si vous en donne le prix sur tous les Chevaliers de ma court par droite sentence. Adonc print le Roi son chapelet qu'il portoit sur*

son chef, qui bon et riche étoit de fines perles, et le meist sur le chef de Monseigneur Eustache et dit: Monseigneur Eustache, je vous donne ce chapelet, pour le mieux combattant de la journée de ceux du dedans et du dehors, et vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moi. Je sai que vous estes gai et amoureux, et que volontiers vous trouvez entre Dames et Demoiselles; si dites partout où vous irez, que je le vous ay donné. Si vous quitte votre prison, et vous en pouvez partir demain, s'il vous plaît.

On sait quels honneurs le Prince de Galles rendit après la bataille de Poitiers au Roi Jean son prisonnier; avec quels témoignages de respect et de vénération il refusa constamment de s'asseoir à la table de ce monarque, et quels éloges éclatans il donna à sa valeur. L'histoire de France et d'Angleterre est remplie de traits de ce genre; puisse celle de la fin de ce siècle renouveler encore ces touchans exemples de générosité!

(17) On voit dans les mémoires de l'ancienne Chevalerie que les Dames et les Princesses alloient visiter les Chevaliers blessés; que les jeunes Demoiselles apprenoient l'art de guérir leurs blessures, et de les panser, ce qu'elles faisoient fréquemment.

(18) L'auteur du *Philomena*, ou *Philumena* ouvrage précieux par son antiquité, (a) dit que Balahac,

---

(a) C'est un roman historique. On conjecture que le nom de *Philomena* est celui d'un secrétaire,

lui s'étoit fait couronner Roi de Carcassone, périt au siège de cette ville, et laissa une veuve, femme d'un grand courage, dont j'ai pu me permettre de changer le nom, qui pour la signification qu'il a prise depuis, n'offriroit pas aujourd'hui l'agréable idée d'une héroïne de roman; car elle s'appelloit *Carcas* ou *Carcasse*. Sa représentation, dit Mr. Gaillard, se voit encore sur la porte de la cité, avec l'inscription *Carcas sum*, dont la corruption a sans doute donné le nom à la ville. La veuve de Balahac entreprit de venger son époux, et soutint le siège avec tant de gloire, que Charlemagne lui laissa la propriété et la seigneurie de la ville. Les Sarazins vinrent insulter la Comtesse de Carcassone dans sa ville, se moquant d'une femme guerrière, et la renvoyant à sa quenouille. Elle s'arma d'une grande quenouille, qui étoit une lance redoutable; elle y fit attacher un gros écheveau de chanvre, laissant seulement la pointe de la lance libre et découverte. Elle mit le feu à l'écheveau, et se jetta ainsi avec sa lance enflammée au milieu des Sarazins qu'elle remplit de terreur, et qu'elle mit en fuite. On montre encore dans la cité de Carcassone son bouclier et sa quenouille, ou lance victorieuse. Son Comté de Carcassone, joint à sa gloire personnelle la fit rechercher par les Chevaliers les mieux faits, les plus jeunes, et les plus braves. Celui à qui elle donna la pré-

---

historien ou chroniqueur vrai ou supposé de Charlemagne.

férence fut un Chevalier François nommé Roger, tige d'une longue suite de Comtes de Carcassone, dont la plupart prirent ce nom de Roger.

*Voyez histoire de Charlemagne par Mr. Gaillard.*

(19) On sait que dans ces tems, et même encore dans le siècle dernier, on croyoit aux philtres, aux talismans etc. L'imposteur Mahomet, le fameux Valstein, et beaucoup d'autres reçurent des philtres dont l'effet fut de les empoisonner. quoiqu'on n'eut eu que le dessein de les rendre amoureux. L'histoire nous apprend que le poëte Lucrèce prit un philtre dont la violence altéra sa raison pendant long-tems. Les romanciers content, que Charlemagne étant déjà vieux eut une maîtresse qui n'étoit elle-même ni jeune ni jolie, mais qu'il aimoit éperduement. Elle mourut; Charlemagne lui fit faire un magnifique cercueil, couvert par dessus d'une glace, à travers laquelle on pouvoit voir le déplorable objet, qu'enfermoit le monument. Il passoit les journées entières à la considérer; enfin il montra une douleur si extravagante, que l'Archevêque Turpin soupçonna qu'un attachement si singulier avoit quelque cause surnaturelle. Il examina le cadavre de la défunte, et s'aperçut, qu'on lui avoit laissé au doigt un anneau sur lequel étoient gravés des caractères, qu'il jugea magiques; il enleva l'anneau, le mit à son doigt, et parut devant l'Empereur. Il en reçut un accueil auquel, jusques là, toutes les bontés de ce Prince ne l'avoient point accoutumé; il se vit accablé de démonstrations d'amitié, qui passoient toute

mesure. Il n'y avoit rien que Charlemagne ne voulut faire pour lui, et à l'instant. Tantôt, il alloit conquérir l'empire d'Orient, et le lui donner, afin que Turpin fut au moins son égal; tantôt, il alloit le faire Pape pour que Turpin fut son supérieur spirituel. La vivacité de ses transports, l'impétuosité de sa tendresse confirmèrent l'Archevêque dans son opinion; mais il ne vouloit que désenchanter l'Empereur. Il avoit trop de religion pour vouloir profiter d'une opération magique. En conséquence pour empêcher, que ce dangereux anneau ne passât dans des mains, qui pourroient en abuser comme les premières, il le jeta dans un étang voisin du lieu, où fut depuis Aix la chapelle. Alors, ce fut de l'étang que Charlemagne devint amoureux. Il fit bâtir sur ses bords un palais, un temple, une ville, dont il fit la Capitale de son empire: il préféra ce séjour au reste de l'univers, il vouloit y vivre et mourir. (a) J'ai lu plusieurs ouvrages très curieux sur les philtres et les talismans, ouvrages écrits au commencement du siècle dernier, et dont les auteurs quoique remplis d'érudition traitent cependant cette matière avec la plus grande gravité, et ne pensent pas qu'on puisse révoquer en doute une multitude de faits semblables, qu'ils citent à chaque page. D'après de telles opinions, on ne doit pas trouver mon petit Page trop crédule; d'ailleurs il n'a que quinze ans, il est amoureux. Que de raisons pour tout croire aveuglément!

---

(a) Voyez histoire de Charlemagne.

(20) Abdérame I., surnommé (fort mal à propos) le juste, étoit petit-fils du Calife Hescham de la race des Ommiades. Après la ruine de sa famille il fut appelé en Espagne par les Sarazins révoltés contre leur Roi. Abdérame défit ce dernier dans un combat, et prit le titre de Roi de Cordoue. Il fit la conquête de la Castille, de l'Arragon, de la Navarre, et du Portugal. Il protégea les arts, instruisit et embellit l'Espagne. C'est lui qui a bâti la superbe et fameuse mosquée de Cordoue qui subsiste encore. Il eut d'éclatantes qualités, mais il ne fut pas un grand Roi, car il opprima ses sujets, qui sous ce règne furent accablés d'impôts. Il mourut l'an 789 ou 790. Bermude I., que je suppose père d'Axiane, abdiqua l'an 791, de sorte que la conquête de Cordoue par Abdérame fut faite avant la mort de Bermude; mais j'ai déjà dit que je ne m'assujétirois point à suivre avec exactitude l'ordre chronologique.

Il ne faut pas confondre le fondateur de Cordoue avec un autre Abdérame, qui vivoit un peu avant lui, qui fut gouverneur de l'Espagne sous Hescham Calife des Sarazins et qui fut tué dans une bataille, que lui livra Charles-Martel en 732.

(21) La justice, la modération et la générosité, voilà les véritables bases de la saine politique. Cette politique sublime fut celle de Louis IX. que ses ennemis mêmes choisirent pour arbitre. Sully se conduisoit par les mêmes principes. (Voyez ses mémoires) Assurément dans ces tems orageux, un ministre du caractère

de Mazarin n'auroit pas rétabli les affaires d'Henri IV. J'ai beaucoup lu l'histoire, et je regretterois infiniment, d'avoir consacré un tems si considérable à une lecture en général si sèche et si fatigante, si je n'en avois pas retiré le plus précieux des résultats, en me confirmant dans l'opinion, *qu'en toutes choses, la résolution la plus équitable et la plus vertueuse est la plus utile et la meilleure.* Quelques hommes d'état de ce siècle n'approuveront certainement pas la politique des Chevaliers du Cygne et de Béatrix. Je pourrois tirer de l'histoire beaucoup d'exemples d'une générosité plus grande encore, et dont le succès a prouvé l'utilité; mais si je voulois au contraire entrer dans le détail des inconvéniens et des maux, qui ont résulté du manque de justice et de modération, j'entreprendrois une histoire très volumineuse. Je me contenterai de citer un seul trait de ce genre, que me fournit l'excellent historien, que j'ai déjà cité tant de fois, (Mr. Gaillard) et dont je copierai la judicieuse réflexion sur ce sujet.

Pendant la captivité de François I. à Madrid, Charles-quiné délibéra dans son conseil sur le traité qu'il devoit faire avec ce Prince. L'évêque d'Osma confesseur de Charles-quiné, fut d'avis de traiter le Roi de France avec une générosité qui put assurer à jamais de son amitié, en obtenant toute sa reconnaissance. Il proposa donc de n'exiger de lui aucune cession, et de lui rendre la liberté. Le Duc d'Albe rejetta cet avis comme dévot et chimérique,

et entraîna tout le conseil. Dans le même tems le fameux Erasme indiquoit dans ses écrits ce parti généreux, comme le seul moyen d'assurer la paix. C'étoit, dirent dédaigneusement les ministres de Charles-quin, l'idée d'un bel esprit, fort belle en morale, et sur le papier; mais qui ne valoit rien en politique. On sait que François premier protesta contre tout ce qu'il avoit signé en Espagne. Deux siècles de guerre, suite de la rigueur du traité de Madrid et de l'inexécution nécessaire de ce traité si dur, ont prouvé que c'étoit l'avis du confesseur et du bel esprit qu'il auroit fallu suivre.

FIN DES NOTES DU DERNIER VOLUME.



TRADUCTION  
 D E S  
 ÉPIGRAPHES ANGLOISES ET  
 ITALIENNES.  
 D U  
 TROISIÈME VOLUME.

---

**C**HAPITRE II. Page 28. *Che incanto è la bellezza etc.*  
 Quel enchantement est la beauté ornée de la  
 vertu !

Seconde du même Chapitre. *What 's female  
 beauty etc.*

Qu'est ce que la beauté d'une femme ? C'est  
 une physionomie céleste qui exprime les qualités de  
 l'esprit et du cœur. Semblable au soleil, ses rayons  
 répandent autour d'elle la flamme et la lumière. Le  
 visage nous charme parcequ'on y voit l'empreinte  
 de l'ame.

CHAPITRE IV. Pag. 63. . . . . non è prudenza,  
*Ma follia de' mortali etc.*

L'art cruel de présager les maux vient de la fo-  
 liè et non de la prudence des mortels. La crainte  
 exagère les peines que l'imagination nous représente,  
 et les prévoir, change en un tourment véritable un  
 malheur qui n'est encore-que douteux.

CHAPITRE. VIII. Pag. 109. *Male amor si nasconde.*  
 L'Amour se cache mal.

Seconde épigr. du même chapitre. *Ben s'ode il ragionar etc.*

On entend les discours, on voit le visage; mais on ne peut lire dans le coeur et juger de ce qui s'y passe.

CHAPITRE XIII. Pag. 205. *Manca il parlar etc.*

La seule parole lui manque, et même elle ne lui manque pas, si l'on en croit le témoignage deses yeux.

CHAPITRE XIV. Pag. 217. *Think me not lost etc.*

Ne crois plus m'avoir perdue; j'implore pour toi le ciel; je ne suis plus ton épouse, mais je serai désormais ton Ange tutélaire.

Seconde épigraphe du même chapitre. *Mira come son bella etc.*

O mon fidèle ami, contemple-moi; vois comme je suis heureuse et belle, et que ma félicité dissipe ta douleur.

CHAPITRE XV. Pag. 224. *Voì che oscurar vorreste etc.*

Vous qui voudriez par de malins raisonnemens obscurcir la gloire des femmes, dites-moi, si vos héros ont des vertus plus sublimes.

CHAPITRE XVIII. Pag. 274. *For blessings ever wait etc.*

Les actions vertueuses attirent les bénédictions du ciel, et tôt ou tard sont récompensées.

CHAPITRE 25. Pag. 408. . . . . *e le preghiere etc.*

Et les prières inspirées par l'espérance et la confiance en dieu s'élèvent vers les sphères célestes, comme la flamme par sa nature s'élance vers le ciel.

# TABLE

DES

## CHAPITRES DU TOME III.

---

Chapitre	page
I. Le ressentiment d'un despote. . . . .	1
II. Trouble imprévu. . . . .	28
III. Un conseil d'état. . . . .	46
IV. L'habitation mystérieuse. . . . .	63
V. Une Princesse éclairée et vertueuse. . . . .	69
VI. Une Reine sans esprit, et mal conseillée. . . . .	81
VII. Les confidences. . . . .	95
VIII. Une méprise. . . . .	109
IX. Le mouchoir brodé. . . . .	117
X. La guerre et le collier de perles. . . . .	155
XI. Une erreur, un mensonge, un égarement. . . . .	180
XII. Vaine résolution. . . . .	199
XIII. Dangereuse illusion. . . . .	205
XIV. Le songe. . . . .	217
XV. Une héroïne. . . . .	224
XVI. Suite de l'histoire d'Abassa. . . . .	236
XVII. Importante découverte. . . . .	252
XVIII. Des amis du neuvième siècle. . . . .	274
XIX. Un incendie. . . . .	290

Chapitre	page
XX. Les ciseaux. . . . .	312
XXI. Un amant guéri. . . . .	319
XXII. Histoire d'Axiane. . . . .	331
XXIII. Les éperons d'or. . . . .	378
XXIV. La vengeance. . . . .	394
XXV. Le voeu. . . . .	408
XXVI. La paix. . . . .	432
XXVII. Conclusion. . . . .	446
Notes. . . . .	489
Traduction des épigraphes. . . . .	515





S

M: I: 4542 (3)

DL 2707  $\frac{C}{5}$



